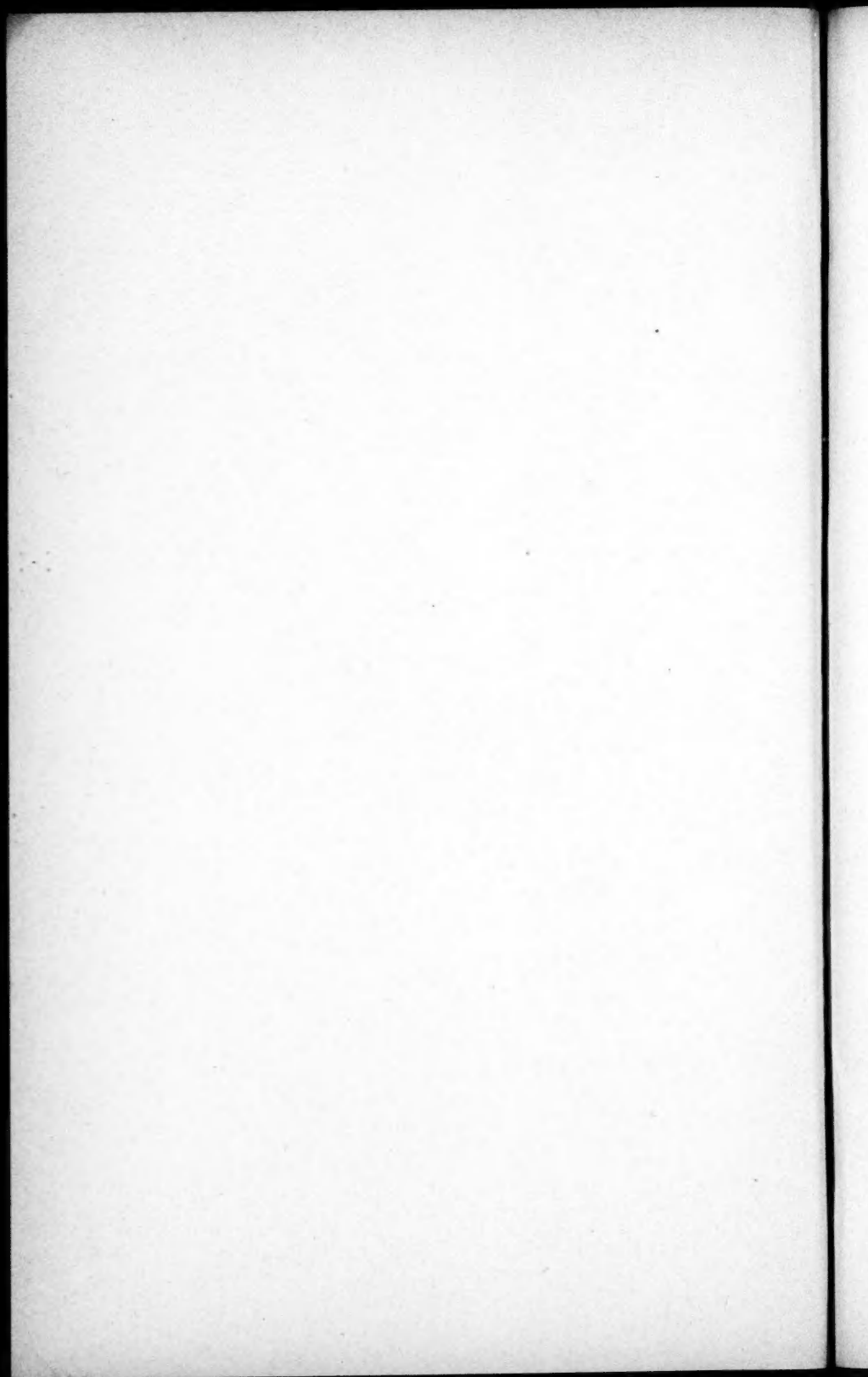


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
Cicéron, de Orat., II, 15.

SOIXANTIÈME ANNÉE

TOME CENT SOIXANTE-SEIZIÈME

Juillet-Décembre 1935

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1935

D
1
.RG
t. 176
1935

H
~~R 3282~~
V. 176

JUL 10 1936
385070
B. P.

UNIVERSITY OF
MICHIGAN
LIBRARY

LA CAPITATION DE DIOCLÉTIEN

Dioclétien a imaginé un système fiscal d'une complication singulière et qui pourtant est demeuré très longtemps en application, non seulement dans l'Empire byzantin, mais même, très gravement déformé, dans les royaumes barbares d'Occident. Il est difficile de définir ce système, et cette recherche a donné lieu à des controverses érudites, qui ont été, au début du ^{xx}^e siècle, particulièrement vives¹. Or, voici qu'un papyrus de Karanis, publié par M. Boak, nous apporte l'édit même du préfet d'Égypte qui annonce la mise en vigueur du système de Dioclétien, en 297, et qui précise les intentions des empereurs². Nous voudrions examiner quelle contribution ce texte capital apporte à la solution d'un problème si débattu.

Le document nouveau s'exprime ainsi :

Édit d'Aristius O[pta]tus, de haute distinction, préfet d'Égypte. Nos empereurs très prévoyants, Dioclétien et Maximien Augustes, Constance et Maximien Césars, ont appris que l'imputation des charges fiscales a lieu de telle manière que certains contribuables sont exonérés, d'autres surchargés. Ils ont décidé d'extirper, dans l'intérêt des provinciaux, cette pratique détestable et pernicieuse, et de publier un règlement salulaire (τύπον σωτήριον), auquel on doit se conformer pour fixer les impôts. Quelle charge a été imposée à chaque aroure, d'après la qualité de la terre, et quelle charge à chaque tête de paysan, et depuis quel âge jusqu'à quel âge, il est loisible à tous de le connaître, en consultant l'édit divin que j'ai fait afficher et le barème an-

1. 1895. O. Seeck, *Die Schatzungsordnung Diocletians*, *Zeitschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, IV, 275. — 1900. F. Thibault, *Les impôts directs sous le Bas-Empire romain* (extrait de la *Revue générale du droit*, XXIII, 1899, 287 et 481); — F. Leo, *Die capitatio humana und die capitatio plebeia*. Berlin. — 1916. A. Piganiol, *L'impôt de capitation sous le Bas-Empire romain*. Chambéry. — 1925. F. Lot, *De l'étendue et de la valeur du caput fiscal sous le Bas-Empire* (*Revue historique de droit*, 1 et 177). — 1928. F. Lot, *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque* (*Bibl. de l'École des Hautes-Études, Sciences historiques*, fasc. 253); — H. Bott, *Die Grundzüge der diokletianischen Steuerverfassung* (inaug. diss., Univ. de Francfort, publié à Darmstadt).

2. *Études de papyrologie*, publiées par la Société royale égyptienne de papyrologie, II, 1, 1933. L'étude de M. A. E. R. Boak est intitulée *Early Byzantine Papyri from the Cairo Museum*, et le texte que nous étudions est publié p. 1.

nexe, documents que j'ai fait précéder de la copie de mon présent édit¹. Après avoir été gratifiés de si grands bienfaits, que les provinciaux s'empres- sent de payer leurs impôts très promptement, conformément aux règles posées par la décision divine, et qu'ils n'attendent pas l'intervention des *compulsores*; car le loyalisme exige que chacun accomplisse toutes ses obligations avec le plus grand zèle et si, après un tel bienfait, on voit quelqu'un se dérober, il courra danger. Ordre a été donné aux magistrats et aux chefs des sénats municipaux d'envoyer dans chaque village et même chaque *topos* la copie de l'édit impérial, avec le barème, et aussi celle du présent édit, afin que la générosité de nos empereurs et de nos Césars soit promptement connue de tous. Il est rappelé aussi aux percepteurs de chaque catégorie de redevances qu'ils doivent de toute leur attention être sur leurs gardes; car, si l'on surprend une illégalité, la peine de mort menacera le coupable. Année 13^e, 12^e, 6^e² de nos empereurs Dioclétien et Maximien Augustes, Constance et Maximien Césars, 20 phamenoth.

I

La date de l'édit appelle un premier commentaire. Il faut se demander, en effet, si, au 16 mars 297, Dioclétien se trouvait encore en Égypte. Cette province s'était révoltée à l'appel d'un certain Achilleus, qui, après avoir pris, semble-t-il, le titre d'ἐπαγορευτής, s'était fait proclamer Auguste sous le nom de Domitius Domitianus³. Il avait fallu concentrer de nombreuses troupes en Égypte (janvier 295)⁴, et Dioclétien avait repris Alexandrie après un siège de plus de sept mois. La capitulation doit être datée soit du milieu de 295, soit de l'hiver 295/6⁵. Dioclétien était encore en Égypte le 31 mars 296, si l'édit

1. J'ai adopté la correction très heureuse proposée par P. Collomp (*Revue des Études anciennes*, XXXVI, 1934, 538). Cette phrase essentielle se lit donc ainsi : Πόσα οὖν ἐκάστη ἀρούρα πρὸς τὴν ποιότητα τῆς γῆς ἐπεβλήθη καὶ πόσα ἐκάστη κεφαλὴ τῶν ἀγροικῶν καὶ ἀπὸ ποίας ἡλικίας μέγ[ρ]ει π[ο]ίας ἀπὸ τοῦ προτεθέντος θεοῦ διατάγματος καὶ τοῦ αὐτῷ συννηνωμένου βρεσίου, [ὃ] τὰ ἀντίγραφα τούτου μου τοῦ διατάγματος δημοσίᾳ προὔταξα, ἐνεστὶν πᾶσι ἐννοεῖν. L'édit du magistrat forme donc l'introduction de l'édit impérial et mériterait le nom de πρόγραμμα. C'est par ce terme qu'Auguste désigne lui-même l'édit par lequel il communique aux provinciaux et commente brièvement le sénatus-consulte Calvisianum (5^e édit d'Auguste à Cyrène, I. 79, *Rivista di Filologia*, N. S., VI, 1928, 338. M. Arangio Ruiz, *ibid.*, 323, me semble à tort interpréter ce terme différemment). Cf. U. Wilcken, *Ztschr. der Savigny-Stiftung, R. A.*, XLII, 131.

2. On attendrait 13^e, 12^e et 5^e, car c'est ainsi qu'est désignée l'année égyptienne du 29 août 296 au 28 août 297, la 2^e année des Césars commençant au 29 août 293.

3. Sur les débuts de l'insurrection, J. G. Winter, *The family letters of Panikos (Journ. of Egypt. archaeol.*, XIII, 1927, 59). Cf. U. Wilcken, *Archiv f. Papyrusforschung*, XVII, 1528, 98.

4. D'après un papyrus commenté par Ritterling, art. *Legio* de la *Real-Encyclopädie der Klass. Altertumswissensch.*, XII, 1359.

5. E. Stein, *Geschichte des spätrom. Reiches*, I, 114. Domitius Domitianus a compté une

contre les manichéens, daté d'Alexandrie, est bien de cette année¹. Il a profité de son séjour dans la province pour y introduire de grandes réformes. *Ea tamen occasione ordinavit provide multa quae ad nostram aetatem manent*². Mais les échecs de Galère, au cours de la première campagne contre les Perses, ont dû le rappeler en Syrie dès 296. Il était présent à Nisibis, vers l'automne 297, lors des négociations de paix qui suivirent la victoire³. Si cette chronologie, qui est encore, en certaines parties, conjecturale, est acceptée, nous concluons que Dioclétien ne devait plus se trouver en Égypte au printemps 297. Donc l'édit impérial sur les impôts a dû être adressé d'une ville de Syrie au préfet d'Égypte.

Mais ce problème est secondaire. Ce qui importe, c'est de savoir si le nouveau système fiscal n'a été inventé qu'en 297.

Si nous nous plaçons d'abord en dehors de l'Égypte, nous constatons que l'impôt de capitation, sous sa forme dioclétienne, était perçu dès 293. Un rescrit de cette année décide que le vendeur d'un bien-fonds doit faire connaître avec sincérité à l'acquéreur quelle est la *capitatio praedii venditi*, c'est-à-dire pour combien d'unités fiscales compte le domaine⁴. On peut remonter encore plus haut, si l'on accepte l'interprétation, très discutée, que nous proposons d'un rescrit de Charisius, qui doit dater de 290 : « *Ne quis ex rusticana plebe, quae extra muros posita capitationem suam detulit et annonam congruam praestat ad ullum aliud obsequium devocetur* »⁵. Tandis que des savants éminents considèrent que ce texte fournit la preuve qu'il existait, à cette date, deux impôts distincts, *capitatio* et *annona*, comme au Haut-Empire⁶, je proposerais, au contraire, de le traduire ainsi : « Nous interdisons que le paysan, habitant hors des murs de la ville, s'il a déclaré le mon-

deuxième année de règne en Égypte (*Pap. de Théadelphie*, éd. Jouguet, n. 26). Puisque l'année égyptienne commence au 29 août, il faut, ou bien, comme pense M. Stein, mettre l'avènement avant le 29 août 294, ou bien faire durer le règne jusqu'après le 29 août 295. La frappe de la monnaie propre à Alexandrie a été continuée par Domitius Domitianus, puis suspendue par Dioclétien au cours de l'année 295-6 (J. Vogt, *Die alexandrinischen Münzen*, I, 228).

1. *Mosaicarum et romanarum legum collatio*, XV, 3, 1. Sur la date, K. Stade, *Der Politiker Diokletian und die letzte grosse Christenverfolgung*, 84.

2. Eutrop., IX, 23.

3. Pierre le Patrice, *F. H. G.*, IV, 118.

4. *C. J.*, IV, 49, 9 (17 juin 293). Cf. F. Lot, *Impôt foncier*, 52.

5. *C. J.*, XI, 55, 1.

6. En ce sens, F. Lot, *Impôt foncier*, 13, d'accord avec F. Thibault. A l'appui de cette opinion, on peut faire valoir le texte de Charisius sur les *munera* (*Dig.*, L, 4, 18, 29), qui distingue expressément *capitatio* et *annona*, mais qui est difficile à utiliser, parce qu'il n'est pas exactement daté.

tant de sa capitation et payé l'annone correspondante, soit soumis à aucune autre charge. » La *capitation* serait, dans ce cas, comme en 293, le nombre des unités fiscales d'après lequel la contribution en nature (*annone*) est fixée. Deux autres textes de 290 paraissent faire allusion aux troubles causés par le nouveau cens¹. Il se peut que l'entrevue entre Dioclétien et Maximien à Milan — si elle date de l'été 289 — ait fixé les grandes lignes de la réforme.

Si nous revenons maintenant à l'Égypte, nous pouvons d'abord observer que le texte même du nouveau document suggère l'idée que la réforme est en voie d'application avant mars 297. Les abus auxquels les empereurs veulent mettre fin sont ceux qui sont inséparables de cette réforme même : les empereurs donnent aux contribuables le moyen de vérifier sur quelles bases les impositions ont été fixées (*ἐπελχόμεν*). Ces indices sont précaires, mais peut-être possédons-nous un document qui nous fait assister en Égypte, au plus tard en 294, aux travaux préliminaires de la réforme fiscale. Il s'agit d'instructions données par un haut fonctionnaire égyptien à des magistrats d'Oxyrhynchos : ils sont chargés d'un recensement (*γράφασθαι τὸν ἀριθμὸν τῶν προσετημένων*), qui porte apparemment sur les arbres fruitiers, et qui ne concerne que les terres situées hors des murs (*ἐκτὸς τῶν τεύχων τε καὶ ἱερῶν*) ; il est interdit, semble-t-il, de couper un seul pècher sans autorisation (*μίαν γούν περσίαν τέμνειν*) ; l'opération est très urgente. Ce très important texte, que les éditeurs nous semblent avoir mal interprété, est daté par eux du 14 nov. 294². Le recensement qu'il prescrit semble avoir pour objet le renouvellement des matrices fiscales (*εἰς τὴν ἀνανέωσιν τῶν δημοσίων βιβλίων*?). Il serait bien tentant de mettre en relations ces opérations de recensement avec le soulèvement d'Achilleus, qui date précisément du même temps. Le recensement des arbres fruitiers

1. C. J., VIII, 53, 7 et 8.

2. P. S. I., IV, 285. Nous possédons un autre texte (Papyrus d'Oxyrhynchus, n. 53) qui relate une enquête faite quelques années plus tard par les charpentiers d'Oxyrhynchus au sujet d'un pècher mort. Les éditeurs du texte que nous avons analysé pensent qu'il y est question également de cet *unique pècher* (« Si minaccia una pena a chi osasse tagliare l'unica *περσία* d'Oxyrhynchos »). Cette interprétation nous semble invraisemblable : si les charpentiers présentent un rapport détaillé au sujet d'un pècher mort, c'est pour obtenir l'autorisation de le couper, alors qu'un édit plus ancien interdisait absolument de couper les arbres fruitiers. — Pour la date, les instructions en vue de l'inventaire des arbres portent l'indication : 11^e, 10^e et 2^e année, qu'il faut corriger ; s'il s'agit de novembre 294, il faut écrire 11^e, 10^e et 3^e année ; s'il s'agit de novembre 293, il faut écrire 10^e, 9^e et 2^e année. La date de novembre 294 n'est pas facile à comprendre, si l'insurrection d'Achilleus a commencé, comme l'admet M. E. Stein, dès l'été de cette année.

tiers est attesté, pour l'époque de Dioclétien, par le texte de Lactance : *vites et arbores numerabantur*¹.

Nous inclinons donc à penser que les opérations de recensement ont commencé au plus tard dès 294, qu'elles ont été interrompues par la révolte d'Achilleus-Domitianus, que Dioclétien a introduit sa réforme en 296, après la prise d'Alexandrie, et que l'édit de 297 a eu pour objet de préciser et de rendre claire aux contribuables la fiscalité nouvelle.

Le recensement antérieur à la révolte — si nous avons correctement interprété un texte très mutilé — ne semble pas avoir fait appel aux déclarations des contribuables. L'édit de 297 ne mentionne pas non plus l'obligation de déclarer. Les premières déclarations de propriétés que nous possédions datent de décembre 298 ; elles ont lieu en vertu d'un décret impérial (ἀκολουθῶς τῷ θεῷ προστάγματι), qui n'est peut-être pas antérieur à 298, et elles se poursuivaient encore au début de 300. Les propriétaires déclarent le nombre de leurs aroures de terre cultivée et le nombre de leurs oliviers. Le *censitor* Septimius Sabinus mit son visa aux déclarations du Fayoum².

En 302 et 303, une nouvelle série de déclarations renouvelle et précise les déclarations antérieures. Il nous est parvenu un lot de onze déclarations, toutes datées du 26 thoth de l'an 302. Les déclarants se réfèrent à la première déclaration qu'ils ont adressée au *censitor* Sabinus ; ils indiquent en aroures l'étendue de leurs semailles ; ils précisent les noms des géomètres, de l'inspecteur des limites (ὀριοδείκτης) et des magistrats du village qui ont assisté à l'arpentage ; la nouvelle déclaration est adressée à un personnage qui porte le titre de ἀναμετρητής³.

Après cette période si active de 298 à 303, les déclarations de propriété font de nouveau défaut.

Comme on le voit, l'édit de 297 a rendu nécessaire la réfection du cadastre. Il ouvre une ère nouvelle de la fiscalité égyptienne. Il nous explique pourquoi une période fiscale, mais qui n'est pas encore l'ère des indictions, commence précisément en 297⁴.

1. *De mort. persec.*, 23.

2. *P. Flor.*, 32 b, Hermoupolis, — *P. Cornell*, 19, Théadelphie, — *P. Théadelphie*, 54, — *Études de papyrologie*, II, 8 n. 2, Karanis, ce dernier édité par M. Boak à la suite de l'édit fiscal de 297.

3. *P. Cornell*, 20 et 20 a. Ces reviseurs du cadastre ont dû être créés dans tout l'Empire. Ἀναμετρήσατο τὴν ἡπείρου καὶ τοῖς φοροῖς ἐβάρυνεν (Lydus, *De mag.*, I, 4). — Sur les abus commis au temps du *censitor* Sabinus, *P. Amh.*, 83. — On a retrouvé, en Syrie et en Asie Mineure, des bornes attestant qu'au temps de Dioclétien on a précisé les limites, particulièrement entre bourgs et tribus. *Inscr. graecae ad res romanas*, III, 1002, 1112, 1252, 1278, etc.

4. O. Seeck, *Die Entstehung des Indictionscyclus*, *Deutsche Zeitschr. f. Geschichtswissensch.*,

II

Mais, bien plus que la date de l'institution du nouveau système, la définition de ce système nous intéresserait. Ce que nous souhaiterions posséder, ce n'est pas tant l'édit du préfet ou même l'édit impérial que le barème annexe.

Si nous prenons à la lettre les termes de l'édit du préfet, que devons-nous conjecturer? Cet édit indique qu'il existe en Égypte deux impôts : 1^o un impôt foncier, chaque aroure étant inégalement frappée selon sa fertilité ou son mode de culture ; 2^o un impôt personnel, qui pèse sur les paysans adultes.

Ces indications très sommaires ne peuvent guère être précisées à l'aide des autres documents égyptiens.

Pour l'impôt foncier, les papyrus ne nous ont rien apporté. En revanche, un texte du *Code Théodosien*, de 377, nous apprend selon quelles modalités chaque diocèse de l'Empire de Valens doit contribuer à la *vestis collatio* (fourniture de costumes pour l'armée) : dans le diocèse de Thrace, une *vestis* par vingt ou trente *juga seu capita* ; dans le diocèse d'Orient, y compris l'Égypte, par trente *juga terrena* ; dans les diocèses d'Asie et Pont, par trente *capita seu juga*¹. On a tiré de ce texte, d'une part, que l'unité fiscale, servant à répartir l'impôt foncier, était en Égypte, comme dans les autres provinces de l'Empire, le *jugum*, et, d'autre part, que la *capitatio* proprement dite n'existait pas en Égypte.

Si le *jugum* est en Égypte, l'unité fiscale, cela suppose que, dans cette province comme en Syrie, les aroures ont été groupées, en nombre inégal, selon leur valeur, de manière à constituer des groupes d'égal revenu, les *juga*, soumis chacun à un chiffre égal d'imposition². Il n'est pas impossible que le barème de 297 ait fixé la composition de ces *juga*, mais il faut avouer que les termes de l'édit du préfet ne nous font rien prévoir de tel.

Nous voudrions faire intervenir dans cette discussion un texte capital. Sous Licinius, en 316, le gouverneur de la province Herculia fixe la répartition d'une contribution destinée au paiement de frais de trans-

XII, 1894-1895, 285, — rectifié par E. H. Kase, *A papyrus-roll in the Princeton collection*. Baltimore, 1933, p. 25.

1. *C. Théod.*, VII, 6, 3.

2. Il est superflu de revenir ici sur la définition du *jugum*. On sait qu'il équivalait, du moins selon le barème syrien, à 5 jugères de vignes, 225 pieds d'oliviers anciens, 20 jugères de terre labourable de première qualité, 40 de deuxième qualité, 60 de troisième (*Syrisch-römisches Rechtsbuch*, éd. Bruns et Sachau, p. 37).

port d'Alexandrie à Byzance¹; or, il ne dit pas que chaque *jugum* paiera une somme égale; mais il établit le barème suivant:

Par aroure de terre cultivée, de n'importe quelle qualité ² ,	50 drachmes.
Par aroure de vigne,	id.
Par pied d'olivier,	2 dr.
Par pâturage,	100 dr.

C'est exactement un barème de cette sorte que nous faisait attendre l'édit du préfet, en 297. Il nous est donc impossible d'affirmer que le système de la *jugatio* ait été introduit en Égypte par cet édit.

Considérons maintenant le problème de l'impôt personnel, et d'abord énumérons, selon l'ordre chronologique, quelques textes qui se réfèrent à la capitation égyptienne du temps de Dioclétien. En 287, un père de famille prie le *συστάτης* (fondé de pouvoirs) d'Oxyrhynchos d'inscrire son fils, âgé de quatorze ans, parmi les jeunes gens de sa classe, dans la catégorie des *ὠδεκἀδραχμοί* (contribuables soumis à une capitation réduite)³. En 301/2, le *συστάτης* note un paiement de 1,200 drachmes qui a été effectué entre ses mains, au titre de la capitation (*ἐπικεφάλαιον πόλεως*), par un contribuable⁴. En 304, le *συστάτης* reçoit une déclaration de mort⁵. En 305, il rédige un reçu de 2,400 drachmes au titre de la capitation d'un contribuable unique⁶.

Il ne semble pas que ces textes concernent l'impôt de capitation mentionné par l'édit de 297. Il s'agit, en effet, de l'*ἐπικεφάλαιον πόλεως*, c'est-à-dire d'un impôt de citoyens. Nous assistons, semble-t-il, à une survivance de la capitation du Haut-Empire, dont le taux aura été relevé pour compenser la dévaluation monétaire; il n'est pas impossible que les contribuables à 12 drachmes soient maintenant taxés à 1,200 drachmes⁷. Mais cet impôt n'est qu'une survivance et a dû bientôt disparaître⁸.

1. *Oxyrh. Pap.*, XVII, 2113. Cet ordre est communiqué par le stratège du nome à un *praepositus pagi*.

2. [Υπ]έρ ἐκάστης ἀρούρης σπορίμη[ς] [οἱ]ας δῆποτε οὐ[ν] ποιότητος.

3. *P. S. I.*, III, 164. Les fonctions précises de ce *συστάτης* demeurent énigmatiques, mais nous n'avons pas à en discuter ici.

4. *P. S. I.*, III, 163.

5. *Oxyrh. Pap.*, XII, 451.

6. *P. S. I.*, VII, 780.

7. La drachme étant une monnaie de compte, équivalente au quart du denier — le denier valant vers 301 1/50,000^e environ de la livre d'or — on peut calculer que 1,200 deniers ne représentent pas tout à fait la valeur d'un demi-sou d'or. Cf. Mickwitz, *Geld und Wirtschaft im röm. Reich des vierten Jahrhunderts* (Abo, 1932).

8. Le système de Dioclétien ne paraît, en effet, avoir fait aucune place à une capitation des citoyens. *C. Th.*, XIII, 10, 2 : *sicuti etiam sub domino et parente nostro Diocletiano seniore A.*

Nous devons mettre à part une déclaration, émanant d'un contribuable de *pagus*, datée de 310, adressée au *censitor* de l'Heptanomie. Elle renferme une liste de neuf personnes imposables, le déclarant lui-même et les membres de sa famille, qui habitent avec lui et dont il donne les âges. Le déclarant se réfère au *prostagma* des empereurs et le *censitor* a mis son visa¹. Cette fois, il semble que l'impôt auquel ces contribuables seront assujettis est bien l'impôt des paysans, tel que le définit l'édit de 297. Nous savons que par tout l'Empire, au temps de Galère, on procéda très durement aux opérations de recensement. Les fonctionnaires sont-accusés d'avoir, pour les soumettre au cens, ajouté des années aux enfants et rajeuni les vieillards : un texte curieux, qu'on a récemment très bien commenté, prouve qu'on n'agissait pas autrement dès le Haut-Empire².

Par conséquent, les nombreuses déclarations de propriété foncière, entre 298 et 302, et l'unique déclaration personnelle, de 310, peuvent servir à illustrer les termes de l'édit de 297. Tout se passe comme si, en Égypte, la fiscalité du Haut-Empire avait été non pas bouleversée par Dioclétien, mais restaurée et réformée par lui. On peut noter, en particulier, la parenté de la déclaration personnelle, datée de 310, et des déclarations « par logement » (κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί), si fréquentes sous le Haut-Empire jusqu'à l'année 256.

Pour l'impôt foncier et pour l'impôt personnel, les déclarations sont distinctes, et nous n'avons pas la preuve qu'une relation ait été introduite, au début du IV^e siècle, entre l'unité fiscale de chacun de ces deux impôts. Il semble certain cependant que l'Égypte a connu le système des *juga*, unités foncières d'inégale superficie, mais de valeur égale³. Plusieurs textes, vers 340, mentionnent des contribuables ἐγγεγραμμένοι (*adscripti censibus*)⁴ et des répartitions d'impôts par tête (κατ' ἀνδρα)⁵, mais le témoignage de ces documents est très peu clair.

Que nous a donc appris l'édit de 297 au sujet de la réforme fiscale de

eadem plebs urbana immunis fuerat. Cf. le rescrit cité plus haut, C. J., IV, 49, 9, *rusticana plebs... extra muros posita*, et l'édit même de 297, ἐκαστῇ κεφαλῇ τῶν ἀγροικῶν.

1. P. Strasbourg, 42.

2. Il faut comparer, d'une part, les expressions de Lactance dans le *De mortibus persecutorum*, 23 (*aestimabantur aetates singulorum, parvulis adiciebantur anni, senibus detrahebantur*), et, d'autre part, le commentaire que M. Henne a donné d'une liste de contribuables du I^{er} siècle, où une colonne est réservée aux corrections du vérificateur (« Elle diminue toujours, lorsqu'elle le corrige, l'âge des hommes, ... elle augmente toujours l'âge des enfants »). Sur l'interprétation de quelques textes récemment publiés, *Aegyptus*, XIII, fasc. 2, 1933, 396).

3. C. Théod., VII, 6, 3.

4. B. G. U., I, 21. Cf. le commentaire donné de ce texte par H. Bott, *o. c.*, 47.

5. P. Goodspeed, 12 (= Wilcken-Mitteis, *Grundzüge*, I, 1, 253). — P. Thead., 22 et 23.

Dioclétien en Égypte? Puisque le barème nous est dérobé, nous sommes réduits aux conjectures. L'édit introductif atteste la persistance de deux impôts fondamentaux, une taxe personnelle, une taxe foncière ; il suggère que la réforme de Dioclétien, en Égypte, a consisté essentiellement, d'une part, à graduer la taxe foncière d'après la nature des cultures et le rendement du sol et, d'autre part, à donner à l'impôt de capitation le caractère d'un impôt foncier, en le faisant peser exclusivement sur les paysans.

III

Nous avons à examiner, en dernier lieu, si l'édit de 297 apporte la condamnation de certaines des théories qui ont été soutenues sur le système fiscal de Dioclétien. A rigoureusement parler, il ne peut être question d'une telle condamnation. Le trait essentiel du système de Dioclétien est la création d'unités fiscales d'égale valeur, appelées *juga* ou *capita* ; un texte du *Code Théodosien* nous apprend que les *juga* ont été introduits en Égypte ; mais l'édit de 297 nous laisse tout ignorer de ces *juga*.

Cependant, nous ne pouvons nous en tenir à cette fin de non-recevoir. Il faut reconnaître que l'édit de 297 éclaire pour nous le sens d'un texte important, qui concerne la capitation des Gaules. Un panégyriste de 311 déplore les maux apportés par le *novus census* à la cité des Éduens. Pourtant elle n'avait pas le droit de se plaindre, car elle possédait les terres qui avaient été cadastrées et elle était régie par « la formule de cens commune à toute la Gaule » ; elle avait et le nombre des hommes inscrits et la quantité de terre¹. Il est impossible de ne pas considérer que la *communis formula Gallicani census* est un document exactement parallèle à ce *βραβούλιον* que nous révèle pour l'Égypte l'édit de 297. Puisque le *βραβούλιον* fixait et la taxe des champs et celle des têtes paysannes, il est bien probable que ces deux rubriques figuraient aussi dans la *formula* des Gaules.

Il faut dès lors abandonner les théories qui ont soutenu que *jugatio* et *capitatio* étaient deux formes différentes du seul impôt foncier et ne pouvaient pas, en principe, être perçues ensemble. Ainsi seraient condamnées et la théorie de M. Thibault (selon qui la *jugatio* était perçue dans les provinces cadastrées, la *capitatio* dans les provinces où l'on se

1. *Pan. Vet.*, VIII (V), 5-6 : « cum et agros qui descripti fuerant haberemus et Gallicani census communi formula teneremur..., habemus, ut dixi, hominum numerum et agrorum modum ».

contentait de faire le compte des paysans) et ma propre théorie (selon laquelle les *juga* de l'impôt foncier étaient incorporés dans des *capita* de paysans, si bien que *jugum* et *caput* auraient été deux aspects différents d'une même unité fiscale). Le système qui triomphe est, en somme, celui de J. Godefroy : l'impôt foncier est perçu selon un système de cédules, capitation des champs ou *jugatio*, capitation des paysans ou *capitatio humana*, et même capitation du cheptel animal ou *capitatio animalium*.

A chaque propriétaire correspond un article du rôle. L'impôt du petit propriétaire est la *capitatio plebeia* : on devait comprendre sous cette rubrique et ses charges foncières et ses charges personnelles. L'impôt du grand propriétaire se divisait plus nettement en *jugatio*, correspondant à l'impôt foncier, et *capitatio humana et animalium*, correspondant à la garniture du fonds, mais l'ensemble de ces taxes était englobé, comme pour le *plebeius*, sous le terme plus général de *capitatio*.

Dirons-nous que, sur le grand domaine, les tenures des colons ou des esclaves casés étaient estimées à part de la réserve du maître ? Il est certain que, sur les domaines romains, on voit s'esquisser déjà la distinction médiévale entre les manses et l'*indominicatum*. J'ai pensé que cette distinction pouvait nous aider à comprendre le mécanisme de la fixation des impôts fonciers du Bas-Empire. M. F. Lot a adopté et développé cette hypothèse : sur le grand domaine, les unités fiscales correspondant aux manses seraient des *capita* fonciers, les unités fiscales correspondant à l'*indominicatum* seraient des *juga*¹. Pour ma part, contraint d'abandonner l'hypothèse d'un impôt unique de *jugatio-capitatio*, je n'ai plus besoin de distinguer sur le grand domaine l'impôt des tenures et celui de la réserve. Il en serait autrement si le colon était obligé de payer directement ses impôts au fisc ; mais, en réalité, c'est le maître qui paie les impôts d'État au nom de ses fermiers². Il n'y a donc rien à gagner pour lui en refusant de comprendre les tenures des colons au sein de sa propre *jugatio*.

Enfin, il faut observer que, si les fermiers héréditaires (*coloni originales*) sont liés au grand domaine, il en est autrement des ouvriers agricoles que les Codes appellent *tributarii* et *inquilini*. La définition de ces termes demeure controversée. Pour ma part, je serais disposé à maintenir la théorie que j'ai défendue à ce sujet. Les *tributarii* sont des prisonniers barbares, qui ont été distribués entre les grands propriétaires

1. *Impôt foncier*, 56.

2. *Ibid.*, 65.

et soumis à une capitation personnelle, mais qui, en principe, demeurent propriété d'État¹.

Les *inquilini* sont des ouvriers de passage, qui ont préservé leur liberté individuelle en échappant à l'inscription sur les registres du cens ; ils sont exposés à perdre leur liberté en se fixant trop longtemps sur un grand domaine².

Ainsi la distinction entre une capitation personnelle et une capitation foncière est rendue vraisemblable par les termes de l'édit de 297, rapprochés de ceux du Panégyrique gaulois. Il ne s'ensuit pas, à mon avis, que cette capitation personnelle et cette capitation foncière soient deux impôts sans aucun lien entre eux. Il m'est impossible de me rallier à la théorie de Savigny, même sous la forme très parfaite que lui a donnée M. F. Lot. Ce qui domine le problème de la *capitatio* du Bas-Empire, ce qui explique la complication des théories qu'on a élaborées pour rendre compte de tous les textes, c'est ce fait essentiel que les unités de la capitation foncière, *juga*, et les unités de la capitation personnelle, *capita*, sont additionnées ensemble, et que leur total s'exprime en *capita*³, ou, comme les cadastres le disent avec plus de précision, en ζυγοκέφαλα⁴.

Le mérite d'avoir reconnu que le *jugum* est équivalent à l'unité fiscale de la capitation personnelle revient à Rodbertus⁵. Cette théorie

1. A. Piganiol, *Impôt de capitation*, 66. Je n'ai pas été persuadé par les critiques très vives de M. F. Lot, *l. c.*, 41. Pour que les *tributarii* deviennent réellement des fermiers et tombent sous la dépendance directe du grand propriétaire, il faut une loi (*C. J.*, XI, 52, un.).

2. Sur les *inquilini*, la théorie que j'ai soutenue, *l. c.*, 84, n'a pas été acceptée par M. E. Stein, *o. c.*, 22. Selon M. E. Stein, le terme de *inquilini* serait synonyme de celui de *tributarii* et désignerait des barbares livrés aux grands propriétaires à titre de fermiers héréditaires. A mon avis, l'*inquilinus* s'oppose au *colonus originalis* et se rapproche du *tributarius* en ceci seulement qu'il est domicilié sur le domaine, mais non lié à une tenure. Une loi nous fait assister à l'installation sur le domaine de paysans libres, qui ont gardé le droit de se déplacer, qui, par conséquent, n'étaient pas *adscripti censibus* (*C. J.*, XI, 48, 8). Mais il est vrai que tout l'effort de l'État a été d'immobiliser et d'inscrire au cens ces hommes instables, si bien qu'au Code Justinien les *inquilini* sont devenus réellement une catégorie de la classe colonaire (*C. J.*, XI, 48, 13).

3. Citons seulement deux textes qui semblent décisifs. A) *Pan. Vet.*, VIII (V), 10-11. Nous avons vu que la *formula* du cens des Gaules comprenait à la fois des unités foncières et des unités personnelles (*supra*, p. 9) ; or, les dégrèvements portent sur un chiffre global de *capita*, terme qui désigne nécessairement les deux unités. B) *C. Théod.*, VII, 20, 4 : l'immunité d'un *caput* profite indifféremment à la cote personnelle ou à la cote foncière.

4. Cadastre de Théra, *I. G.*, XII, 76-80 = *Inscr. graecae ad res rom.*, IV, 109-114. — Cadastre d'Astypalée, *I. G.*, XII, 3, 180-182 = *Inscr. graecae ad res rom.*, IV, 1039-1041. Je me rallie à l'interprétation de H. Bott, *o. c.*, 40 sq.

5. *Zur Geschichte der röm. Tributsteuern seit Augustus* (Hildebrands Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik, IV, 342 ; V, 135 et 241 ; VIII, 81 et 385).

illustrait à merveille la conception favorite de ce grand économiste, l'assimilation de la force de travail à un capital. L'exactitude de cette théorie nous paraît prouvée, soit par les textes qui montrent que l'immunité d'une unité fiscale peut profiter indifféremment à la cote foncière ou à la cote personnelle, soit par les cadastres qui additionnent ensemble les unités foncières et les unités de la capitation personnelle. Mais je n'ai pas l'intention de reprendre cette démonstration, que M. H. Bott me paraît avoir très heureusement présentée.

Nous ne savons pas comment a été établie cette équivalence. Peut-être a-t-elle pris naissance dans la pratique grossière des officiers chargés de procéder aux réquisitions; d'après un compte sommaire des terres cultivées et des têtes de cultivateurs, ils pouvaient estimer chaque propriété pour un nombre donné de *capita*; le désordre des bureaux, l'interruption des déclarations de contribuables expliqueraient, dans la deuxième moitié du III^e siècle, l'invention de cette solution de fortune, dont l'existence est à vrai dire conjecturale.

Mais c'était une équivalence très difficile à maintenir. Les dégrèvements auxquels l'État dut consentir dès le temps de Constantin portaient sur un chiffre arbitrairement fixé de *capita*. Ainsi le nombre des unités fiscales diminuait, mais, en fait, on devait rarement rayer du cens la personne des paysans, et l'on diminuait, au contraire, le nombre des unités foncières. La superficie de celles-ci se trouvait donc accrue, et il est très vraisemblable, en effet, que le *caput* foncier est devenu, au V^e siècle, bien plus vaste que le *caput* du début du Bas-Empire¹.

Pour rétablir l'équivalence entre les unités fiscales des deux impôts, foncier et personnel, il a donc fallu modifier le *caput*, considérer plusieurs paysans comme une seule unité fiscale. Telle est la réforme qui, du moins dans certaines provinces, fut réalisée en 386². Ou bien encore il fallut totalement supprimer la capitation personnelle³.

1. Du texte du *Code Théodosien*, XIII, 5, 14, on a tiré qu'en 371 il pouvait arriver que cinquante *juga* fussent taxés à raison de 10,000 *modii* de grains, ce qui correspondrait à une imposition de 20 sous d'or par *jugum* (Zachariae von Lingenthal, révisé par F. Lot, *De l'étendue et de la valeur du caput fiscal*, l. c., 177). Nous comprenons autrement ce texte : il s'agit, pensons nous, de l'immunité de cinquante *juga* accordée aux naclères qui fourniront un tonnage global de 10,000 *modii*; ce chiffre n'a donc aucun rapport avec l'impôt foncier. Mais, même ce chiffre écarté, M. F. Lot a prouvé que le *jugum*, à la fin du IV^e siècle, représentait une unité assez vaste.

2. C. Th., XIII, 11, 2 : « cum antea per singulos viros, per binas vero mulieres capitis normam sit censa, nunc binis ac ternis viris, mulieribus autem quaternis unius pendendi capitis attributum est. » M. F. Lot, *Impôt foncier*, 24, n. 3, note à ce sujet : « Le montant de la capitation devait être fixé à un chiffre consacré, autrement on ne s'explique point la loi précédente, car il eût été plus simple d'en diminuer le taux si on voulait soulager les populations. » A notre

Nous concluons que l'édit de 297 est défavorable aux théories qui fusionnent la *jugatio* et la *capitatio* de Dioclétien en un impôt unique, — qu'il est favorable en apparence aux théories issues de Savigny, qui affirment la distinction d'une capitation personnelle et d'une capitation foncière, — mais que les difficultés des textes ne peuvent être résolues que par une théorie qui, à la suite de Rodbertus, admet l'équivalence entre les unités fiscales des deux capitations. Malheureusement, l'édit de 297 ne nous permet pas d'affirmer que cette équivalence ait été introduite d'emblée par Dioclétien en Égypte¹.

André PIGANIOL,

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

avis, tout s'explique, au contraire, si l'on admet que cette loi a pour objet de rétablir l'équivalence entre les deux unités, *jugum* et *caput*, et non point seulement de réaliser un dégrèvement.

3. [Page précédente.] Sous Théodose, en 393, dans le diocèse de Thrace. C. J., XI, 52, un.

1. Un document très important, daté de 359, vient d'être publié par H. I. Bell, *A byzantine tax-receipt*, P. Lond., Inv. 2574, *Mé. Maspero*, II, p. 105 (1935). Une propriétaire paie les impôts dus par un de ses colons (ἐπὶ ἐποικιώτον ἐνάς), qui est compté comme une tête fiscale (τῇ κεφαλή). Le total des taxes est calculé d'abord comme correspondant à une tête, puis comme correspondant à une tête et un sixième; il est donc accru en fait d'un sixième. M. Bell pense que, pour égaliser les charges entre riches et pauvres, le contribuable était compté tantôt pour plus, tantôt pour moins d'un *caput*. Mais ce serait introduire une complication bien grave. Peut-être s'agit-il plutôt d'une *superindictio* d'un sixième. En tout cas, ce texte ne nous apprend rien sur une correspondance éventuelle entre *juga* et *capita*.

MÉLANGES

ESSAI D'IDENTIFICATION DES PERSONNAGES INCONNUS DE LA TAPISSERIE DE BAYEUX

On serait tenté d'appliquer à la Tapisserie de Bayeux — qu'il serait plus exact, comme on sait, d'appeler une Broderie — le mot de La Bruyère et de supposer que tout a été dit à son sujet, depuis deux siècles que les historiens et les archéologues la commentent.

Déjà, dans la *Revue des cours et conférences*, j'ai reproduit tous les arguments opposés par MM. Prou, Muntz, Lanore, G. Paris, à la tentative de rajeunissement de M. Marignan ; j'y ai ajouté quelques arguments personnels. Depuis, dans une communication à l'Académie des arts, sciences et belles-lettres de Caen en juillet 1924, qui a paru au tome IV de la nouvelle série de ses *Mémoires*, j'ai essayé de résoudre une des énigmes que pose la scène de la Tapisserie intitulée : *Ælfgiva*, et un clerc, *unus clerus*. J'ai dit aussi tout ce que mes visites dans les musées scandinaves, au cours d'une tournée de conférences dans les trois royaumes, qui eurent précisément pour sujet de présenter la Tapisserie, m'avaient apporté de points de comparaison, particulièrement dans le domaine de l'archéologie navale, entre la flotte de Guillaume et celle des vikings, telle que nous la connaissons, soit par les navires exposés à Oslo, soit par les objets réunis dans les musées de Copenhague, de Viborg, de Stockholm.

Pour ma part, je crois que la discussion archéologique peut être close, sinon en ce qui concerne l'examen détaillé, où l'on pourra encore glaner du nouveau, au moins quant à la conclusion à en tirer. Suivant le mot très juste d'un dessinateur anglais de la tapisserie, Stothard, qu'un commentateur français, Delauney¹, a pris pour épigraphe, les peintres d'autrefois peignaient ce qu'ils voyaient ; or, on l'a démontré, les dessinateurs de la Tapisserie ont mis sous nos yeux le costume civil et militaire, le harnachement des chevaux, l'armement des cavaliers, l'architecture militaire et reli-

1. *Origine de la Tapisserie de Bayeux prouvée par elle-même*. Caen, 1824, in-8°.

gieuse du XI^e siècle. La Tapisserie présente donc une vérité archéologique incontestable ; et cette vérité la date du XI^e siècle. Mais, si l'examen archéologique nous amène à faire de la Tapisserie un monument contemporain de la conquête, il reste à se demander quelle est sa *valeur historique*, comme *narration imagée* des événements de 1066. Ce problème en pose un autre : quel est son auteur ? Plus exactement, quelle inspiration l'a dictée : anglaise ou normande ?

Le problème de la datation résolu, la Tapisserie reconnue comme un document du XI^e siècle et contemporain de la conquête, abordons le problème de son origine. Il se décompose en deux éléments : celui de la main-d'œuvre, celui de l'inspiration.

En ce qui concerne la main-d'œuvre, nous avons résumé dans la *Revue des cours et conférences* (15 avril, 15 et 31 mai 1922), toutes les preuves qui décèlent une main-d'œuvre anglo-saxonne.

Cette constatation déjà nous menait, après bien d'autres commentateurs, à cette hypothèse, très plausible, que celui qui a commandé la Tapisserie, c'est l'évêque de Bayeux, Eudes, le demi-frère de Guillaume. Comte du Kent après la conquête, il pouvait avoir à sa disposition un atelier de brodeurs ou de brodeuses anglo-saxons. D'ailleurs, Eudes n'était-il pas désigné comme l'auteur de la Tapisserie, par ce fait même qu'il y est représenté cinq fois ? Trois fois, il est nommé *Odo* ; ailleurs, et ceci est plus significatif, il est désigné par l'abréviation *E. P. S.*, *episcopus* ; c'est-à-dire l'évêque, au moment du repas qu'il bénit et du conseil qui précède la bataille. A Bayeux, où la Tapisserie devait être exposée, tout le monde savait qui était l'évêque ainsi désigné.

Il y a mieux. Au cours de cette bataille, il est représenté en action, ralliant ses troupes, et il n'a pas oublié ses chevaliers : « ODO CONFORTAT PUEROS. »

Or, depuis longtemps, à côté des personnages principaux : des trois rois Édouard, Harold, Guillaume, et des princes : Eustache de Boulogne, lieutenant de Guillaume, Gyrth et Lefwine, frères de Harold, on a remarqué dans la Tapisserie la présence de personnages secondaires inconnus des sources latines, anglo-saxonnes et romanes contemporaines. C'est justement, a-t-on dit¹, leur présence qui date aussi la Tapisserie de l'époque même de la conquête, car, au XII^e siècle, qui se serait soucié de ces quatre personnages obscurs, inconnus des sources du XI^e siècle : Ælfiva, Turoid, Vital, Wadard ? L'identification de tels personnages doit aussi dénoncer le milieu d'où est sortie la Tapisserie et où elle a été conçue.

Pour les deux premiers, la difficulté de les identifier résulte de la possibilité d'identifications variées. Pour Ælfiva, on a proposé :

ÆLFIVA. — 1^o Ælfiva-Emma, la sœur de Richard II, qui fut la femme

1. Steenstrup, *Die Bayeux Tapestry*. Copenhague, in-8^o, et autres commentateurs.

d'Ethelred, roi anglo-saxon vers l'an mille, puis épousa son vainqueur, le roi danois Knut. On a voulu voir dans la scène intitulée : *Ælfgiva et Unus clericus*, une allusion à ses amours tardives avec l'évêque de Worcester, mais elle est morte en 1051¹, quinze ans avant la confection de la Tapisserie.

2^o *Ælfgiva* de Northampton, concubine de Knut².

3^o Un des commentateurs de la Tapisserie, Fowke, a imaginé qu'*Ælfgiva* était la sœur d'Harold, enlevée par un prince breton. Toute l'expédition de Bretagne tendrait à la reprendre, et voilà pourquoi Harold y accompagnait Guillaume³. Il fonde cette identification sur un rapprochement avec une scène libidineuse qui se trouve dans la bande inférieure, au-dessous d'*Ælfgiva*. Cette hypothèse, acceptée et reproduite par un savant américain M. Lornis⁴, est de la pure fantaisie. Guillaume de Poitiers, seule source qui, avec la Tapisserie, relate l'expédition de Bretagne, lui donne de tout autres causes et ne fait aucune allusion à la sœur de Harold. La scène représentée dans la bande inférieure, je l'ai expliquée. C'est une danse guerrière des Anglo-Saxons, celle que nous a dépeinte une source anglo-saxonne contemporaine, le *De gestis Herwardi comitis*⁵. Quant au geste du clerc à l'égard d'*Ælfgiva*, les chartes normandes contemporaines permettent d'en expliquer le sens. Ce que nous avons sous les yeux, ce n'est pas l'évêque de Worcester caressant la joue d'*Ælfgiva*-Emma, mais un clerc de l'évêque de Bayeux souffletant l'abbesse *Ælfgiva*. Pourquoi? Les chartes contemporaines, en particulier celles de l'abbaye de Préaux, de la Trinité-du-Mont de Rouen, nous donnent par analogie une explication. A cette époque, en Normandie, on soufflette quelqu'un pour l'inviter à se souvenir d'une chose mémorable. Après la dé-

1. *Chronique Anglo-Saxonne*, éd. Thorpe (R. S.), I, p. 317 ; II, p. 150.

2. Sur cette personne, cf. encore la *Chronique anglo-saxonne*, I, p. 292, 293 ; II, p. 129. C'est la mère d'Harthacnut. Elle fut chassée d'Angleterre en 1037 et se réfugia à Bruges, où elle fut bien reçue par le comte Baudouin de Flandre. Il ne serait pas impossible que de là, comme d'autres réfugiés anglo-saxons, comme Tostig, frère de Harold, elle ait gagné la Normandie, dans la suite de Mathilde, fille de Baudouin, devenue comtesse de Normandie vers 1050, ou avec Tostig lui-même, à la veille de la conquête.

3. *The Bayeux Tapestry*. Londres, 1913, in-8°, p. 56.

4. C'est, dit celui-ci, un scandale (*The origin and date of the Bayeux Embroidery*, reprinted from the *Art Bulletin*, VI, 1, p. 5).

5. « Certaines des scènes les moins chastes de la bordure inférieure de la Tapisserie », disais-je dans la *Revue des cours et conférences* du 31 mai 1922, p. 306, n. 1, « paraissent représenter des guerriers dansant, mimant une sorte de pyrrhique ; ils frappent avec leurs haches sur les boucliers. Ceci pourrait être une reproduction d'une scène classique, puisque les anciens ont connu des danses analogues. Mais qu'on lise le *De gestis Herwardi Saxonis*, ouvrage légendaire composé à la gloire de Herward, chef anglo-saxon, dans l'abbaye de Crowland, au XII^e siècle, on y voit le héros de ce poème survenant pendant une orgie, où les guerriers normands et leurs compagnons sont ivres. Un jongleur s'en allait chantant, se moquant de la race des Anglais, et « *incompositos quasi anglicios fingens saltus* ». Les Normands attribuaient donc aux Anglo-Saxons des danses de ce genre, d'où leur présence dans la Tapisserie. Je ne crois pas qu'on ait donné jusqu'ici d'explication de ces danses, de ces scènes d'orgie. Un archéologue bayeusain, Lambert, a été accusé de les avoir imaginées lors d'une réparation de la Tapisserie ! »

position d'une charte de donation sur l'autel d'une abbaye, on souffle un jeune enfant, afin qu'il en garde la mémoire¹. En résumé, au moment du départ de Guillaume pour l'expédition de Bretagne qui se termine par le serment de Harold sur les reliques de Bayeux, scène qui est la scène centrale de la Tapisserie et la justification de la conquête de l'Angleterre, un clerc invite Ælfgiva à noter toutes les circonstances d'événements qu'elle aura à reproduire sur la toile.

4^o D'autres identifications ont été proposées : Ælfgiva, ce serait Mathilde, à qui un clerc viendrait annoncer le projet de mariage que Guillaume vient de conclure avec Harold pour une de ses filles². Mais on ne comprend pas pourquoi la Tapisserie aurait substitué au nom de Mathilde celui d'Ælfgiva. D'autres ont dit qu'Ælfgiva serait une des filles mêmes de Guillaume et de Mathilde, celle qui aurait été fiancée à Harold ; toutes les sources normandes contemporaines font allusion à ce projet de mariage. Orderic Vital a donné le nom de celle qui aurait été fiancée au bel Anglais, Agathe ; elle en aurait été si éprise qu'après la conquête et la mort de Harold elle serait morte de chagrin, plutôt que d'aller épouser le roi d'Espagne, auquel son père l'aurait ensuite destinée³. L'une des filles de Guillaume épousa bel et bien un roi d'Espagne⁴. Mais, argument sérieux contre cette identification, aucune des filles du duc de Normandie ne s'appelle Ælfgiva. Orderic Vital nous a donné leurs noms : Agathe, Adelize, Constance, Adèle et Cécile⁵. Nées entre 1053⁶ et 1066 (?), elles ne pouvaient faire l'objet que de promesses de mariage en 1064 ou 1065, dates probables du séjour de Harold en Normandie : les commentateurs qui se sont attachés à cette hypothèse (qui ne s'appuie sur aucun texte) sont obligés de supposer qu'Ælfgiva était le nom que la fille de Guillaume devait prendre en allant régner sur l'Angleterre, comme autrefois leur grand'tante Emma en épousant Éthelred⁷.

1. Au début du Cartulaire de Préaux, dans la charte de fondation reproduite au tome XI de la *Gallia Christiana*, il en est deux exemples successifs. On y signale la présence des trois fils d'Onfroy de Vieilles, fondateur de l'abbaye, dont l'un, Guillaume, « qui etiam a patre ob causam memorie colaphuo suscepit. Suscepit etiam colaphum Ricardus de Lillebona ». Il demande pourquoi ; on lui répond : « pour que tu te souviennes » (j'avais fait cette conjecture en 1922). Depuis lors, j'ai eu le plaisir de constater qu'elle avait été suggérée par Paulin Paris dans un discours prononcé à la séance solennelle des Antiquaires de Normandie, le 24 décembre 1869 (*Mémoires*, t. XXVIII, p. vii).

2. Smart Le Thieullier, *Description de la Tapisserie conservée à la cathédrale de Bayeux*, tr. par Léchaudé d'Anisy, Caen, 1824, in-8°, p. 29.

3. « Porro Agatha regis filia, quae prius fuerat Heraldo desponsata, postmodum Amfurnis regi Galliciae, per preces petenti, missa est desponsanda. »

4. *Ibid.*, II, p. 391.

5. *Ibid.*, III, p. 159.

6. Sur le mariage de Guillaume et de Mathilde, cf. H. Prentout, *Le mariage de Guillaume*, dans *Études sur quelques points de l'histoire de Guillaume le Conquérant* (*Mém. de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, nouvelle série, t. VI, 1931, p. 28-57).

7. Freeman, *Norman Conquest*, III, p. 698.

Mais le texte d'Orderic Vital, qui parle des fiançailles d'Agathe et de Harold, ne fait aucune allusion à la Tapisserie. Enfin, et surtout, toute cette histoire d'un projet de mariage entre Harold et une fille de Guillaume se heurte à une impossibilité matérielle. Harold, lors de sa venue en Normandie, était marié; il avait épousé Édith, fille du comte Alfgor, la sœur des comtes anglo-saxons Edwin et Morkere, veuve du roi de Galles, Griffith¹. Édith, Orderic Vital l'appelle *Edgiva* : ne serait-ce pas *Ælfgiva*? *Edgiva*, veuve d'Harold, ne se serait-elle pas, en même temps que ses frères et que l'archevêque Stigand, ralliée à Guillaume, au cours de sa marche sur Londres², et le duc de Normandie, qui travaille à se créer un parti anglo-saxon en Angleterre, ne lui a-t-il pas donné une abbaye et ne l'a-t-il pas chargée de composer la Broderie qui devait relater le serment d'Harold et la conquête?

Cette hypothèse ne saurait contredire et elle viendrait renforcer une autre hypothèse que j'ai présentée, il y a déjà plusieurs années, au sujet d'*Ælfgiva*. *Ælfgiva*, ce serait l'abbesse de Barking, mise à la tête de cette abbaye par Guillaume, lorsqu'il vint se délasser par la chasse, en cette petite ville, des fêtes troublées de son couronnement, le 25 décembre 1066³ :

Willelmus Dei gratia rex omnibus ubique fidelibus salutem. Hiis literis omnibus notum facio quod ego A. abbattissa, pacem et amorem meum concedo, et omnes leges suas in civitate et extra civitatem, sicut unquam eas melius habuit alia abbattissa in isto monasterio Sancte Marie in tempore Edwardi regis⁴...

A., ce serait *Ælfgiva*; elle recevrait l'abbaye de Barking comme récompense de son ralliement et elle aurait donné une preuve de ses sentiments normands en faisant broder la Tapisserie. Nous savons, d'autre part, que les Anglo-Saxons étaient des brodeurs renommés⁵.

TUOLDUS. — Dans la Tapisserie, *Ælfgiva* est désignée à notre attention par une inscription et par le portique qui l'encadre. Dans la même œuvre, un autre personnage est désigné de la même manière : une inscription et un cartouche, c'est Tuold, *Tuoldus*⁶. On a proposé pour ce Tuold bien des identifications : 1° Tuold de Brémoy, qui fut évêque de Bayeux au

1. Orderic Vital, II, p. 119 et n. 3.

2. Id., p. 155.

3. *Mém. de l'Académie de Caen*, nouvelle série, t. IV, p. 68.

4. Davis, *Regesta regum Anglo-Normannorum, 1066-1154*. I : *Regesta Willelmi conquestoris*. Oxford, 1913, in-8°, p. 129, pièce XXXIX de l'appendice, n° 240 du calendar.

5. Guillaume de Poitiers, *Gesta Willelmi ducis Normannorum*, éd. Giles, Londres, 1845, p. 155 : « Anglica nationis feminae multum acu et auri textura, egregie viri in omni valent artificio. » Ce texte rend des plus plausibles l'hypothèse d'une main-d'œuvre anglo-saxonne pour la broderie; il répond aussi à l'objection qui pourrait être faite au nom de la pudeur contre la fabrication de la broderie dans un couvent par des mains féminines (?). Il y avait en Angleterre deux sortes de couvents saxons : hommes et femmes. C'est peut-être un atelier d'hommes qui a représenté les scènes très libres de la bordure.

6. Éd. Fowke, pl. XI.

xii^e siècle. Un savant allemand, Tavernier, le proposait à la fois pour l'auteur de la Tapisserie et de la Chanson de Roland¹. 2^o on aurait pu proposer Turolde, devenu abbé de Peterborough après la conquête, et que la Chronique anglo-saxonne nous dépeint comme un rude guerrier, très dur pour ses moines anglo-saxons ; le clergé monastique ayant été l'âme de la résistance nationale, il introduit des chevaliers normands dans l'abbaye².

J'ai déjà fait remarquer qu'une autre identification s'imposait : une charte de 1053 de l'abbaye de la Trinité-du-Mont est souscrite par un *Turol-dus hostiarius*³. Or, c'est dans ce rôle de portier que Turoldeus est figuré dans la Tapisserie ; on l'y voit à la porte du palais, tenant les chevaux des envoyés de Guy de Ponthieu et, par là, il est bien indiqué qu'il a pu connaître tous les détails du voyage de Harold depuis son débarquement en France.

Quel que soit Turolde, il y a un singulier parallélisme dans son histoire avec celle d'Ælfiva. L'une a reçu l'abbaye de Barking à la fin de la marche autour de Londres, l'autre avait reçu des terres d'Eudes, évêque de Bayeux⁴.

Je vais maintenant présenter un autre Turolde, et je vais le présenter grâce à un document qui a jusqu'ici échappé aux commentateurs ; je vais le montrer en relation avec deux personnages que l'on n'a pas essayés jusqu'ici d'identifier : Vital et Wadard. Ce document, je le tire du Cartulaire de Préaux, qui n'a jamais été édité, mais auquel Auguste Le Prévost a fait de si intéressants emprunts dans ses *Notes et documents pour servir au département de l'Eure*⁵. Les passages sur lesquels je vais m'appuyer sont restés inédits. Ces passages concernent Vital, Wadard et le plus caractéristique d'entre eux Turolde.

VITAL, WADARD. — Si l'on a beaucoup erré, hésité entre plusieurs identifications possibles pour les deux personnages que la Tapisserie semble désigner elle-même comme ses auteurs, Ælfiva et Turolde, il n'en est pas de même en ce qui concerne Vital et Wadard, qui jouent l'un et l'autre un rôle avant la bataille de Hastings : Wadard, semble présider aux réquisitions, et Vital, le premier, montre à Guillaume dans le lointain l'armée de Harold.

L'un des plus anciens commentateurs de la Tapisserie, Ducarel, se borne

1. Wilhelm Tavernier, *Zur Vorgeschichte des altfranzösischen Rolandsliedes* (Romanische Studien, Heft. V. Berlin, 1903).

2. Ch. A. Sax, II, p. 176-177. J'avais songé à cette identification dans la *Revue des cours et conférences* (art. précité), mais avec précaution, en faisant remarquer que ce nom de Turolde, encore aujourd'hui représenté en Normandie par la forme Thouroude, est très fréquent dans les textes de cette époque. Je l'abandonne aujourd'hui pour un autre Turolde, comme le montre la suite de ce travail.

3. Cartulaire publié à la suite de celui de Saint-Bertin.

4. Le *Domesday Book* (t. II, p. 17) montre qu'en 1086 un Turolde était vassal d'Eudes, comte de Kent, pour des lieux situés dans le comté de Norfolk. Il est remarquable que l'abbaye de Barking, comme Turolde de Rochester, a des terres dans le comté d'Essex ; l'un et l'autre sont des tenants de l'évêque de Bayeux.

5. Evreux, 3 vol. in-8°, 1862-1878.

à dire de Wadard : « On voit un homme à cheval, revêtu d'une cotte de maille, portant au bras gauche un long bouclier pointu et un bâton ou un javelot de la main droite. » Le guerrier à cheval devait être bien connu de l'armée, puisque la Tapisserie le désigne seulement par son nom¹ : « Hic est Wadardus. »

Son attitude semble indiquer qu'il donne des ordres pour tout ce qui a rapport aux provisions de bouche : peut-être remplissait-il l'office de premier maître d'hôtel ou d'intendant général de l'armée. Quant à Vital, Ducarel dit ceci : « On voit ensuite Guillaume allant à la rencontre d'un cavalier qui vient à lui au galop et qu'il avait peut-être envoyé pour reconnaître le pays et savoir des nouvelles de l'armée de Harold. Ce cavalier lui montre de la main que ce prince est peu éloigné. L'inscription lui donne le nom de Vital, ce qui faisait croire que c'était un personnage de distinction bien connu quoique aucun historien n'en fasse mention. »

L'inscription porte :

Hic Willelmus dux interrogat Vital, si
vidisset exercitum Haroldi.

Un autre commentateur, Delauney, est encore plus laconique. Au sujet de Wadard, il se borne à constater : « l'histoire ne parle pas de ce personnage² » ; sur Vital, il est muet. L'abbé de La Rue, qui a disserté si abondamment sur *Ælfgyva*, où il a vu un titre équivalent à une duchesse, ajoute : « Un second titre employé dans les inscriptions est celui de Wadard ; il désigne un homme armé de pied en cap et placé comme une sentinelle auprès de trois maisons ou espèces de magasins élevés auprès de l'endroit où le duc Guillaume fait son premier repas après la descente ; ce mot n'est ni latin ni français. Lancelot présume que c'est le nom du sénéchal ou maître d'hôtel ; mais, à cette époque, c'était Guillaume Fitz Osbern qui était sénéchal du duc Guillaume. Wadard me semble alors tout simplement la sentinelle préposée à la garde des effets de l'armée qui venait de débarquer ; d'ailleurs, ce nom appartient à la langue saxonne, et il prouve de plus en plus quels furent les auteurs de la Tapisserie³. »

Le savant érudit a d'ailleurs beaucoup varié sur l'identification de Wadard : tantôt il veut bien y reconnaître un nom propre, tantôt il y voit l'indication d'une fonction : c'est le *warder*, celui qui garde les bagages⁴.

Lancelot et Hudson Gurney voyaient dans Wadard le sénéchal du duc⁵. Dans la Tapisserie, ne semble-t-il pas s'occuper des provisions, du ravitaillement ? Mais le sénéchal du duc en 1066, toutes les sources et les souscrip-

1. *Antiquités anglo-normandes*, trad. par Léchaudé d'Anisy. Caen, 1824, in-8°, p. 378.

2. *Origine de la Tapisserie de Bayeux*, p. 78.

3. *Sur la Tapisserie de Bayeux* (*Nouveaux Essais historiques sur Caen*. Caen, 1842, 2 vol. in-8°, II, p. 185-292).

4. *Ibid.*

5. Freeman, *Norman Conquest*, III, p. 413.

tions de chartes le désignent, c'est Guillaume Fitz Osbern. Freeman a suggéré que Wadard était l'envoyé de Robert Wimare, Normand établi en Angleterre avant la conquête et que nomme Guillaume de Poitiers¹. Un autre commentateur, interprétant à rebours la scène de la Tapisserie, voit dans Wadard un Normand établi en Angleterre avant la conquête et qui vient assister ses compatriotes². Ce qui est depuis longtemps certain, c'est que Vital et Wadard sont établis en Angleterre après la conquête et qu'ils y sont, comme l'abbesse de Barking, des vassaux de l'évêque de Bayeux, comte du Kent³. On voit aussi figurer dans le *Domesday Book*, donc vers 1086, un fils de Tuold, qui tient à Berdestaple une terre de l'évêque de Bayeux et une autre à Wicford⁴.

Ainsi, après la conquête, les quatre personnages inconnus de la Tapisserie sont les vassaux d'Eudes, évêque de Bayeux, que tout désigne comme l'inspirateur de la Tapisserie⁵.

Aujourd'hui, je voudrais prouver que Tuold, Vital et Wadard étaient déjà en rapports, avant la conquête, avec l'évêque de Bayeux.

Le centre géographique de la Normandie, c'est en tout temps la vallée de la Risle; ce fut sous Guillaume, avant la conquête, son centre politique. Guillaume se tient trois ans dans cette vallée, lorsqu'il assiège Guy de Bourgogne dans sa ville de Brionne. Là se développe l'abbaye du Bec, tout récemment fondée par Herlouin, et où enseigne Lanfranc, qui s'est rencontré avec Guillaume pendant ce siège et va devenir son conseiller dans la grande affaire religieuse du temps, le procès de l'hérésiarque Bérenger, son adversaire, puis son conseiller dans l'affaire qui touche de plus près Guillaume, le mariage avec Mathilde.

Dans cette vallée aussi est fondée à la même époque entre Pont-Audemer et Honfleur, par un autre Herlouin, celui que l'on appelle Herlouin de Conteville, qui a épousé Arlette, la mère du Conquérant, l'abbaye de Grestain, voisine d'une abbaye plus ancienne, celle de Saint-Pierre de Préaux. C'est en dépouillant le cartulaire de cette dernière abbaye, mis obligeamment à ma disposition à la bibliothèque de l'Université, par l'aimable archiviste de l'Eure, que j'ai trouvé trois actes qui sont, pour l'identification de Wadard et de Vital, du plus haut intérêt.

Sous le règne du prince Guillaume, entre 1035 et 1066 (dans le Cartulaire de Préaux, comme dans beaucoup d'autres, les actes transcrits ne sont pas datés, sauf parfois par la notation d'une coïncidence avec un événement connu). Roger de Beaumont, fils d'Onfroy de Vieilles, fondateur de l'ab-

1. *Gesta Willelmi ducis*, éd. Giles. Londres, 1850, in-8°, p. 128.

2. *Journal British Association*, XXIII, p. 149.

3. *Domesday Book*, t. II, p. 25.

4. *Ibid.*, II, p. 24 et 25.

5. J'ai jadis signalé que Vital tenait des maisons à Caen au XI^e siècle de l'évêque de Bayeux (Bourrienne, *Antiquus cartularius Ecclesiae Baiocensis*, Soc. hist. Norm. Rouen-Paris, 1903, 2 vol. in-8°.

baye, donne à celle-ci la forêt d'Hespaignes et tout ce qu'il possède dans ce lieu, excepté ses chevaliers. Au nombre des témoins figurent côte à côte Vital et Wadard¹. Par un autre acte, le fils de Guimond, Gulbert, donne à l'abbaye la dime de tous les biens qu'il avait au village de Marboué; l'abbé Guillaume lui accorde la société du lieu, *societatem loci*. C'est donc un contrat. Les témoins des deux parties sont indiqués et, au nombre des témoins de l'abbé, figure encore Wadard².

Et voici l'acte le plus important : « Un enfant nommé Turolde, fils du vicomte de Montfort, fut amené à Préaux pour y être fait moine, ce qui fut fait. C'est sa mère Anfrée, son aïeul Osmond (un nom bien normand, dérivé du scandinave Asnundr), son oncle Bauduin³, Balduinus, qui l'apportent. L'abbé Anfrey, les moines et quelques vassaux de l'abbaye, au nombre desquels figure cette fois Vital, assistent à la cérémonie⁴. Cet enfant, Turolde, dont on fait don à l'abbaye, est un oblat, peut-être un enfant contrefait; il devient moine, et c'est bien un personnage contrefait, où l'abbé de la Rue a vu un nain portant le costume de moine qui figure dans la Tapisserie audessus du cartouche Turoldeus.

Ainsi, de même que nous retrouvions quatre des personnages inconnus de la Tapisserie dans le *Domesday Book* après la conquête, tous en rapport avec l'évêque de Bayeux, nous retrouvons trois d'entre eux : Turolde, Vital et Wadard, l'un comme oblat, les deux autres comme vassaux de l'abbaye, dans le cartulaire de Préaux, avant la conquête. Cette abbaye, proche de Pont-Audemer, est proche aussi de l'abbaye de Grestain, fondée par Herluin de Conteville et par Arlette, le père et la mère d'Eudes, le futur évêque de Bayeux.

Herluin, d'ailleurs, paraît lui-même dans le Cartulaire de Préaux; il vient approuver une donation faite par son fils Robert, celui qui sera Robert de Mortain et qui, dans la Tapisserie, figure au repas béni par son frère l'évêque,

1. « Regnante eodem principe Willelmo dedit Rogerius Bellemontis Sancto Petro Pratelli silvam Hispanie et quicquid in ea villa in dominio suo habebat, exceptis militibus suis, ex quibus tamen aliquis postea concessit Sancto Petro... Et ex utraque parte affuerunt testes Hugo Putefosse, Goscelinus filius, Vitalis, Wadardus, etc. » (arch. de l'Eure, H. 711, fol. CII). Ainsi, à une date que nous ne pouvons préciser, mais sous Guillaume, avant la conquête, puisqu'il est qualifié de princeps et non de roi, Vital et Wadard souscrivent l'un après l'autre à une chartre d'un des principaux seigneurs de la Normandie, Roger de Beaumont. Ce sont vraisemblablement des tenanciers de l'abbaye de Préaux, pour laquelle est faite cette donation, et non un témoin de Roger de Beaumont, puisque Wadard figure dans un acte suivant comme témoin de l'abbé (voir la note suivante).

2. *Ibid.*, fol. 132 v° : « Ex parte vero abbatibus maledoctus Erchembaldus, Wadardus. »

3. Ce nom existait encore, il y a cent ans, dans la vallée de la Risle, sous cette forme Baudoin, et non Beaudouin.

4. « Praescripto principe Willelmo regnante dilatus est quidam puer nomine Turoldeus, filius vicecomitis Montisfortis (Montfort-sur-Risle), Pratellum ut ibi fieret monachus, quod est factum. Detulit autem illum mater sua Ausfrida nomine, avusque suus Osmondus cognomento Malhurulus, patruusque Boldinus... Astantibus vero ex parte abbatibus Pratelli nomine Auffridi monachisque et nonnullis hominibus suis videlicet Maledocto *Vitalis* » (arch. de l'Eure, H. 711, fol. 133).

avant la bataille de Hastings¹; dans une autre occasion, Herluin, le vicomte, vient à l'abbaye avec sa femme², c'est-à-dire Arlette. C'est, à ma connaissance, le seul document qui mentionne cette personne que son fils a rendue illustre, et sur laquelle l'imagination des romanciers du XII^e siècle et du XX^e siècle s'est donné si libre carrière.

Ainsi, le frère, le père et la mère d'Eudes de Bayeux ont eu des rapports avec l'abbaye de Préaux, où Turolde est moine et dont Vital et Wadard sont les vassaux... Ainsi, tous les personnages inconnus de la Tapisserie, sauf *Ælf-giva*, qui, on le sait maintenant, est la veuve d'un roi gallois, tous ces personnages, dont on ne s'expliquait pas la présence, mais dont Freeman et Steenstrup disaient justement qu'ils devaient être des contemporains de la conquête, sans quoi leur présence dans cette figuration imagée ne s'expliquerait point, Turolde, Vital et Wadard sont originaires de la vallée de la Risle; ils appartiennent à l'abbaye de Préaux, non loin de l'abbaye de Grestain, fondée par les parents d'Eudes de Conteville; ils ont été plus tard récompensés de leurs services par des dons de terre dans l'est de l'Angleterre, où l'évêque de Bayeux, comte de Kent, était grand propriétaire; ils en ont été récompensés aussi par leur présence dans la Tapisserie, monument élevé à la gloire de l'évêque et du Bâtard, son frère. Comment douter maintenant que, si l'exécution, due sans doute aux brodeurs anglo-saxons d'*Ælf-giva* est anglo-saxonne, l'inspiration ne soit normande. Elle est ainsi le premier monument qui témoigne de la fusion entre les deux races qu'a voulue Guillaume au début de son règne.

Normande, composée à la plus grande gloire du duc, de ses frères, de leurs soldats, la Tapisserie ou mieux la Broderie a été exposée lors de la consécration de la nouvelle cathédrale de Bayeux, édifiée par Eudes, le 14 juillet 1077; c'est encore lors des octaves de la Saint-Jean qu'elle a été exposée en 1476, au moment où elle est inscrite dans l'inventaire du trésor de la cathédrale.

Il n'y a pas lieu d'y voir une œuvre inspirée par un clerc anglo-saxon tendant à réhabiliter Harold; pour qui sait l'examiner avec soin et la rapprocher des documents contemporains, figurés ou écrits, publiés ou inédits, tels que le cartulaire de Préaux, elle porte en elle-même la preuve de sa véritable origine³.

† Ch. PRENTOUT,

Professeur à la Faculté des lettres de Caen.

1. « *Regnante Willelmo, Roberti marchionis filio atque jubente, venit frater ejus ad Pratelios Robertus nomine, factiens mihi donationem de quadam terra Sanctus Clerus nomine... Huic donationi interfuerunt testes Herluinus pater supradicti Roberti...* » (arch. de l'Eure, H. 711, fol. CI v°).

2. « *Regnante Willelmo Roberti marchionis filio venit Herluinus vicecomes cum uxorē sua ad Sanctum Petrum Pratellensem...* » (Ibid., fol. CXIX).

3. Ne serait-il pas à souhaiter qu'un grand corps savant, tel que l'Académie des inscriptions, prenne sous son patronage la publication d'une édition définitive de la Tapisserie, pour remplacer l'œuvre insuffisante de Levé et l'édition anglaise de Fowke, excellente quant à la reproduction, mais, elle aussi, médiocre quant au commentaire.

LA RACE FRANÇAISE AU CANADA

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Lorsqu'un écrivain canadien-français nous fait part de ses sentiments à l'égard de la mère-patrie, nous l'écoutons avec émotion, mais non sans quelque gêne. Souvent, en effet, son affirmation française est suivie d'une restriction ; parfois il ne l'adresse qu'à la vieille France, parfois il la corrige par un salut presque affectueux à l'Angleterre ou par une déclaration de canadianisme exclusif. « Devons-nous être des Français du Canada ou des Canadiens d'origine française ? » se demandait, il y a quelque trente ans, le « nationaliste » Henri Bourassa, et, choisissant le second terme de l'alternative, il répondait : « Soyons Français comme les Américains sont Anglais ! »

A tout cela nous n'avons rien à redire ; nous ne gardons, sur le Canada, que le droit d'être exactement renseignés. Le sommes-nous ? Dans d'excellentes pages d'un livre ancien, mais non vieilli¹, M. André Siegfried faisait déjà ses réserves sur certaines effusions d'hommes d'État canadiens ; on en a fait d'autres, même au Canada, sur le livre plus récent que M. l'abbé Groulx, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, a intitulé *La naissance d'une race*². Y revenir ici est d'autant moins superflu que ce très beau livre a chance de prendre, chez nous et ailleurs, une bonne part de la place qu'y garde encore l'*Histoire du Canada* de François Garneau.

Une race nouvelle peut naître de l'introduction, dans une race ancienne, d'éléments nouveaux. Or, ces éléments, M. l'abbé Groulx commence par les écarter. Il nous montre nos colons du xvii^e siècle, ceux qui ont engendré la masse canadienne, sortis, de la Somme à la Charente, du fonds français le plus ancien et le plus homogène ; les Basques et les Bas-Bretons, autre élément ethnique, ont été rares, et encore plus les originaires des provinces de l'Est et du Sud. Quelques Suisses ou Portugais (?) des régiments du Roi entrent d'autant moins en compte que, restés au Canada de leur plein gré, ils acceptaient d'avance l'assimilation canadienne ; de même, quelques douzaines de prisonniers anglais qui, la paix faite, n'avaient pas voulu retourner chez eux. Plus tard, après la conquête anglaise, les Canadiens ont francisé des Irlandais, plus souvent des Écossais, vétérans des régiments de Wolfe, qu'on avait licenciés sur place ; il y a toujours, sur les bords du Saint-Laurent, des Campbell, des Stuart, des Mackenzie, des Nelligan, etc., que, seul,

1. *Le Canada*. Paris, 1906.

2. Deuxième édition, Montréal, 1930.

leur nom distingue de leurs voisins français. Puis le *xix^e* siècle a amené des Français et des Belges, trop rares, mais qui ont pourtant grossi une masse que M. l'abbé Groulx estime de sang purement français pour 96 ou 97 %.

Serait-elle mâtinée d'éléments indiens? Sans doute, les registres des paroisses montrent les mariages de Français et d'Indiennes en nombre infime et souvent sans postérité; mais ces registres, s'ils donnent la filiation des colons établis, marchands ou cultivateurs, ne savent pas tout de celle des « coureurs des bois » qui, dès le début, ont été nombreux. Le P. Sargard, récollet, nous les montre, vers 1640, ayant chacun « sa garce » dans toute bourgade indigène qu'il traverse — exactement comme en Sibérie, à la même époque, les marchands russes et les Cosaques; dans un pays comme dans l'autre, ces unions ont porté des fruits. Pour certaines régions du « Dominion », nous le savons avec certitude; au delà des grands lacs, sur les bords de la Rivière Rouge, il s'est formé une population de métis français; se peut-il qu'il n'y en ait pas eu même dans la province de Québec? En tout cas, M. l'abbé Groulx leur refuse toute part tant soit peu notable dans la formation de sa « race nouvelle » et, jusqu'à plus ample informé, nous pouvons partager son avis.

Reste un facteur de transformation : l'influence du climat. On croit bien en constater les effets aux États-Unis; le Yankee de vieille souche serait plus long, plus osseux, plus sec que son cousin d'Angleterre, dont il n'est, d'ailleurs, que le cousin très approximatif; que de types se sont croisés dans celui du Yankee! Nos colons ont pu se ressentir, eux aussi, de ce climat américain; mais il aurait dû les rapprocher du Yankee, et c'est le contraire, assure-t-on, qui s'est produit. Tel voyageur affirme qu'à Montréal il distinguait à première vue le francophone de l'anglophone; d'autres semblent croire qu'en effet la distinction est facile. Par contre, personne n'oppose le type canadien-français au type français. La preuve d'une transformation physique n'est pas faite, et aussi bien M. l'abbé Groulx n'y insiste-t-il pas.

Le fait capital, pour lui, c'est la transformation morale. Au Canada, le paysan de Normandie, de Saintonge ou d'Anjou s'est vite senti un autre homme. Son horizon s'est élargi; il a traversé l'Océan, remonté un fleuve gigantesque, franchi, à grand péril, d'innombrables rapides, abordé la forêt sans fin. Ses occupations ont changé; il a dû être chasseur, aventurier, défricheur avant de redevenir un laboureur comme jadis, mais d'ailleurs plus libre. Le régime féodal ne le gêne guère; le seigneur dépend plus de « l'habitant » — paysan sonne mal — que celui-ci du seigneur. L'autorité royale, en dépit d'une pluie d'ordonnances, se sent peu hors de Québec et de Montréal; il n'y a d'impôts que sur le commerce d'outre-mer. Le service dans la milice est rigoureux, mais le pays l'impose encore plus que le roi; Dollard et ses dix-sept compagnons n'ont pas attendu d'ordres pour marcher au-devant de 500 Iroquois et périr en sauvant Montréal.

Au milieu de labeurs nouveaux et de dangers sans cesse renaissants, « l'habitant » a dû tendre tous les ressorts de sa volonté et de son intelligence. Il

est plus ingénieux qu'en France, plus rarement « buse », dit l'ex-Percheron Pierre Boucher, dès 1663, que son cousin de là-bas. Il est plus adroit, et l'on nous dit de son adresse, mot pour mot, ce que les Russes disent de celle des Sibériens. Plus entreprenant, cela va de soi, mais n'oublions pas que, pour venir au Canada de son plein gré, il l'était déjà plus que ses voisins. Plus persévérant, on n'ose le dire quand on connaît nos campagnes ; la différence est que son effort est mieux récompensé. Dès le dernier tiers du *xvii^e* siècle, dans la ferme qu'il s'est bâtie en face du Saint-Laurent, à l'entrée d'un domaine qui finit dans la forêt, il vit plus largement qu'il n'aurait fait en France et peut compter qu'il en sera de même pour chacun de ses enfants, qui pullulent. Au *xviii^e* siècle, l'aisance croît ; le nécessaire abonde, et si le superflu, venu de France, coûte cher, on peut pourtant ne pas s'en priver ; la grand'messe du dimanche est déjà l'occasion d'exhiber beaux équipages, modes de Paris, voire galons d'or et d'argent ; tel ingénieur, débarqué de la veille, couche chez un habitant, « dans un lit de duchesse », et résléchit, l'ingrat, qu'on pourrait taxer un peu plus des gens si cossus. Enfin, la sécurité est venue, du moins relative ; les Iroquois ont été matés, les Anglais repoussés, et cela, pour une bonne part, par les colons eux-mêmes. Ils ont à leur actif les plus beaux exploits de l'épopée canadienne, après le sacrifice héroïque de Dollard et de beaucoup d'autres, les victoires du Canadien d'Iberville à Terre-Neuve et à la baie d'Hudson, les explorations des Canadiens Cavelier de la Salle et de la Vérandrye. Ils sont donc optimistes, satisfaits de leur œuvre et d'eux-mêmes — peu s'en faut que l'officier La Hontan, Gascon lui-même, ne leur reproche de gasconner ! — et d'ailleurs ils gardent les qualités traditionnellement françaises d'esprit et de politesse dont les voyageurs anglais s'accordent à constater l'absence en Nouvelle-Angleterre.

Tout ce tableau est extraordinairement attachant dans le livre de M. l'abbé Groulx, mais nous n'y voyons encore que la formation d'un type colonial ; dire plus est risqué. Y a-t-il l'indice d'un nationalisme naissant dans la protestation des marchands de Québec, au nom de leur ancienneté dans la colonie, contre la concurrence que leur font des forains venus de France ? Les clients de ces forains, même anciens Canadiens, se gardent bien de protester. Des prêtres nés « en Canada » se plaignent de prêtres français « qui montrent de la prévention contre eux » ; un prélat met toujours un curé français entre deux canadiens, « pour mieux garder le peuple... dans la fidélité et l'amour que des sujets doivent à leur roi », mais nous voyons ce roi, d'autre part, confier à des Canadiens les plus hautes charges civiles et militaires, y compris celle de gouverneur ; il serait bien naïf si vraiment, de longue date, « les Canadiens inclinaient à séparer la cause du Canada de celle de la métropole ». M. l'abbé Groulx appuie sur le fait que, dès 1647, ils étaient disposés à conclure avec des envoyés de la Nouvelle-Angleterre « une alliance éternelle entre les deux colonies, indépendamment des ruptures qui pourraient survenir entre les deux couronnes » et, c'est, conclut-il, « qu'un fort sentiment d'autonomie, même politique, était en train de se développer ». Mais, cette

idée de neutralité coloniale, on la retrouve partout dans l'histoire de nos vieilles colonies ; dans l'Inde, elle durera jusqu'à la catastrophe finale, avec l'approbation, sinon sur l'initiative des ministres du Roi.

Le conflit qui s'élève, aux derniers jours du Canada français, entre son gouverneur Vaudreuil, Canadien d'origine, et les commandants des troupes, Montcalm, puis Lévis, pourrait être plus significatif. M. l'abbé Groulx y voit « un désaccord profond » entre le point de vue français de la lutte jusqu'au bout et celui des Canadiens qui veulent sauver le peu qui leur reste, et il cite le continuateur du *Journal de Montcalm*, qui montre, après la bataille d'Abraham, les miliciens fuyant chacun chez soi, sans souci de la cause française. Mais, d'abord, le continuateur de Montcalm écrit sous le coup de la déception des officiers qui avaient attendu des miliciens plus qu'ils ne pouvaient donner ; ensuite, quelques sentiments qu'ils aient éprouvés en ce jour de déroute, il ne faut pas en grandir la portée ; l'année suivante, sur le même champ de bataille, les mêmes miliciens combattront avec un acharnement farouche et remporteront la victoire. C'est donc qu'ils ne sont pas résignés à changer de joug. Quelques mois encore et, repliés sous Montréal, voyant leurs villages détruits l'un après l'autre par les Anglais, ils y courent, et de leur dispersion Vaudreuil prend prétexte ou raison pour imposer la capitulation ! Voir dans cette défaillance l'aboutissement d'un rêve « d'autonomie, même politique », c'est faire aux Canadiens un compliment douteux.

En définitive, M. l'abbé Groulx montre chez eux, dès avant 1763, un embryon de particularisme et des vertus que, pour la plupart, ils n'avaient pas eu à déployer dans la mère-patrie, mais qu'ils en avaient pourtant apportées, ne fût-ce qu'en germe ; s'il y a race nouvelle, c'est seulement dans le sens lâche d'une langue qui ne doit pas être celle des historiens. Pourquoi M. l'abbé Groulx est-il sorti de celle-ci ? Dans sa préface, il explique qu'il a voulu fortifier, chez ses compatriotes, le sentiment de leur personnalité ; consacrés race à part, ils l'auraient davantage. Mais il doit aussitôt constater que, sous sa plume, le mot race « ne prétend pas à un sens rigoureux... nous sommes une variété de la famille française », et ces derniers mots excluent le premier. Entre des termes et des thèses contradictoires, il faudrait choisir et, si pénible que puisse être à M. l'abbé Groulx le sacrifice d'un titre sonore, nous croyons bien qu'il s'y résignera quand il en arrivera à la « synthèse définitive » qu'il nous laisse espérer. Son œuvre y gagnera et les Canadiens n'y perdront rien ¹.

Émile HAUMANT,

Professeur honoraire à la Faculté des lettres de Paris.

1. Depuis que ces pages ont été écrites, nous avons lu des écrits de « Franco-Américains », c'est-à-dire de Canadiens français émigrés aux États-Unis. Ils penchent, eux aussi, vers l'idée, sinon de « race nouvelle », du moins de « peuple nouveau », et nous doutons que M. l'abbé Groulx soit satisfait de l'expression. Elle ne fait pourtant que suivre son exemple.

L'HISTOIRE DE LA PHARMACIE DE LA CHIRURGIE ET DE LA BIOLOGIE¹

On ne cherchera pas, dans la chaotique compilation du D^r L. REUTTER DE ROSEMONT², une voie royale par où accéder à la connaissance des résultats acquis par l'histoire de la pharmacie. Dénué de critique, d'information peu sûre³, plein de confusion et de désordre, compact et inarticulé, cet ouvrage, faute d'index, découragera même ceux qui, se résignant à le contrôler de très près, voudraient seulement le consulter — et c'est plutôt une clé qu'une analyse qu'il convient de donner ici au lecteur.

L'Antiquité n'a pas connu l'équivalent du pharmacien moderne qui exécute, sur l'ordre du médecin et sous le contrôle de l'État, des prescriptions magistrales ou officinales, dont les éléments sont fournis par la matière médicale. Mais avant que se soit constituée la théorie de la matière médicale régnait l'« usage », et l'usage accepta naturellement, d'abord, les plantes médicinales indigènes, les simples et, ensuite, les drogues exotiques, sans doute avec une prédilection marquée; on se rappelle la boutade de Montaigne : « ... Nous ne recevons pas aisément... la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseparille et le bois d'esquine ont des médecins, combien pensons-nous, par cette même recommandation de l'étrangeté, la rareté et cherté, qu'ils fassent feste de nos choux et de notre persil⁴?... » — A l'origine de la pharmacie se trouve donc un double commerce; le second va acquérir une extraordinaire importance historique, c'est le commerce des épices et aromates (I, p. 113-114).

Des « sortes », livrées par le commerce et employées par les médecins, la curiosité entraîne les observateurs à la description exacte des plantes d'où elles proviennent. La tendance à l'organisation encyclopédique des connais-

1. A l'occasion des trois ouvrages récents du D^r L. Reutter de Rosemont, de I. de Fourmestaux et de L. Ambard.

2. D^r L. Reutter de Rosemont, *Histoire de la pharmacie à travers les âges*. Paris, Peyronnet, 1931, in-8°, 2 vol. de 596 et 670 p.

3. Il serait pénible d'insister sur le nombre anormalement élevé et le caractère choquant des inadvertances qu'on rencontre dans ce livre, mais je dois justifier ce jugement : cf. t. I, p. 17, où les Phéniciens fondent au IX^e siècle les villes de Carthage et Dido; p. 110, Vespasien, « prédécesseur » de Caligula, reçoit le titre de « roi d'Égypte »; p. 116, la France et la Belgique sont distinguées en Gaules, « dont l'une s'appelait cis et l'autre transalpine »; p. 122, Pline est le « continuateur » de Galien; p. 157, l'auteur marie Mahomet « avec la fille très riche de Chadidja », etc., etc.

4. Ess., II, xxxvii.

sances, l'utilisation de puissants moyens d'information par un esprit de recherche encore vigoureux et capable de libres créations, tel est le remarquable concours de circonstances qui permet à Théophraste¹ d'Érésos de fonder la botanique moderne, la géographie botanique et la pharmacognosie (I, p. 59). C'est la même époque qui voit les débuts d'Alexandrie, le marché des épices, où vont s'approvisionner bientôt les importateurs italiens.

Denrées rares et chères, les épices appellent la falsification (I, p. 109). L'État est-il intervenu dans l'antiquité classique pour protéger le public contre ces fraudes? Nous possédons un cachet, provenant du Caire, conservé au Musée de Berlin², qui porte la légende : *ἡρωματικὴ τῶν κυρίων Κασίων*. On peut penser soit à un domaine³, ou même à un monopole impérial, soit à un service de contrôle des drogues du commerce, par comparaison avec des échantillons officiels.

Du moins, la vente des produits toniques a-t-elle été réglementée? Le *Serment* l'interdit. À Rome, la *lex Cornelia de sicariis et veneficiis* rangeait, dit Cuq, « dans une même catégorie l'attentat contre la vie d'une personne et les mesures de polices prises pour prévenir les imprudences que pourraient commettre les détenteurs de substances vénéneuses⁴ ». Il n'est guère possible de tirer de ces maigres données la preuve que l'État contrôlait, dans l'Antiquité, le commerce pharmaceutique (I, p. 73-74)⁵.

Après la fondation des royaumes barbares, l'Occident s'est replié sur lui-même et a dû vivre de sa propre substance : la matière médicale de la *Moenchsmedizin* est composée de simples indigènes (I, p. 122-134 et 140-155) : on sait quelle faveur rencontrent encore aujourd'hui des médicaments spécialisés, lancés dans le commerce sous le nom d'ecclésiastiques, et que la littérature de nos jours a malicieusement noté l'importance historique de la conservation par certains ordres religieux de techniques relatives à la préparation d'élixirs à base de simples⁶.

Mais la Méditerranée est devenue, au temps du califat abbasside, lac musulman ; d'Alexandrie surtout, les armateurs orientaux, ou les marines

1. Théophraste a pu, croit-on, utiliser les rapports déposés à Babylone, dans les archives centrales de l'Empire macédonien, par les « missions scientifiques » chargées par Alexandre de l'exploration de l'Orient. Cf. Gomperz, *Pens. de la Gr.*, III, p. 517 et n. 3 (trad. Reymond, Félix Alcan, 1910).

2. *Dict. des antiq.*, v° *Medicus*, p. 1681^a (Salomon Reinach).

3. *Op. cit.*, v° *Silphium*, p. 1338^b : « On sait que César, dictateur, trouva une grande quantité de *silphium* dans l'*aerarium* » (A. Rainaud).

4. *Op. cit.*, v° *Lex Cornelia*, p. 1140^a.

5. M. Reutter de Rosemont dit que « les marchands... ne pouvaient vendre leurs produits selon la *lex Sulla* (sic) qu'avec des mesures et des poids contrôlés, puis (qu')ils ne pouvaient délivrer de médicaments sans, pour ce faire, avoir été admis par les Édiles désignés à cet effet ». L'assertion est intéressante, mais n'est pas prouvée : il fallait un texte, ou au moins une référence utilisable.

6. A. France, *L'île des Pingouins*.

italiennes qui acceptent leur contrôle, réintroduisent les épices sur le marché européen par Naples, Gaète, Amalfi ; au cours des ^xe et ^{xi}e siècles, Gênois et Vénitiens s'emparent de ce fret rémunérateur. A Salerne, Constantin l'Africain se fait l'introducteur de la pharmacologie arabe. — L'expansion du commerce du Levant va produire le pharmacien moderne : par spécialisation, des *piperarii* à Venise (*espiciers* à Paris, *pepperies* à Londres, etc.), naissent les *apothicarii*, dont la corporation restera longtemps unie à celle dont ils sont issus. La réglementation applicable à ce corps de métier est créée par le gouvernement de Frédéric II dans le royaume des Deux-Siciles, et s'étend à l'Europe entière (I, p. 173-175 et 274-285 ; 123-124, 186-192, 208-212, 266-270). L'origine orientale de la pharmacie moderne ne paraît pas douteuse : c'est une question qui méritait mieux que la brève mention qu'en fait M. Reutter de Rosemont. L'*ἀποθήκη* a suivi les épices et les États occidentaux ont assumé une fonction de contrôle dont les pays d'Orient leur donnaient l'exemple : nous aurions souhaité qu'on nous dit la part qui, dans la formation de ces institutions, revient aux survivances de l'Antiquité classique.

Entre autres obligations, l'apothicaire doit désormais posséder un formulaire, officiellement désigné et dûment « corrigé par le maître du métier » et qu'il lui faut présenter à la réquisition d'inspecteurs qualifiés. Ces répertoires, appelés *antidotaires*, *dispensaires*, *pharmacopées*, ont pour ancêtre le célèbre *Antidotaire* de Nicolas de Salerne (I, p. 208-212)¹. Fréquemment recopiés, amendés, augmentés, commentés, ils forment une littérature en perpétuel devenir, où s'intriquent des relations de filiation difficiles à démêler, et ils posent à la critique quelques problèmes encore sans solution². L'imprimerie a heureusement fixé ces images insaisissables, et du *Ricettario dei dottori dell' arte — ad instantia delli signori consoli della Università delli speziali*, imprimé à Florence à la fin du ^{xv}e siècle, on se laisse facilement conduire jusqu'aux *Codex* modernes, et notamment, pour la France, au *Codex medicamentarius seu pharmacopoea parisiensis* (1638), dont l'autorité ne s'exerce encore que dans le ressort du Parlement de Paris, puis au *Codex* de l'an XI, qui place sous un régime pharmaceutique uniforme toute l'étendue du territoire français (I, p. 260-264 et 347-357 ; 357-360, et II, p. 38-46 ; II, p. 199-206 et 389-398).

Nous nous en tiendrons à ces quelques lignes d'orientation générale, qui suffiront peut-être à guider le lecteur dans cet inextricable fouillis de renseignements touchant de près ou de loin — et, parfois, d'assez loin — à l'his-

1. Je signale en passant qu'en ce qui concerne Nicolas et les confusions auxquelles ce nom a donné lieu, M. Reutter de Rosemont expose un système schématique et, semble-t-il, inexact. On regrettera qu'il ait négligé d'introduire ici le contenu de la fiche qu'il n'a pas dû manquer de consacrer au travail de Sigerist : *Studien und Texten zur fruehmittelalterlichen Rezepiliteratur*. Leipzig, 1920.

2. Par exemple en ce qui concerne l'identité du Pseudo-Mesué le jeune.

toire de la pharmacie¹. — Il reste pourtant à dire qu'on ne trouvera pas dans ce livre, précisément, ce qu'on aurait été en droit d'attendre de la compétence spéciale de l'auteur. La pharmacie est une technique : elle nous offre à étudier une matière, la matière médicale, mais aussi des produits, les « formes » pharmaceutiques. Or, Salomon Reinach l'a remarqué² pour la période alexandrine avec une admirable lucidité, l'enrichissement qu'on constate alors dans la pharmacie est beaucoup plus « apparent que réel ». Il faut entendre que la matière médicale reste sensiblement la même qu'auparavant³, mais que les formes pharmaceutiques sont plus variées et plus complexes : aux vins, mellites, apozèmes, etc., succèdent les électuaires, opiat, thériacales, pastilles, emplâtres, etc. Quelques siècles plus tard, on constate un phénomène analogue : on ne doit à la pharmacie arabe que peu de médicaments nouveaux vraiment importants, mais l'emploi qu'elle fait du sucre⁴ et de l'alcool et l'originalité de ses opérations chimiques provoquent une révolution de la technique (I, p. 158). A la fin du xvi^e siècle, autre métamorphose : par la place qu'il fait dans sa thérapeutique au mercure et à l'antimoine, Paracelse⁵ (I, p. 343-344) inaugure l'ère des grandes acquisitions en matière médicale ; pourtant, ce qui, surtout, rénove la technique, c'est sa volonté d'extraire des drogues leur *arcanum* ; il prépare ainsi la découverte prochaine des alcaloïdes et des glucosides dont nous disposons aujourd'hui ; cette découverte, en substituant, en pharmacologie, des composés définis à des substances complexes, conditionnera l'avènement de la pharmacie synthétique ; mais, dès cette époque, l'usage des extraits et des teintures se répand et transforme la pharmacie : « Combien », dit Montaigne, « y a-t-il que la médecine est au monde ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des règles anciennes et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il vérifiera aysément cela ; mais de mettre

1. Ces renseignements sont relatifs à tous les aspects de la vie pharmaceutique : disposition des officines, matériel, inventaires ; règlements locaux et législation pharmaceutique ; études et examens ; rapports entre apothicaires et médecins ; organisation du commerce des drogues et taxes ; progrès des connaissances en botanique et en chimie ; littérature scientifique ; presse ; sociétés savantes, etc., etc. — Le texte est illustré de quelques figures. — Les deux cents dernières pages du tome second sont consacrées à l'histoire d'une trentaine de drogues, dites sensorielles.

2. *Loc. cit.*

3. Cf. I, p. 55-57 (où l'auteur donne deux exposés successifs de la matière médicale de la *Collection hippocratique*, sans prendre la peine de les refondre) ; 59-60 (Théophraste) ; 64 et 69 (Dioscoride, même observation que pour Hippocrate) ; 76 (Pline) ; 107-109 (Galien).

4. *Syrupus*, le sirop, paraît être une transcription de l'arabe *charob*, potion. Pour *alcool*, le fait est bien connu.

5. Il est difficile de parler d'un homme que la critique a traité tantôt en « charlatan prétentieux », tantôt en « réformateur de génie ». Le rationalisme français est, en général, trop peu favorable à ce tempérament démoniaque, qui apparaît plutôt comme une force de la nature que comme un grand esprit.

ma vie à la preuve de sa nouvelle expérience, je trouve que ce ne seroit pas grand sagesse¹. »

Il serait probablement impossible à quelqu'un qui n'aurait pas cette intelligence sûre et pénétrante de certains aspects du passé, que donnent l'expérience de la vie actuelle et la vision directe des faits, de restituer fidèlement et nettement ces physionomies successives de la pharmacie et de rendre compte des causes et des conséquences de ces métamorphoses. Nous aurions eu le plus grand profit à suivre M. Reutter de Rosemont sur ce terrain qui lui est familier, et à l'explorer sous sa direction : regrettons sa carence.

La rédaction de l'ouvrage ne paraîtra pas moins insolite que sa composition. De nombreuses inadvertances de langage ont une fâcheuse apparence de « perles » sur lesquelles il serait pénible d'insister. On a parfois l'impression qu'en employant le français l'auteur ne s'est pas servi de la langue qui lui est le plus familière. Il faudrait alors le féliciter de son entreprise comme d'un joli tour de force et le remercier de cet hommage à notre culture.

Je ne ferai, d'ailleurs, pas difficulté de convenir qu'on ne saurait parler de ce livre sans une certaine ingratitude. Le plus sévère censeur n'évitera pas d'en être tributaire, car il sera toujours commode aux chercheurs de trouver rassemblés et analysés, même au long de plus d'un millier de pages, des textes dispersés dans une multitude d'ouvrages, de recueils ou de publications souvent peu accessibles, et de réunir ainsi facilement les premiers éléments d'une documentation. On n'oubliera pas toutefois qu'il ne faut se servir de ce répertoire qu'avec prudence et sous bénéfice d'inventaire.

* * *

Bien que le livre de M. DE FOURMESTRAUX², rédigé « aux soirs d'un dur labeur chirurgical » (p. 9), semble surtout s'adresser à un public de médecins, il ne paraît pas inutile de signaler aux historiens la contribution qu'il apporte à l'histoire de la civilisation du XIX^e siècle : « Le XIX^e siècle », dit le professeur Jean-Louis Faure dans la préface dont il a honoré cet ouvrage, « si grand par tant de côtés et qui a transformé le monde, a vu se produire dans la chirurgie des bouleversements inouïs. Il l'a prise, à ses débuts, cruelle, meurtrière et presque encore dans l'enfance. Il l'a laissée, à sa fin, bienfaisante et salutaire, dans un état de perfection absolue qu'elle ne dépassera plus » (p. 1).

L'auteur a très heureusement choisi la fin du XVIII^e siècle comme point de départ de son travail. A cette date, les chirurgiens ont cessé d'être gens

1. Essais, II, XII. — C'est de la réforme de Paracelse que part le mouvement qui aboutira à la rédaction du *Code* de 1638 (I, p. 359-360).

2. I. de Fourmestaux, *Histoire de la chirurgie française, 1790-1920*. Paris, Masson, 1934, in-8°, 232 p. ; prix : 30 fr.

de métier. La chirurgie scientifique est entrée en possession de ses méthodes et de ses institutions ; l'Académie royale de chirurgie existe depuis 1731, et, depuis 1743, le Collège de chirurgie, maître absolu de son enseignement, confère des grades, en dehors de l'Université et sous le contrôle du premier chirurgien du roi¹. L'essor chirurgical est remarquable : « Les progrès de la chirurgie », écrivait Voltaire, « furent si rapides et si célèbres dans ce siècle, qu'on venait à Paris des bouts de l'Europe pour toutes les cures et toutes les opérations qui demandaient une dextérité non commune ; non seulement il n'y avait d'excellents chirurgiens qu'en France, mais c'était dans ce seul pays qu'on fabriquait parfaitement les instruments de chirurgie². » C'étaient, dit M. de Fourmestraux, des « chirurgiens propres et qui faisaient de l'asepsie sans le savoir, en opérant à bout de pinces, sans souiller les manchettes de dentelle de leurs habits » (p. 12). — Tel est l'état de la chirurgie française au moment où la prend cet auteur.

Le chapitre I rend compte des transformations qu'elle a subies pendant la période révolutionnaire et sous l'Empire. — C'est avec raison que M. de Fourmestraux insiste sur le rôle de Desault : on peut même trouver qu'il n'en a pas marqué l'importance et l'originalité avec assez de vigueur. Qu'on relise, dans la *Notice* consacrée à Desault par Bichat³, la note de la page 13 : on y reconnaîtra les parties essentielles de l'enseignement médical moderne. On comprend dès lors la valeur du témoignage de Richerand : la suppression, par la Convention, de l'Académie de chirurgie, dit-il, permit « en fondant une nouvelle école⁴ » de rendre la médecine et la chirurgie à leur unité primitive⁵. Voilà fondée la médecine moderne : c'est à la chirurgie qu'elle doit sa fécondité, car c'est elle qui l'a libérée de l'influence des méthodes d'érudition où s'attardait l'ancienne Faculté.

Taine commente un mot frappant de Napoléon : « S'il a fait l'Université,

1. Marion, *Dict. des Instit.*, etc. Picard, 1923, v° *Chirurgiens*, p. 92b.

2. Cit. par Lenormant, *Deuxième Centenaire de l'Académie royale de chirurgie* (d'après Laignel-Lavastine, *Soc. fr. d'hist. de la méd.*, séance du 4 juin 1932, an. in *Presse médicale*, 23 juillet 1932, n° 59, p. 1170). — Cf. Marion, *loc. cit.* : « On disait couramment, pour exprimer ce qu'il y avait de mieux dans les professions médicales : médecins d'Angleterre, chirurgiens de France, apothicaires d'Allemagne. »

3. *Notice historique sur la vie de Pierre-Joseph Desault, chirurgien en chef du grand hospice d'humanité (ci-devant Hôtel-Dieu), par Xavier Bichat, son élève*, insérée en tête du *Traité des maladies chirurgicales*, etc., par Chopart et Desault. Paris, Vollier, an IV. — M. de Fourmestraux résume, p. 14 et 15, l'enseignement de Desault.

4. L'École de santé, succédant à l'ancienne Faculté de médecine également supprimée par la Convention, a été organisée par la loi du 14 frimaire an III.

5. Richerand, *Nosographie chirurg.* Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1805, t. I, p. xxxiii. — Richerand, *ibid.*, voit d'ailleurs en Desault le réformateur des études chirurgicales. Il l'oppose à l'Académie et à la génération précédente, p. xxxii : « Desault, presque étranger à l'Académie, dont il ne partageoit point les travaux, etc... » Dans la nouvelle école, créée par la Convention, « entrèrent les élèves les plus distingués de Desault et plusieurs membres de l'Académie (supprimée) ». — La différence entre ces hommes est tellement sensible « que l'on voit au premier coup d'œil si un ouvrage nouveau est de l'ancienne Académie ou de l'École de Desault », etc., p. xxxiii et n. 1.

c'est d'abord et surtout « pour enlever l'éducation aux prêtres. Ils ne considèrent ce monde que comme une diligence pour conduire à l'autre », et Napoléon veut qu'on remplisse la diligence de bons soldats pour ses armées, de bons fonctionnaires pour ses administrations, de bons et zélés sujets pour son service¹. » De bons chirurgiens militaires n'étaient pas de trop, non plus. — Mais la chirurgie française, transplantée aux Armées, y prit des habitudes nouvelles : nous en verrons les funestes effets.

Cette déviation ne doit pas empêcher de reconnaître que le travail législatif des années 1802-1803, qui complète l'organisation des Écoles de santé², est le terme nécessaire d'une suite de transformations commencées sous l'Ancien Régime ; en cette matière du moins, il semble bien que la volonté napoléonienne n'ait fait que conclure une évolution naturelle, où rien ne paraît avoir entravé la liberté et la spontanéité de la vie de l'esprit³.

M. de Fourmestreaux a été, dans la suite de son exposé, victime d'une illusion singulière qui nous oblige à l'abandonner un instant. Le professeur Lenormant a récemment⁴ mis en opposition l'essor chirurgical français au milieu du XVIII^e siècle, et sa *décadence, au point de vue des résultats, à partir de 1830* : « Les décès se multiplient. Les statistiques du consciencieux Maligne sont déplorables. De 1830 à 1867, il en sera ainsi, jusqu'à la découverte de l'antisepsie par Lister, que Lucas-Championnière apportera en France en 1874. » Lenormant incrimine l'encombrement des hôpitaux et le développement de l'anatomie pathologique⁵ : « Le chirurgien passait trop souvent de l'amphithéâtre à la salle d'opérations et même certain professeur de clinique chirurgicale manipulait sur sa table des pièces anatomiques et, quelques instants plus tard, sur la même table, il opérerait après lavage som-

1. Taine, *Orig.*, t. III, l. VI, chap. 1, § IV.

2. La loi du 10 mars 1803 porte que désormais nul ne pourra exercer la médecine sans avoir été examiné et reçu soit docteur en médecine ou en chirurgie, soit officier de santé ; elle « consolide », en outre, selon le mot de Cabanis, les écoles de santé, « créées en l'an II » et « perfectionnées » en l'an III.

3. Depuis la rédaction de ce compte-rendu, la *Revue historique* (janvier-février 1935, p. 189) a publié une note bibliographique de M. G. Bourgin, qui analyse la thèse récente du Dr Henry Ingrand, *Le Comité de salubrité de l'Assemblée nationale constituante, 1790-1791*. Cette étude, « sérieusement documentée », confirme l'idée d'un effort d'organisation continu et constamment soucieux de rattacher ses créations « à tout ce qui se trouvait déjà annoncé ».

4. Dans une conférence sur *L'évolution de la chirurgie du XVIII^e siècle au XIX^e siècle*, faite devant la Société française d'histoire de la médecine, le 6 janvier 1934. Je cite d'après l'analyse parue dans la *Presse médicale*, n° 17, 28 février 1934, p. 342, et due à Laignel-Lavastine.

5. Le terme *Anatomie pathologique* est dans l'*Encyclopédie* (art. de Vicq d'Azyr). — Sur l'usage qu'en fait Desault dans son enseignement, voir Bichat, *loc. cit.*, p. 13, n. 3. — Cabanis en parle, sans la désigner de ce nom, comme d'une science à développer (*Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*. Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1804, p. 324-326 ; le livre a été écrit, en réalité, « dans l'hiver de l'an III »). — En 1803, Dupuytren présente une thèse inaugurale, en partie anatomo-pathologique (p. 25-32). — L'*Essai sur l'anatomie pathologique, etc.*, de Cruveilhier, est de 1816 (L'*Anatomie générale*, de Bichat, avait paru en 1801). — Même note, d'ailleurs, dans Fourmestreaux, p. 119, mais pour la période 1850-1875 : voir *infra*.

maire des mains. » — Or, M. de Fourmestaux, qui donne maintenant, comme articulations principales à son exposé, l'introduction de l'anesthésie générale (1846-1847) et celle de la méthode antiseptique (1867-1874) — ce qui est légitime et, d'ailleurs, conforme à la tradition — rend l'anesthésie générale responsable de la crise que traverse alors la chirurgie. Son chapitre IV est l'histoire des « vingt-cinq années qui s'étendent de 1850 à 1875 » ; elles « ont vu tour à tour se succéder des hommes de haute valeur, chirurgiens... dont l'audace s'accrut lorsque la découverte de l'anesthésie élargit le cadre des interventions pratiquées jusqu'alors ; mais il faut reconnaître que les résultats des opérations dont la technique était cependant logique, le manuel opératoire réglé, [furent] dans l'ensemble lamentables » (p. 113). L'anesthésie générale n'a fait, en réalité, qu'exaspérer un mal qu'elle n'avait pas créé, et il faut reviser en ce sens les chapitres II et III, qui conduisent cette histoire de l'époque de Dupuytren à 1846. — La description que nous devons à M. de Fourmestaux de cette sombre période de la chirurgie est d'ailleurs intéressante ; il faut lire notamment les pages 113-119, qui racontent par quels « effarants » procédés certains opérateurs essayaient, et vainement, d'échapper à l'obsédante infection.

Les chapitres V et VI sont consacrés à l'histoire de l'antisepsie (1867-1874), puis de l'asepsie (1890-1895), qui permirent enfin à l'anesthésie de produire les heureux effets qu'on devait en attendre. — L'auteur a su se garder de méconnaître la persistance d'une tradition qui a maintenu, en face de cet art perverti, les procédés d'une chirurgie « propre ». Alors que des opérations beaucoup plus simples échouent dans les hôpitaux, certaines opérations de chirurgie abdominale, comme l'ovariotomie (qu'avait réussie Laumonier, à Rouen, en 1781), sont pratiquées en quelques endroits d'Amérique, puis d'Angleterre, d'où elle nous revient : des médecins de campagne la tentent heureusement en 1844 et en 1847, en France, où des hommes comme Kœberlé, à Strasbourg, ou Péan, à Paris, font figure de précurseurs¹ (p. 103-104 et 119-121). — On ne constatera pas sans étonnement l'extraordinaire résistance de deux générations d'opérateurs aux leçons de l'expérience. La méthode antiseptique n'a vraiment triomphé que lorsque la théorie pastoriennne des germes, des « virus-ferments », s'est imposée au monde savant. La chirurgie française paraît n'être revenue aux procédés qui avaient été les siens au XVIII^e siècle que lorsqu'ils ont reçu leur justification rationnelle. Devenue rationnelle elle-même, obsédée d'ailleurs de préoccupations anatomo-pathologiques qui l'ont quelque temps détournée de l'ancienne conception des « miasmes »², il lui fallait reconstruire sur le plan dogmatique la

1. Voir également, p. 122-123, l'attitude prise à l'égard de l'infection puerpérale par Holmes, à Boston, et par Semmelweis, à Vienne (1847). Kœberlé et Péan sont un peu postérieurs.

2. On voit, par l'éloge que Cruveilhier a laissé de Dupuytren, que celui-ci en tenait encore compte : « Il savait bien opérer, mais il savait aussi entourer son malade de tous les soins hygiéniques et médicaux qui pouvaient préparer et assurer le succès d'une opération. Aussi

vérité qu'elle avait autrefois rencontrée d'instinct, puis perdue. — Mais la notion qui a eu le plus de peine à être reçue est certainement celle de la contamination directe¹. Elle « n'était... », dit M. de Fourmestraux, « admise par personne à la veille de la guerre de 1870 » (p. 119), et l'antisepsie listérienne paraît bien devoir son succès, auprès des contemporains, à une erreur qui voyait dans l'air le principal, sinon le seul habitat des germes qu'y poursuivait le *spray* phéniqué.

Il restait à M. de Fourmestraux à décrire l'essor de la chirurgie contemporaine. C'est à quoi est consacrée la fin de son livre (chap. v-viii). L'avant-dernier chapitre résume les résultats de l'expérience acquise pendant la guerre, et le dernier dégage les tendances de la chirurgie actuelle.

Je n'insisterai pas sur cette partie de l'ouvrage, qui est, à mon avis, la moins satisfaisante. — Pourtant, l'auteur, qui s'est abstenu de parler des vivants, n'a plus ici à subir les inconvénients de la méthode biographique, dont souffre tout le reste de son exposé; c'est à elle que celui-ci doit — en dépit de quelques souvenirs personnels, d'ailleurs assez insignifiants, dont se colore le récit de la période la plus récente — un air trop souvent monotone et superficiel².

Une série d'exposés particuliers, consacrés à des techniques spéciales, aurait heureusement complété l'exposé général que nous avons analysé. L'esquisse que M. de Fourmestraux a tentée pour la technique urologique³, par exemple, donne à regretter qu'il n'ait pas étendu ce procédé d'exposition partout où c'était possible — et surtout qu'il ne l'ait pas employé à rendre compte de la période actuelle. Combien il aurait été instructif, après Civiale, Guyon, Albarran et leurs successeurs, de nous montrer, « à l'état parfait », avec son instrumentation, ses procédés, ses résultats, son enseignement et ses publications, cette clinique urologique de l'hôpital Necker, qui est un élément original de la civilisation de ce siècle dont il importait de fixer l'image. Et ainsi du reste.

On ne saurait contester à un auteur le droit de limiter à sa guise le sujet qu'il a choisi. — Mais en exposant l'histoire d'une technique dans un cadre national, qui répugne à sa nature de technique, M. de Fourmestraux ne s'est-il pas condamné à produire une œuvre imparfaite? — Concédon's qu'une histoire de la chirurgie française a toutes les chances d'être celle qui

ajournait-il certaines opérations quand il y avait des épidémies; redoutait-il les opérations de la taille, quand il y avait de la péritonite; les opérations de la cataracte, quand il y avait de l'ophtalmie; toutes les opérations de chirurgie, quand régnait l'érysipèle, la pourriture d'hôpital, etc... » Je cite d'après L. Meunier, *Hist. de la méd.* Paris, Le François, 1924, p. 440-441.

1. Par les mains, les instruments, les objets de pansement, etc...

2. C'est « tout embrouiller... que de vouloir tout dire et citer tous les noms », dit justement M. Paul Lecène, à la page 228 d'un livre excellent auquel celui de M. de Fourmestraux ne dispense pas de recourir, même pour la période moderne, et quoi que celui-ci semble penser à ce sujet (p. 5) : *L'évolution de la chirurgie*. Flammarion, 1923, in-16, 354 p.¹

3. P. 97-100 et 157-159.

peut le mieux se suffire à elle-même. Il n'en reste pas moins qu'à partir de 1890 il est probablement impossible d'en donner une relation satisfaisante, si on l'isole des conditions internationales qui déterminent aujourd'hui l'activité chirurgicale.

* * *

Il fallait toute la science et tout le talent de M. AMBARD¹ pour soutenir avec succès cette gageure d'initier, en une centaine de pages, le lecteur à une science qui supporte mal les simplifications didactiques, et de faire tenir, en outre, dans ce mince volume, l'essentiel de son histoire et une description de l'aspect particulier qu'elle a imprimé à la civilisation européenne moderne. La réussite est indéniable et fait le plus grand honneur à l'auteur.

La méthode de M. Ambard pourrait être, en somme, qualifiée de pédagogique : il a fait choix de six questions particulières, parmi « les plus importantes de la biologie moderne » (p. 55), et les a, en un chapitre détaillé, analysées d'assez près. Le reste du livre sert d'introduction à ces études. — A vrai dire, il ne s'agit pas ici des problèmes dont la solution importe le plus à l'explication générale des faits biologiques, mais de questions qui fassent apparaître avec le plus d'évidence l'avancement de la médecine et de la chirurgie actuelles. Personne ne s'en étonnera : M. Ambard ne prend-il pas soin de nous avertir lui-même qu'il ne s'occupera que de la biologie animale, « car il serait impossible d'embrasser en quelques pages les notions concernant la vie tout entière » (p. 7)? En fait, il sera surtout question, dans son exposé, de biologie humaine, et plutôt même, à proprement parler, de médecine ; mais n'est-ce pas de la médecine que sont nées les sciences biologiques et ne lui restent-elles pas encore aujourd'hui étroitement liées²?

La première partie (p. 8-31) nous fait parcourir la série des « découvertes [depuis le Moyen Âge] jusqu'au XIX^e siècle » : d'abord ce bilan, heureusement formulé, quoique un peu optimiste à l'actif, des connaissances héritées de l'antiquité classique, « une anatomie très précise et très complète, une pathologie médicale et chirurgicale déjà très intéressante, une chirurgie très audacieuse et souvent très ingénieuse, mais une connaissance à peu près inexistante des fonctions de l'organisme » (p. 11) — puis, survenant un peu *ex abrupto* et sans considérer les années de préparation, la découverte de la circulation du sang par Harvey³ — « celle de Lavoisier, concernant la

1. L. Ambard, *La biologie*. Paris, de Boccard, 1930, in-8°, 116 p. ; prix : 25 fr. (V^e partie du t. XIII, *La civilisation européenne moderne*, dans l'*Histoire du monde*, publiée sous la direction de M. E. Cavaignac).

2. Le biais est, à coup sûr, ingénieux ; mais est-il sans inconvénient d'offrir au public une liste sur la biologie, où l'on chercherait vainement les noms de Jean Lamarck et de Ch. Darwin?

3. On est surpris de voir compter Descartes « dans le mauvais parti » des « anticirculateurs ». — « Descartes », écrit Daremberg, « s'est fait le champion de la circulation du sang... Toutefois, quel parti notre philosophe a-t-il tiré de la circulation? Aucun... Il l'a même com-

respiration » (p. 12)... la physiologie moderne est née. — Les cinq étapes ultérieures des progrès de la biologie sont marquées par les travaux de Galvani¹ et de Volta (électricité animale et électricité en général), de Bichat (anatomie générale), de Schleiden et de Schwann (histologie), de Pasteur (microbiologie) et de Claude Bernard (physiologie expérimentale).

Mais il ne suffit pas de montrer « les principaux apports de faits réalisés dans les temps modernes », il faut encore se demander « dans quel cadre de concepts généraux se situent ces faits » (p. 31). M. Ambard se réclame de l'agnosticisme positiviste : quelles que soient les espérances que puissent autoriser la vérification en biologie des principes de la conservation de la matière et de l'énergie et les réussites de la synthèse chimique, il y a, « du moins présentement », « pour la biologie, un domaine de l'inconnu et de l'inconnaissable... Prétendre discuter ces problèmes inconnaissables² au nom de la biologie, ce n'est plus faire de la biologie » (p. 24-31).

Par cette suite de découvertes s'est constituée une *conception de la vie animale au XIX^e siècle*, dont M. Ambard nous donne un substantiel exposé, vigoureusement condensé en une vingtaine de pages (p. 32-54) : biologie cellulaire, physiologie des êtres pluricellulaires, nutrition et rations alimentaires, combustion tissulaire, énergie vitale, respiration, circulation, vie latente et vie manifestée, stabilité et rôle régulateur du milieu intérieur, rythmes fonctionnels, corrélations et coordinations fonctionnelles du type nerveux ou du type humoral, limites de la physiologie normale et de la physiopathologie... ; on admirera qu'en si peu d'espace M. Ambard ait réussi, en conservant toute sa force de cohésion à la théorie physiologique, à rendre au lecteur une impression fidèle de l'extraordinaire complexité des faits biologiques et des nuances infiniment délicates de l'interprétation qu'en donne la science. — C'est cette répugnance à recourir aux artifices d'une trompeuse simplicité qui fait aussi le mérite des six études suivantes, partie essentielle du livre.

D'abord deux questions un peu rebattues, *l'anesthésie*, dont l'adoption générale a permis l'essor chirurgical moderne, avec l'histoire de sa découverte, la théorie de son action physiologique d'après les travaux de Claude Bernard, et quelques renseignements fort précis sur la valeur respective des anesthésiques les plus employés (p. 55-66), — puis, *l'œuvre de Pasteur* (p. 66-80), étudiée dans sa genèse et dans ses conséquences : introduction de l'antisepsie et de l'asepsie en chirurgie (celle-ci, parvenue ainsi à une sorte de perfection, ne pourra plus progresser désormais qu'en se faisant « répara-

promise (cette découverte) en introduisant l'idée de fermentation et de dilatation du sang, etc... », et, ici, l'accord renaît entre Daremberg et M. Ambard (cf. *Hist. des sc. méd.*, Baillière, 1870, p. 704).

1. P. 15, « former un circuit électrique » est probablement une faute d'impression, pour fermer.

2. Notamment, les deux problèmes de la vie et de la conscience.

trice » [p. 78]), et constitution de la théorie de l'infection, avec ses corollaires, virus-vaccins, sérums thérapeutiques, etc...

Les pages 80-93 sont consacrées à un ensemble de faits beaucoup moins connus, qu'on peut, en somme, « opposer » aux faits de vaccination : ce sont les phénomènes de sensibilisation, étudiés surtout par Ch. Richet, sous le nom d'*anaphylaxie*. Cette notion, d'abord limitée à des conditions expérimentales très précises, a ensuite reçu, comme le montre M. Ambard, une extension dont il discute la légitimité et qui conduit, somme toute, à une conception nouvelle assez différente, la notion de *choc*¹, extrêmement importante, car elle a amené la médecine à prendre en considération « l'état chimico-physique des albumines du corps » et inauguré une série de recherches qui, jointes à celles que les histochimistes et les pharmacologues poursuivent sur les facteurs physico-chimiques dont dépendent la pénétration et la fixation des substances étrangères dans nos cellules (liposolubilité, tensio-activité, viscosité, différence de potentiel à la limite des phases non miscibles, etc.), ont poussé l'analyse médicale bien près des frontières du monde inorganique.

M. Ambard, dont les travaux sur la physiopathologie des reins font autorité², n'a eu garde de laisser les *néphrites* en dehors de son sujet : il indique, p. 93-99, comment, par la caractérisation de l'albumine dans l'urine, le dosage de l'urée dans le sang, l'étude des bilans chlorurés, puis chlorés, etc., les techniques physiques et chimiques ont réussi à débrouiller le chaos des divers syndromes d'insuffisance rénale et à donner une base rationnelle aux régimes³; d'autre part, p. 99-108, comment l'expérimentation physiologique, associée à l'histologie pathologique, a introduit quelque clarté dans la question du *diabète*, ou plus exactement des glycosuries, et permis d'isoler une hormone pancréatique, d'un intérêt thérapeutique considérable, l'insuline. M. Ambard, dont l'esprit prend évidemment le plus vif plaisir à ces jeux de l'investigation scientifique, se plaît à nous montrer leur diversité et l'illogisme de quelques-unes de leurs réussites. « L'essentiel », dit-il, « c'est d'observer finement, de savoir observer, qualité indéfinissable, bien que chacun l'entende parfaitement »; à cette condition, « tout procédé peut être fécond », même les fautes techniques (p. 69-70, 83, 102-103). La destinée des découvertes comporte aussi de savoureuses surprises : les travaux de physiopathologie rénale introduisent l'usage des régimes déchlorurés, qui, essayés

1. P. 90, *choc colloïdo-classique*, pour *colloïdoclasique*, est une faute d'impression assez curieuse. — P. 92, *Paguiz* est évidemment mis pour *Pagnez*.

2. M. Ambard fait, p. 95, une allusion discrète à ses travaux sur les bilans chlorés; mais on lui en doit beaucoup d'autres, et tout le monde a entendu parler de la « constante uréo-sécrétoire d'Ambard ».

3. P. 99, il faut lire sans doute : rétention *urétique*, et non *unique*. — Bien que moins utile pour l'intelligence du texte, indiquons aussi, p. 22, la correction *sus-hépatique*, au lieu de *hépathique*.

empiriquement dans des affections variées, conduisent à des résultats remarquables et inattendus dans certaines affections gastriques (p. 97), — l'insuline, régulateur du métabolisme du glucose, devient, de la même façon, le médicament spécifique des artérites, même non diabétiques, etc. (p. 107-108).

Les cinq dernières pages sont consacrées à la *tuberculose*, qui « tue à elle seule plus d'êtres humains que toutes les autres maladies réunies » (p. 108). C'est le type des maladies dites sociales. On les nomme ainsi, parce que les conditions dans lesquelles elles se transmettent, la menace qu'elles font peser sur l'avenir de la race, les conséquences désastreuses qu'elles ont sur l'économie nationale (dépenses d'assistance hospitalière, diminution de la puissance de travail, etc...) et familiale (invalidité et misère) intéressent la vie même de la société. Elles peuvent retenir l'attention de l'historien, car on leur doit aussi une forme nouvelle de l'activité médicale : la *médecine sociale*, délaissant le diagnostic clinique et les traitements individuels, s'appuie sur l'étude des statistiques démographiques pour agir par des dispositions générales et tend à devenir l'une des fonctions de l'État moderne¹. M. Ambard², qui se borne à noter que « la prévention de l'infection (tuberculeuse) exigerait l'isolement des tuberculeux, mais [que] leur nombre étant considérable, l'isolement est impossible, sauf dans des cas exceptionnels » (p. 111), a passé sous silence l'organisation sociale de la lutte contre la tuberculose (par exemple, pour s'en tenir à la législation française : dispensaires d'hygiène et dépistage des tuberculeux par un corps d'infirmières-visiteuses, isolement des cracheurs de bacilles dans des services hospitaliers spéciaux ou le *sanatorium*, envoi des enfants menacés en *preventorium*, etc...). Il voit, avec raison, dans la vaccination des nouveau-nés par le vaccin bilié de Calmette-Guérin (B. C.-G.), une méthode destinée à devenir la pièce principale de l'armement antituberculeux de demain.

Ainsi s'achève, d'une façon un peu hâtive, un exposé très suggestif et fort agréable à lire — mais beaucoup plus technique qu'historique.

Louis LAURENS,

Médecin de colonisation à Ain-Bessem (Algérie).

1. Il n'est pas inutile de remarquer que celui-ci présente, par ailleurs et dans un sens moins humain, une tendance nette à évoluer sous l'influence d'idées biologiques (*compulsory legal human sterilization*, racisme, etc...).

2. M. Ambard, ayant consacré quelques lignes à certains traitements modernes de la tuberculose (zomothérapie, pneumothorax, etc...), on peut regretter qu'il n'ait dit mot des intéressantes recherches poursuivies par Mollgaard et Knud Faber, l'un au laboratoire de physiologie de l'Institut royal d'agriculture, l'autre à la clinique médicale de l'Université de Copenhague, sur l'action de l'aurothiosulfate de soude sur les lésions tuberculeuses ; c'était un très bon exemple des méthodes de travail de la chimiothérapie moderne.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

HISTOIRE MODERNE (1498-1660)

Un grand nombre des volumes qui nous sont parvenus au cours de l'année écoulée sont relatifs à l'histoire de la langue, à l'histoire littéraire et surtout à l'histoire des idées. Ces rubriques nous paraissent essentielles à notre connaissance du passé, et il importe de leur assurer une place à part, quelque peu indépendante de la stricte chronologie. Agir autrement serait mutiler l'histoire.

I. HISTOIRE DE LA LANGUE. — Le précieux *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* de M. Adrien HUGUET achevait son tome second sur le mot *Dent*. Le troisième s'ouvre avec les deux fascicules 21 et 22¹, qui vont de *Dentaille* à *Dextre*. En dehors de leur valeur pour l'histoire de la langue, il suffira, pour mesurer les services spéciaux qu'ils peuvent rendre aux historiens, de jeter un coup d'œil sur les articles *Département*, *Descri* (et ses dérivés), *Destroict*.

Pour nous faire attendre avec patience l'achèvement de sa grande œuvre, l'auteur a tiré de ses notes un aimable volume sur *Le langage figuré au XVI^e siècle*². Nos aïeux, qui parlaient une langue plus drue, plus savoureuse que celle de l'ère classique, aimaient les métaphores, prises à tous les ordres d'idées, aux métiers, aux événements ordinaires de la vie humaine, aux passions³, aux sentiments, aux maladies, aux ridicules, à la mangeaille ; celle-ci tenait une grande place dans leurs préoccupations. C'est dire qu'un classement méthodique de ces métaphores est presque un raccourci de l'histoire des mœurs. Et l'on voit figurer dans cette anthologie d'un genre spécial non seulement de joyeux et hardis conteurs comme Rabelais, Noël du Fail et des

1. Paris, Champion, 1933, in-4°, 160 p. Deux fascicules en une seule livraison.

2. Paris, Hachette, 1933, in-16, vi-256 p.

3. Toutes ne figurent pas ici. On comprend par suite de quels scrupules, en un volume destiné au public le plus étendu, M. Huguet n'a pas traité de l'amour et de ses succédanés, qui ne sont pas tous, au xvi^e siècle, de qualité très fine. La matière eût été trop riche, et aussi de trop « haute gresse ».

Périers, des dramaturges comme Larivey, des « essayistes » dont le plus grand est Montaigne, mais des prédicateurs comme Calvin ou François de Sales, lesquels ne craignaient pas la verdeur du parler populaire et ne dédaignaient pas les proverbes. C'est ce qui fait de ce petit livre une excellente initiation aux divers aspects du xvi^e siècle français. Comment on concevait alors les vices, la religion, la colère, l'avarice, la folie, la mort, cela vaut la peine de le chercher dans des textes commodément rangés et munis d'un bon index¹.

A défaut d'un disciple français de M. F. Brunot, un élève de M. W. von Wartburg, H. Alwin KUHN, a publié en 1931 une très consciencieuse étude sur la langue du commerce en France au xvii^e siècle², c'est-à-dire la langue de Sully, de Laffemas, de Montchrétien, de Colbert, de Savary, de Boisguilbert, à côté de celle des écrivains classiques. Évidemment, on aurait pu souhaiter que l'enquête de M. Kuhn fût plus étendue ; on regrette de ne voir figurer parmi ses sources ni Richelieu, lacune considérable³, ni Éon, dont le titre (*Le commerce honorable*) aurait dû attirer son attention, ni Vauban, ni les sermonnaires, dont les diatribes contre le luxe et contre l'usure lui auraient beaucoup fourni. S'il a eu l'idée de rechercher jusque dans certains écrivains, comme La Fontaine ou Molière, la pénétration des mots de la langue commerciale, il aurait pu pousser cette recherche beaucoup plus loin, ne fût-ce que dans La Bruyère. On pourrait aussi lui indiquer, à côté des ouvrages de seconde main qu'il a utilisés, quelques autres qu'il aurait eu intérêt à connaître, comme ceux de M. Boissonnade ou les études de M. H. Lévy-Bruhl.

On se plaît à croire qu'un auteur français eût été plus complet. Mais, venant d'un étranger, l'œuvre de M. Kuhn nous est très précieuse. Il serait assurément facile, dans un compte-rendu détaillé, de multiplier les observations de détail⁴. Il reste que, par la division de ses chapitres : commerce inté-

1. P. 3 : « d'Aubigné... bon pour la plume et pour le poil » ; je crois que la plaisanterie est à double détente, à cause de la plume de ce soldat « très sçavant et bien disant ». — P. 42, il me semble, surtout à en juger d'après Henri Estienne, que *gorge chaude* désigne non pas le bon morceau lui-même, mais la gorge qui l'absorbe et qui s'échauffe en l'absorbant. — P. 151 : « à la polaque ou, selon nos anciens, à la poulaine » ; n'y a-t-il pas là comme un lointain souvenir des Polanes qui ont (O. HALECKI, *La Pologne de 963 à 1914*) « laissé leur nom, à peine modifié, à la nation polonaise tout entière » ? — P. 194 : « bailleur de fèves à my-croist, bailler un canard à moitié » ; il y a là une allusion évidente à l'institution du métayage ou du colanat. On dit encore aujourd'hui « un vigneron à moitié ».

2. *Die französische Handelssprache im 17. Jahrhundert*. Leipzig, Librairie du séminaire des langues romanes, et Paris, E. Droz, 1931, in-8°, 234 p., plus l'index (fasc. 1 des *Leipziger Romanistische Studien*).

3. Il ne cite qu'en passant, et sans paraître l'avoir manié, l'un des faiseurs de Richelieu, la Gomberdière. Il n'a lu, dit-il, que peu d'œuvres de Laffemas. Il n'a pas reconnu Montchrétien dans l'auteur de l'*Advis au roy*, 1614. Nous nous permettons de renvoyer à l'étude sur Montchrétien que nous avons donnée aux *Mélanges Koht* (Oslo, 1933).

4. En voici quelques-unes. P. 31, « l'apport Paris » est une survivance médiévale. — P. 37, je doute que « négocial » soit encore usité en Bourgogne ; je ne l'y ai jamais entendu. — P. 39, « mercantie », comme « mercadant », vient de l'italien. — P. 98, il est erroné de croire que

rieur et extérieur, le marchand et les marchandises, le commerce et l'argent, les foires et marchés, les livres, les faillites, les assurances, la douane, etc., par ses listes de mots, il apporte une contribution importante, non seulement (cela va de soi) à l'histoire de la langue, mais à l'histoire économique elle-même. Il n'est pas indifférent que le mot de « capital » apparaisse dans le dictionnaire de Nicot (1606, mais fixation de l'usage antérieur), puis dans Montchrétien, comme synonyme de fonds engagé dans les affaires, « soit de marchandises ou deniers ».

II. — HISTOIRE LITTÉRAIRE ET HISTOIRE DES IDÉES. — On doit féliciter miss Kathleen CHESNEY du soin méritoire avec lequel elle a réédité les poésies de Guillaume Crétin¹. L'établissement du texte, l'étude bibliographique, la confection des tables et du glossaire, lui font grand honneur, et son introduction ne laisse rien dans l'ombre de ce qu'il faut savoir sur ce rhétoriqueur. Maintenant, ces vers valaient-ils cette peine? C'est le plus insipide recueil du genre et, quoique les thèmes en soient souvent des faits historiques — Agnadel, Marignan, Pavie — et que beaucoup de personnages du xvi^e siècle y figurent, l'historien ne trouve guère à y prendre, tant les quelques détails biographiques, traits de mœurs, détails sur les institutions, y sont noyés dans un insupportable galimatias. Seule l'épître d'Anne de Bretagne sur la guerre de Venise et la pièce mise sous le nom de Charles de Bourgogne présentent quelque intérêt. Notons encore (p. 229) celle où le trésorier de la chapelle de Vincennes demande au roi la reprise des travaux de ce monument célèbre, depuis si longtemps interrompus. Il y a là quelques détails pour l'histoire de l'art, comme aussi dans la déploration du musicien Okeghem.

Jean Molinet, pour l'historien, est un personnage plus intéressant que Guillaume Crétin. De 1478 à 1507, il fut le successeur de Georges Chastellain comme historiographe de la cour de Bourgogne. Et, bien qu'il ne vaille pas son devancier, sa chronique n'est pas sans intérêt pour l'histoire de Maximilien et de Philippe le Beau. Le nouveau biographe de Molinet, M. DUPIRE, incline même à penser que feu Auguste Molinier a été trop sévère pour cet auteur trop vanté en son temps². D'autre part, les poésies du rhétoriqueur

¹ « usance » ne prend qu'au xviii^e siècle (*erst im 17 Jh.*) sa signification commerciale précise.

— P. 109, je crois qu'il y a une confusion entre « corsain », synonyme de corsaire (enlever quelqu'un comme un corsaire = de vive force), et « cahorsin ». Aucun des deux mots n'est dans Huguet. — P. 321, la liste des mots étrangers entrés au xviii^e siècle dans la terminologie commerciale aurait pu être considérablement allongée.

1. *Œuvres poétiques de Guillaume Crétin*. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8°, cix-416 p. Au glossaire, p. 375 : *esgrun* ne veut pas dire « mauvaise nourriture », mais verdure, légumes. — Ibid. : « Franc à pied » ; il aurait fallu expliquer qu'il y eut des *Francs à cheval* et des *Francs à pied*. — P. 376 : « guermenter » ; malgré Cotgrave, *to ask, to require after*, il y a le vers célèbre de Villon : « De povreté me guermentant... » — P. 377 : « Philippus » ; il s'agit de pièces de Philippe le Beau.

2. Noël DUPIRE, *Jean Molinet ; la vie, les œuvres*. Paris, E. Droz, 1932, in-8°, vi-368 p.,

boulonnais, si elles sont gâtées, comme celles de Crétin, par la recherche des rimes rares et des formes alambiquées, traitent souvent, et d'une façon qui n'est pas trop obscure, des choses de son temps. Cela justifiait la très consciencieuse étude — besogne interrompue par la guerre et dont les premiers linéaments avaient disparu dans le sac de Valenciennes — qui lui est consacrée aujourd'hui.

Non seulement M. Dupire présente son auteur comme un exemplaire de cette civilisation bourguignonne dont M. Huizinga, hier encore, résumait brillamment les caractères¹, mais il joint à son exposé des études linguistiques, qui seront, comme celles de M. Huguet, les bien venues pour l'historien. En réalité, le rôle de l'intermédiaire néerlandais pour la pénétration dans le français des mots d'origine germanique est d'un très réel intérêt².

Claude de Seyssel avait déjà bénéficié d'une thèse de feu Dufayard, écrite, il est vrai, en latin. M^{lle} LEWIN a cru devoir reprendre ce sujet³. Elle a étudié à nouveau, et consciencieusement, les œuvres de l'évêque de Marseille, puis de Turin. Elle a utilisé la biographie publiée en 1928 par Alberto Caviglia. Elle a lu beaucoup d'ouvrages sur les théories politiques du xvi^e siècle. Le tout aboutit à un exposé qui sera utile aux lecteurs allemands, mais qui ne repose sur aucune recherche originale et qui n'ajoute rien d'essentiel à l'idée que nous nous faisons de Seyssel — ce Machiavel au très petit pied — et de la place qu'il occupe dans son temps. Le livre est d'ailleurs écrit par quelqu'un qui cherche à se représenter avec exactitude la France du début du xvi^e siècle⁴.

M. W. G. MOORE nous avait donné, en 1930, une étude sur les traductions françaises de Luther. Ce sont celles d'Érasme qui ont attiré miss Margaret MANN et qui lui ont fourni un point de départ pour son livre sur *Érasme et*

1 planche, et *Étude critique des manuscrits et éditions des poésies de Jean Molinet*. Paris, Ibid., 1932, in-8°, 142 p.

1. Notamment dans un article de la *Historische Zeitschrift* que la rédaction de cette revue s'excuse (!) d'avoir publié, en une déclaration de repentir qui n'a peut-être pas d'exemple dans l'histoire des périodiques scientifiques.

2. Nous ne croyons pas nous laisser aller à l'amour-propre d'auteur en regrettant que, dans sa courte description du manuscrit 2200 du fonds français (p. 55-56 de son *Étude*), M. Dupire ait passé légèrement sur les quelques « pièces historiques en prose ou en vers, dont la plupart sont anonymes ». Nous sera-t-il permis de rappeler que nous avons donné du manuscrit une description assez détaillée dans le *Traité de Madrid et la cession de la Bourgogne à Charles-Quint* (*Revue bourguignonne*, t. XXII, 1912, et à part)? Il est curieux que les pièces en question (reproduites p. 101-141 de notre travail), postérieures à la bataille de Pavie et d'inspiration ardemment « bourguignonne », aient été placées sous le couvert de Jean Molinet.

3. Wera Rahel LEWIN, *Claude de Seyssel, ein Beitrag zur politischen Ideengeschichte des 16. Jahrhunderts*. Heidelberg, Carl Winter, 1933, in-8°, XIII-151 p. (65^e fascicule des *Heidelberger Abhandlungen* de K. Hampe et W. Andreas); prix : Mk 7,50.

4. A noter, cependant, les négligences dans la transcription des titres français. L'auteur ne distingue pas très nettement le français et l'italien.

les débuts de la Réforme française (1517-1536)¹. Riche sujet, maintes fois effleuré, mais non encore envisagé dans son ensemble, trop souvent confondu avec celui des relations entre Érasme et Luther. Elle l'a traité avec une rare connaissance des textes, avec une louable finesse de touche, j'ajouterai avec une élégance de forme rare chez une étrangère. On ne peut guère lui reprocher qu'une excessive modestie, qui l'empêche de mettre en pleine valeur les nouveautés qu'elle apporte. Comment les fabrisiens eux-mêmes s'aperçurent d'abord, et non sans effroi, qu'ils n'étaient plus absolument érasmiens, parce que leur conception de la religion était plus intérieure, plus ardente, plus exigeante, disons le mot : plus héroïque que celle du sage prudent, emmitoufflé à Bâle ou à Fribourg dans ses fourrures, c'est le premier point. Miss Mann a renouvelé, de même, l'histoire brillante et finalement douloureuse de l'épisode Berquin, sur lequel nous n'avions qu'une note de Romain Rolland. Et elle a montré comment la fissure ouverte entre Érasme et les réformés français, fissure élargie par Farel, devait se creuser en un insondable fossé avec l'entrée en scène de Calvin.

Plus d'un lecteur, en lisant le titre de l'ouvrage consacré à Bodin par M. Jean MOREAU-REIBEL², croira d'abord avoir affaire à un livre de philosophie juridique plus qu'à un livre d'histoire. Qu'il poursuive sa lecture, et il sera vite détrompé. Il y trouvera l'analyse d'un ouvrage trop peu connu, la *Methodus*, origine et, peut-on dire, « matrice » de la *République*; ouvrage plus prime-sautier et, à bien des égards, plus original que l'œuvre célèbre. Dans un sentiment d'admiration que les « bodiniens » les plus ardents trouveront peut-être excessif, M. Moreau-Reibel montre quelle conception à la fois large, pleine, nourrie de faits concrets autant que d'idées, Bodin s'est faite de l'étude comparée des peuples et des institutions. Parmi ces institutions, il se trouve que Bodin s'est très directement intéressé à celles de la nation polonaise, que l'élection d'Henri d'Anjou allait soumettre à la curiosité des Français. Sur ce point, son exégète a largement profité (et nous fait bénéficier) de sa position à l'Université jagellonne de Cracovie, particulièrement des indications, de la haute influence scientifique et des beaux travaux de M. Stanislas Kot³. Il y a là un exemple de ce que peut donner la collaboration entre savants de divers pays. Et c'est toute une partie de l'œuvre de Bodin qui s'éclaire pour nous d'une nouvelle lumière. Nous louerons, de même, les pages consacrées à l'Angleterre (qui comblent une des lacunes

1. Paris, H. Champion, 1933, in-8°, 227 p. — P. 98 : au lieu de cinq cents « livres », lire cinq cents écus (*aurei*). — P. 158, l. 28 : « Ces mots sont-ils véritablement de Farel? » ; ne faudrait-il pas lire : « de Fabri »? — Il est curieux qu'avec son sens de lettrée, miss Mann ait souvent copié des vers de telle façon qu'ils deviennent faux.

2. *Jean Bodin et le droit public comparé dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*. Paris, J. Vrin, 1933, in-8°, xvi-278 p.

3. Voy. p. xiv, 120 et *passim*. L'auteur signale également sa dette envers M. Kutrzeba.

signalées dans l'estimable ouvrage de M. Ascoli). En présence de deux traditions également respectables et aussi contradictoires que la prérogative royale et le droit du Parlement, il est piquant de voir Bodin s'évertuer pour réduire le Parlement d'Angleterre à un rôle plus ou moins analogue à celui des États-Généraux de France, de façon à conserver à Élisabeth une souveraineté non pas seulement plus réelle, mais théoriquement aussi parfaite qu'aux derniers Valois. L'ouvrage de M. Moreau-Reibel est donc une contribution solide et profonde à l'histoire des théories politiques de l'époque des guerres de religion.

Montaigne a été remis à la mode par le quatrième centenaire de sa naissance.

La fin tragique de Pierre VILLEY confère un intérêt de plus au petit livre que ce connaisseur de Montaigne a consacré aux *Essais*¹. Sous une forme volontairement dépouillée, cet admirable érudit a retracé pour le public la courbe même de la pensée de Michel Eyquem. Il le montre partant du stoïcisme à la Sénèque, ramené à une philosophie moins raide et plus humaine par le *Plutarque* d'Amyot ; puis il note l'influence profonde exercée sur cet infatigable liseur par cet écrivain aujourd'hui bien oublié, Sextus Empiricus ; c'est à lui qu'il emprunte et le dessein de se peindre soi-même et son pyrrhonisme qui, l'un et l'autre, lui vaudront les anathèmes de Pascal. C'est ainsi qu'il aboutit, tout au revers des Stoïques, à une philosophie et surtout à une morale naturaliste, où la hardiesse de la pensée doit s'accommoder à un conformisme de la conduite et même à un fidéisme commode, paisible refuge en temps de troubles. Il y a là, ce que Villey n'a pas cru devoir souligner, une attitude intellectuelle fort commune sous le règne de la Contre-Réforme.

L'historien, déjà séduit par cette reconstitution, ne goûtera pas moins l'excellent chapitre (le xvi^e siècle) sur la fortune des *Essais*, dont le grand succès fut d'abord en Angleterre, et qui nous en revinrent ensuite.

C'est à Pierre Villey que M. Jean PLATTARD a dédié *Montaigne et son temps*². Le titre du livre en souligne le dessein, et il suffit de connaître la science de l'auteur pour deviner que la vie de Montaigne, sa formation intellectuelle, l'évolution de sa pensée vont être constamment confrontées avec les épisodes de sa vie, jeunesse, charges de Périgieux et de Bordeaux, mariage, voyages, mairie, et avec les événements du temps. Pierre Eyquem, à qui sa vanité nobiliaire a fait effacer le nom des marchands de pastel et de poisson salé d'où il était issu, plonge ainsi dans l'histoire des guerres civiles. Avec autant de tact que d'esprit, M. Plattard ne le fait ni plus grand ni meilleur qu'il ne fut. Ne lui demandez pas, comme à M. Armaingaud, de voir en l'ami de La

1. Les « *Essais* » de Montaigne. Paris, Edg. Malfère, 1933, pet. in-8° (coll. « Les Grands événements littéraires »), 179 p. ; prix : 12 fr.

2. Paris, Boivin et C^{ie}, 1933, in-8°, 297 p., 5 grav. ; prix : 30 fr.

Boétie un huguenot masqué, aiguissant contre le Valois, sur une pierre antique, le poignard du tyrannicide. Il indique très finement, au contraire, la nuance de son catholicisme, condamnant l'hérésie, mais, par douceur naturelle, tolérant envers les hérétiques comme il était hostile à la question et aux supplices inutiles. Il est à croire que nous avons ici une image très ressemblante du seigneur de Montaigne, avec ses humeurs bonnes et mauvaises. J'ai tort de dire *une* image ; des images qui se modifient à mesure que les années s'écoulent. Car, nous dit son biographe (p. 257), le Montaigne de 1580-1588, devant « des portraits faits lorsqu'il avait vingt-cinq ans », « était effrayé de se trouver étonnamment changé ».

Aucun livre ne saurait être plus différent des deux précédents *Montaigne* que celui de M. François TAVERA¹. Celui-là ne se pose pas le problème en historien, mais en moraliste et presque en métaphysicien. Au lieu de s'essayer à reconstituer l'être « ondoyant et divers », il s'installe au cœur de la pensée de Montaigne, et il croit, de toute son âme, y découvrir une pensée sœur de la sienne propre. Le fond de Montaigne, malgré les apparences et les habiletés, c'est, pour M. Tavera, l'irrégion transcendante, qui s'apparenterait, sous des formes plus souples et souriantes, à l'athéisme ascétique de Nietzsche. Montaigne serait ainsi le porteur de la grande hérésie du xvi^e siècle, « l'hérésie de la conscience autonome, du moi qui se suffit, de l'humanité qui fait son œuvre par elle-même », comme l'enseignera Vico. A cette morale indépendante, il ne manque chez Montaigne qu'une chose : l'égoïsme de Montaigne l'a empêché de devenir ce qu'elle doit être, une religion nouvelle, la religion de l'humanité.

La *Revue historique* ne saurait, sans risquer le vertige, suivre M. Tavera sur ces hauteurs. Nous redescendons sur la terre avec le *Montaigne juriste* de M. Georges HUBRECHT, sur une terre un peu mouvante, puisqu'il n'est pas très certain que Michel Eyquem ait étudié à Toulouse, et il est très probable qu'il fut un magistrat peu zélé et même, nous révèle-t-on, un assez médiocre rédacteur d'arrêts. « Un seul de ces arrêts... présente quelque intérêt pour les juristes. » Qu'il y ait, par ailleurs, chez Montaigne, une philosophie du droit, cela est de toute évidence, mais cette philosophie n'était guère en accord ni avec les idées ni avec la pratique des cours de son temps².

On se souvient de la thèse si solide et si brillante que M. Henri Busson avait écrite en 1922 sur le rationalisme dans la Renaissance française³. Il l'arrêtait en 1601. Il en donne, pour ainsi dire, la suite dans son nouveau livre⁴. Le titre ne correspond pas au contenu, car l'auteur est loin d'englober

1. *Le problème humain. L'idée d'humanité dans Montaigne*. Paris, H. Champion, 1932, in-8°, 332 p.

2. Conférence à l'occasion du IV^e centenaire de Montaigne. Bordeaux, 1933, in-8°, 63 p.

3. Voir *Revue historique*, t. CXLVI, p. 60-61.

4. Henri Busson, *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*. Paris, J. Vrin, 1933, in-8°, 664 p.

tous les aspects de la pensée religieuse française durant ces soixante ans, ce qui eût été d'ailleurs bien difficile après l'apparition de l'œuvre monumentale de feu l'abbé Bremond. Ce qu'il nous donne en réalité, comme l'annonce la préface, c'est « le second volume de l'histoire du rationalisme moderne ». Comme dans le premier, il a cherché à distinguer les divers courants du « libertinage » : les purs athées, qu'il croit assez rares ; les déistes, qui nient l'intervention de la Providence et parfois l'immortalité de l'âme ; les simples « pyrrhoniens » à la Montaigne et, dans une certaine mesure, à la Charron ; les sages qui, fidèles à la discipline de la Contre-Réforme, établissent une séparation prudente entre les choses de la science et celles de la foi. Il leur oppose les apologistes.

Il est plus difficile encore, dans cette période que dans la précédente, de marquer les nuances. Car tel passe pour athée qui se révèle déiste, et tel libertin croit aveuglément aux sciences occultes et même, comme l'avait déjà fait Bodin, à la démonologie. Les écrits deviennent si abondants, les controverses si ardentes et si variées qu'il est difficile de s'y reconnaître ; et, s'il faut louer M. Busson de l'extraordinaire et courageuse patience qui lui a permis de dépouiller cette masse énorme où les pesants in-folio voisinent avec d'insipides pamphlets ou des poésies plus insipides encore, où l'on ne rencontre que par instants les formules révélatrices, il faut bien avouer qu'il n'échappe pas au reproche de confusion. Dans son chapitre sur le déisme reviennent (p. 99) de purs athées, et réciproquement ; les mêmes figures, et parfois les mêmes citations, reparaissent en maints endroits. Comment parler des stoïciens à la Du Vair ou de l'épicurisme à la Gassendi sans tomber dans l'opposition de la raison et de la foi, de la nature et du surnaturel ? Ces confusions finissent par éblouir les yeux du lecteur, qui ne retrouve pas ici la composition bien ordonnée du précédent volume. Il semble que M. Busson, écrasé par la masse prodigieuse de fiches qu'il a recueillies depuis dix ans, ait eu de la peine à les classer dans ses tiroirs. Il lui est arrivé aussi de nous révéler comme neuves des choses anciennes, par exemple (p. 324) la doctrine déjà bodinienne (et que Bodin avait déjà prise à d'autres) des fatales révolutions des empires.

Ceci n'enlève rien à l'intérêt du livre¹. On y trouvera des libertins quelquefois plus fanfarons d'impiété que vraiment convaincus. M. Busson ne fait guère d'exception qu'en faveur de Cyrano, ce Parisien qui, pour n'être point

1. Quiconque a corrigé des épreuves n'en voudra pas à l'auteur de n'avoir pas tout mis dans ses *errata*. Mais toutes les fautes (et je n'en ai relevé que quelques-unes au cours de ma lecture attentive) ne semblent pas être du fait du prote. P. 28, n. 2 : « en 1559 », lire évidemment : « 1659 ». — P. 23, l. 1-2, lire : « telles qu'elles » et, p. 36, l. 8 : « menés » pour « mené ». — Mais, p. 157, « compendieusement » est pris dans le sens où l'entendait Petit-Jean et, p. 201, on gratifie un des poètes du temps d'un vers faux dont il ne doit pas être coupable. — P. 227 : « septenaire » employé à tort. — P. 241 : « il était Suisse du *canton* (*sic*) de Keiserstul (*sic*) ». — P. 314 : « Mont Socrate » pour « Soracte ». — P. 490 : « Salomée » (*sic*) pour « Salmonée ». — P. 377, Blaise Pascal semble avoir deux ans... en 1652 !

de Gascogne, n'en présente pas moins l'une des figures les plus audacieusement négatives de son temps. On trouvera aussi un Descartes qui ne rappelle que de loin celui de M. Maxime Leroy ; masqué peut-être, par humaine prudence, mais dont la hardiesse n'allait pas trop loin. On verra même se profiler un Pascal qui a reçu de toute une lignée de prédécesseurs la formule du pari, et qui n'en a pas fait quelque chose de grand. Au reste, la galerie des apologistes (et ici nous retrouvons les clients de M. Bremond) ne contient pas que de belles figures : chez quelques-uns, l'insupportable mignardise, la mièvrerie, le disputent à l'obscénité grossière, comme chez le P. Garasse, ou, ce qui est pis, à l'érotisme équivoque et fleuri, comme chez Polycarpe de la Rivière. Ce sont là théologiens de « haute gresse », à qui M. Busson a été bien inspiré de faire un sort.

Feu Tamizey de Larroque avait voué une part de sa vie à la publication de la correspondance de Peiresc : sept volumes in-quarto, d'autres lettres de et à Peiresc semées à travers d'innombrables revues parisiennes ou provinciales n'avaient pas épuisé le *carteggio* du célèbre érudit aixois. Encore Tamizey, par une sorte de pudeur littéraire, avait-il exclu les passages qu'il trouvait « trop scientifiques », c'est-à-dire peut-être ceux qui, aujourd'hui, piquent le plus notre curiosité, puisque par là Peiresc prend place dans la glorieuse phalange des fondateurs de la science expérimentale.

Il appartenait à un professeur de la Faculté des sciences de Montpellier, M. Pierre HUMBERT, de nous donner un portrait fidèle de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc¹. Il n'a garde d'oublier en lui l'humaniste, jeune voyageur à travers l'Italie, à Paris, à Londres, en Hollande, l'ami de Guillaume du Vair et des frères du Puy, ni le magistrat provençal. Mais il s'intéresse et nous intéresse surtout à l'ami de Gassendi, au curieux d'histoire naturelle, de mathématiques, d'astronomie, à l'admirateur de Galilée. M. Humbert établit que Peiresc fut l'un des premiers en France (en 1610) qui ait vu les satellites de Jupiter, ou « planètes Médicées ». Bien plus, c'est lui qui a découvert la nébuleuse d'Orion près de cinquante ans avant Huyghens. Il est même « le premier être humain à avoir vu l'une de ces formations extraordinaires ». Pour un conseiller au Parlement de Provence, voilà des titres de gloire. Il semble aussi avoir été le premier « à observer les astres en plein jour ».

Il est curieux de chercher comment ce magistrat, très bon catholique, jugeait Galilée. Il le défend auprès du P. Mersenne. Après la condamnation, la prudence n'étouffe chez lui ni le respect ni la sympathie. Comme Gassendi, « il penche, sans trop le dire, vers le système de Copernic ». Il aura même, en 1635, le courage de supplier le cardinal Barberini de s'employer en faveur

1. Pierre HUMBERT, *Un amateur : Peiresc, 1580-1637*. Desclée de Brouwer, s. d. [1933] (collection « Temps et visages »), in-8°, 324 p., 8 pl. hors texte. — Mon savant collègue M. Hadamard me signale tout ce que notre connaissance de Peiresc homme de science doit aux travaux de M. Dukas.

« d'un vieillard septuagénaire et malade, dont la mémoire sera difficilement effacée dans la postérité... pour les admirables découvertes qu'il a faites dans le ciel à l'aide de son télescope ». Qu'après cela notre Peiresc ait eu ses faiblesses, que le même homme, qui expliquait par des causes naturelles les pluies de sang ou cherchait à calculer les longitudes, ait cru aux horoscopes et aux songes, nous le lui pardonnerons volontiers et nous n'accuserons pas M. Humbert d'avoir trop cédé au *morbus biographicus*. Ce contemporain de Descartes méritait d'être loué¹. L'ouvrage est enrichi d'une étude bibliographique, de pièces, en particulier de notes sur les éclipses de 1630 et 1634, et d'une excellente illustration².

III. HISTOIRE DE L'ART. — Dans les deux thèses consacrées par M. Henri DAVID³ à la sculpture bourguignonne de la Renaissance, l'auteur ne sépare jamais les considérations artistiques des considérations proprement historiques. Il montre très bien comment la Bourgogne, région de passage, formation historique sans contours géographiques définis, a subi les influences néerlandaises et celle de l'italianisme⁴, puis les influences venues de la France monarchique. Disons que, parfois, dans la recherche de ces relations et affinités, il arrive à M. David de se laisser quelque peu griser par les mots, les noms, les dates. Si les rapports de la Champagne avec la Bourgogne, surtout avec le Châtillonnais, s'imposent de toute évidence, nous demeurons, malgré l'autorité de MM. Labande et Robert Brun, et sous prétexte qu'Antoine Le Moiturier et Morel venaient d'Avignon, moins sûrs qu'ils aient fait pénétrer dans l'atelier de Champmol un peu de soleil méditerranéen. Notre goût des idées claires et de la langue précise frémit d'apprendre que Le Moiturier « ne pouvait se défendre d'une sympathie d'esprit et de cœur pour le bel essor du *Quattrocento* qui commençait à gagner à cette date toute la vallée du Rhône ». Qu'en savons-nous, et que veulent dire ces phrases subtiles et contournées? Lorsque le saint Sébastien d'Alise doit nous prouver (p. 83) « qu'une connaissance anatomique plus sûre confère même à cet atavisme un accent décidé », nous nous demandons si le jeu des mots ne déclanche pas ici le jeu des idées? Nous aimons mieux suivre M. David lorsque, dans ses recherches à travers près de cinq cents localités bourguignonnes, il relève l'action du terroir, en particulier le rôle décoratif de la vigne et comme une valeur mystique du vin, en rapport direct avec le rôle viticole des abbayes et des chapitres.

Pour Sambin, il lui restitue son intéressante figure de menuisier, chef d'ate-

1. Quelques taches. P. 28 : « Fra Paolo Sarpia. » — P. 133 : « Un certain Samson Napollon. »

2. Notamment une feuille de la première carte lunaire gravée par Claude Mellan, sous la direction de Peiresc et Gassendi, en 1636.

3. Henri DAVID, *De Sluter à Sambin. Essai critique sur la sculpture et le décor monumental en Bourgogne au XV^e et au XVI^e siècle. La Renaissance*. Paris, Ernest Leroux, 1932, in-4°, xxxii-496 p., 138 fig., carte.

4. Dans sa réaction légitime contre les thèses tranchantes de Courajod, M. David ne diminue-t-il pas le caractère prime-sautier de la Renaissance française?

lier plutôt qu'artiste, et qui donne à sa production, comme à celle des tapisseries et de certains peintres d'Anvers, une allure quasi industrielle. En lui et dans son groupe revivent d'ailleurs, drus et d'une saveur un peu âpre, quelques-uns des caractères essentiels de la conception bourguignonne de la vie. Mais, là encore, c'est vraiment forcer les choses et faire tomber l'histoire dans la littérature que d'écrire (p. 424), pour expliquer la sensualité gourmande et réjouie des « têtes d'expression » dont il a décoré le Palais de justice de Dijon vers 1574 : « Pour courtiser le prince, la magistrature dijonnaise n'hésita point à laisser fleurir la lèpre des mignons sur le Palais du Parlement. » Que M. David se méfie de son talent d'écrivain. Qu'il dise simplement que ces figures à demi faunesques nous forcent à rectifier, en dépit de tout notre respect pour les maîtres en cette matière, quelques-unes des idées courantes sur l'art de la Contre-Réforme. Même en 1574, un mascaron grotesque pouvait réagir contre le parti général de piété et d'édification. Et il ne sert de rien de dire que Sambin, protégé des Chabot, n'était pas catholique ; car, alors, que faire des théories non moins générales sur l'austérité huguenote ? On peut se demander si, là comme dans l'ordre littéraire, la domination de la Contre-Réforme ne déchainait pas, par réaction, les fantaisies les plus débridées¹. Non, tout le monde n'était pas, en 1574, confit en dévotion. Il y avait encore place, quand on pouvait prendre ses précautions, pour un art très profane, plus agressivement profane que le paganisme serein de la Renaissance triomphante.

Dans l'ensemble, l'étude de M. David nous paraît destinée à prendre place (et ce n'est pas un mince éloge), sinon sur le même rang, du moins dans le voisinage de celles de MM. Paul Vitry et Marquet de Vasselot².

IV. ÉPOQUE DE HENRI II. — Revenons aux tranches chronologiques, pour constater d'abord que nous avons peu de nouveautés sur l'époque de François I^{er}. Nous sommes mieux pourvus en ce qui regarde son successeur.

Ici même (t. CLXXI, p. 475-513, et t. CLXXII, p. 1-41), M. Roger DUCET s'est attaqué à l'un des problèmes les plus importants de l'histoire financière du xvi^e siècle, celle du *Grand Parti de Lyon*³. Le sujet n'avait, en somme, été abordé que par Ehrenberg, il y a plus de trente-cinq ans. Mais l'historien allemand, très armé en ce qui concerne le rôle des banques allemandes sur la place de Lyon, ne connaissait pas les archives lyonnaises.

1. Nous songeons, en particulier, aux études de M. Americo Castro. A propos de l'influence exercée sur la sculpture bourguignonne par la peinture de l'école de Fontainebleau, M. David aurait dû citer une œuvre considérable de cette école, située en Bourgogne même, le plafond du château de Tanlay.

2. Dans le « praticien » de Talant et sa femme (p. 205), où M. David découvre « un couple d'artisans dans l'aisance », nous verrions plutôt un ménage basochien. Le mécénat des conseillers du Parlement de Dijon suscitait l'émulation des auxiliaires de la justice.

3. Le tirage à part ne comporte pas moins de 81 pages.

M. Doucet les a explorées méthodiquement. Il n'y a pas trouvé de quoi répondre à toutes nos interrogations, parce « qu'en réalité ces opérations de crédit étaient des affaires dans lesquelles le roi et les banquiers intervenaient seuls », ou du moins qui se passaient en partie par-dessus la tête de la municipalité, en l'espèce le consulat. Des recherches sur le cardinal de Tournon, qui semble avoir été, sous François I^{er} et sous Henri II, le grand animateur de l'opération, donneraient-elles davantage? Du moins, la moisson recueillie par M. Doucet est-elle très abondante, et suffisante pour renouveler complètement l'histoire de ces tractations, gigantesques pour l'époque; il en fixe les phases, en éclaire le mécanisme, en établit presque (indirectement) la comptabilité, en fait comprendre l'échec retentissant¹. Les répercussions européennes de cette énorme faillite auraient besoin d'être suivies dans de nombreuses archives étrangères (M. Doucet a vu celles de Berne), en dehors de celles qu'a utilisées Ehrenberg.

Ni dans les archives communales, ni dans les Archives nationales, M. Doucet n'a rien trouvé, dit-il, qui permit de conserver au Grand Parti l'aspect qu'il revêt dans les récits célèbres de Claude de Rubys et de Jean Bodin, à savoir d'un appel direct au crédit public, analogue à celui qui avait été risqué dès 1528 en Allemagne par Hochstetter et qui avait fini par une banqueroute retentissante. Est-ce assez pour rejeter ces récits et les traiter de « fantaisies »? Le silence des documents officiels, dont on constate les lacunes, ne suffit pas. Il paraît très difficile d'admettre que Claude de Rubys, secrétaire de la ville, ait inventé des faits et des scènes dont certains n'étaient, au moment où il écrivait, vieux que de dix ans au plus. Bodin était trop bon observateur et trop au courant des choses lyonnaises pour s'être trompé, après Rubys, aussi grossièrement. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'opération d'emprunt et d'amortissement négociée avec les banquiers ait eu pour contrepartie et complément (comme moyen de captation des capitaux) un appel massif au crédit public, reprenant en grand ce qui se faisait à Paris avec les rentes sur l'Hôtel-de-Ville. On voit très bien, chez M. Doucet lui-même, que toute une série d'opérations se réalisaient en dehors, mais à côté du Grand Parti. Ne parle-t-on pas, au moment de la liquidation (encore en 1565), du « grand et autres partis de Lyon »? Il est encore question des rentes du Grand Parti en 1604! M. Doucet pense, contrairement à la tradition, que les petits capitalistes étaient peu nombreux parmi les acquéreurs des obligations du Grand Parti. Mais c'est là une hypothèse impossible à vérifier et qui ne suffit pas à ruiner les témoignages des contemporains quasi immédiats.

Les mémoires de François de Rabutin sur les guerres de Henri II n'ont

1. M. Doucet a travaillé aux Archives nationales, parce que la sénéchaussée de Lyon ressortait au Parlement de Paris, et il a fait aussi d'heureuses trouvailles à la Bibliothèque nationale.

jamais eu les honneurs d'une édition critique. Pourtant, l'auteur est un bon témoin, d'une information peut-être insuffisamment étendue, mais sincère et exacte, du moins quand elle est directe. M. Ch. GAILLY DE TAURINES ne saurait donc être blâmé d'avoir élagué les *Commentaires* de toute la littérature et aussi de toutes les copies ou résumés de pièces qui les encombre inutilement¹. Mais il faut attendre le second volume (le premier s'arrête à septembre 1554) et l'introduction dont il sera accompagné pour savoir quelles règles s'est imposées le nouvel éditeur. On le remerciera d'avoir joint au texte des annotations biographiques précises². Ses notes sur les faits eux-mêmes, en ce qui touche la campagne « d'Austrasie » et le siège de Metz, auraient gagné à utiliser le beau travail de M. Gaston Zeller, qu'il semble avoir délibérément ignoré³.

Rabutin a longuement insisté sur l'un des épisodes de la guerre « belge », la capitulation d'Ivoy, le 23 juin 1552. Pierre-Ernest de Mansfeld y fut fait prisonnier et donné par le roi au connétable. Montmorency lui assigna pour prison une tour du château de Vincennes, où il demeura enfermé jusqu'à la trêve de Vaucelles. Suivant une habitude fréquente chez les guerriers d'alors, il écrivit, dans sa prison, un journal où il inséra les lettres reçues et écrites par lui, du moins jusqu'au lendemain du jour où il eut la douleur d'apprendre la mort de sa femme, Marie de Brederode. Ce journal vient d'être mis à jour (à petit nombre) par les soins du prince de COLLOREDO-MANNSFELD, avec le concours de l'abbé Jos. MASSARETTE⁴. C'est un document assez intéressant sur la façon dont on traitait — nous devrions dire : on exploitait — les prisonniers de guerre. Le gouverneur du Luxembourg paraît avoir été, aux mains de l'avidité Montmorency, en premier lieu une bonne affaire, évaluée à 50,000 écus, tandis que le malheureux déclarait n'en pouvoir tirer de tous ses biens plus de 8 ou 10,000, en second lieu un objet d'échange pour le neveu du connétable, d'Anelot, prisonnier à Milan. Montmorency s'excusait de ne pouvoir mieux traiter son prisonnier en raison des mauvais traitements infligés par les autorités impériales à son neveu (et ensuite aussi à son fils). Il semble qu'il exagérât, car la prison de Milan ouvrit si bien ses portes à M^{me} d'Anelot, et pendant si longtemps, qu'elle y put donner une fille à son

1. *Commentaires des guerres en la Gaule belge, 1551-1559*, par François de Rabutin, publié pour la Société de l'histoire de France par Ch. Gailly de Taurines. T. I : 1551-1555. Paris, Champion, 1932, in-8°, 346 p.

2. P. 140, n. 1, lire : « prince de Marsillac » et non Marillac. — P. 188, les d'Entraigues sont des Balsac et non des Balzac.

3. Manque à la bibliographie, où figure cependant un *Henri II et l'occupation des Trois-Évêchés* (1890) dû à B. Zeller ; autant que je sache, c'est un simple recueil de lectures historiques.

4. *Journal de captivité du comte Pierre-Ernest de Mansfeld, écrit au donjon de Vincennes, 1552-1554*, publié pour la première fois, avec une introduction et des notes, par le prince COLLOREDO-MANNSFELD et l'abbé Jos. MASSARETTE. Paris, Aug. Picard, 1933, in-4°, 215 p., 5 pl. ; prix : 60 fr. (tiré à 500 exemplaires).

mari. De son côté, Mansfeld semble bien s'être plaint plus que de raison : Montmorency l'avait autorisé à se promener dans le parc, et c'est lui qui mit son point d'honneur à ne pas user de la permission. Ce qui rendait, en dehors de la maladie de sa femme, sa situation angoissante, c'est que le vindicatif Charles-Quint ne lui pardonnait pas la perte d'Ivoy. Il ne fut vraiment réhabilité que par Philippe II. L'édition de son *Journal* est soignée ; l'introduction, qui suit de très près l'ouvrage de M. Gaston Zeller, et l'annotation sont dignes d'éloges.

V. LE XVI^e SIÈCLE APRÈS 1559. — Nous croyons devoir le rappeler : le signataire du présent compte-rendu publie, avec un retard dont il s'excuse, un volume intitulé la *Prépondérance espagnole, 1559-1660*, formant le tome IX de *Peuples et civilisations*. Voici un aperçu des grandes divisions de l'ouvrage : la Réforme catholique et l'hégémonie espagnole (1559-1576) ; la maîtrise des mers (1576-1603) ; la crise européenne et la formation de la puissance française (1603-1660) ; l'évolution matérielle et spirituelle des sociétés européennes du début du XVII^e siècle à 1660¹.

Sous le titre, bien fait pour piquer la curiosité du public anglo-saxon, de *Vie manoriale dans la vieille France*, M^{me} K. FEDDEN² a publié un charmant volume sur le fameux livre de raison du sire de Gouberville, ce texte si précieux pour l'histoire économique et sociale de la petite noblesse rurale au milieu du XVI^e siècle, que l'abbé Tollemer avait fait connaître dès 1870 et dont Robillard de Beaurepaire a publié la partie 1553-1562 en 1893, une autre partie (1549-1552) ayant été publiée par le marquis de Blangy en 1895. M^{me} Fedden n'a pas voulu donner une traduction, mais faire revivre le hobe-reau et sa famille, dont les mœurs ne sont pas toujours édifiantes, montrer comment le sire se nourrissait, s'habillait, d'où il tirait et à quoi il dépensait son argent au milieu de la révolution économique qui atteignait avec lui ses congénères. Elle le suit en ses diverses activités, dans sa cave à vin et à cidre, à la chasse, à la tête de sa seigneurie, comme maître des eaux et forêts, dans son voyage à la cour de Blois (ce n'est pas encore un courtisan, un déraciné, mais un gentilhomme campagnard demeuré très paysan). Elle étudie ses rapports avec l'art de guérir et avec cette médecine des âmes que représentait l'Église, ses contacts avec la justice, son rôle dans les guerres de religion. Tout cela est fort bien présenté, avec le minimum d'erreurs ou d'incertitudes sur la langue et sur les personnes³ du XVI^e siècle, avec une connaissance d'un coin du Cotentin que M^{me} Fedden semble avoir habité. Les jolies illustrations, dues à la plume du mari de l'auteur, sont d'un artiste, mais qui respecte la réalité.

1. Paris, Alcan, 1933, in-8°, 594 p. Le tome VIII portait la date de 1925.

2. Katharine FEDDEN, *Manor Life in old France*, from the Journal of the sire de Gouberville for the years 1549-1562. New-York, Columbia University, 1933, in-8°, xvi-228 p., 12 fig.

3. P. 175, ne pas faire de Montmorency un huguenot. C'est le confondre avec ses neveux.

Était-il nécessaire d'avoir un nouveau livre sur Monluc ? Du moins le général DE FONCLARE a pensé, après Henri IV, que les *Commentaires* étaient « la vraie Bible du soldat » et il a voulu mettre cette Bible « dans les mains de tous les officiers »¹. Il a donc, en suivant d'ailleurs l'édition de M. Paul Courteault, extrait de ces *Commentaires*, dont il a discrètement rajeuni la langue, l'autobiographie du capitaine gascon, et aussi ses réflexions sur l'art militaire.

Mme FRANCHI est une romancière qui fait de l'histoire². Elle a cependant l'ambition de nous présenter, sur Catherine de Médicis, une « opera scritta per ricostruire la verità ». Au fond, elle suit très sagement M. Mariéjol, encore qu'elle oublie de mentionner son livre dans sa bibliographie. Elle ne suit pas moins La Ferrière, voire Capefigue, ce qui est un peu nous vieillir. Elle ne connaît pas M. Romier, sauf (p. 242) son mémoire sur la correspondance Salviati et la Saint-Barthélemy. Elle ignore de même Van Dyke, et beaucoup d'autres. Elle estropie les noms français avec une indifférence qui témoigne de trop peu de familiarité avec notre littérature historique. Comment reconnaître la favorite de François I^{er} sous Anne de Pisselin, Jean du Bellay sous de Ballay, Mezeray sous Mezeroy et deviner que Bachot désigne, sans doute, Baschet ? Tout cela donne une biographie de Catherine qui n'est pas fausse ni tendancieuse ; mais que penserait-on d'un écrivain français qui, sur un point d'histoire italienne, ferait preuve d'une telle légèreté ?

Appeler cette même Catherine « la reine Cendrillon », dire que les lettres adressées à Henri II par cette épouse ardente et résignée « sont d'une intoxiquée privée de sa drogue », affirmer les faits les moins sûrs du moment que le goût en est épicé ; prétendre que Henri de Valois, au milieu de ses débâches *utriusque juris*, se sentit tout d'un coup atteint d'un amour idyllique, « le grand amour de sa vie », et laisser entendre que c'est en grande partie pour revoir Marie de Clèves qu'il s'échappa de Cracovie ; citer, à grand renfort de vers faux, des poésies de Desportes, voilà les ingrédients qui permettent de présenter au public, comme un plat nouveau, ce qu'on appelle un livre d'histoire sur *La jeunesse d'Henri III*³. Au reste, l'auteur, M. Philippe ERLANGER, ne s'est-il pas servi des « remarquables travaux du comte H. de la Ferrière, qui a réuni et commenté avec tant de science les lettres de Catherine de Médicis » ? Que lui demander de plus, même (p. 151) lorsque, dans le conseil privé d'Élisabeth, il met en scène ces deux personnages, « lord

1. *Un officier de fortune au XVI^e siècle : le maréchal de Monluc, sa vie aventureuse, ses maximes morales, ses conceptions tactiques*. Paris, Berger-Levrault, 1933, in-8°, viii-196 p., 1 portrait et 2 cartes ; prix : 18 fr.

2. Anna FRANCHI, *Caterina de Medici, regina di Francia*. Milan, Ceschina, 1933, in-8°, xvii-403 p., 15 grav. — Les gravures sont strictement documentaires, mais le procédé de reproduction transforme les portraits du XVI^e siècle, si expressifs, en figures stylisées et banales.

3. Paris, Émile-Paul, 1933, in-16, 292 p. ; prix : 15 fr.

Burleigh se montrant plus favorable, lord Cecil résolument opposé¹ »? Autant vaudrait placer en face l'un de l'autre Armand du Plessis et le cardinal de Richelieu!

VI. RÈGNE DE HENRI IV. — Le travail de M. Michel DE BOÜARD sur Sixte-Quint et la conversion de Henri IV² apporte des précisions nouvelles à cette vérité, dès longtemps connue, que le pape Peretti, en dépit de son tempérament violent et de ses colères, eut la sagesse de ne pas se laisser mener par les ligueurs, de réserver l'avenir, de se refuser à la prépotence espagnole et de préparer, en somme, la réconciliation du roi hérétique avec l'Église romaine. Il a étudié la légation en France du cardinal Enrico Caetani d'après un fonds jusqu'à présent inexploré de la Vaticane et d'après des documents de la Bibliothèque de Bologne³. Il en tire cette très intéressante conclusion que Caetani avait sa politique, laquelle n'était pas celle du Saint-Père. Malgré la prudence que lui recommandaient ses instructions, il est, dès son arrivée à Lyon et surtout à Dijon, capitale de Mayenne, le prisonnier de la Ligue; il fait l'impossible pour empêcher toute négociation avec les catholiques royaux, avec les cardinaux navarristes Vendôme et Lenoncourt. Cependant, à Rome même, le pape abandonne peu à peu la position intransigeante que lui ont d'abord imposée le « parricide » de Henri de Valois et l'avènement du roi hérétique; il ne craint pas de recevoir, d'abord presque clandestinement, le duc de Luxembourg, de prêter l'oreille aux promesses de conversion qui viennent du camp de Henri IV, de résister aux injonctions d'Olivarès, agent d'un roi qui se croit plus catholique que le pape. Sixte voit très bien que Philippe II, « protecteur des catholiques de France », serait le maître de l'Europe et, par conséquent, de l'Italie. Le pape veut l'équilibre. Sa colère contre les prétentions espagnoles va jusqu'au bord de la rupture, s'il est vrai qu'il ait menacé non seulement d'expulser Olivarès, mais de lui faire trancher la tête⁴. Or, Caetani, complètement mené par Mendoza, refuse de se soumettre

1. Catherine « aime peu ses enfants ». Odet de Chastillon (p. 91), s'il garde son évêché, donne ainsi « une preuve de plus contre le soi-disant désintéressement des Coligny ». Quant à l'amiral, qui épouse en exil « Madame d'Autremont » et se fait « garder comme un sultan », il compte « parmi les pires vandales de son siècle ». Nous qui avions ouï dire qu'il faisait pendre les picoteurs! M. Erlanger n'hésite pas (p. 103) à dire que Margot, « quarante ans plus tard, avouait avoir été possédée par les deux garçons », ses frères (Mariéjol, même pour le troisième frère, est moins affirmatif, *Marguerite*, p. 372-374). Au reste, M. Erlanger se contredit (p. 132) en accusant Guise d'avoir été son initiateur. Là encore, M. Mariéjol, dont il ne paraît connaître que la *Catherine*, est plus réservé.

2. Michel DE BOÜARD, *Sixte-Quint, Henri IV et la Ligue. La légation du cardinal Caetani en France, 1589-1590*. Bordeaux, J. Bière, 1932, in-8°, 84. L'auteur s'excuse d'une imparfaite correction des épreuves.

3. Il n'a pu avoir accès aux archives, jalousement gardées, de la famille Caetani.

4. P. 44, n. 2; malheureusement, cette lettre (de qui? en original ou en copie?) n'existe qu'à Bologne et ne se retrouve pas dans les registres de la Nonciature. De même, certaines lettres de Caetani n'existent qu'en minutes, et nous n'avons pas la preuve qu'elles ont été envoyées.

et feint de ne pas comprendre, ne voulant pas croire à la bonne foi des navaristes et à la sincérité du « relaps », travaillant avec le jeune Bellarmin à opposer la Sorbonne à un pape jugé trop indulgent. Il déclarait que, « si le pape absolvait Henri de Navarre, il ne paraîtrait plus au Vatican ». Il n'est pas étonnant que cet étrange nonce ait encouru la disgrâce de son souverain. Celui-ci temporisait encore et préparait sans doute une ultime évolution lorsque les fièvres l'emportèrent.

Il y a dans les quelques pages de M. de Boüard — enrichies de quelques documents essentiels¹ — plus de substance que dans de gros livres.

M. Henri CARRÉ ne prétend pas apporter de nouveaux éléments à notre connaissance de Sully². Il n'a fait de recherches d'archives qu'au sujet des châteaux de Maximilien de Béthune. Pour le reste, il a lu à peu près ce qu'il fallait lire, et notamment les publications de MM. de Mallevouë et Chamberland. Mais il suit surtout — on peut dire pas à pas — les *Œconomies royales*. C'est dire que ce livre est un « éloge » et qu'il serait vain d'y chercher l'étude critique que mériterait le personnage. Il faut voir de quel ton sont traités (p. 384) ces « érudits de l'École historique imbus du fétichisme des textes (*sic*), mais plus attachés à la lettre qu'à l'esprit », qui « ont relevé dans les *Mémoires* des erreurs de dates, quelques altérations ou surcharges des documents et dénoncé certains faits comme purement imaginaires ». Fi donc ! Quelle mouche a piqué, par exemple, notre bon maître Christian Pfister, que l'on reconnaît à ce portrait de l'érudit fétichiste, quand il a cru devoir dire « que Sully *aurait* inventé entièrement un voyage à Douvres, en 1601, pour remplir une mission particulière auprès de la reine Élisabeth » ? Peccadille aux yeux de M. Carré, qui reconnaît que ces « accusations de mensonge et de faux » reposent « sur des points précis », mais qui s'abstient de les discuter. Il nous concède, cependant, que « les jugements que Sully a portés sur ses contemporains appellent de très sérieuses réserves » ; mais il s'interroge moins sur le jugement que Sully a porté sur lui-même et ne se demande pas ce qu'il en peut rester. Il abonde plutôt dans son sens, passant complètement sous silence l'œuvre d'autres serviteurs de Henri IV, qui ne furent pas toujours d'accord avec le surintendant. C'est ainsi que Laffemas est, je crois bien, complètement laissé de côté. En somme, agréable biographie, où l'on a, contrairement à l'usage, insisté sur les années de disgrâce. Mais l'histoire de Sully, mais l'appréciation de son rôle dans l'œuvre restauratrice de Henri IV, celles-là restent à écrire³.

Celui qui voudra s'essayer à cette tâche trouvera quelques éléments posi-

1. Les instructions remises au nonce, l'édit de Henri IV sur cette légation, le plaidoyer de Caetani, des lettres de Mayenne, une exhortation adressée par un catholique français au roi.

2. Lieutenant-colonel Henri CARRÉ, *Sully, sa vie et son œuvre*. Paris, Payot, 1932, in-8°, 396 p., 16 grav.

3. P. 101 : « Les ducs de Savoie s'étaient emparés en 1588 du marquisat de Saluces. » Que signifie ce pluriel ? — P. 254 : l'ordonnance de stabilisation est de 1577, non de 1597.

tifs dans la brochure de M. Robert BALLAND¹. Il a pris pour point de départ un monument, le tombeau de Sully et de sa seconde femme, qui se trouve à Nogent-le-Rotrou. Il explique comment Maximilien de Béthune était devenu propriétaire dans le Perche et comment il passa une partie de ses dernières années au château voisin de Nogent, à Villebon. Il peint fort bien sa vie de gentilhomme campagnard, en retraite involontaire. Les chapitres qu'il a cru devoir consacrer aux années antérieures à 1610 étaient moins utiles. Elles sont d'ailleurs judicieuses, car l'auteur, sur les points litigieux, s'en réfère, lui, au regretté Pfister².

Du Plessis-Mornay est une des figures les plus intéressantes de la période des guerres de religion. Sincère huguenot, il n'en représente pas moins, en ces temps de troubles, la sagesse, la modération, le patriotisme. Comparez, par exemple, la sérénité de ses écrits aux violences de d'Aubigné ou bien aux vantardises de Sully. Comme sa longévité lui a conféré le privilège de servir Louis XIII après Henri IV, sa biographie se confond souvent avec l'histoire générale. L'historien qu'est M. Raoul PATRY³ enrichit et précise notre connaissance du personnage, non seulement grâce à une patiente étude critique des mémoires et de la correspondance, mais par l'étude des innombrables ouvrages, polémiques ou politiques, dus à la plume féconde de Mornay, et par celle des manuscrits conservés à la Sorbonne (ceux-ci lui ont fourni les éléments de nombreuses corrections à l'édition d'Auguis) et ailleurs. Tout en prenant pour base les honnêtes *Mémoires* de Charlotte Arbaleste, inutilement dramatisés par Licques, il nous donne un exposé qui prendra place parmi les meilleures monographies du genre.

L'auteur ne nous croirait pas si nous disions que nous ne trouvons rien à souhaïter en son livre. On aimerait une étude plus approfondie, telle qu'un archiviste de la qualité de M. Patry pouvait la tenter, des manuscrits de Sorbonne (quatorze volumes). On regrette d'être si vaguement renseigné sur les intrigues au milieu desquelles se débattent l'honnêteté foncière et le ferme loyalisme de Mornay. On ne voit pas assez clairement, parce que les sources anglaises ont été négligées, quelle fut l'importance des missions de Mornay auprès d'Élisabeth et à quel point il fut, pour ainsi dire, un personnage « anglais ».

Par contre, l'exposé est très riche en ce qui touche son rôle comme gouverneur de Saumur et comme modérateur des assemblées protestantes. Certains lecteurs trouveront même peut-être qu'il y a là trop de menus détails,

1. *Sully, soldat, ministre et gentilhomme campagnard, 1560-1641*. Paris, J. Gamber, in-8°, 93 p., 2 grav. hors texte ; prix : 10 fr.

2. P. 50 : « Sachant son surintendant *aucunement* désintéressé. » L'auteur prend « *aucunement* » pour une négation, ce qui est un contresens.

3. *Philippe du Plessis-Mornay. Un huguenot homme d'État, 1549-1623*. Paris, Fischbacher, 1933, in-8°, 670 p., 5 pl. ; prix : 60 fr. L'auteur a malheureusement été enlevé depuis la rédaction de ce *Bulletin*.

qui semblent d'abord fastidieux. Mais on trouvera dans ces chapitres bien des faits sur lesquels on passe d'ordinaire très vite, et il y aura peut-être lieu de reviser, ou tout au moins de nuancer, certaines formules courantes sur l'attitude des protestants et leur tendance à constituer (Mornay relève déjà cette accusation en septembre 1613) « un État dans l'État ». Cette faute n'était pas sans explication, et les doléances des réformés sur l'insuffisante exécution de l'Édit n'étaient pas sans fondement.

En accompagnant d'une préface sa réédition de l'*Intérieure occupation d'une âme dévote* (de 1608) du P. Cotton, le P. POTTIER¹ n'a pas prétendu nous apporter du nouveau sur le confesseur de Henri IV et, pendant quelques années, de Louis XIII. Il a simplement voulu revendiquer pour son héros une place d'honneur, qu'il souhaiterait toute voisine de celle de François de Sales, dans la galerie des mystiques français. Il en veut beaucoup à feu Bremond de n'avoir pas mis davantage en lumière les mérites de Pierre Cotton : n'aurait-il pas lu le demi-chapitre (chap. II, § 2) qui lui est consacré dans le deuxième tome de l'*Histoire littéraire*? La mesure nous en semble large, même si l'on n'estime pas, avec Pierre de l'Estoile, que l'*Intérieure occupation* est « une pure fadaise ».

VII. DÉBUTS DU XVII^e SIÈCLE. — Nous touchions déjà le règne de Louis XIII avec Sully, Mornay et Cotton. Mais voici Richelieu plus que jamais d'actualité : la reprise, avec la collaboration du duc de la Force, du *Richelieu* de M. Gabriel HANOTAUX, la publication régulière des volumes des *Mémoires* en sont la preuve. Il n'en est que plus étrange que les périodiques français n'aient pas signalé en son temps l'apparition d'une traduction allemande d'une œuvre de Richelieu infiniment plus courte, mais bien plus importante pour la connaissance de l'homme et de l'œuvre que les *Mémoires*, à savoir ce *Testament politique* dont seule l'étourderie de Voltaire a pu mettre en doute l'authenticité et la rare valeur. Cette traduction (avec des coupures), qui remonte à 1926, avait été faite sous la direction de M. Wilhelm MOMMSEN². Le professeur de Marbourg nous donnait là un exemple qui aurait dû exciter notre zèle. Il signalait dans son avant-propos combien, en dehors des controverses sur l'authenticité (définitivement closes en 1880 par la publication des *Maximes* de M. Hanotaux), la science française semblait avoir traité avec indifférence (*stiefmütterlich*) cette œuvre capitale. La traduction qu'il en présentait avait pour base l'édition de 1764, avec quelques références à celle de 1688. Mais il serait bien souhaitable qu'en France même

1. Un précurseur du P. L. Lallemand, S. J., et des maîtres de la prière au XVII^e siècle. Le R. P. Pierre Cotton, de la Compagnie de Jésus. *Intérieure occupation d'une âme dévote*. « Livre d'Or », édité pour la première fois en 1608. Nouvelle édition, avec préface et notes, par le P. Aloÿs POTTIER. Paris, P. Téqui, 1933, in-12, 343 p., 1 portrait ; prix : 18 fr.

2. Richelieu. *Politisches Testament und kleinere Schriften*. Uebersetzung von Frieda SCHMITT. Eingeleitet und ausgewählt von Wilhelm MOMMSEN. Berlin, Reimar Hobbing, 1926, in-8° (14^e tome des *Klassiker der Politik* de Fr. Meinecke et Hermann Oncken).

on entreprit de nous donner, d'après ces deux versions et celle des copies manuscrites, une édition critique. Il est un peu humiliant de songer qu'une traduction allemande l'aura précédée.

J'avoue ne pas avoir ouvert sans inquiétude le *Fabert* de M. Louis RENAUDIN¹. Serait-ce encore une biographie romancée? Non. D'abord, l'auteur a pris la peine de voir à la Nationale et à Sainte-Geneviève les *Mémoires*, les *Campagnes* et les lettres de Fabert; il a fait des recherches à la Guerre, aux Affaires étrangères, aux Archives nationales, à l'Arsenal, à l'Institut, à la Mazarine. Après cette sérieuse préparation, il a tenté de faire revivre le fils de l'imprimeur messin, en un livre dont la composition est parfois un peu flottante. Le style, sobre, est émaillé de beaucoup de conjectures, mais qui sont toujours données comme telles, et non comme des vérités. Que l'auteur admire son héros, on l'en excusera en pensant que cet officier sorti du rang, comme nous dirions, aurait pu mettre sur son manteau de maréchal de France le cordon de Saint-Louis, si seulement il avait consenti à se laisser, à l'instar de tant d'autres, fabriquer de faux quartiers de noblesse; le jeune roi avait raison de regarder « ce rare exemple de probité » comme « un ornement de son règne ».

Il y a chez Fabert, par avance, de l'Alceste, mais d'un Alceste bourru et chagrin plutôt que sauvage. Sa douceur, qui protège les populations victimes de la guerre, explique sa tolérance en matière de religion. Gouverneur de Sedan, c'est-à-dire d'une ville huguenote, il poursuit jusqu'à son dernier souffle le rêve irénique de la réunion des Églises, rêve auquel il voudrait convertir les pasteurs, de même que ses relations avec les Jésuites ne l'empêchent pas d'avoir pour ami Arnauld d'Andilly. Ce brave soldat, qui avait conquis et su garder l'estime de Richelieu, puis celle de Mazarin, n'avait rien d'un soudard. Qu'il y ait parfois chez lui une recherche de l'attitude, M. Renaudin n'a pas essayé de le dissimuler, et cela prouve que l'homme n'est pas parfait. Quant à savoir, comme le voudrait son biographe, si Fabert, vivant plus longtemps, aurait été un Vauban, un Le Tellier ou un Colbert, voire même les trois ensemble, ceci est la part de l'hypothèse. Qu'il nous suffise de le voir avec ses traits réels de protégé du cardinal de La Valette, de combattant en Piémont, de serviteur fidèle de Louis XIII et du cardinal-duc, de loyal soldat pendant la Fronde, d'excellent chef dans un gouvernement difficile, d'idéaliste qui songeait à la croisade contre le Turc². En éclairant ces points, M. Renaudin a réussi, malgré la forme mondaine de son livre, à enrichir d'un

1. *Le maréchal Fabert; le soldat, le réformateur, l'homme*. Paris, Desclée de Brouwer et C^{ie}, s. d. [1933], in-8° (collection « Temps et visages »), 420 p., 5 fig.

2. M. Renaudin ne date pas les lettres de Fabert citées ou résumées dans le texte. Lorsqu'il lui fait dire (p. 390) que « le roi [d'Angleterre] n'est pas homme à se convertir », il nous est impossible de savoir s'il y a ou non, à la date où la lettre fut écrite, un roi en Angleterre. Il écrit quelque part que la guerre de Trente ans n'a pas produit un seul homme de génie. Que fait-il de Gustave-Adolphe?

portrait sincèrement peint notre galerie de l'époque de Louis XIII et de Mazarin.

Après Granvelle comme avant lui, la noblesse comtoise fournit à la monarchie espagnole quelques-uns de ses meilleurs serviteurs ; leur loyalisme est fait d'un véritable patriotisme bourguignon. Aussi, devant parler de l'un d'eux, Antoine Brun, M. A. DE TRUCHIS DE VARENNES¹ a-t-il été bien inspiré de nous donner un copieux avant-propos sur les « capitaines et diplomates comtois au service de l'Espagne durant les xv^e et xvi^e siècles » et une bibliographie qui, en somme, permettrait de poursuivre l'étude de ce sujet pour le xvii^e siècle. Il y a là des renseignements dont l'histoire générale tirera largement parti et qui dépassent l'horizon de la province. Son héros, élève de l'Université de Dôle, procureur général au Parlement de cette ville, compte parmi les adversaires de Richelieu et les instruments de la politique trop méconnue d'Olivarès, parmi les défenseurs de Dôle contre la tentative du prince de Condé en 1636. Délégué à la diète de Ratisbonne en 1640, il finit, malgré les jalousies qu'il rencontre aux Pays-Bas, par être nommé conseiller au Conseil suprême de Flandre et de Bourgogne. S'il ne va pas prendre à Madrid possession de son poste, c'est qu'il est chargé de représenter le cercle de Bourgogne, dès 1647, aux conférences préparatoires de la paix, à Francfort, puis à Munster. Sous l'autorité de Peñaranda, il est l'un des principaux négociateurs espagnols et l'un des auteurs de ce grand succès diplomatique, la paix séparée avec les Provinces-Unies. Waddington avait d'ailleurs signalé son rôle, qu'il essaya, non sans peine, de poursuivre à La Haye, malgré la pénurie où le laissait le Trésor espagnol. Il lui aurait fallu beaucoup d'argent, non seulement pour subvenir aux besoins d'une ambassade qu'il voulait très fastueuse, mais pour apaiser l'insatiable faim de la princesse douairière d'Orange, l'avidie Amélie de Solms. Il mourut à La Haye en 1654. Il est bon qu'on ait remis en lumière cet homme qui fut, écrivait déjà Wicquefort, « le plus habile des plénipotentiaires que le roi d'Espagne eût à Munster » et qui disparut « lorsqu'on commençait à le bien connaître et à estimer son mérite ». L'histoire de la France ne saurait s'isoler de celle des territoires qui n'ont pas toujours fait partie du royaume, mais qui sont entrés dans la France telle que notre regard l'embrasse aujourd'hui. Abel Servien contre Antoine Brun, c'est un spectacle qui ne manque pas d'intérêt.

Nous avons rendu compte ici même² de la vie de saint Vincent de Paul (ou plutôt, car il signait ainsi : Depaul) par le P. Pierre Coste, que son édition des œuvres de « Monsieur Vincent » qualifiait particulièrement pour cette tâche. Nous croyons avoir montré quelle précieuse contribution ces trois volumes apportaient à notre connaissance des aspects les plus divers de la

1. *Un diplomate franc-comtois au XVII^e siècle, Antoine Brun, 1599-1654*. Besançon, 1932, in-16, LVIII-632 p., 1 portrait.

2. Voir *Revue historique*, t. CLXXI, p. 639-641.

première moitié du XVII^e siècle et comment, malgré le parti nettement hagiographique pris par l'auteur, son livre devrait être consulté avec profit par les historiens.

M. Adrien HUGUET, l'historien de Saint-Valéry-en-Caux, a été attiré par la figure du fondateur de Port-Royal en Acadie, parce que Jean de Poutrincourt était un noble du Vimeu, apparenté par sa mère à la famille de Salazar¹. Ce futur serviteur de Henri IV fut d'abord un fougueux ligueur, l'un des fondateurs de la Ligue péronnaise. Rallié en 1593, il partit avec de Monts pour la Nouvelle-France ; dès lors, son histoire (et ensuite celle de son fils Charles, baron de Saint-Just) est inséparable de celle de l'Acadie jusqu'au jour où, rentré en France au moment des troubles de la régence, il tombe, dans des circonstances assez obscures, à Méry-sur-Seine.

Si M. Huguet a grossi très inutilement son volume d'une phraséologie romanesque, ce n'est point qu'il ait romancé sa biographie. Aux renseignements de Lescarbot, aux documents déjà publiés par Gabriel Marcel, il a joint le fruit de patientes et souvent fructueuses recherches non seulement dans les factums, au cabinet des Titres, aux Manuscrits et aux Estampes, mais aux archives d'Amiens et de la Somme, de la Charente-Inférieure, de la Seine-Inférieure, etc... Ainsi armé, il apporte vraiment du nouveau à l'histoire, assez mouvementée, de la colonie naissante. Sans le dire, peut-être sans s'en douter, il s'écarte notablement, comme l'avait déjà fait Marcel, de la légende quasi hagiographique où il est de bon goût d'enfermer l'histoire de nos établissements d'Amérique. Son patriotisme local l'entraîne à prendre parti pour son héros dans les démêlés qu'il eut trop souvent avec les Jésuites. A notre tour, aiguisons notre sens critique, et n'oublions pas que M. Huguet s'inspire surtout de documents judiciaires, où la coutume n'est pas de ménager l'adversaire. Il ne paraît cependant pas contestable que les Pères, favoris de la reine mère et de M^{me} de Guercheville, menés par le P. Cotton², aient fait la guerre au colonisateur, quoique celui-ci eût déjà, sans les attendre, travaillé, avec l'aide d'un simple curé, à la conversion des « sauvages ». Ils risquaient de briser l'essor d'une colonie qui menaçait de se développer sans qu'ils en fussent les maîtres. Le commerce des pelleteries paraît avoir tenu dans les préoccupations de la Compagnie et du célèbre P. Biard au moins autant de place que dans celles de Poutrincourt, à qui ils imposèrent une sorte d'association forcée. Les choses allèrent si loin qu'en 1612 les Pères

1. Jean de Poutrincourt, fondateur de Port-Royal, en Acadie, vice-roi du Canada, 1557-1616. Campagnes, voyages et aventures d'un colonisateur sous Henri IV. T. XLIV des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*. Amiens, siège de la Société et Yvert et C^{ie} ; Paris, A. Picard, 1932, in-8°, xi-560 p., 12 pl. et 1 carte.

2. Même le panégyriste du P. Cotton, le P. d'Orléans, dit à propos de M^{me} de Guercheville : « Son zèle la porta trop loin, et l'on peut dire que le P. Cotton la laissa trop faire. » Il semble qu'elle avait encore d'autres soucis que celui que lui prête généreusement M. Hanotaux, « d'étendre au loin le renom de la France et la gloire du Christ ». Cf. ci-dessus, p. 59.

essayèrent de quitter clandestinement le pays et ne craignirent pas de traiter en excommuniés le gouverneur et la colonie. Poutrincourt, qui paraît avoir été d'une humeur moins lénitive que celle de Champlain, fut non seulement dépouillé de son titre de vice-roi, mais jeté en prison, sous prétexte de dettes, tandis que les Anglais de Virginie s'installaient à Port-Royal. Rien ne permet, assurément, de vérifier la rumeur locale, qui faisait remonter au P. Biard la responsabilité de ce désastre. Mais il reste qu'on n'appuie guère, à l'ordinaire, sur ces pages peu édifiantes de l'histoire des missions.

M. Huguet, suivant l'histoire de la famille Poutrincourt, a mené celle de l'Acadie jusque vers 1630.

Henri HAUSER,

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Février 1934.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

I. — PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

DOCUMENTS ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — La collection de la Commission pour la recherche et la publication des documents relatifs à l'histoire économique de la Révolution s'est augmentée de plusieurs volumes. L'un d'eux se distingue nettement de l'ensemble, étant un instrument de travail et non pas une reproduction d'inédits : il s'agit du répertoire critique des cahiers qui a été élaboré par Miss Béatrice F. HYSLOP¹. Son entreprise a été suscitée par la circulaire ministérielle du 13 octobre 1930, qui a provoqué encore une fois une enquête sur les cahiers dont la recherche et la publication avaient paru se ralentir. Miss B. Hyslop, qui préparait sur eux un ouvrage dont il sera question plus loin, fut chargée d'en coordonner les résultats avec les renseignements que lui avaient fournis ses recherches personnelles. Dans son introduction et surtout dans la réponse qu'elle a adressée à ses critiques², elle a énuméré les obstacles qui se sont dressés devant elle : dans plus d'un bailliage, il ne subsiste que quelques cahiers de paroisse disséminés dans des dépôts divers ; beaucoup ont été publiés dans des revues locales ou des ouvrages dont le titre, à première vue, ne décèle pas leur présence ; seules, des enquêtes régionales peuvent donc fournir une base solide à pareil travail et on n'en possède encore que fort peu ; la circulaire ministérielle faisait appel

1. *Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789*. Paris, Leroux, 1933, in-8°, 669 p.

2. *Annales historiques de la Révolution française*, 1934, p. 568.

aux sociétés savantes, mais il n'a été entendu que par les archivistes départementaux et leurs réponses ont été d'importance très inégale ; les nécessités budgétaires ont imposé des coupures dans le manuscrit de l'auteur ; obligée de retourner en Amérique, elle n'a pu corriger les épreuves et tout ce qui concernait la Guadeloupe a sauté à la composition. Tout cela est à considérer sans doute si l'on veut apprécier, à sa juste valeur, l'effort de Miss B. Hyslop, et, dès le premier moment, j'ai pris soin d'indiquer les difficultés que présentait l'entreprise¹. Mais ce n'est pas la question. Il s'agit de savoir si, dans ces conditions, on pouvait réaliser une œuvre satisfaisante. Des omissions et des erreurs étaient inévitables ; personne n'en est exempt ; mais, dans un travail de cette nature, elles sont plus regrettables que dans tout autre. Or, on en a immédiatement signalé un nombre respectable². Néanmoins, Miss B. Hyslop maintient que sa publication est utile : tout au moins a-t-elle l'avantage d'exister et aura-t-elle, en outre, celui de susciter des enquêtes rectificatives qui permettront de lui donner un supplément ou de procéder à une nouvelle édition. C'est une opinion qui peut se soutenir, le travail collectif qui aurait justifié une conception plus rationnelle n'étant malheureusement pas organisé. Espérons que l'événement la justifiera. M. J. Soyer, archiviste du Loiret, a donné le bon exemple de publier la réponse, fort précise, qu'il avait rédigée en réponse à l'enquête³ et on a mentionné antérieurement la remarquable étude de M. M. Jusselin, archiviste d'Eure-et-Loir⁴.

Déjà deux nouveaux recueils ont vu le jour. Le premier, dû à M^{lle} Blanche MAUREL, est consacré à Saint-Domingue⁵. Il comprend le cahier, qui a été en fait rédigé par les colons de la partie nord de la colonie ; un autre qui expose les griefs de la partie ouest, mais qui n'est connu que par une copie non authentiquée ; enfin, celui de la Chambre d'agriculture du Cap, tous inédits jusqu'à présent ou même inconnus. Ils ne constituent que la plus petite partie du volume. Il y a été adjoint des pièces justificatives fort importantes sur la période électorale. On appréciera aussi l'utilité de la bibliographie. L'introduction résume et complète dans une mesure fort importante nos connaissances sur les origines de la révolution de Saint-Domingue. A cet égard, la colonie diffère beaucoup de la métropole. Il ne s'agit pas là d'un conflit social : le roturier riche y fait cause commune avec le noble ; l'un et l'autre sont d'accord pour tenir à l'écart le « petit blanc », à plus forte raison le mulâtre et le noir libre ; la distinction des classes a pour bases la couleur et l'argent. Quant au clergé, il ne formait pas corps. Il s'agit d'un mouvement

1. *Annales historiques de la Révolution française*, 1933, p. 467.

2. Observations de M. Nicolle : *Annales historiques de la Révolution française*, 1934, p. 80 ; de M. Le Parquier : *Bulletin de la Société des études locales dans l'enseignement public ; groupe de la Seine-Inférieure*, 1934, p. VII ; Miss B. Hyslop elle-même a donné un erratum dans *La Révolution française*, 1933, p. 367 ; et un supplément dans la même revue, 1934, p. 287.

3. *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1932, t. XXI.

4. *Revue historique*, t. CLXIX, p. 120.

5. *Cahiers de doléances de la colonie de Saint-Domingue pour les États généraux de 1789*. Paris, Leroux, 1933, in-8°, 399 p., 1 carte.

autonomiste des colons qui prétendent se soustraire à la tutelle de la mère patrie. L'agitation datait de loin et a été surexcitée par l'exemple des États-Unis, dont M^{lle} Maurel aurait dû faire état ; dès 1788, les colons réclamèrent des Assemblées coloniales. D'un autre côté, ils étaient impatients de l'exclusif, pouvant se ravitailler à meilleur compte aux États-Unis et, en 1784, on avait déjà accordé à ces derniers d'importantes dérogations. Il se forma des Comités d'action et, à Paris, les amis des colons, propriétaires eux-mêmes aux Iles, groupés autour de Gouy d'Arsy, agissaient dans les bureaux, publiaient des brochures et donnaient des instructions à leurs correspondants d'outre-mer. Le roi n'avait pas convoqué les représentants des colonies aux États généraux ; le 26 décembre 1788, il demanda aux colons s'ils désiraient en envoyer ; ils ne paraissent pas s'être montrés enthousiastes au premier abord, mais se ravisèrent et, sans avoir été convoqués, procédèrent aux élections et à la rédaction des doléances. On observera qu'il n'y eut pas de cahiers de paroisses. Leurs demandes tendent à réduire l'autorité royale au domaine militaire et policier, l'Assemblée coloniale à établir devant être investie de toutes les autres attributions. Les Anglais et les Américains doivent être admis à importer librement les marchandises permises et à introduire des nègres sous condition de réexporter l'équivalent. Bien entendu, l'esclavage sera maintenu ; l'affranchissement doit être rendu plus difficile et le pouvoir du propriétaire déclaré discrétionnaire. Quant à la qualité de citoyen, elle ne peut s'entendre que de qui possède au moins vingt-cinq noirs. Comme en France, la révolution a donc été amorcée à Saint-Domingue par l'aristocratie, qui pensait trouver l'occasion de renforcer son autorité politique et sociale. Ce caractère apparaît mieux ici, parce que la bourgeoisie n'était pas en conflit avec la noblesse et le clergé, et parce qu'il n'y avait pas de paysannerie libre.

Les députés de Saint-Domingue furent admis par la Constituante, le 4 juillet 1789, mais la nuit du 4 août les éclaira sur les tendances de la Révolution et ils s'abstinrent de présenter leurs cahiers. Mieux : le 20 août se constitua le club Massiac, qui dénia aux constituants la faculté de légiférer pour les colonies et désavoua la représentation de Saint-Domingue, dont plusieurs de ses membres, et Massiac lui-même, avaient été partisans jusqu'alors. De même, dans l'île, l'assemblée de Saint-Marc réclama, le 28 mai 1790, le droit de voter les lois coloniales sous la seule direction du roi. On sait que l'Assemblée nationale finit par leur donner satisfaction, sur les instances de Barnave.

Le second recueil, œuvre de M. J. GODFRIN, concerne le bailliage de Nancy¹. Les cahiers de paroisses ont été retrouvés lors de la réintégration des archives de la Cour d'appel, du moins soixante-dix-sept d'entre eux sur

1. *Cahiers de doléances des bailliages des généralités de Metz et de Nancy pour les États généraux de 1789* ; 1^{re} série : Département de Meurthe-et-Moselle ; t. IV : *Cahiers du bailliage de Nancy*. Paris, Leroux, 1934, in-8°, XLIV-514 p., 1 carte.

quatre-vingts ; deux autres ayant été imprimés antérieurement (dont celui de Nancy que l'auteur n'a pas repris, on ne sait pour quelle raison), le déficit se réduit à l'unité. Il manque, en outre, les cahiers de la noblesse et du clergé. Quant aux communautés de Nancy, l'auteur pense qu'elles n'ont pas rédigé leurs doléances. Les cahiers de paroisses ont été groupés en trois séries. La première, qui en comprend trente-trois, réunit ceux qui se ramènent à des cahiers types rédigés soit par des hommes de loi, soit, plus rarement, par des curés ; elle est subdivisée en onze sections ; aucun n'a eu, par conséquent, de rayonnement bien étendu. La seconde série réunit douze cahiers d'inspiration complexe ; la troisième, trente-trois, qui sont originaux et sans imitateurs ; les griefs locaux y tiennent presque toute la place, à l'exclusion notamment de vœux politiques et constitutionnels. Ce travail critique est bien fait et toutes les publications de cahiers devraient en avoir un semblable comme point de départ. Par ailleurs, les renseignements fournis sur les paroisses ne sont pas très étendus et l'annotation est maigre. Il manque aussi un index des matières qui permet seul de consulter commodément un tel recueil.

Les doléances des villages de ce bailliage ne diffèrent pas de celles des autres parties de la Lorraine qui ont été publiées déjà et qui font de cette province la plus avancée à cet égard. Par rapport à beaucoup d'autres régions du royaume, le particularisme y est plus accusé par le souvenir de la réunion récente et du gouvernement ducal auquel on se réfère naturellement pour critiquer l'administration royale. Pour ce qui concerne les griefs ruraux, l'auteur en a donné un résumé trop bref et peu pénétrant, faute, semble-t-il, de bien connaître la communauté paysanne. Il représente, avec quelque insistance, que ses documents ne sont pas d'un accent révolutionnaire. C'est l'ordinaire. Il n'en est pas moins vrai qu'on y retrouve, comme dans le reste de la Lorraine, les traces très nettes d'un violent antagonisme entre le paysan et le seigneur, et du mécontentement profond suscité par les atteintes portées aux usages, notamment par les édits de triage et de clôture, et de partage des communaux. Il faut observer, en outre, comme M. Godfrin lui-même, que la pression seigneuriale n'a pas laissé de s'exercer et que, par conséquent, on peut tenir pour assuré que les paysans n'ont pas dit tout ce qu'ils pensaient.

Pour en terminer avec les cahiers, disons tout de suite que M. M. JUSSELIN, dont le répertoire des cahiers d'Eure-et-Loir, auquel un rappel a été consacré ci-dessus, s'était trouvé obligé de constater quelques lacunes, vient de publier une substantielle brochure où il reproduit le cahier retrouvé de Saint-Germain-lès-Alluyes¹. L'auteur en est le frère du conventionnel Bourgeois ; il l'avait rédigé pour les paysans d'Alluyes où il était procureur fiscal du baron de Montboisier ; mais ils le lui laissèrent pour compte et il réussit seulement à le faire adopter dans la paroisse voisine. M. Jusselin a retrouvé des papiers provenant de Bourgeois ; il a pu ainsi retracer sa biographie et

1. *Recherches sur les cahiers de 1789 en Eure-et-Loir ; paroisse de Saint-Germain-lès-Alluyes ; cahiers de curés*. Châteaudun, Société dunoise, 1934, in-8°, 69 p.

publier quelques lettres savoureuses où l'on rencontre notamment un récit de la Grande Peur à Brou, d'autant plus précieux que les documents relatifs au Dunois et au pays chartrain manquaient absolument. Comme Bourgeois était maçon, M. Jusselin a été amené à envisager le rôle des loges dans la préparation des États généraux et il annonce un travail étendu sur la question. Constatons pour le moment que Bourgeois n'a pas conseillé une attitude bien agressive, car son cahier admet le vote par ordre si les nobles et le clergé consentent à payer « au moins les impôts généraux ». Les curés ont fourni cinq documents. Trois sont des réponses aux lettres envoyées à leurs collègues par les curés d'Orléans pour indiquer leurs intentions et notamment leur adhésion à l'égalité fiscale ; l'un de leurs correspondants la rejette. Des deux autres, l'un répond à l'adresse de Limon, agent du duc d'Orléans, aux curés du Soissonnais, l'autre défend les paysans de Varize qui ont refusé d'accepter le cahier que les juges seigneuriaux avaient essayé de leur imposer. Comme les curés ont joué un rôle important dans les élections et que leurs cahiers sont rares, la publication de M. Jusselin, de ce chef aussi, est la bienvenue.

La Commission d'histoire économique de la Révolution a également publié le recueil que je lui ai présenté, avec une introduction, de documents extraits principalement de la sous-série F¹⁰ des Archives nationales et qui concernent le mouvement rural pendant la Révolution, principalement en l'an II ; il en a été rendu compte dans cette revue¹. On sait que la Commission publie maintenant des *Mémoires et documents* en fascicules séparés ; deux d'entre eux, ceux de MM. LÉVY-BRUHL et CALVET, affectent le même caractère que le volume dont il vient d'être question ; le second est mentionné plus loin avec celui de M. DEPOS.

Les « Classiques de la Révolution », collection fondée par Albert Mathiez avec le concours de la librairie Armand Colin, n'a pas le passé ni les ressources de la précédente. Au moment où son créateur disparaissait prématurément, le quatrième volume, la Correspondance du marquis de Ferrières, publiée par M. Henri Carré, venait s'ajouter à l'édition que M. H. Sée avait donnée du Voyage en France d'A. Young.

Invité à continuer l'entreprise de Mathiez, il m'a fallu quelque temps pour retrouver les traces de ses projets et gagner de nouveaux collaborateurs. Sur la liste de Mathiez figurait *La loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français* ; M. GASTON-MARTIN a bien voulu accepter de rééditer cet écrit de Volney². L'œuvre n'est pas volumineuse, mais M. Gaston-Martin l'a fait précéder par une biographie de l'auteur, à laquelle il travaillait depuis longtemps, et par une étude sur l'éthique de Volney et sur l'influence exercée par son Caté-

1. *Questions agraires au temps de la Terreur*. Strasbourg, Lenig (en vente chez Leroux), 1932, in-8°, 256 p. ; voir t. CLXX, p. 308.

2. *Constantin-François Volney. La loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français. Édition complète et critique (textes de 1793 et de 1826)*. Paris, A. Colin, 1934, in-8°, VIII-161 p. ; prix : 20 fr.

chisme ; en outre, il a commenté le texte, article par article. On n'avancera pas que le texte de Volney soit d'une lecture nourrissante pour les philosophes d'aujourd'hui, non plus qu'attrayante pour les esprits en quête de divertissement. Pour qui veut se familiariser avec les idées courantes de la bourgeoisie révolutionnaire, il n'en est pas moins d'importance et, au surplus, on se délassera à lire les pages que M. Gaston-Martin lui a consacrées.

En ajoutant la Correspondance de Ferrières au Voyage de Young, Mathiez avait marqué son intention d'ajouter des inédits aux « classiques ». Informé que M^{lle} Alma SÖDERHJELM, professeur à l'Université suédoise d'Abo, avait été admise par M^{me} la comtesse Nordenfalk à examiner et à photographier au château de Löfstad la correspondance de la reine Marie-Antoinette et de Barnave, j'ai donc été heureux de lui en proposer la publication¹. On sait que Heidenstam en avait donné des extraits dans la *Revue de Paris* en 1912, puis en volume l'année suivante, mais de manière si malheureuse (d'une année à l'autre, il avait donné du même texte des reproductions différentes) et avec des commentaires ou des annotations si fâcheuses qu'on avait taxé de faux, sinon lui-même, du moins ses documents, et que M. Michon, dans son livre sur Dupont, n'avait pas jugé possible, et avec raison, d'en faire état. L'introduction de M^{lle} Söderhjelm démontre péremptoirement que les arguments formulés contre l'authenticité s'évanouissent dès que le texte est rétabli dans son intégrité ; en outre, les originaux ayant été transportés à la légation de Suède à Paris, MM. A. de Boüard, G. Bourgin et R. Anchel, dont la compétence est incontestée, ont bien voulu procéder à une expertise graphologique qui n'a laissé aucun doute. Elle a confirmé aussi l'hypothèse qui attribuait au comte de Jarjayes le rôle d'intermédiaire entre la reine et Barnave ; l'existence de cet intermédiaire est indiquée par les lettres même de Marie-Antoinette, qui le désignent plus d'une fois par l'initiale J. ; elles indiquent également que la personne en question écrivait les réponses sous la dictée de Barnave ; comparée aux documents conservés au ministère de la Guerre et qui proviennent de Jarjayes, l'écriture de ces réponses a été identifiée sans réserve. Les historiens de la Révolution pourront désormais utiliser en toute sécurité une source de premier ordre qui procure de nouvelles lumières sur la politique de la reine comme sur la pensée et les sentiments de Barnave, et qui permettra d'écrire à nouveau un chapitre de l'histoire du parti feuillant.

Par ailleurs, plusieurs correspondances relatives aux assemblées révolutionnaires ont aussi vu le jour. MM. A. FUGIER et J. MAUBOURGUET ont publié treize lettres qui vont du 13 juin 1789 au 3 janvier 1790² : huit de M^{me} de Molènes à son beau-frère, maire de Domme, en Périgord, une de Jacques de Molènes à son frère et quatre du constituant Antoine Durand.

1. *Marie-Antoinette et Barnave. Correspondance secrète, juillet 1791-janvier 1792*. Première édition complète d'après les originaux. Paris, A. Colin, 1934, in-8°, ix-257 p. ; prix : 30 fr.

2. *Lettres de Versailles sur les États généraux*. Blois, J. de Grandpré et C^{ie}, 1933, in-8°, 34 p.

Celles de la première, ardemment favorable au Tiers, sont fort curieuses. M. P. VAILLANDET a commencé l'édition de la correspondance des députés d'Avignon ; le volume comporte des études biographiques originales¹ ; outre les lettres officielles, on y lira des lettres familières intéressantes. M. P. NICOLLE a reproduit la correspondance reçue par le conventionnel Fourmy, qui a trait surtout à la vie locale dans l'Orne², et M. P. CARON les lettres du conventionnel Moreau aux Jacobins de Chalon-sur-Saône ; elles s'arrêtent malheureusement au 4 juin 1793, mais mettent bien en lumière l'évolution d'un républicain sincère, modéré et girondin, qui n'en vote pas moins la mort du roi et qui, après la révolution du 31 mai, conseille de se résigner au fait accompli pour ne pas aggraver la situation de la France révolutionnaire³.

Les mémoires ont toujours même vogue, mais ceux qui concernent la Révolution ne sont pas de première grandeur. Le comte d'Angivillier, directeur général des bâtiments à partir de 1774, en a laissé en forme de remarques sur ceux de Marmontel parus en 1804⁴. M. L. BOBÉ les a édités. Ils sont surtout copieux pour l'Ancien Régime : il défend Rousseau, attaque Diderot et Condorcet, loue Buffon ; surtout, il prend le parti de Turgot contre Necker, qui est sa bête noire. Mme de Staël, « son odieuse fille », est aussi fort maltraitée. Arrivé à 1789, il se montre aussitôt contre-révolutionnaire radical, ne veut même pas reconnaître l'attaque des privilèges contre le pouvoir royal et met la catastrophe au compte de Necker. On trouvera çà et là quelques indications curieuses sur les événements jusqu'à son départ définitif pour l'étranger en juin 1790 ; le récit est également intéressant pour la vie de l'émigration ; on en dira autant de l'introduction bibliographique de M. Bobé.

Louis Richaud était, comme son père, un ancien négociant qui vivait de ses rentes à Toulon en 1789. Ne souffrant pas de l'Ancien Régime, ils suivaient pourtant avec sympathie le mouvement philosophique et ne refusèrent pas leur concours lors des premières élections municipales ; le père fut notable, puis officier municipal, mais donna sa démission le 21 juin 1791. Lors de la révolte de 1793, ils reprirent des fonctions ; le père fut fusillé le 21 décembre ; son fils, sauvé par les Anglais, rentra en l'an III et, reparti après le 18 fructidor, fut amnistié en l'an XI. Il mit ses souvenirs par écrit, en s'aidant de journaux, après la paix d'Amiens, puis à la fin de 1803 et au début de 1804 ; en 1809, il reprit son texte et le modifia légèrement. MM. R. BUSQUET, B. ROBERTY et A. J. PARÈS, qui l'ont publié avec une parfaite

1. *Correspondance des députés d'Avignon près l'Assemblée nationale* ; 1^{re} partie : *Juin-août 1790*. Avignon, Musée Calvet, 1933, in-8°, 102 p.

2. *Correspondance reçue par le représentant du peuple Fourmy, député de l'Orne à la Convention* (Bulletin du Comité départemental [de l'Orne] des documents économiques de la Révolution, 1932 et 1933).

3. *La Révolution française*, janvier-mars 1933.

4. *Mémoires de Charles-Claude Flahaut, comte de La Billarderie d'Angivillier ; notes sur les mémoires de Marmontel*. Copenhague, Levis et Munksgaard, 1933, in-8°, xxxv-219 p.

méthode¹ et à l'introduction desquels j'emprunte ces renseignements, estiment qu'il est le plus exact des mémorialistes toulonnais de la rébellion ; ses erreurs sont peu graves et jamais tendancieuses ; mais il n'en ménage pas moins des omissions systématiques et ne dit rien de ce qui s'est passé dans les assemblées où il figurait avec son père. Ses mémoires ne présentent donc pas l'intérêt qu'on croirait. Il fulmine contre les Anglais, comme on pense, et s'applique à dégager ses concitoyens de tout appel à l'étranger en rejetant toute la responsabilité sur les Marseillais. Lui aussi donne des renseignements sur la vie de l'émigration.

Avec Louis Debost, dont le journal est présenté par M. G. LENOTRE², nous sommes transportés dans les prisons de Bourg, de Pierre-Châtel et de Lyon. Ce personnage était procureur à Bourg ; il ne dit rien de sa conduite politique depuis 1789 et notamment de sa participation au mouvement fédéraliste ; il reconnaît seulement qu'il a été délégué pour porter l'acceptation de la constitution par ses concitoyens, qui, après avoir destitué la municipalité jacobine et expédié une colonne de gardes nationaux à Lons-le-Saulnier, essayaient de rentrer en grâce. Il fut arrêté avec son frère, le 2 octobre, et, grâce au silence qu'il garde sur ce qui précède, se pose en victime innocente. M. Lenotre n'a pas jugé à propos de remettre les choses au point et il a d'ailleurs annoté le récit à l'aide de l'ouvrage de Leduc. Debost ne fut pas mal traité à Bourg et à Pierre-Châtel. Le 12 novembre, dit-il, « mis à table à huit heures du soir, nous en sommes sortis à trois heures du matin » ; les femmes des prisonniers viennent les voir et vivent avec eux pendant plusieurs jours. La situation changea lorsqu'ils eurent été transférés à Lyon ; à la vérité, les conditions matérielles s'arrangèrent vite avec de l'argent et leurs femmes continuèrent à rester en rapport avec eux, mais ils étaient exposés à comparaître devant la commission Parein et à être guillotins. Quinze le furent en février 1794. Debost échappa, sans qu'on voie bien pourquoi, sinon peut-être qu'il sut plaider sa cause avec sang-froid. Ses souvenirs ne sont guère utiles que par la peinture fort vivante de la vie dans les prisons ; cependant, çà et là, il renseigne sur l'opinion et reconnaît, p. 59, qu'il existait « dans les citoyens de la commune (de Bourg) une telle confiance dans nos bourreaux que... », et, p. 310, que « Robespierre, par son hypocrisie, s'était encore fait quelques partisans parmi les gens de bien et que plusieurs regardaient sa mort comme un malheur public ».

Joseph Coulet, dont M. Pierre VAILLANDET a scruté le journal, nous amène à Avignon³. Le document n'est pas publié in extenso, la graphie

1. *Mémoires de Louis Richaud sur la révolte de Toulon et l'émigration*. Paris, Rieder, 1930, in-8°, xxiii-251 p.

2. *Les prisons de Bourg et de Lyon pendant la Terreur. Une agonie de soixante-quinze jours, août 1793-avril 1794. Journal inédit de Louis Debost*. Paris, Perrin, 1932, in-8°, viii-321 p.

3. *Le journal historique de la Révolution d'Avignon de Joseph Coulet*. Avignon, Musée Calvet, 1931, in-8°, 25 p.

étant par trop défectueuse ; et c'est dommage, car le personnage était un pauvre ouvrier et ses réflexions constituent un témoignage fort rare et extrêmement précieux pour l'étude de la mentalité populaire. On ne peut pas lui demander de faits nouveaux sur l'histoire même régionale ; il est purement local, mais il donne nombre de détails sur la vie à Avignon et notamment sur la situation économique de 1789 à 1795.

Les émigrés ont fourni un contingent appréciable. Le marquis de Toustain, dont les mémoires sont publiés par M^{me} la marquise DE PERRY DE NIÉUIL¹, était sous-lieutenant de chasseurs à Metz quand il émigra le 30 septembre 1791, à l'âge de dix-sept ans, pour aller s'enrôler dans la légion de Mirabeau. Il fit campagne avec l'armée de Condé de 1793 à 1796, puis suivit en Russie M. de Vioménil, son oncle, et l'accompagna jusqu'en Sibérie, d'où ils revinrent en Courlande. En 1799, Vioménil alla prendre en Angleterre et à Jersey le commandement des troupes russes qui avaient évacué la Hollande. A son retour, il fut disgracié et quitta le service de Paul I^{er}, entraînant son neveu. Dès 1801, il passa au service du Portugal et, de nouveau, Toustain l'imita. Mais c'était le moment où finissait la guerre des Oranges et ils n'eurent pas à combattre. Lannes arriva comme ambassadeur et Toustain rapporte qu'il se montra furieux que Bonaparte se fût fait empereur. Quand l'armée de Junot eut occupé Lisbonne, Toustain demanda et obtint un passeport pour la France et y fut mis en surveillance, sa conscience, dit-il, ne lui permettant pas de reprendre du service. Il redevint militaire sous la Restauration ; après les Cent jours, il fut colonel du 45^e de ligne, et c'est à partir de ce moment que ses souvenirs deviennent d'intérêt capital. Mentionnons d'abord l'inspection du général Foy en 1819 : on imagine les sentiments de l'émigré en face du soldat impérial. Mais, surtout, il importera de lire tout ce qui a trait au séjour à Paris du 45^e, à sa marche vers La Rochelle où il fut envoyé en garnison en 1822 et à toute l'affaire des quatre sergents, y compris le procès où Toustain fut le témoin principal. On ne peut disconvenir que le volume ne soit plus important pour l'histoire du règne de Louis XVIII que pour la période précédente.

Les mémoires de l'abbé de Fabry, édités par M. Ernest D'HAUTERIVE², ne sont pas sans lien avec les précédents, car, ayant reculé devant les armées françaises de Belgique jusqu'à Bayreuth, l'auteur finit par échouer en Pologne où Vioménil le prit comme chapelain, en sorte qu'il fit aussi le voyage de Tobolsk ; Toustain parle d'ailleurs de lui. Revenu avec ses compatriotes, il les quitta à Grodno et s'attacha ensuite à l'évêque de Rennes jusqu'à sa rentrée en France après le concordat. Fabry était chanoine à Saint-Omer en 1789 et y menait une vie fort dissipée dans l'attente impatiente d'un évêché.

1. *Mémoires du marquis de Toustain, 1790-1823*. Paris, Plon, 1933, in-8°, II-427 p. ; prix : 25 fr.

2. *Mémoires de mon émigration*. Paris, Champion, 1933, in-8°, xvi-240 p. ; prix : 40 fr. (Publication de la Société de l'Histoire de France.)

Figurant aux États d'Artois, il joua un rôle pendant la période électorale de 1789 et se prononça ouvertement, dès l'abord, contre Necker et contre les novateurs. L'histoire de son émigration est instructive : il se rendit à Ypres le 1^{er} mai 1791 sans rencontrer aucun obstacle ; on ne voit même pas qu'il ait pris un passeport. A la fin d'août, il revint à Saint-Omer et toucha les arrérages de sa pension. Il repartit le 15 septembre sans plus de difficulté. Cependant, quand, en octobre 1802, il vint signer à Mayence l'adhésion au Concordat, il se donna comme déporté. Dès 1791, ces épreuves avaient fait de lui un prêtre édifiant. La plus grande partie de son récit est consacrée à la description de la société polonaise et russe.

Les souvenirs de la duchesse de Saulx-Tavannes, publiés par M. le marquis DE VALOUS, sont d'un caractère différent¹. Fille de Choiseul-Gouffier, elle avait épousé le comte de Tavannes, héritier du premier duc de Saulx. La famille du mari avait pris un grand relief en Bourgogne sous les derniers ducs et M. Roupnel l'a montrée se constituant au xviii^e siècle une grande fortune foncière dont il restait encore quelque chose à la fin de l'Ancien Régime : en 1790, le duc de Saulx avait un revenu de plus de 230,000 livres. Mais le comte de Tavannes n'était que sous-lieutenant, et sa femme ne se préoccupe guère de lui. Il alla rejoindre l'armée de Condé, tandis qu'elle s'installait à la cour de Catherine II. C'est, en émigration, une grande dame riche, dédaigneuse du menu fretin de l'exil, uniquement appliquée à nous parler de Choiseul, fort peu éblouie du reste par la cour de la tsarine. Promptement rentrée sous Bonaparte, elle se rallia sans difficulté au nouveau régime, récupéra ce qu'elle put de ses biens, fit rayer son mari de la liste des émigrés et le fit protéger par Talleyrand. Mais elle perdit successivement son mari, puis son fils unique, qui n'avait pas d'enfants, et alla se terrer dans le château de Lux, d'où elle ne sortit plus jusqu'à sa mort, survenue en 1861.

Enfin, M. Henri CARRÉ a étudié le journal d'un noble poitevin, le marquis Aymer de la Chevalerie, et en a dégagé l'intérêt historique². Cet émigré servit également à l'armée de Condé. Il donne des détails intéressants sur les menées royalistes à Landau en 1792, sur la campagne d'Alsace en 1793 et sur celle de 1796. Mais une bonne partie de son temps fut consacrée à des missions auprès des princes de l'Allemagne du Sud, principalement à Stuttgart. Malheureusement, le manuscrit n'est pas complet et on n'y trouve rien sur les premiers rapports de Condé et de Pichegru, comme on pouvait l'espérer. Il est un peu plus explicite concernant les relations avec Wickham. Les détails sont surtout abondants sur la vie mondaine de l'aristocratie allemande et sur les sentiments que nourrit le marquis à l'égard des différentes puissances coalisées : ils manquent singulièrement de tendresse.

1. *Mémoires de la duchesse de Saulx-Tavannes, 1791-1806*. Paris, Calmann-Lévy, 1934, in-8°, 179 p.

2. *Le Journal d'émigration de Louis, marquis Aymer de la Chevalerie*. Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1933, in-8°, 95 p. (extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*).

A l'émigration se rattachent les papiers de Calonne dont M. Christian DE PARREL vient de donner un premier choix¹. Ces documents furent séquestrés par le gouvernement anglais en 1803, après la mort de leur propriétaire, et se trouvent au British Museum. M. de Parrel a entrepris de les classer et promet de les publier intégralement. Ceux qu'il nous présente aujourd'hui ont déjà fait l'objet d'un compte-rendu dans cette Revue. Ils ont trait aux négociations financières du comte d'Artois pendant son séjour à Turin (les lettres relatives aux emprunts négociés à Gênes sont les plus curieux) et à celles que Calonne poursuivit ensuite en Allemagne au nom des princes en 1791 et 1792. Beaucoup auraient pu sans inconvénient être résumés ou ne fournir que des extraits. Il ne paraît pas douteux que les papiers de Calonne doivent en comprendre d'autres, d'intérêt politique plus grand encore, et ils auraient avantageusement occupé la place ainsi gagnée.

Ajoutons que M. André GAIN a terminé sa monumentale liste des émigrés, déportés et condamnés du département de la Moselle². Le dernier fascicule contient des additions et des corrections en nombre considérable. Dans sa conclusion, l'auteur évalue le nombre total à 4,000 au moins : il a compté 3,933 individus, mais il est certain que d'autres sont restés inconnus des administrations révolutionnaires. De ces 3,933, il faut déduire environ 700 déportés et 150 condamnés pour ramener les émigrés à 3,000, parmi lesquels les nobles comptent pour à peu près 18 pour 100, les ecclésiastiques pour un peu plus de 25 ; le reste est formé de roturiers, mais plus d'un huitième sont des militaires.

A l'histoire de l'émigration se rattache encore la publication par M. Louis CAPATTI³ d'analyses et d'extraits de la correspondance du consul de France à Nice, Le Seurre, pour la période qui va du début de la Révolution à l'invasion d'Anselme. Les menées des émigrants, les incidents que provoque leur présence, l'excitation qui en est résultée dans l'opinion française y apparaissent clairement. Le Seurre surveille les préparatifs militaires et renseigne à cet égard les autorités de la Provence. Une de ses lettres fournit en outre des renseignements précis sur la Grande Peur dans le Var.

Sur l'histoire de la France révolutionnaire, des observateurs étrangers ont aussi à nous apporter leur témoignage. M. Raffaele CIAMPINI a précisément découvert à la bibliothèque de Florence les bulletins que Philippe Mazzei adressa au roi de Pologne, de 1788 à 1791, et nous en promet la prochaine publication⁴. En attendant, il en a imprimé onze qui vont du 21 novembre

1. *Les papiers de Calonne* ; 1^{re} série : *Les finances des princes en 1790, 1797, 1792*. Cavaillon, Mistral, 1932, in-8°, xxii-270 p. ; prix : 15 fr. Voir notre t. CLXXXIII, p. 407.

2. *Liste des émigrés, déportés et condamnés du département de la Moselle* ; 6^e partie : *U-Z, suppléments, table alphabétique*. Metz, Les Arts graphiques, 1932, in-8°, p. 471-853.

3. *La Révolution française et le consul de France à Nice*. S. l. n. d. (impr. de l'Eclaireur de Nice), in-8°, 37 p.

4. *Un osservatore italiano della rivoluzione francese ; lettere inedite di Filippo Mazzei al re Stanislao Augusto di Polonia*. Firenze, Rinascimento del Libro, 1934, in-8°, 50 p.

1788 au 1^{er} juillet 1791. Écrits en italien, ils constituent un témoignage très vivant sur l'opinion révolutionnaire à laquelle Mazzei est pleinement sympathique ; on le voit en rapport avec La Fayette et Condorcet, en sorte qu'il a pu savoir bien des choses. On attend avec curiosité l'édition complète de ses rapports.

Il nous est parvenu, d'autre part, le tome XIII des papiers de Miranda, aujourd'hui conservés aux archives du Vénézuéla, à Caracas, et que publie M. Vicente DAVILA, directeur de ce dépôt¹. Ce volume commence par des documents relatifs au maréchal de camp Achille du Chastellet, qui se tua dans sa prison en l'an II ; il contient six lettres de Miranda, un nombre plus grand de missives à lui adressées de 1792 à 1808 et surtout celles que lui écrivirent ses amies et ses maîtresses. On retrouvera ici Petion, Brissot, Servan, Champagnieux, sans rencontrer de faits nouveaux. Sous le Directoire, des lettres de Lesage, frère du conventionnel, font connaître l'état d'esprit des militaires à la fin de l'an IV et en l'an V. Curieuses sont aussi celles de l'Anglais Christie en 1793 : il est certain que Miranda ne perdit jamais contact avec l'Angleterre et les États-Unis. Viennent enfin les lettres interceptées pendant la campagne de Belgique en 1792-1793 ; elles renseignent sur les émigrés, les Autrichiens et aussi sur le pays occupé et sur le plébiscite belge.

On est heureux d'annoncer que la Société de l'histoire de France, héritière de la Société d'histoire contemporaine, a donné une suite au tome I^{er} des *Actes du gouvernement révolutionnaire* d'Augustin COCHIN, paru en 1920, et promet un tome III et dernier qui mènera jusqu'au 9 thermidor². M. Michel de Bouard, qui s'est chargé du classement et de la revision des textes, s'est conformé à la méthode que l'auteur avait exposée dans l'introduction. L'objet, on se le rappelle sans doute, est de publier les actes généraux des comités et des commissions. Quand le premier volume parut, il n'a pas laissé de susciter quelques objections : plusieurs des documents retenus, par exemple ceux qui concernent les domaines nationaux, ne participent pas du caractère exceptionnel et provisoire du gouvernement révolutionnaire ; d'autre part, à raison même de ce caractère, il n'est pas possible de se faire une idée de ce dernier si l'on ne tient compte que des instructions générales, puisqu'il s'agissait avant tout de parer à des nécessités immédiates et qu'ainsi les autorités, investies d'une grande latitude d'appréciation ou s'arrogeant un pouvoir discrétionnaire, ont souvent cherché des solutions concrètes à des cas d'espèces. Mais Cochin le considérait d'une manière différente, comme une tentative systématique d'instaurer en France le collectivisme, et c'est en fonction de cette conception qu'il avait conçu son recueil. Tel qu'il est, on y trouvera réunis nombre de documents éparpillés dans les fonds des Archives natio-

1. *Archivo del General Miranda* ; t. XIII : *Revolucion francesa ; muerte del mariscal Duchastellet y Cartas 1792-1808*. Caracas, Archives de la nation, 1932, in-8°, xli-483 p.

2. *Les actes du gouvernement révolutionnaire, 23 août 1793-27 juillet 1794* ; t. II : 4 décembre 1793-31 mars 1794. Paris, Champion, 1934, in-8°, ii-550 p.

nales et départementales, en sorte qu'il constitue un instrument de travail indispensable.

L'activité des archivistes et des conservateurs des bibliothèques nous a procuré ces temps-ci quelques précieux instruments de travail. Un article de M. P.-A. LEMOISNE guidera les chercheurs au Cabinet des Estampes¹ et un autre de M. P. CARON dans le fonds du Comité de Sûreté générale aux Archives nationales². La circulaire ministérielle du 30 octobre 1931, attirant l'attention sur les origines du cadastre, nous a valu trois répertoires dont il sera question plus loin, mais dont les historiens de la Révolution pourront tirer profit, les documents fonciers du Consulat et de l'Empire se recommandant comme points de comparaison et fournissant des renseignements utiles à ceux qui étudient la vente des biens nationaux. M. A. J. PARÈS, archiviste de la ville de Toulon, a aussi publié un inventaire analytique et annoté des Délibérations du Conseil municipal de cette ville pour la période qui va de 1789 à 1804³. De son côté, M. G. SIX, professeur au lycée Condorcet, fait paraître un dictionnaire des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire où il a complété les états de service conservés aux archives de la Guerre par des recherches minutieuses d'état civil⁴. Il n'y a retenu que les officiers généraux employés au service de la France à l'exclusion des Cent-Jours. L'adjonction d'indications bibliographiques eût été la bienvenue, mais on se gardera d'exprimer à cet égard un regret, car le travail d'investigation, déjà énorme, en aurait été encore accru et les dimensions des volumes sensiblement grossies.

Il nous reste à signaler deux importantes publications documentaires qui concernent des pays où les armées de la Révolution ont étendu leur domination. La première concerne la République helvétique. Les Archives fédérales ont achevé dès 1905 une série en dix volumes in-4° sur l'histoire politique et sur le droit public du régime. En 1911, elles publièrent le premier tome d'une seconde série consacrée à la *Kulturgeschichte* que trois ou quatre suivront ; la table indispensable à sa consultation a paru il y a quelques années : elle est l'œuvre de M. Alfred RUFER, qui a repris la tâche laissée inachevée par J. Stückler, mort en 1910⁵. On rappelle que l'inventaire des archives de l'Helvétique comporte des analyses si précises et si détaillées qu'on peut

1. *Les collections historiques du Cabinet des Estampes* (Revue d'histoire moderne, novembre-décembre 1933).

2. *Le fonds du Comité de Sûreté générale* (La Révolution française, janvier-mars 1933).

3. *Ville de Toulon. Inventaire sommaire des archives communales postérieures à 1789. Délibérations du Conseil municipal, 1789-1804*. Toulon, Société nouvelle des imprimeries toulonnaises, 1932, in-8°, 176 p.

4. *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire, 1792-1814* ; t. I : A-J. Paris, G. Saffroy, 1934, in-8°, xi-614 p.

5. *Ämtliche Sammlung der Akten aus der Zeit der Helvetischen Republik, 1798-1803*, XI Band. Berne, Stämpfli, 1911, in-4°, 1,359 p. — *Register zu Band XI des Gesamtwerkes ; der Kulturhistorischen Serie*, t. I. Bâle, Birkhäuser, 1928.

estimer inutile de se reporter aux originaux. Le volume dont il est ici question a trait à la topographie et aux archives, aux divers éléments de la population, à l'administration communale et à l'assistance.

D'autre part, M. Joseph HANSEN a entrepris de rassembler les documents nombreux et divers qui permettront d'écrire à nouveau l'histoire des pays rhénans, ou du moins de partie d'entre eux, pendant la Révolution française¹. En principe, l'exploration porte sur la Prusse rhénane, mais les limites de cette dernière ont été dépassées de manière à l'étendre à Mayence. Essentiellement, ce sont les faits politiques qui sont visés ; néanmoins, la recherche porte aussi sur l'histoire des idées et de la société, comme on pouvait s'y attendre du moment qu'il s'agit d'évaluer la force de pénétration de l'influence française. Primitivement, trois volumes étaient prévus ; le premier remonte à 1780 et pousse jusqu'à la fin de 1791 ; mais la publication est si considérable que le second, au lieu de nous mener jusqu'en 1797, a dû s'arrêter à la fin de 1793. Aussi l'auteur a-t-il jugé bon, avec grande raison, de lui adjoindre un index des deux volumes parus. Ce deuxième volume est aussi muni d'une table qui faisait défaut dans le précédent. Les documents sont rangés dans l'ordre chronologique ; de temps à autre, une rubrique est consacrée au rappel des événements essentiels de la Révolution afin de faire état des récits qu'en ont donné les journaux locaux ; on pousse le scrupule jusqu'à publier in extenso tel acte des assemblées, comme le décret du 15 décembre. L'annotation, extrêmement abondante, contient en outre un grand nombre d'extraits de documents inédits ou déjà publiés et d'indications bibliographiques. En tête de chaque volume, une introduction étudie les sources. Ce sont, d'une part, les actes des gouvernements, les rapports des ministres impériaux, prussiens, wurtembergeois ; de l'autre, les journaux et revues, les correspondances et mémoires, l'auteur regrettant que les annales rédigées par les particuliers au moment même des événements n'aient été jusqu'ici découvertes qu'en très petit nombre. On lira avec une curiosité particulière tout ce qui concerne la presse, les loges et les illuminés (des listes en sont données, I, 41, 58). M. Hansen énonce la persuasion justifiée que son énorme recueil permettra de se faire une idée plus précise de l'opinion rhénane que par le moyen des auteurs qui ont écrit antérieurement sur les départements réunis, et on ne s'étonnera pas qu'il vise particulièrement les historiens français, par exemple M. Ph. Sagnac. En extraire la substance est une tâche de longue haleine qu'on ne peut entreprendre ici. Bornons-nous à résumer l'impression générale qu'il nous a laissée. La répercussion de la Révolution a été telle que les craintes d'un soulèvement général, en cas d'invasion française, exprimées par les contemporains hostiles à l'ordre nouveau dont les témoignages étaient déjà connus, paraissent entièrement justifiées.

1. *Quellen zur Geschichte des Rheinlandes im Zeitalter der französischen Revolution, 1780-1801* ; t. I : 1780-1791 ; t. II : 1792 und 1793. Bonn, Hanstein, 1931 et 1933, in-4°, 52*-1,095 p. et 91*-1,022 p.

D'autre part, cette invasion même, comme l'avait prévu Robespierre, a provoqué un revirement notoire par les charges que l'occupation militaire a entraînées et par la diffusion de l'assignat. Il n'est pas douteux que l'annexion à la France n'ait été souhaitée que par une minorité ; mais il ne le semble pas non plus qu'une république rhénane autonome aurait eu beaucoup de chance de s'acclimater grâce aux avantages sociaux du régime nouveau, si la guerre avait pu se terminer promptement et heureusement. L'auteur convient lui-même que le germanisme politique était inconnu aux Rhénans de ce temps-là.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — Citons d'abord les deux magnifiques volumes consacrés par MM. Philippe SAGNAC et Jean ROBQUET à la période révolutionnaire jusqu'à la fin de la Convention¹ et qu'un ou plusieurs autres doivent suivre, qui concerneront Napoléon Bonaparte. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une nouvelle histoire de la Révolution. Le texte se compose principalement d'extraits empruntés aux écrivains antérieurs et agencés de manière à former un récit suivi et articulé en chapitres ; néanmoins, outre une préface sur l'historiographie révolutionnaire et un *Avis au lecteur* qui, au début des pages réservées au gouvernement révolutionnaire, constitue un exposé critique des points de vue opposés qui continuent à en dominer l'étude, M. Sagnac a pris le parti de résumer en des pages inédites les résultats acquis sur plusieurs points — par exemple, l'état de l'Europe à la fin de 1792, le Comité de Salut public, la politique économique et sociale pendant la Terreur, le 9 thermidor. L'abondance, la variété et la nouveauté de l'illustration retiendront particulièrement l'attention du lecteur. M. Robiquet n'a pas seulement tiré bon parti des collections de Carnavalet, ainsi que des richesses du Cabinet des Estampes ; il a mis à contribution les musées de province et a obtenu des collections particulières la communication de plusieurs des plus belles images : un portrait de Marie-Antoinette et un autre de Robespierre, des bustes de Vergniaud et de Marat, l'André Chénier de Suvée, le Sieyès, le Saint-Just et le Barère de David. L'imagerie populaire en couleur et les caricatures étrangères se sont vu accorder une place importante. Par sa perfection technique et son éclat, le recueil est bien supérieur à ceux de Dayot, pourtant si riches.

Professeur d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, M. Sagnac y a constitué, avec le concours de plusieurs de ses collègues des Facultés des lettres et de droit, ainsi que de M. Mirkine-Guetzévitch, un *Centre d'études* où, en marge des cours, des spécialistes français et étrangers viennent exposer le résultat de leurs recherches. Une nouvelle revue, non périodique, destinée à recueillir leurs conférences, les *Cahiers de la Révolution française*², a ainsi

1. *La Révolution de 1789*. Paris, Les Éditions nationales, 1934, 2 vol. in-4°, 390 et 412 p. La table des gravures se trouve à la fin du tome II.

2. Librairie du Recueil Sirey.

pris naissance : deux numéros ont déjà paru, le premier consacré à des questions économiques, le second à la Suisse et au département du Léman ; nous y reviendrons plus loin.

Les *Annales historiques de la Révolution française* ont publié en janvier 1933 une brillante esquisse de Mathiez, où il a résumé à grands traits l'histoire de la Révolution et marqué fortement ses phases successives. D'autre part, deux essais de synthèse ont vu le jour aux États-Unis où l'histoire de la Révolution française conserve plus de fidèles que nulle part ailleurs, la Russie exceptée, dont malheureusement la langue ne nous permet pas de suivre de très près l'activité. M. Léo GERSHOY a embrassé toute la période qui va de la fin de l'Ancien Régime à la chute de l'Empire¹. Un sixième de son volume est consacré aux institutions monarchiques, au mouvement social et aux idées philosophiques du XVIII^e siècle, la moitié à la Révolution, le reste au régime napoléonien. Les bibliographies qui terminent le volume sont étendues et averties. Le récit est exact et bien équilibré ; l'influence de Mathiez y est sensible, bien que Danton et Robespierre soient dépeints avec plus de nuances, de réserves et de froideur. C'est un excellent manuel que les étudiants américains sont heureux de posséder. M. Crane BRINTON, lui, n'a pas traité du Consulat et de l'Empire et ne s'est pas occupé des origines de la crise ; au contraire de M. Gershoy, il ne s'est pas tourné uniquement vers la France et a consacré trois chapitres aux transformations de l'Europe sous l'influence des événements révolutionnaires². Mais son ouvrage se distingue surtout du précédent par l'économie et la conception d'ensemble. Les faits y sont réduits au minimum ; d'aucuns le trouveront même insuffisant à cet égard ; c'est autant de place gagnée pour exposer de temps à autre les thèses essentielles et souvent contradictoires sur les phases climatiques, les partis et leurs chefs ; pour y adjoindre aussi l'opinion, plus ou moins motivée, de l'auteur ; en ce sens, ce livre pourra compléter utilement le précédent ; il ne le remplacera pas, au moins pour un étudiant. D'autre part, M. Brinton a construit une explication de la Révolution, ou du moins du jacobinisme ; il l'avait déjà exposée dans son étude sur les sociétés populaires³ et on s'explique ainsi que la Convention jusqu'au 9 thermidor absorbe, à elle seule, trois chapitres. Cette explication assimile le jacobinisme à une religion (une des trois religions du monde moderne, les deux autres étant le calvinisme et le marxisme) et considère Robespierre comme un chef religieux (un chef de second ordre, car ce n'était pas un homme d'action). Comparer l'exaltation révolutionnaire au fanatisme religieux, ce n'est pas une trouvaille ; ce qui

1. *The french Revolution and Napoléon*. New-York, Crofts, 1933, in-8°, 576 p., 1 carte ; prix : 5 dollars.

2. *A decade of revolution, 1789-1799*. New-York et Londres, Harper and brothers, 1934, in-8°, xi-330 p., 58 illustrations (collection *The rise of modern Europe*, publiée par W. L. Langer, t. XII) ; prix : 15 s.

3. *The Jacobins*, 1930. Noir t. CLXIX, p. 125.

profiterait à la sociologie et à la psychologie collective, ce serait de caractériser et de classer les faits qui rendraient compte de la ressemblance ; on ne trouverait rien de semblable au cours de ces pages et on ne saurait s'en étonner, car le dessin général de l'œuvre ne s'y prêtait pas. En tenant la thèse pour valable à priori, il resterait toujours que, chez les sectateurs d'un mouvement religieux nouveau comme chez les partisans d'une révolution politique et surtout sociale, les sentiments s'exaspèrent à proportion de la résistance qu'ils rencontrent et de l'idée qu'ils s'en forment. Aussi se trouve-t-on fondé à observer que M. Brinton tient fort peu de compte de la contre-révolution ; il ne met pas en lumière l'importance capitale de la fuite du roi, de la déclaration de Pillnitz, des troubles intérieurs. Admettons avec lui que des révolutionnaires se soient grossièrement exagéré le danger qu'ils couraient : la question reste pourtant de savoir s'ils y croyaient. Mais, dans l'affirmative, il ne serait plus possible de ramener exclusivement la terreur à la nécessité interne qui pousse, à ce qu'il paraît, tout mouvement religieux ou soi-disant tel. En définitive, le point de vue de M. Brinton n'est pas sans analogie avec celui de Taine. Sans doute ne voit-il pas les jacobins et les sans-culottes sous l'aspect d'une foule criminelle, mais il attache peu d'importance aux faits politiques, économiques et sociaux dont l'influence a dominé leur action, pour ne l'attribuer qu'à un fait « religieux » abstraitement conçu. Ce n'est pas assez dire que l'historien pur n'y trouve pas son compte ; la sociologie, dont l'avenir m'est cher, ne s'en trouve pas mieux, car ce qu'elle demande à l'histoire c'est une provision d'observations concrètes.

Miss Beatrice Fry Hyslop, ayant étudié les cahiers de doléances comme nous l'avons dit plus haut, a essayé de définir le « nationalisme » français en 1789 d'après les cahiers de bailliage¹. Ce nationalisme français, à son avis, comporte les éléments suivants : 1^o la nationalité, soit le territoire, la race, la religion, les coutumes et la tradition ; 2^o la démocratie ; 3^o l'étatisme ; 4^o le patriotisme, c'est-à-dire le loyalisme à l'égard du roi et de la nation, et divers sentiments accessoires, comme le gallicanisme, le protectionnisme, etc. Ces définitions et ces dénominations éveillent aussitôt l'inquiétude. En l'espèce, le mot *nationalisme* est un anachronisme ; Littré ne le connaît pas et les Français ne l'emploient que depuis l'affaire Dreyfus ; ils se contentaient jusque-là de *patriotisme* et de *sentiment national* ; l'expression nouvelle n'a pas remplacé les anciennes et désigne seulement une certaine manière, très contestée, de les utiliser politiquement. Le dénombrement des éléments du nationalisme prête aussi à l'objection. Il est dit, à la page 29, que les Français se regardent « comme une unité raciale, possédant un langage commun, influencée par une religion commune et de communes traditions et, par-dessus tout, caractérisé par un esprit français distinct ». Puisqu'il

1. *French nationalism 1789 according to the general Cahiers*. New-York, Columbia University Press, 1934, in-8°, xix-343 p., 2 cartes ; prix : 3 d. 75.

s'agit des origines du patriotisme révolutionnaire, il est clair que la définition est discutable ; même aujourd'hui, les Français ne se regardent nullement comme une « race » ; pour la Révolution française, une « nation » est fondée sur la libre adhésion de ses membres ; l'unité religieuse n'est pas nécessaire ; la linguistique même n'est pas indispensable. Et s'il ne s'agit pas du patriotisme révolutionnaire, que viennent faire la démocratie et l'étatisme ? De bons Français aujourd'hui ne sont pas démocrates, et le nombre de ceux qui sont hostiles à l'étatisme est bien supérieur encore. Quant à faire du « patriotisme » un élément du « nationalisme », pour les raisons dessus dites, il y a de quoi faire perdre à un Français son... latin. Abrégeons et considérons les rubriques de Miss B. Hyslop comme un questionnaire : que contiennent les cahiers de bailliage sur la notion de territoire national, sur celle de race, sur l'unité de langue et de religion, etc. ? Ainsi compris, son dépouillement est utile. Elle y a d'ailleurs joint l'examen des obstacles à l'unité nationale : le régionalisme provincial et l'esprit de caste. En outre, elle a étudié la répartition géographique des résultats obtenus et les a reportés sur une carte, d'où il résulte que le « nationalisme », tel qu'elle l'a défini, est surtout ardent dans la région parisienne, mitigé dans une zone concentrique, et absent ou tout au moins dépouillé de ses éléments révolutionnaires dans beaucoup de provinces frontières. On fera observer que les cahiers de bailliage ne peuvent toutefois procurer une idée complète de ce qu'auraient pu répondre les Français de 1789 au questionnaire de l'auteur, car, en les rédigeant, ils ne pouvaient guère se préoccuper de plusieurs de ses articles. Par exemple, leur silence sur le caractère sacré du territoire ne prouve aucunement qu'il leur fût indifférent et ils le montreront bien. Ainsi l'examen de Miss B. Hyslop, si utile qu'il soit, ne permet pas de définir, dans toute son intégrité, le sentiment national des Français de ce temps. Tels quels, les traits dégagés suffisent néanmoins par la comparaison avec les cahiers des états généraux antérieurs, notamment de ceux de 1614, à mettre en lumière le progrès de la conscience nationale. Quant à la marche de l'enquête et à la structure de l'exposé, j'estime qu'il eût mieux valu procéder de manière historique et non systématique : on se fût demandé par exemple quelles notions, dans les cahiers, se rattachent à l'ancienne histoire de la France, et ensuite quelles autres manifestent un besoin de fortifier les liens de la communauté nationale ; on aurait été conduit à distinguer les différents ordres et on aurait sans doute constaté que la nécessité d'une action de masse pour détruire les privilèges, les besoins économiques, le désir de réaliser l'uniformité administrative qui flattait l'intelligence autant peut-être qu'il répondait à l'utilité, ont puissamment contribué à fortifier le patriotisme et parallèlement à susciter la Révolution.

Avant de passer aux études de portée moins générale, on nous permettra maintenant de signaler l'ouvrage que M. Bernhard Hoefft a consacré à

Ranke considéré du point de vue de son attitude à l'égard de la Révolution¹. Il a diligemment analysé toutes les œuvres où l'illustre historien a exposé ses vues et les a conférées avec celles de son disciple, von Sybel. Né en 1795, Ranke, après 1815, a été un moment sympathique au mouvement libéral et aurait pu, de ce chef, envisager avec sympathie l'effort de la voisine de l'ouest. Mais il se résigna très tôt au conformisme prussien et s'appliqua dès lors à marquer l'opposition entre la démarche de la pensée française et le traditionalisme de son pays. Finalement, l'érection de l'empire en 1871 lui parut marquer l'écrasement définitif du mouvement révolutionnaire inauguré en 1789 et dont l'Allemagne serait définitivement préservée grâce aux Hohenzollern. On ne songe pas à contester la sincérité de Ranke ; il est pourtant vrai que sa conversion à l'orthodoxie lui valut honneurs et profits et l'on est bien en droit d'admirer ce magnifique exemple d'adaptation sociale. Quant au mémoire de M^{lle} Fanny HESS, sur Albert Sorel, il est consciencieux, mais ne dépasse pas le niveau d'un honnête travail scolaire².

Sur la première période de la Révolution, je mentionne pour mémoire mon livre sur la Grande Peur dont il a été parlé déjà³. Descendant un peu le cours du temps, nous arrivons à l'affaire Favras sur laquelle M. Édouard CLERAY a écrit un livre attachant⁴, ayant retrouvé le dossier du Châtelet au ministère de la Justice, d'où il a passé, depuis, aux Archives nationales ; malheureusement, il y manque une pièce, probablement parce que le nom de Monsieur y figurait, et la fameuse confession de Favras à Talon dont on prétend qu'elle assura plus tard la fortune de M^{me} du Cayla, fille de ce dernier, ne s'y retrouve pas non plus, cela va de soi. A ce dossier, l'auteur a joint quelques documents inédits provenant d'archives privées. Tout compte fait, le témoignage décisif manque toujours et on s'est tellement appliqué à l'éliminer que, fort probablement, il n'en existe plus : on est allé jusqu'à détruire, dans le manuscrit des mémoires de Thiébaud, deux pages qui étaient sans doute accusatrices. M. Cleray n'a pu que mettre en lumière les indices qui, moralement, ne laissent point de doute sur la culpabilité de Monsieur. Mais ce qui reste obscur, c'est son dessein et aussi l'arrière-pensée de La Fayette. C'est aussi à la fin de 1789 que se place la fondation du club des Jacobins. M. H. LEMOINE, archiviste de Seine-et-Oise, a trouvé dans les papiers de Kersaint, conservés dans son dépôt, un document qui en éclaire les circonstances d'un jour tout nouveau⁵. C'est un exposé de Kersaint lui-

1. *Ranke's Stellungnahme zur französischen Revolution*. Greifswald, Hans Adler ; E. Pauzig et C^{ie}, successeurs, s. d., in-8°, 380 p.

2. *Albert Sorel als Historiker*. Iéna, Frommannsche Buchhandlung (Walter Biedermann), 1932, in-8°, 64 p.

3. *La Grande Peur de 1789*. Paris, A. Colin, 1932, in-8°, 269 p. Voir t. CLII, p. 307.

4. *L'affaire Favras (d'après des documents inédits), 1789-1790*. Paris, Les Éditions des Portiques, s. d. (1932), in-8°, 187 p., illustrations.

5. *L'origine du club des Jacobins d'après un document nouveau (La Révolution française, janvier-mars 1934)*.

même recommandant la création de la société et accompagné d'un projet de règlement, en vingt-sept articles, qui prévoit la création en province de groupes affiliés. Le papier porte la date du 15 novembre 1789 et il fut revêtu, le 18 décembre, de l'adhésion signée de dix-sept citoyens, dont le duc d'Anguillon, Alexandre de Lameth, du Port et Barnave. Il semble donc qu'on puisse fixer au 18 décembre la fondation des Jacobins et l'initiative de Kersaint établit un lien tangible entre eux et le club breton.

C'est encore aux premiers temps de l'Assemblée constituante que se rapporte l'ouvrage de M. Georges GARRIGUES sur les districts parisiens¹. Des documents relatifs à l'histoire propre de la capitale, il ne reste que des débris épars et c'est toujours une entreprise méritoire de chercher à les rassembler ; toutefois, M. Garrigues a diminué le résultat de son effort en négligeant de dresser un index, faute de quoi son livre ne sera pas l'instrument de travail qu'il aurait pu devenir. L'organisation des districts, leur rôle dans la mise en vente des biens nationaux (ce sont eux qui ont élu les commissaires aux estimations) et dans la préparation de la Fédération, leurs services administratifs, notamment dans le domaine des subsistances et de l'assistance, sont étudiés solidement. Leur tendance à l'autonomie et au gouvernement direct est assez bien mise en lumière ; ils réclament la police, interviennent dans la préparation du régime municipal définitif, luttent contre le Châtelet pour défendre, par exemple, Marat et Danton. Il faut pourtant avouer que leur rôle dans l'histoire générale n'apparaît pas assez nettement ; d'une part, l'auteur n'a pas posé en face d'eux la Commune, en sorte que l'originalité de leur action ne ressort pas suffisamment ; de l'autre, il n'a fait qu'indiquer en passant des questions d'un intérêt capital : La Fayette, en organisant des gardes soldées, est visiblement en opposition avec les districts qui entendaient conserver aux gardes nationaux leur caractère de milice populaire et aussi garder sur eux la haute main. Bailly, au contraire, se serait appuyé sur les districts ; cette divergence méritait d'être éclaircie ; on nous représente aussi les comités des districts comme composés de bourgeois, et il semble que ces comités ont exercé dans leurs circonscriptions une influence prépondérante (c'était encore un point à examiner de près) ; on ne laisse pas d'être surpris que ces bourgeois aient suivi une politique aussi démocratique et ne se soient pas ralliés aux vues de La Fayette et de Bailly avec plus d'exactitude : le problème n'a pas été posé. De l'ensemble, on est porté à conclure que l'ardeur révolutionnaire était liée à un élan démocratique impétueux ; l'Assemblée constituante et, plus tard, le Comité de Salut public ont éteint la première en brisant le second et en imposant un régime purement représentatif et la dictature du pouvoir central ; on assiste également à une réorganisation spontanée de la foule révolutionnaire, après la ruine des institutions anciennes. Mais ces conséquences de grande portée ne semblent

1. *Les districts parisiens pendant la Révolution française*. Paris, Éditions Spes, s. d., in-8°, xxviii-255 p., 1 carte.

pas s'être imposées à la réflexion de l'auteur. On a l'impression que son œuvre aurait gagné, à tous égards, si elle avait eu le temps de mûrir autant que de se compléter.

Ajoutons qu'à l'ouvrage de Brette sur les édifices où siégèrent les assemblées, M. Ferdinand BOYER a donné un complément en décrivant les projets de construction de nouvelles salles¹. Les historiens de l'art trouveront dans son article des renseignements sur plusieurs architectes : Alexandre et Jacques Gisors, Charles Percier, Pierre Vignon.

De là, il nous faut avancer sans transition jusqu'aux massacres de septembre. M. Pierre CARON a passé au crible, en trois articles², les sources qui subsistent en ce qui concerne le rôle du Conseil général de la commune, de son Comité de surveillance et par conséquent de Marat, de Petion, Manuel et Santerre ; il en a montré clairement l'insuffisance et les lacunes, d'où il suit que l'hypothèse tendancieuse gardera toujours beau jeu. De cet examen minutieux, il ressort pourtant de manière incontestable qu'aucune preuve n'existe d'une organisation administrative des massacres ; que, ceux-ci commencés, l'opinion du Conseil a été plus flottante qu'on n'a dit, tandis que le Comité a été chargé à l'excès ; qu'enfin les autorités municipales ont été dominées par le mouvement collectif et n'ont pu exercer une action qu'à la condition de ne pas se mettre en contradiction avec lui. Il conviendrait, par conséquent, de reprendre l'histoire des massacres par une étude de la mentalité populaire. A mon avis, ils s'expliquent, comme en partie la Grande Peur, par l'idée du complot et de la collusion avec l'étranger, attribués, non sans raison d'ailleurs, aux ennemis de la Révolution. On voudrait espérer que M. Caron nous donnera un jour le livre que ses remarquables articles semblent annoncer. Ajoutons qu'il a consacré aussi une étude à la dénonciation des Girondins par Robespierre le 2 septembre au soir³ et publié les lettres de Loyseau et de Bonneville, envoyés en mission à Rouen, pendant le même mois⁴. A l'éclaircissement du problème de psychologie collective dont nous venons de parler, M. Gérard WALTER apporte une utile contribution⁵ en observant que, d'une prison à l'autre, et aussi d'un jour à l'autre, la mise en marche de l'attentat, la composition de la foule, les motifs qui l'excitent ont varié sensiblement ; dans son chapitre II, sur la chasse aux prêtres, il a esquissé la recherche des circonstances qui ont préludé au crime. Mais elle ne porte que sur deux sections et deux prisons, et il serait nécessaire de la pousser à fond en procédant, comme l'a fait M. Caron, au récolement critique de

1. *Les assemblées révolutionnaires à Paris. Projets de salles et architectes, 1789-1792* (extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de l'Art français*, 1933).

2. *La Commune de Paris et les massacres de septembre* (*La Révolution française*, janvier, avril et juillet 1932).

3. *Robespierre et la Gironde au 2 septembre 1792* (*La Révolution française*, avril 1932).

4. *La mission de Loyseau et de Bonneville à Rouen* (*La Révolution française*, juillet et octobre 1932).

5. *Les massacres de septembre, étude critique*. Paris, Payot, 1932, in-8°, 174 p.

tous les témoignages subsistants, ce que les dimensions et probablement les conditions de l'édition ne permettaient pas de faire. M. G. LENOTRE a également parlé des massacres dans son livre sur la maison des Carmes¹, mais sans apporter rien de nouveau, sauf le témoignage inédit d'un habitant de la place Saint-Sulpice, d'ailleurs précieux, car il confirme que la croyance au complot aristocratique était générale et que l'opinion s'est résignée à l'événement : « Il est triste d'en venir à de pareilles extrémités ; mais on dit qu'il vaut mieux tuer le diable qu'il nous tue. » Comme, dans le puits du jardin des Carmes, on trouva en 1867 des squelettes de femmes et d'enfants, ainsi que des débris de vaisselle et des ordures ménagères, M. Lenotre n'hésite pas à admettre que les massacreurs, ayant fait bombance avec les ressources du couvent, de compagnie avec des femmes et des enfants, n'ont pas hésité à supprimer de surcroît ces témoins, qui pouvaient être gênants. Une autre hypothèse, moins mélodramatique, pouvait pourtant être envisagée : c'est que ce puits abandonné a pu servir de dépotoir et que, la dissection s'opérant alors un peu partout et les étudiants en médecine se débarrassant des pièces anatomiques comme ils pouvaient, en les jetant à la Seine et à la voirie, il est bien possible qu'une partie des ossements humains en question n'aient pas d'autre origine². Comme les Carmes restèrent une prison pendant la Terreur, l'ouvrage intéresse également cette dernière période ; sur ce point, le récit a pour centre la famille de Soyecourt à laquelle appartenait une carmélite dont la *Vie*, publiée par un anonyme en 1851, a servi de source principale à l'auteur. Le récit dérive ainsi vers l'histoire de sa congrégation ; vers Clorivière, le jésuite qui contribua au salut de Limoëlan, un des auteurs de l'attentat de la machine infernale de l'an IX, ce qui ne nous permet pas de nous étonner qu'en l'an XII il ait été envoyé au Temple ; enfin, vers le conflit du pape et de l'empereur, où la carmélite fut compromise.

L'histoire de la Convention a inspiré également quelques travaux intéressants. M. P. CARON a rassemblé les données qui subsistent sur la société des « Défenseurs de la République³ », fondée par les fédérés à la fin de décembre 1792 ou au début de janvier 1793, et qui lui paraît avoir joué un rôle important dans les troubles des premiers mois de cette dernière année, notamment dans les journées des 9 et 10 mars. Une autre, portant à peu près le même nom, aurait été créée à une date antérieure, avant le 20 juin, prétendit-on, et aurait absorbé la seconde au début de l'an II. Outre les renseignements que M. Caron nous apporte, nous lui devons cette conclusion que nous sommes et serons toujours fort mal informés sur le fourmillement des sociétés populaires de Paris.

M. H. HOUBEN, directeur de l'Institut commercial de Maestricht, jadis

1. *La maison des Carmes*. Paris, Perrin, 1933, in-8°, 278 p.

2. Voir, sur ce point, le curieux article de M. Maurice GENTY, *Les dissections à Paris sous la Révolution et l'Empire*, dans *Le Progrès médical*, supplément illustré, 1934, n° 3.

3. Les « Défenseurs de la République » (*La Révolution française*, juillet 1933).

étudiant en Sorbonne et élève d'Aulard, a jugé possible de rouvrir le procès de Fabre d'Églantine et a conclu fermement à son innocence¹. Son livre, visiblement destiné au grand public, est dépourvu de références et il consacre plus du tiers de ses pages aux biographies des protagonistes de l'affaire de la Compagnie des Indes, nécessaires sans doute aux non-initiés, mais qui n'apprennent rien de neuf et qui auraient pu être abrégées pour céder la place à un appareil critique. On sait que Fabre prétendit avoir signé par surprise le faux décret et les comités paraissent l'en avoir cru d'abord, puisque, pendant un mois et demi, ils le laissèrent en liberté et continuèrent même de collaborer avec lui. Mathiez a expliqué que c'était la découverte chez Delaunay d'un projet annoté par Fabre qui leur avait ouvert les yeux et démontré sa culpabilité. L'argumentation de M. Houben porte essentiellement sur ces annotations de Fabre : Mathiez était d'avis qu'elles dénaturaient le décret antérieurement voté par la Convention pour régler la liquidation et qu'elles ouvraient la voie au faux, ce dernier d'ailleurs aggravant encore les concessions à la Compagnie ; M. Houben soutient, au contraire, qu'elles redressaient loyalement la rédaction de Delaunay et la remettait d'accord avec les décisions de la Convention : il me semble qu'il a raison, en sorte que Fabre ne se serait laissé acheter qu'ensuite, car, d'ajouter foi, comme M. Houben, à l'explication qu'il a présentée pour se disculper d'avoir signé le faux décret, je ne le crois pas possible ; en tout cas, les comités me paraissent justifiés à ne pas l'avoir cru. Dès lors, objectera-t-on, pourquoi ont-ils attendu si longtemps pour sévir ? C'est un problème dont je crains bien que le jeu politique donne seul la clef. Mais c'est une discussion qu'il faudra reprendre ailleurs, car elle serait longue. Sur l'acte d'accusation d'Amar, la déposition de Louis du Bas-Rhin et celle de Cambon, M. Houben a porté des jugements dont la sévérité me paraît au surplus légitime. Ajoutons qu'il écrit en notre langue avec une sûreté et une aisance qu'on pourrait donner en exemple.

Un autre épisode de la Terreur, le fameux voyage des 132 Nantais, a été raconté une fois de plus par M. Émile GABORY² d'après la relation de Villenave. Il a pensé renouveler le sujet en présentant l'affaire comme une conséquence naturelle de la guerre déclarée aux riches par une populace acharnée à les dépouiller. « Leur fortune fait leur crime. » Il est vrai que, parmi les 132, il y a des prêtres qui avaient rétracté leur serment, un serrurier, un trompette de ville, mais « ne furent-ils pas mêlés à leurs compagnons de route par une sorte d'hypocrisie défensive » ? Il faut pourtant observer que leur arrestation survint à la suite de la déroute d'Entrammes ; une pièce, citée p. 289, montre, et l'auteur l'écrit lui-même, bien que tardivement, « qu'on crut généralement au complot ». Que devient donc la thèse ? Quant à ceux qu'on jugea

1. *La liquidation de la Compagnie des Indes, 1793-1794*. Paris, Alcan, 1932, in-8°, 313 p. ; prix : 18 fr.

2. *Les bourgeois dans la tempête. Le voyage à Paris des Cent-trente-deux Nantais*. Paris, Perrin, 1933, in-8°, 308 p. ; prix : 18 fr.

suspects, étaient-ils tous exempts de l'être, pour une raison ou l'autre, que les sans-culottes appréciaient naturellement de toute autre façon que nous? Outre que beaucoup étaient nobles, anciens fonctionnaires de l'Ancien Régime, parents d'émigrés, les négociants ne devaient pas manquer d'être suspects d'accaparement, non toujours sans motif, puisqu'on trouva chez l'un 200,000 livres de tabac; enfin, le fédéralisme, qui ne faisait souvent que dissimuler le feuillantisme, avait trouvé beaucoup de partisans dans la grande bourgeoisie nantaise. En admettant que la guerre eût été déclarée aux riches, en tant que tels, la question serait encore de savoir si les assaillants étaient mûs par des instincts criminels ou si ce n'est pas la misère qui leur a rendu l'opulence odieuse. Bref, il y avait là l'occasion d'une belle enquête économique et sociale dont M. Gabory ne s'est pas soucié. On ne saurait d'ailleurs lui cacher que le ton agressif diffère étrangement de celui auquel, dans ses autres ouvrages, il nous avait habitués.

Arrivés au 9 thermidor, citons enfin le petit volume où M. Edmond SOREAU a brossé à grands traits un tableau de la France à la veille de la chute de Robespierre, à l'aide des ouvrages déjà publiés, mais aussi de documents inédits tirés des Archives nationales¹.

Pour la période thermidorienne, à part le travail de M. M. BOULOISEAU, sur les Comités de surveillance des arrondissements de Paris, en cours de publication dans les *Annales historiques de la Révolution française*², il ne nous est parvenu que l'essai tenté par M. Bernard DEVISMES pour soutenir une fois encore que Louis XVII n'est pas mort au Temple, et surtout pour expliquer l'attitude de Louis XVIII en cette affaire : le dauphin, à en croire l'auteur, aurait été le fils de Fersen. Qu'on l'ait cru à la cour et que Louis XVIII lui-même l'ait pensé, je l'admets volontiers, mais M. Devismes n'ajoute rien à ce que nous savions³.

Dans les derniers temps de sa vie, Albert MATHIEZ avait professé sur le Directoire des cours dont les cahiers ont été retrouvés et qui, d'ailleurs, avaient été sténographiés et dactylographiés; il en avait aussi publié plusieurs parties dans différentes revues; antérieurement, il en avait fait autant pour diverses études qui touchent à la même période. M. Jacques GODECHOT a repris les versions inédites pour établir un texte définitif, l'ajouter aux leçons imprimées et constituer finalement un volume plein d'aperçus et de suggestions où les auditeurs et les lecteurs de Mathiez retrouveront la sagacité, l'information et la vie qui excitaient leur admiration⁴. Il s'arrête au 18 fructidor et malheureusement n'aura pas de suite.

Par comparaison, le petit volume de M. Louis MADELIN paraît bien super-

1. *A la veille du 9 thermidor*. Paris, Les Belles-Lettres, s. d. (1933), in-8°, 93 p.

2. Juillet et septembre 1933; mai et décembre 1934.

3. *Le secret de Louis XVIII*. Paris, Paul Hartmann, s. d. (1933), in-8°, 155 p.

4. *Le Directoire, du 11 brumaire an IV au 18 fructidor an V, publié d'après les manuscrits de l'auteur*. Paris, A. Colin, 1934, in-8°, vii-390 p.; prix : 30 fr.

ficiel¹. L'auteur, d'ailleurs, rappelle que ce sont là des conférences et que, s'il les publie, c'est uniquement par égard pour les instances de ses auditeurs.

Quelques monographies viennent s'adjoindre à ces ouvrages généraux. M. Jacques GODECHOT apporte des renseignements très neufs sur la propagande royaliste aux armées et sur les mutineries militaires de l'an IV à l'an VI ; il y ajoute un nouvel examen de l'attitude de Moreau dans l'affaire des papiers de Klinglin² ; elle fut plus que suspecte et, si l'armée du Rhin a été fortement contaminée par le royalisme, son général doit en être tenu pour responsable. Sous Bonaparte, celle d'Italie demeura, au contraire, républicaine, mais son civisme fléchit aussi en l'an VI.

M. l'abbé Joseph LACOUTURE a étudié avec beaucoup de soin l'organisation royaliste dans le Sud-Ouest³. Elle eut deux centres principaux : Bordeaux, où un ancien habitant des Antilles, Dupont Constant, dont la vie antérieure reste un mystère, transforma en l'an V le Cercle du gouvernement en cet Institut philanthropique déjà étudié par M. Caudrillier ; et Toulouse, où Pourquery du Bourg recruta un comité parmi les anciens parlementaires. L'auteur a essayé de retrouver la trace de leur activité dans tous les départements du Sud-Ouest et de lui attribuer les troubles qui éclataient çà et là. Les résultats n'ont pas été négligeables, mais il semble qu'il ait exagéré la perfection de l'organisation et la densité du recrutement. Autrement, il serait malaisé de comprendre que l'insurrection de l'an VII n'ait pas eu plus de succès, en dépit des désaccords qui paraissent avoir nui aux efforts des chefs. De l'Aude, du Tarn, des Hautes-Pyrénées, les patriotes accoururent au secours de leurs frères de Toulouse, ce qu'ils n'auraient pas pu faire si leurs départements avaient été pareillement minés ; il est difficile de croire aussi que la région bordelaise se serait tenue tranquille si les campagnes avaient été prêtes à se soulever au point de n'attendre qu'un signal. Enfin, bien que les causes de mécontentement ne soient pas niables, il est probable que l'auteur en exagère aussi les effets, en se persuadant que les paysans regrettaient si généralement la royauté. L'insurrection de l'an VII est en rapport étroit, cela résulte des faits mêmes qu'il expose, avec la conscription : elle a commencé comme la guerre de Vendée. Malgré tout, on est bien loin de s'expliquer de manière satisfaisante comment elle a été déclenchée. Les prisonniers furent relâchés en grand nombre, mais il y eut pourtant des poursuites. Elles ne sont pas étudiées et les noms des condamnés, sauf erreur, ne sont même pas indiqués. La procédure aurait-elle disparu ? Sinon, il semble que les interrogatoires auraient dû fournir des lumières. Peut-être l'organi-

1. *La France du Directoire*. Paris, Plon, s. d., in-16, 252 p.

2. *La propagande royaliste aux armées sous le Directoire*. Paris, Mellottée, s. d., in-8°, 68 p. (Bibliothèque d'histoire révolutionnaire, fondée par A. Mathiez). Ces études ont paru dans les *Annales historiques de la Révolution française*, mai 1932 et juillet 1933.

3. *Le mouvement royaliste dans le Sud-Ouest, 1787-1800*. Hossegor, D. Chabas, 1932, in-8°, 353 p.

sation dans le Toulousain était-elle plus avancée : rien ne l'indique. Toutefois, on voit, p. 31, que, dans cette région, la noblesse « possédait la plupart des propriétés » ; ce pourrait être le nœud de l'affaire ; en 1788, les parlementaires de Pau firent descendre leurs colons et leurs pâtres pour les soutenir contre le pouvoir royal ; il est bien possible que les aristocrates de Toulouse aient aussi fait marcher leurs métayers en l'an VII. Mais la curiosité de M. Lacouture ne s'est pas étendue à ce côté social de la question. On ne voit pas non plus quel rôle a joué exactement le clergé réfractaire, s'il s'est borné à semer le mécontentement ou s'il était en rapport avec les chefs de la rébellion. En tout cas, l'agitation continua sous le Consulat et ne s'apaisa qu'après Marengo.

L'activité de la contre-révolution dans le Midi a aussi attiré l'attention de M. Marcel LECOQ, mais il ne s'est guère occupé que du camp de Jalès et s'est borné à romancer ce qu'il savait, sans aucune utilité pour l'histoire¹.

L'histoire constitutionnelle a profité de plusieurs contributions de juristes. M. Maurice DESLANDRES, traitant de toute la période qui va de 1789 à 1870, a consacré son premier volume à la Révolution et au Premier Empire². Il s'est efforcé d'introduire l'esprit historique dans son étude et conclut que nos constitutions sont le fruit des vicissitudes de notre histoire et des expériences que celles-ci nous ont imposées. Les juristes objecteront sans doute que les textes constitutionnels ne sont pas serrés d'assez près. Quant aux historiens, ils remarqueront que, les études de détail sur les différentes constitutions manquant assez souvent, la tâche était considérable ; et cependant, pour ce qui concerne la Révolution, la bibliographie n'est pas complète : il y manque notamment les articles de Mathiez sur « la Révolution française et la théorie de la dictature », parus dans la *Revue historique* en 1929, et sur la Constitution de 1793, imprimés dans les *Annales historiques de la Révolution française* de 1928. D'autre part, on contestera la délimitation du sujet. L'auteur s'est défendu de présenter « un système théorique, juridique » des constitutions, ce qui, du point de vue historique, est louable, si l'on entend par là un exposé critique, élaboré du point de vue d'une constitution idéale conçue par les juristes dans leur cabinet ; mais est-ce à dire que l'historien doive renoncer à tenir compte des conceptions théoriques des auteurs d'une constitution et à décrire le courant d'idées qui l'a inspirée en partie ? D'un autre côté, M. Deslandres a cru bon d'examiner comment les constitutions avaient été appliquées, ce qui pouvait se soutenir assurément, mais l'a conduit à résumer en fait toute l'histoire de France depuis 1789, y compris les guerres napoléoniennes, et de manière nécessairement superficielle.

Les constitutions de 1791 et de 1793 ont fait l'objet de trois thèses de droit

1. *La Contre-Révolution dans le Midi, 1790-1798*. Paris, Éditions de la Croisade, s. d., petit in-8°, 275 p.

2. *Histoire constitutionnelle de la France de 1789 à 1870* ; t. I : *De la fin de l'Ancien Régime à la chute de l'Empire, 1789-1815*. Paris, A. Colin, 1932, gr. in-8°, 794 p.

de valeur inégale. Celle de M. Pierre DUCLOS, bien qu'elle se dégage imparfaitement du plan juridique, intéressera les historiens parce qu'elle montre assez bien comment la notion de constitution a évolué dans l'esprit des membres de l'Assemblée nationale de 1789¹. A l'origine, la constitution leur apparaissait comme donnée par l'histoire : il s'agissait de la réformer ou de la rétablir ; le pouvoir du roi était aussi un fait et la nation n'avait pas à le créer, mais à le réglementer par un contrat conclu d'égal à égal, entre elle et Louis XVI. On a passé de là à une notion toute différente : celle d'une constitution fondée sur la souveraineté nationale et qui, non contente d'organiser les pouvoirs, les crée, sans en excepter celui du roi, devenu le premier fonctionnaire du peuple. Par ailleurs, la Déclaration des droits de l'homme, en les opposant à l'Ancien régime, ne les subordonnait pas moins, quant à l'étendue, à la réglementation législative, et, comme la Constitution fut fondée sur le principe représentatif, la toute-puissance des élus fut en fait substituée à celle du monarque. On trouvera profit à méditer cette étude. Celle de M. François GALY, relative à la constitution de l'an I², est loin d'avoir la même portée ; elle n'examine pas ses origines historiques et ignore même l'article de Mathiez ; en dépit de la similitude du titre, l'auteur ne se trouvait pas non plus en présence du même problème que M. Duclos, la notion de constitution ayant été fixée une fois pour toutes par l'Assemblée constituante, ce qui fait de son œuvre le prototype de toutes les constitutions modernes. Il s'est simplement proposé de rechercher ce que l'on entendait mettre dans celle de 1793. Pour cela, les projets que la Convention avait reçus, en réponse à son invitation, ont été recherchés : trois cents lui avaient été envoyés, dit-on ; vingt-cinq ont été retrouvés, dont M. Galy a classé les dispositions par ordre méthodique. M. Michel FRIDIEFF s'en est tenu au referendum pour en rechercher les origines, entendez qu'il a examiné où et quand cette méthode de consultation populaire avait été employée antérieurement³. Il l'a rencontrée au Moyen Âge et dans les colonies naissantes de l'Amérique anglaise. Il n'en a pas trouvé trace chez nos philosophes du XVIII^e siècle, mais, à les examiner, il a saisi l'occasion de parler d'eux assez longuement et notamment d'exposer, une fois de plus, la théorie de la volonté générale chez Rousseau. Finalement, il a vu reparaitre le referendum aux États-Unis, lors de l'élaboration des constitutions de quelques-uns d'entre eux et, Condorcet les ayant connues, il a conclu que ce dernier le leur ait emprunté pour le faire passer dans son projet. Le livre de M. Fridieff est suggestif, mais les origines purement historiques du referendum dans la

1. *La notion de constitution dans l'histoire de l'Assemblée constituante de 1789*. Paris, Dalloz, 1932, in-8°, 349 p.

2. *La notion de constitution dans les projets de 1793*. Paris, Albert Mecheleinck, 1932, in-8°, 197 p.

3. *Les origines du referendum dans la Constitution de 1793 (L'introduction du vote individuel)*. Paris, Presses universitaires, 1931, in-8°, 318 p.

constitution de 1793, c'est-à-dire les motifs concrets qui ont conduit Condorcet à la recommander, puis les Montagnards à en réduire considérablement l'application, n'y sont pas étudiées ; il ne semble même pas que l'auteur se soit avisé que c'était là aussi un problème qui se posait. Il n'en a pas moins montré clairement l'importance de la constitution de l'an I. Il n'y a pas de continuité historique, en Europe, entre le referendum des constitutions contemporaines et celui qu'on y a pratiqué çà et là au Moyen Age ; la filiation s'établit à partir de l'œuvre de la Convention. D'autre part, le referendum médiéval, en Suisse, était fédératif, les résolutions de la confédération étant soumises à la ratification des cantons et ceux-ci ne consultant pas toujours la population ; en Amérique même, le vote individuel n'est pas toujours adopté. Sur ce point encore, la filiation part de 1793.

C'est encore à un juriste que nous devons l'étude du tribunal de famille dans le district de Caen, que l'on pourra comparer à celles de MM. Viard et Ferret pour les districts de Dijon et de Montpellier. Au contraire de M. Ferret, M. J. FORCIOLI¹ n'a retrouvé qu'un petit nombre de sentences : 72 au lieu de 500 ; mais les appels ont grossi sa documentation de 45 jugements. Ses conclusions sont d'ailleurs les mêmes que celles de M. Ferret. Ignorant le droit, les parties ont choisi des hommes de loi comme arbitres, ou bien ces derniers les ont appelés soit pour les consulter, soit pour se départager ; la procédure s'est trouvée lente, souvent vicieuse ; bref, l'expérience n'a pas réussi. Il ne semble pas que les historiens proprement dits aient porté pareille attention aux questions constitutionnelles et aux institutions. On ne peut porter à leur compte que le mémoire consacré par M. Georg MÜLLER, élève de M. Otto Becker, aux doctrines de Mably et à leur influence sur les Constituants. C'est un bon travail, mais qui sera sans doute jugé plus neuf en Allemagne qu'en France².

G. LEFEBVRE,

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

(Sera continué.)

1. *Une institution révolutionnaire. Le tribunal de famille d'après les archives du district de Caen*. Caen, Olivier, 1932, in-8°, 108 p.

2. *Die Gesellschafts und Staatslehren des Abbés Mably und ihr Einfluss auf das Werk der Konstituante*. Berlin, Ebering, 1932, in-8°, 123 p. (Historische Studien, publiées par Emil Ebering, Heft 214).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Forma Orbis romani, *Carte archéologique de la Gaule romaine*, dressée sous la direction de M. Adrien BLANCHET. Carte, fasc. IV : *Carte de la partie occidentale du département du Var et de la partie orientale des Bouches-du-Rhône*, d'après les recherches de MM. Paul COUISSIN, H. DE GÉRIN-RICARD et Fernand BENOÎT. Paris, Leroux, 1934.

Cette quatrième carte paraît sans fascicule de texte. Les indications se référant à la partie occidentale du département du Var ont été publiées antérieurement, dans le fascicule II, qui accompagnait la carte de la partie orientale de ce département. Un avertissement nous annonce que le texte du département des Bouches-du-Rhône sera publié en 1935 avec la carte qui comprendra la partie occidentale de ce département. Cette anomalie, nous dit M. A. Blanchet, ne sera pas une exception, car les cartes au 200 000^e qui fournissent le fond de la carte archéologique ne correspondent pas aux départements, tandis qu'il est commode de grouper, dans le même fascicule, le texte se référant à un département. Autre nouvelle qui mérite également d'être bien accueillie, car elle contribuera sans doute à hâter le rythme de la parution des cartes : tout en s'efforçant de suivre le plan topographique primitivement établi, le Directeur se propose de céder, à l'avenir, aux « circonstances imprévues » qui pourront le contraindre à publier des cartes concernant d'autres régions que celles du midi de la France, à partir desquelles la carte devait gagner progressivement le nord.

On admirera tout le travail minutieux que représentent ces cartes et les fascicules de texte explicatifs, et l'on sera reconnaissant à des savants comme P. Couissin d'avoir consacré leurs soins à un tel travail. Reconnaissance hélas posthume, puisque, depuis deux ans déjà, P. Couissin n'est plus. Son œuvre a été continuée et terminée par M. de Gerin-Ricard. Un nombre considérable de renseignements est dû à M. Paul Goby, et l'on a le plaisir de saluer au passage les noms des bons ouvriers de l'archéologie régionale comme l'abbé Saglietto. N'oublions pas de mentionner le soin avec lequel le directeur, M. Blanchet, a surveillé la publication, soin qui se marque dans le fascicule de texte par des observations d'une critique aussi judicieuse qu'érudite. C'est lui qui serait le mieux qualifié pour nous dire ce qu'il convient de remarquer dans chaque carte et pour dégager les faits généraux qui ressortent de cette admirable collection de renseignements.

Il le fait partiellement et avec une discrétion peut-être excessive dans l'*Avertissement* joint à la carte : « Un simple coup d'œil suffira pour faire comprendre la richesse d'information qu'elle apporte et les réflexions nombreuses qu'elle peut suggérer. Le canton du Beausset (Var, nos 106-141) montre nettement ce que pour-

rait produire, dans beaucoup de régions, la patiente investigation de chercheurs successifs comme ceux dont les travaux ont été analysés dans le texte du département du Var (paru en 1932). » — On est frappé, en effet, de la tache que fait sur la carte, autour du Beausset, l'accumulation des numéros. Il s'agit d'une région montagnieuse, d'altitude moyenne, assez déserte aujourd'hui si je ne me trompe, et en grande partie boisée. Les trouvailles sont modestes ; il doit s'agir d'humbles habitations indigènes : tuiles, fragments de dolio et souvent meules — probablement de moulins à huile. Si nous entendons bien M. Blanchet, cette densité de trouvailles est due surtout à l'activité des archéologues locaux. Elle est donc pleine de promesses pour les régions qui, sur la carte, paraissent plus pauvres. — Mais que l'on compare la nature des trouvailles dans ces régions de l'intérieur avec les ruines que l'on rencontre sur la côte et surtout avec celles qui accompagnent, pour ainsi dire, le parcours des grandes voies romaines. Nous apercevons là, nous semble-t-il, le contraste entre la civilisation indigène locale et celle de Rome. Chacun, en confrontant les numéros de la carte avec les indications du fascicule de texte, sera conduit à des observations qui auront d'autant plus de chances d'être justes que la nature du sol sera mieux connue. Cette carte archéologique de la Gaule romaine est un précieux instrument d'étude.

A. GRENIER.

Gustav SCHNÜRER. *L'Église et la civilisation au Moyen Age* ; t. I, traduit par G. Castella et M^{me} Burgard, préface d'Édouard Jordan ; t. II, traduit par G. Castella. Paris, Payot, 1933-1935. 2 vol. in-8°, 607 et 810 pages. Prix : 50 fr. le volume.

On connaît l'excellent ouvrage en trois volumes, intitulé *Kirche und Kultur im Mittelalter*, que M. Schnürer, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), a publié en langue allemande, de 1924 à 1929, sur l'histoire de l'Église d'Occident au Moyen Age dans ses rapports avec la civilisation. Par la richesse de l'information, comme par la clarté et la belle tenue de l'exposé, ces trois volumes se sont imposés à l'attention du public, spécialement des étudiants, dont la plupart des Histoires de l'Église publiées jusqu'à ce jour ne sauraient contenter la curiosité. La traduction française que M. Castella (d'abord avec la collaboration de M^{me} Burgard, puis seul) a entrepris de nous donner et dont il vient de faire paraître le tome II sera donc accueillie avec faveur.

Rappelons quel est, dans ses grandes lignes, le plan suivi. Au tome I, qui va de la réception du christianisme dans l'Empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne, un premier livre s'arrête à « la chute de l'Empire romain d'Occident » et, prenant pour centre de chacun des chapitres une personnalité dirigeante, nous présente successivement la morale chrétienne avec saint Ambroise, saint Augustin et sa doctrine sociale, le rôle de la papauté sous Léon le Grand, saint Benoît et le monachisme primitif en Occident. Un second livre dégage « le rôle de l'Église dans la formation de la civilisation occidentale », de Théodoric à Charlemagne. Partant de l'« arianisme germanique », il lui oppose aussitôt le catholicisme du royaume franc, sous Clovis et ses premiers successeurs, puis le catholicisme celtique et l'œuvre des missionnaires irlandais, pour aborder ensuite l'œuvre de la papauté et des Bénédictins romains en Angleterre au temps de Grégoire le Grand, l'apostolat

de saint Boniface, la séparation de Rome et de Byzance et, pour finir, l'alliance de la papauté et des Francs sous Pépin le Bref et Charlemagne, dont la politique religieuse est mise en pleine lumière.

Au tome II, deux livres encore : l'un, embrassant les ix^e, x^e et xi^e siècles, et consacré au regroupement des forces religieuses durant la période trouble des ix^e-x^e siècles, puis à la régénération de la société par l'Eglise ; l'autre, embrassant les xii^e et xiii^e siècles, et consacré au gouvernement de la société par l'Eglise. Au premier volet de ce nouveau diptyque, l'épiscopat franc et la culture intellectuelle du ix^e siècle, puis l'épiscopat germanique et la culture intellectuelle du x^e siècle, la réforme monastique des Clunisiens, la réforme du clergé séculier au xi^e siècle, enfin la pénétration des idées religieuses et de l'idéal chrétien dans la vie féodale ; au deuxième volet, sous le titre général *L'Eglise à la tête de la société occidentale*, les croisades ou plutôt leurs conséquences, les ordres mendiants, les Universités, le développement du droit canon et de l'Inquisition, la vie religieuse et les institutions charitables dans les villes, enfin, pour couronner le tout, l'épanouissement de l'art gothique.

Comme il est facile de le constater, tous les aspects essentiels de l'activité de l'Eglise dans le domaine de la civilisation se trouvent ainsi passés en revue : action religieuse et morale, intellectuelle, artistique, sociale, économique. Seule l'activité politique est laissée de côté, dans la mesure du possible — ce qui ne va pas toujours, il faut bien le dire, sans quelques inconvénients ni sans quelque artifice ; car, en fait, l'œuvre de l'Eglise forme un tout, et l'on court le risque de fausser les perspectives quand on néglige, par exemple, de définir la politique d'un Innocent III, d'un Grégoire IX ou d'un Boniface VIII. L'histoire des dogmes est pareillement absente, encore qu'on côtoie à tout moment les problèmes soulevés par l'interprétation de ces dogmes et qu'on touche à la lutte contre les hérésies. Mais, à vouloir tout dire, M. Schnürer se fût condamné à refaire un nouveau manuel d'histoire générale de l'Eglise, et il ne le voulait point.

Remercions-le donc de l'œuvre, telle qu'il l'a réalisée. Elle est des plus instructives ; les menues taches y sont rares : à peine de-ci de-là relèverait-on quelques francs lapsus ou quelques idées très contestables ; la traduction (plus soignée, semble-t-il, au tome II qu'au tome I) est habituellement d'une parfaite fidélité ; on y a joint une bibliographie plus abondante que dans l'édition allemande et au courant, à de rares exceptions près, des dernières recherches (sans toutefois revoir le texte en conséquence). Puisse le troisième et dernier volume venir dans un bref avenir achever le monument dont, grâce à M. Schnürer et à son traducteur, la librairie française, si pauvre jusqu'alors en ouvrages généraux sur l'histoire ecclésiastique du Moyen Age, va être enfin dotée.

LOUIS HALPHEN.

Kritische Beiträge zur Geschichte des Mittelalters. Festschrift für Robert Holtzmann zum sechzigsten Geburtstag. Berlin, E. Ebering, 1933. In-8°, vi-251 pages, 2 planches et 1 portrait. (Fasc. 238 des *Historische Studien*, publ. par E. Ebering.)

Le volume de « Mélanges » offert à M. Robert Holtzmann, professeur à l'Université de Berlin, se ressent de la dureté des temps : il est de dimensions modestes et ne

compte que quinze collaborateurs, disciples ou amis du maître dont on fêtait à l'automne de 1933 le soixantième anniversaire. Il ne s'agit en outre que d'études critiques, et plutôt même de critique de sources que d'histoire proprement dite ; mais les questions agitées sont souvent parmi les plus débattues et valent qu'on s'y arrête.

C'est ainsi que M. Levison reprend l'examen des *Annales Mettenses* et de leurs rapports avec les autres annales carolingiennes, notamment les *Annales de Petau*, sans d'ailleurs, ce nous semble, rien apporter de très nouveau à l'appui de thèses dont, en dépit de ses affirmations contraires répétées, nous pensons avoir jadis souligné la faiblesse. C'est ainsi également qu'abordant un autre problème auquel nous nous étions en même temps attaqué, M. Lintzel, d'accord avec nous pour l'essentiel, mais sans avoir toujours bien compris notre argumentation, essaie de reporter jusqu'au delà de l'année 830, voire de 833, la rédaction de la *Vita Karoli* d'Éginhard, ce qui est peut-être trop préciser (surtout si l'on accepte la date de 829-830 proposée par M. Levillain dans son édition de Loup de Ferrières pour une lettre, souvent alléguée, où la Vie de Charlemagne est pour la première fois nettement citée).

Dans une étude sur les *Dictatus papae*, R. Koebner essaie, sans toujours emporter la conviction, d'expliquer le plan suivi par Grégoire VII dans l'énoncé des divers articles inscrits à son programme et, partant, d'en préciser la portée. Un autre problème embarrassant est rapidement examiné par H.-E. Lohmann : celui de la date à laquelle l'« Annaliste saxon » a terminé sa compilation. A l'exemple de Waitz, M. Lohmann tient pour l'année 1152 ou une date de peu postérieure. Signalons aussi le mémoire où F. Güterbock souligne les curieux rapports qui existent entre la chronique d'Otton de Saint-Blaise, celle de Burchard d'Ursberg et l'*Historia Welforum*.

A noter encore deux études qui touchent, pour leur part, à des problèmes de pure histoire : celle de J. Bauermann sur l'attitude adoptée par l'empereur Lothaire à la diète de Würzburg, en 1133, à propos des élections épiscopales, d'après une lettre inédite de l'évêque Conrad de Salzbourg, et celle d'E. Rundnagel sur les raisons du divorce de Frédéric Barberousse : raisons d'ordre strictement privé, au dire de l'auteur.

Pour le surplus, bornons-nous, ou à peu près, à une simple traduction des titres : Le « *gradus Romanorum* », par G. Baesecke (texte d'une troisième rédaction tirée d'un manuscrit de Saint-Gall). — *La charte de donation de l'archevêque Gero de Cologne et du margrave Thietmar pour le couvent de Thankmarsfelde (29 août 970)*, par Kurt Müller. — *Observations critiques sur le texte de Gui d'Arezzo*, par P. Wackernagel (d'après un manuscrit conservé à la section musicologique de la Bibliothèque nationale de Berlin). — *Le « Liber privilegiorum S. Mauricii Magdeburgensis »*, par W. Möllenberg. — *L'évêque Otton 1^{er} de Bamberg propriétaire d'abbaye. Un procès en cour de Rome des années 1139 à 1145-1146*, par A. Brackmann. — *Étude d'actes intéressant la maison de Wettin [au XII^e siècle]*, par Walther Holtzmann. — *Colonisation de verriers allemands dans le comté de Glatz à la fin du Moyen Âge*, par Margarete Klante. — *La carline et la légende de Charlemagne*, par Günther Schmid (ce ne serait pas en souvenir de Charlemagne que cette plante aurait été ainsi nommée d'abord).

Le recueil tout entier fait honneur au maître à qui il est dédié et aux travaux duquel, par quelque biais, la plupart des études qui le composent se rattachent.

Louis HALPHEN.

Chapter House and Pyx Chamber, Westminster abbey. Guide officiel rédigé par J. C. NOPPEN pour la petite collection des « Ancient monuments and historic buildings », publiée par l'Office royal des travaux publics. 1935, 35 pages, 4 planches et 2 plans. Prix : 6 d.

La Maison du chapitre et la Chambre du Trésor (nom qui sera commenté un peu plus loin) font partie intégrante de l'antique et insigne abbaye de Westminster, mais leur histoire est récente, relativement ; elles sont une fondation royale, due à Henri III, prince d'une piété fastueuse, mais qui voulait en même temps posséder, dans une enceinte sacro-sainte, des bâtiments pour y tenir sa cour et déposer son trésor en lieu sûr. Les travaux furent exécutés en dix années (1245-1255), et c'est là qu'Henri III assembla, pour la première fois, son Grand Conseil (1257). Quand, au courant du *xiv^e* siècle, le Parlement fut assemblé en deux chambres, la Maison du chapitre fut divisée en deux parties : la Chambre dite du chapitre devint celle des Communes jusqu'à la mort d'Henri VIII (1547) ; la crypte fut employée comme Chambre du Trésor. Cet ensemble de constructions est décrit par M. Noppen en une suite de rapides descriptions concernant l'architecture, la sculpture, les peintures murales, le pavement, enfin ce qu'on peut, du moins provisoirement, appeler le mobilier.

En ce qui concerne l'architecture, il sera sans doute suffisant, ici, et sans entrer dans le détail technique, de noter que la pièce principale est une grande chambre octogonale, dont le plan appartient exclusivement à l'Angleterre. Elle paraît avoir été construite par un certain Albéric, travaillant sous les ordres de maître Henri, « le maçon en titre » d'Henri III. Dans la suite des temps, elle subit des changements et des restaurations malheureuses opérées au *xix^e* siècle par un savant architecte, émule inconscient de notre Viollet-le-Duc. On n'en dira pas davantage.

Pour la sculpture, on connaît le nom de deux artistes : maître Jean de Saint-Albans, « sculpteur d'images du roi », et William Ixwerth, personnage, « aussi intéressant que mystérieux », dit M. Noppen, qui attire tout spécialement l'attention sur la porte dite de l'Annonciation, très intéressante pour l'histoire de l'art ; mais il nous prévient que l'œuvre primitive a été fortement remaniée. — Quant aux peintures murales, certaines doivent être attribuées à Jean de Northampton, moine de Westminster (1372-1404). D'importantes additions ont été exécutées de 1475 à 1525. M. Noppen en donne une description détaillée qui occupe les pages 17 à 26.

Le pavement carrelé, exécuté en 1255, est, par extraordinaire, assez bien conservé. Les carreaux sont ornés de dessins, dont plusieurs sont l'œuvre de maître William, « le peintre chéri du roi » ; c'était un moine de Winchester, plus tard transféré à Westminster. Parmi les dessins, il en est un qui représente un saumon. L'imagination populaire a voulu y voir une allusion à saint Pierre, qui fut, comme on sait, pêcheur de profession avant de devenir le chef des apôtres. En fait, le saumon était l'emblème de la dime que les pêcheurs de la Tamise durent, jusqu'au *xiv^e* siècle, payer à l'abbaye. Un autre carreau rappelle la légende du « Confesseur et du Pèlerin ». Et là voici : un faux mendiant, déguisé en saint Jean-Baptiste, demande l'aumône à Édouard le Confesseur († 1066), qui, n'ayant pas d'argent, lui donna un anneau de grand prix. Plus tard, cet anneau fut renvoyé au Confesseur par un vrai pèlerin apportant, en outre, un message annonçant le jour où devait mourir le saint roi. Un de ces carreaux représente le don de l'anneau.

Dans la même salle, on peut lire les restes d'une inscription latine en quatre lignes, dont on peut facilement déchiffrer au moins le vers suivant : « Ut rosa, flos florum, sic est domus ista. » — Ces carreaux sont maintenus en un état de parfaite propreté ; il faut aujourd'hui que les visiteurs chaussent des claques en caoutchouc, fournies d'ailleurs gratis. C'est un usage qui vient de loin.

Dans ce qui est plus haut appelé un peu arbitrairement le mobilier se trouve un cercueil romain en pierre. A l'origine, il renfermait le corps d'un certain Valerius Amandinus. Sur le cercueil on lit aujourd'hui une inscription en langue anglo-saxonne. Il y avait donc eu substitution de personne. — Quelques manuscrits du Moyen Age sont exposés dans des vitrines.

Le dernier monument de ce curieux ensemble est la *Pyx Chamber*. *Pyx*, en terme d'église, désigne un ciboire : ici, c'est un coffret où étaient déposés les échantillons officiels des monnaies royales. La Chambre qui le contenait est celle qui fut, en 1303, la proie d'un singulier personnage appelé Richard de Puddlicott. L'éminent historien Tout a écrit sa biographie et raconté les circonstances qui l'entraînèrent à commettre ce cambriolage monumental, accompli d'ailleurs avec la complicité de plusieurs des moines de l'abbaye. M. Noppen en a donné un récit d'un caractère strictement technique, en montrant comment le malfaiteur a pu forcer les murs et s'emparer du trésor ; mais c'est Tout qui en a donné tout le détail, car l'affaire touche de près l'histoire politique, administrative et financière du roi Édouard I^{er}.

Remerciions, pour finir, M. Noppen d'avoir, en trente pages (chiffre réel), réuni et commenté un si grand nombre de faits concernant l'histoire de l'art dans l'Angleterre médiévale.

Ch. BÉMONT.

Clio, introduction aux études historiques. T. V : *L'élaboration du monde moderne*, par Joseph CALMETTE. T. VI : *Le XVI^e siècle*, par Henri SÉE et A. REBILLON. Paris, Presses universitaires, 1934. 2 vol. in-8°, 8-xxxii-584 xxiii-410 pages.

Comme le dit très bien M. S. Charléty dans le vigoureux avant-propos qui ouvre chacun de ces volumes, il ne s'agit ici ni de « manuels », qui dispenseraient les jeunes gens de consulter les sources et de lire les grandes œuvres, ni de cours complets d'histoire générale, mais de ces « *companions to historical studies* » qui manquaient chez nous. Ils rendront à nos étudiants d'aujourd'hui, plus spécialement aux candidats à l'agrégation, le genre de service dont les vieux étudiants de mon âge ont été, en leur jeunesse, et pour ce qui concerne l'antiquité gréco-latine, redevables à ce merveilleux éveilleur d'intelligences que fut le *Manuel de philologie classique* de Salomon Reinach. Heureux les jeunes d'à présent !

Une bibliographie générale (celle du t. V ne couvre pas moins de 20 pages) don-

1. Voir le *Bulletin* de la « John Rylands library » (octobre 1915) ; article reproduit sous forme de « lecture », sous le titre : *A medieval burglary*. Conférence faite à la « John Rylands library », le 20 janvier 1915, et insérée finalement dans le *Bulletin* de cette bibliothèque (octobre 1915). On la retrouve naturellement dans l'édition complète des œuvres du maître, tome III des *Collected papers* (1934), p. 93-115.

nant une liste aussi complète que possible des instruments de travail ; des chapitres qui, sans prétendre présenter un récit complet et continu, initient le lecteur aux diverses époques et aux diverses questions, lui donnent le sentiment de la relativité historique et géographique ; à l'appui de chacun des chapitres et sous-chapitres, trois annexes en petit texte : 1° l'énumération des sources ; 2° une bibliographie critique et commentée, qui est déjà un premier pas dans la voie du travail historique proprement dit ; 3° et surtout un « état actuel des questions » qui, faisant le point du travail de recherches, fait entrer l'étudiant dans le cabinet de l'érudit, lui donne le sentiment direct de la façon patiente dont s'élabore le savoir, au prix de quelles peines, de quelles hésitations, de quelles retouches, et pour aboutir à quelles approximations souvent incertaines de la vérité, avec quel espoir aussi de prendre la matière acquise comme point de départ pour aller plus loin : admirable leçon de critique, et aussi de courage. Rien que la collection de ces « états actuels » justifierait l'entreprise.

Un index sert de guide au milieu de cette riche collection de faits et d'idées. Rompant heureusement avec certaines habitudes de nos anciens manuels, les auteurs font leur place aux civilisations de l'Orient, de l'Extrême-Orient, et aux relations réciproques de ces civilisations avec la nôtre (ceci plus encore pour le t. V que pour le t. VI, où l'on souhaiterait une étude plus poussée de l'américanisme comme tel). L'histoire qu'ils présentent est l'histoire intégrale, avec ses aspects religieux, économiques, intellectuels et artistiques aussi bien que politiques.

Une compétence limitée me permet de toucher au moins aux parties les plus tardives du sujet embrassé par M. Calmette et me met plus à l'aise avec ses deux successeurs. Naturellement, la ligne de démarcation est parfois difficile à tracer entre les volumes, non seulement parce que toute *Periodisierung* est fautive par définition, mais aussi parce que, pédagogiquement, on ne peut éviter des retours en arrière. En soi, le tome V devrait aller du début du xiv^e à la fin du xv^e. En fait, ne fût-ce que pour combler des lacunes, il remonte au xii^e siècle pour la question d'Orient et pour l'étude de la civilisation frédéricienne des Deux-Siciles, et même jusqu'au xi^e siècle pour les États scandinaves. Un peu de flottement sur Rome et Philippe le Bel, qui appartenait au tome IV et qui revient ici.

Entre le v^e et le vi^e, les anastomoses sont encore plus difficiles à établir. Faibles inconvénients ; l'essentiel est que l'étudiant trouve, ici ou là, tout ce dont il a besoin, au risque de le trouver deux fois.

Le plan des deux volumes n'est pas absolument identique. Le tome V, peut-être parce qu'il est l'expression d'une seule pensée, peut-être parce que la matière s'y prêtait mieux, est découpé en grandes tranches où l'influence dominante est celle de la chronologie, au moins dans cet exposé de la rivalité franco-anglaise qui nous est excellemment présentée comme une guerre de succession, c'est-à-dire comme un drame sur ce thème : y aura-t-il une unité territoriale France-Angleterre, ou deux États, ou même plusieurs ? Car, grâce à sa connaissance directe du problème bourguignon, M. Calmette ne manque pas d'avertir que, de toutes les combinaisons du passé, celles qui ont réussi n'étaient pas les seules possibles. Il n'y a rien chez lui de l'*a posteriori* d'un *Discours sur l'histoire universelle*. De même, ce n'est pas en politicien d'aujourd'hui, mais en penseur qui connaît le xiv^e siècle, qu'il a exposé avec une clarté lumineuse l'épisode d'Étienne Marcel. — La chronologie reprend ses droits dans chaque série de faits.

Le tome VI est d'une composition plus compliquée. Divisé en grandes sections

logiques, il étudie d'abord certains faits généraux, grandes découvertes, révolution économique, Renaissance et Réforme, poussée jusqu'à la Contre-Réforme, avant d'aborder l'histoire des États européens. Et celle-ci est présentée dans ses compartiments géographiques traditionnels. Triple risque : ne pas marquer assez fortement les synchronismes ; ne pas insister assez vigoureusement sur les relations réciproques ; se condamner à des répétitions. Les guerres d'Italie n'apparaissent que page 285, au chapitre xvi. On est tellement habitué à les voir ouvrir la période moderne que cela déconcerte.

Tout cela, répétons-le, était peut-être inévitable. L'index et les tables permettent de rétablir les liaisons nécessaires.

Et comme il importe, en présence de travaux aussi utiles, de présenter des critiques de détail — ne fût-ce que pour servir à des rééditions qu'il nous faut souhaiter prochaines et fréquentes — allons-y !

Les bibliographies générales ou particulières omettent les formats. Celles du tome V donnent rarement les prénoms, ce qui fera le désespoir de l'étudiant plongé dans les catalogues devant des noms comme Evans, Springer, Hofmann, Dawson. Pour Huss (le chapitre sur la Bohême est un peu maigre), quand on écrit « maison régnante », spécifier qu'il s'agit des Luxembourg, et surtout ne pas écrire (p. 197) : Sigismond « d'Autriche », ce qui fausse et disloque les perspectives. Quelques inexactitudes de lecture : le titre de Denis est *Indépendance bohême* et non de la Bohême ; p. 188, lire *devotio* et non *devotion moderna* ; p. 151, lire 1498 et non 1488, lapsus d'autant plus inquiétant que le contexte a l'air de placer le voyage de Gama avant celui de Colomb. P. 150, lire Bensaude et, p. 396, Rutkowski.

Dans le tome VI, voici quelques cueillettes : p. 43, Copernic ne fait pas seulement tourner la terre « autour de son axe », mais autour du soleil ; p. 44, San Pietro in Vincoli et non di Vincolo, ce qui n'aurait pas de sens ; p. 47, omission du grand sculpteur cracovien que les Allemands appellent Veit Stoss ; p. 49, lire *diritto* ; p. 164, c'est sans doute moi qui suis responsable d'une erreur sur la date d'achèvement de Pastor ; p. 165, fautes d'impression, dans les titres, lire *Gesu, Missionären* ; p. 203, à Merrimam, signaler le tome IV. La plus grosse erreur est celle relative (p. 255) à Sleidan : les *Commentarii* ne sont pas le traité d'un juriste, mais un livre d'histoire sur Charles-Quint ; le mot *Commentarii* est pris ici dans le sens où l'a employé Jules César.

J'en passe... Mais j'en citerais davantage que la conclusion resterait la même : taches inévitables dans un ouvrage de cette nature. Il faut nous féliciter de voir cet excellent instrument de travail mis à la disposition de tous les apprentis historiens de langue française, remercier les auteurs du labeur qu'ils ont dépensé et admirer le talent avec lequel ils ont tracé certaines de leurs esquisses.

Henri HAUSER.

-
- I. — Stefan ZWEIF. *Érasme, grandeur et décadence d'une idée*. Traduit de l'allemand par Alzir HELLA. Paris, B. Grasset, s. d. [1935]. In-8°, 239 pages 5 gravures.
- II. — Th. QUONIAM. *Érasme*. Paris, Desclée de Brouwer, s. d. In-8°, 266 pages, 6 gravures. (Collection « Temps et visages ».)
- I. — M. Zweig a prétendu écrire non une biographie, mais une étude psycholo-

gique. On ne saurait donc lui en vouloir de ne nous apporter rien de nouveau. Il n'interprète pas sans habileté littéraire, ni parfois sans bonheur, l'attitude ou plutôt les attitudes érasmiennes. Ses préférences vont naturellement aux épisodes dramatiques : l'opposition Érasme-Luther, contraste de deux tempéraments, de deux natures psychologiques, encore plus que de deux pensées ; l'incident célèbre du malheureux Hutten, cherchant dans Bâle le maître adoré, et forcé d'errer comme un chien devant la porte close. Mais le talent de M. Zweig, s'il lui a permis de pénétrer le secret des faiblesses, des hésitations, disons des lâchetés de l'humaniste, l'a moins bien servi par ailleurs. On ne se douterait pas à le lire qu'il y eut chez Érasme une religion, un humanisme chrétien dont le retentissement fut multiple et durable. De tous ses ouvrages, celui dont il parle le moins — celui qui est le plus proprement érasmien — c'est l'*Enchiridion*. Le livre de M. Zweig est de l'excellent reportage, plus que de l'histoire¹. Faire d'Érasme un précurseur de cette trinité : Tolstoï, Gandhi et Rolland, cela n'est peut-être pas suffisant.

II. — Tout différent est le livre de M. Quoniam. D'abord par l'intention. Tandis que les uns ont vu dans le sage de Rotterdam et de Bâle le sceptique, « d'autres, au contraire, ont voulu voir en lui le réformateur orthodoxe et convaincu ». M. Quoniam est de ceux-là.

« Voulu voir... » ; voilà précisément ce qui inquiète l'historien. Pour démontrer cette thèse, M. Quoniam a fait œuvre d'érudit. Sa bibliographie en fait foi. Il connaît les ouvrages récents, tels que celui de Miss Margaret Mann, sinon ceux de Hyma et de Binns et la publication de Ferguson. Il écrit une biographie, note les étapes de ce grand voyageur. Il fait un généreux usage de la correspondance ; de nombreuses pages ne sont que des citations de l'édition Allen. Cette méthode, avec un esprit du genre de celui d'Érasme, ne permet guère de creuser les questions essentielles. Elles ne sont qu'effleurées, et le drame, qui prenait tant d'ampleur sous la plume de M. Zweig, est trop peu visible ici². Pour prendre le titre d'un des chapitres, Érasme navigue un peu plus que de raison « dans le sillage de la barque de Pierre ». On ne saurait se débarrasser par le simple silence de ce fait essentiel : Érasme mourant sans l'assistance d'aucun prêtre.

Henri HAUSER.

H. P. ADAMS. *The life and writings of Giambattista Vico*. Londres, George Allen et Unwin, 1935. In-8°, 236 pages. Prix : 8 s. 6 d.

M. Adams, maître de conférences à l'Université de Birmingham, connaît bien les œuvres de Vico et leurs commentateurs, B. Croce, Gentile, Nicolini en tête. Ainsi a-t-il pu établir une biographie intellectuelle du grand penseur napolitain où

1. C'est sans doute à l'auteur lui-même qu'il faut attribuer « le duc de Bourgogne » de la p. 179, « le duc de Brabant » de la p. 228. Mais c'est au traducteur, d'ailleurs généralement exact, que sont imputables l'affreux solécisme « docteur *ès théologie* » des p. 40, 42, le « je m'efforce de rien dire » de la p. 42, et « l'atmosphère *vicié* » de la p. 183. Est-ce une mauvaise traduction qui, p. 41, fait demeurer Ignace à Montaigne « pendant vingt ans » ?

2. Je crois Érasme trop bon latiniste pour avoir écrit (p. 38) : « Cum essem Romam ». — P. 61, « l'évêque Trajectimus » n'est-il pas simplement l'évêque d'Utrecht ? — P. 99 et 105, bizarre graphie de « Podge ». — P. 172, le brave Hauschein, ou Oecolampade, est affublé du prénom anglais de John.

se trouvent intelligemment résumées toutes les notions utiles sur la pensée de Vico et sur sa place dans l'évolution de la philosophie en général, de la philosophie italienne en particulier. Il replace avec finesse Vico dans le milieu napolitain du xviii^e siècle finissant, indique les traits généraux de son tempérament intellectuel et de l'éducation qu'il reçut. On doit, en effet, ne pas oublier que l'érudition de Vico est, en une certaine mesure, une érudition de seconde main, et que c'est dans les œuvres des commentateurs de la pensée antique, Marsile Ficin, par exemple, qu'il a ramassé l'essentiel de ses propres constructions ; de la même façon, il faut donner aux jurisconsultes contemporains et aux théologiens jésuites une part considérable dans la formation de la pensée de Vico. D'autre part, il est bon de ne pas oublier comment Vico, sans les détruire, a su masquer, à force de sérénité philosophique, les richesses d'un tempérament poétique, que les conditions de sa vie physiologique et sociale avaient d'ailleurs orienté vers la mélancolie — témoin ses *Affetti di un disperato*, composés en 1692, quand Vico avait vingt-cinq ans, et dont M. Adams donne, en appendice, une traduction anglaise. Enfin, on doit souligner comment Vico, pour vivre — comme les autres littérateurs de son temps — dut mettre sa plume au service des grands, dont, dans tant d'adresses et de préfaces, il loua les mérites incertains, sans pour cela renoncer à son système personnel de pensée — comme aujourd'hui, si l'on veut admettre cette comparaison, certains écrivains vivent de leur plume de journalistes, mais savent écrire, cependant, des livres autonomes. Professeur à l'Université de Naples de 1699 à 1741, Vico a écrit les plus importants des siens entre les années 1708 et 1725. Mais il faut noter qu'en 1707 est un instant écartée à Naples la domination espagnole, avec ce qu'elle comportait de traditionnellement attaché aux exigences de l'Inquisition, non pas seulement antiprotestante, mais anticartésienne : c'est dire que l'ambiance politique et morale où va s'épanouir le système vichien se modifie considérablement. Non que la *Scienza nuova* soit cartésienne, mais elle s'affirme essentiellement, elle aussi, comme une « méthode de la connaissance ». Il est vrai qu'elle est aussi une théorie sociologique, et, à la construction de cette théorie, Vico a su faire collaborer l'étude du droit et la philologie (*Diritto universale ; De constantia philologiae*). De ces œuvres, des liens qui les soudent les unes aux autres, M. Adams nous donne, dans des raccourcis élégants, au surplus bien charpentés, une idée suffisante ; il définit avec autant de précision qu'il est possible les différences entre les deux versions de la *Scienza nuova* et montre comment s'est élaborée la doctrine du *corso e ricorso*. De 1728, date de la deuxième *Scienza nuova*, à 1744, date de la mort de Vico, le penseur napolitain n'a cessé de travailler et de souffrir. De souffrir dans sa susceptibilité de penseur, cruellement touché par l'indifférence des penseurs d'Europe devant son œuvre ou l'hostilité de certains milieux cléricaux de Naples, dans sa sensibilité physique d'homme, frappé par d'incurables maladies. Mais, quand il va disparaître, que de changements dans cette Naples, où la dynastie des Bourbons s'est installée et où tout un courant de pensée théorique et pragmatique s'affirme avec les Galiani, les Tanucci et d'autres encore, annonciateurs du prochain despotisme éclairé !

M. Adams souligne, dans son dernier chapitre, les raisons qui font considérer Vico comme un grand penseur. Oui, il l'est, s'insérant entre Descartes et Leibnitz avant lui, et Kant après lui ; il l'est parce que son œuvre révèle quelques-unes des forces intellectuelles et morales qui ont préparé le *Risorgimento* ; il l'est aussi, par

l'antithèse tragique entre la puissance de ses conceptions et la mince résistance de son corps, l'humilité de son existence.

Georges BOURGIN.

H. BREMOND. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de Religion jusqu'à nos jours*. Tome XI : *Le procès des mystiques*. Paris, Bloud et Gay, 1933. In-8°, 438 pages, 2 illustrations. Prix : 45 fr.

L'abbé Bremond n'a pu porter à son achèvement la grande œuvre que la finesse de son esprit, la richesse de son talent lui avaient permis de concevoir. Il est mort avant d'avoir étudié sous toutes ses faces la querelle du quietisme, qui lui eût donné l'occasion de faire revivre les deux grandes figures de Fénelon et de Bossuet. Sous ce titre trop large et quelque peu décevant : *Le procès des Mystiques*, en deux parties : *Anticipations, De la quiétude* — onze chapitres et quatre excursus — l'auteur étudie l'histoire du préquétisme, les origines du conflit qui opposa les champions et les adversaires du « Pur Amour », tant dans la pratique que dans la doctrine.

Sous la direction d'une sorte de Fénelon, le jésuite Gagliardi, Isabelle Bellinzaga, une M^{me} Guyon, milanaise du xvi^e siècle, écrit le *Breve Compendio*, qui n'échappera point à la censure romaine, pendant que l'ouvrage, quelque peu modifié, commencera en France une carrière glorieuse. Traduit par Binet, commenté par Mgr Camus, librement adapté par M. de Bérulle sous le titre de *Bref discours de l'abnégation intérieure*, il constituera comme une des sources du préquétisme français.

A la même époque, en Espagne, les Illuminés de Séville et les Alumbrados auraient à la fois condamné le travail, le célibat et la pratique conjugale quand ils étaient mariés. Visiblement, ce chapitre, assez vide, n'épuise pas la question. A la même époque, d'inconcevables paniques, entretenues par les dénonciations du Père Archange Ripault, firent suspecter d'illuminisme : à Roye, le curé Pierre Guérin et des Filles de la Croix ; à Montdidier, une augustine de l'hôpital, Madeleine de Flers ; à Maubuisson, les Spirituelles de dom Quinet ; à Louviers, deux prêtres et cinq religieuses (1635), qui, à leurs dépens, renouvelèrent la sinistre expérience de Loudun. L'abbé Bremond n'a pas de peine à démontrer, à l'aide même des actes des procès, que les pratiques singulières furent le fait, ici, de l'hystérie, là de l'incompréhension des accusateurs.

Avec le chapitre vi, consacré aux *Jésuites et à la diffusion du quietisme sous Louis XIII*, l'auteur, s'éloignant des cas concrets et quelque peu morbides, commence l'étude de la polémique quietiste. Deux Jésuites, le P. Lejeune et surtout le P. du Sault qui « dénonce les abominations du quietisme contemporain, comptant bien, du reste, qu'il fera coup double et qu'avec les illuminés il terrassera les jansénistes » (p. 183). Car les auteurs spirituels, vers 1630, se divisent en deux camps. Dans le premier : celui des préquétistes, se rangent Mgr Camus, le P. Séguenot, Saint-Cyran, Jansénius. Pour l'évêque de Belley, « toute la vie spirituelle se ramène à une lutte incessante et impitoyable contre la propriété » (amour-propre). Auprès de lui, Séguenot, porte-parole de Saint-Cyran, condamne l'attrition de crainte dans son malencontreux ouvrage : *De la sainte Virginité*, qui le conduisit à la Bastille. Ici,

L'abbé Bremond donne raison au P. Colonia, qui, dans sa *Bibliothèque janséniste*, rapproche le jansénisme et le quietisme, et s'inscrit en faux contre cette opinion de l'auteur de la *Spiritualité chrétienne*, t. IV, p. 129 : « Vers le milieu du xvii^e siècle, on parlait beaucoup d'amour pur, des caractères et de l'efficacité de cet amour. Sans doute pour réagir contre les jansénistes qui faisaient du christianisme une religion de terreur d'où l'amour semblait entièrement exclu » (le P. Pourrat anticipe). Jansénius paraît plus quietiste que ne le fut jamais Fénelon.

A la tête de la milice des antiquistes, le P. Antoine Sirmond — le neveu, « un hanneton sans doute, mais aussi une façon de philosophe » — croit le pur amour de Dieu impossible à la faible créature (remarquons l'analogie avec le point de vue janséniste). Aussi, par une pure nécessité d'ordre pratique, il impose à l'homme l'obligation de l'amour effectif de Dieu ici arbitrairement défini, « la volonté d'observer tous les commandements à l'exception du premier » (p. 239). Avec tous les auteurs spirituels, il reconnaît que l'amour affectif, affectueux et sensible, ne dépend pas de nous. Et l'abbé Bremond conclut : « Qui a suivi d'un peu près le duel entre Sirmond et Camus n'a plus grand'chose à apprendre sur le duel entre Bossuet et Fénelon » (p. 283).

L'étude de la possibilité ou de l'impossibilité du pur amour soulève tout naturellement le problème fort épineux de l'attrition, auquel l'auteur consacre un excursus fort intéressant certes, mais très incomplet. Pour plusieurs raisons dont la principale n'est pas l'absence de documents : ils ne manquent point. La dissertation de l'abbé Bremond est une contribution à l'évolution de la préhistoire de l'attrition, telle qu'elle a été retracée par le P. Périnelle, O. P., dans *L'attrition d'après le concile de Trente et saint Thomas d'Aquin*. Si un Père Jégou (*L'usage du sacrement de pénitence*, Rennes, 1697) accepte en principe la suffisance de l'attrition de crainte, la plupart des auteurs : saint François de Sales, J. Boonen, Raconis, Gilbert de Choiseul, Bourdaloue, Bossuet et Fénelon sont de l'avis contraire. Surtout, l'abbé Bremond met dans tout leur relief deux textes. Le premier, admirable, de Malebranche : « Sers-toi du mouvement actuel que je te donne pour obtenir par l'efficacité du Sacrement l'amour dominant de l'ordre et de la justice que tu as perdu », montre à merveille les vues élevées du grand philosophe. Le second, du janséniste Père de La Borde, tiré de ses Conférences familières de 1747, montre que, fidèle aux enseignements de la Déclaration du clergé de France de 1700, il reste aussi éloigné de Quesnel que du P. Antoine Sirmond. Tout naturellement, l'auteur regrette qu'au xix^e siècle les théologiens et les auteurs spirituels aient été trop attritionnistes. Si riche de faits et d'idées que soit cet excursus, il s'éloigne du terrain brûlant des rapports de l'attrition et du pur amour à l'époque du second jansénisme. Qui se vouera à cette œuvre essentielle ?

La seconde partie de l'ouvrage : *De la quiétude*, nous retiendra moins longtemps, d'abord parce qu'elle a un caractère plus technique qu'historique et que son plan paraît moins sûr. C'est une sorte d'initiation à l'étude de la quiétude destinée à faire comprendre au chrétien « moyen » l'évolution du quietisme fénelonien. Qu'elle mérite d'être appelée introversion, oraison d'abandon, ou contemplation, la quiétude « est une oisiveté agissante avec des éclairs discursifs où se manifeste le don de Dieu », « une saisie immédiate de Dieu par un amour sevré de toute détermination intellectuelle » (Père Maréchal). De cet exposé, à la fois subtil et profond, se détachent deux idées suggestives. Pour notre auteur, le quietisme devait naître

au lendemain de la Contre-Réforme par réaction contre la pratique généralisée des Exercices spirituels, dont le caractère trop discursif éloigna de fort belles âmes. Dans l'exkursus final intitulé les Quiétudes profanes, l'éminent auteur, étudiant les extases de Platon, de Wordsworth, de Maurice de Guérin, et d'autres génies créateurs, essaie de dégager les éléments fonciers de la quiétude pure.

Par la finesse subtile et compréhensive, la richesse des aperçus, le onzième volume de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* mérite d'être comme le testament intellectuel du regretté abbé Bremond. Il montre que sur le plan du mysticisme et du quiétisme, comme sur celui de la théologie et de la morale, la Compagnie de Jésus a eu le mérite de subordonner son action plus à la nature psychologique du chrétien qu'à des principes abstraits. Et, s'il n'ose s'attaquer au problème si épineux de l'attrition entre 1670 et 1775, l'auteur montre qu'il n'est pas ce qu'un vain peuple pense, en même temps qu'il éclaire singulièrement les rapports du jansénisme primitif et du quiétisme.

E. PRÉCLIN.

A. BACHELIER. *Essai sur l'Oratoire à Nantes au XVII^e et au XVIII^e siècle.* Angers, Impr. de l'Anjou, 1934. In-8°, 150 pages, 2 illustrations.

Le travail de M. l'abbé Bachelier comble une lacune de la littérature historique, puisque, de 1613 à 1792, il donne une histoire d'ensemble d'un des plus importants collèges de l'Oratoire sous l'Ancien Régime. L'exposé, fort clair, qui se déroule sur un plan chronologique, apporte du nouveau : particulièrement sur la construction des bâtiments, la nature et la valeur des rentes et fondations, les règlements (p. 69-70), les origines de la bibliothèque municipale, les rapports entre les Oratoriens et la municipalité. M. Bachelier a eu l'excellente idée de donner deux bonnes photographies : de la façade et de l'escalier du collège, de reproduire le plan Crucy de 1792, de publier, en appendice, un éloge en vers latins d'Innocent XI, des positions de thèses en 1682 et 1752, une liste de quatre-vingt-huit Nantais élèves du collège au XVIII^e siècle.

L'exposé des faits est généralement exact¹.

La documentation dont s'est servi l'auteur comprend des pièces nombreuses des Archives : nationales, départementales de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine, municipales de Nantes. Mais, quelque importante qu'elle soit, elle présente des lacunes. M. Bachelier n'a pas consulté² certains manuscrits de la bibliothèque municipale de Nantes propres à éclairer l'histoire lapidaire et intérieure du collège. Des lacunes analogues se retrouvent au point de vue pédagogique. Ici, M. Bache-

1. A la page 11, M. Bachelier parle de la présence aux conférences de Fontainebleau (1600) du cardinal du Perron : il ne fut revêtu de la pourpre qu'en 1604. — A la page 16, note 37, il ne suffit pas de mentionner Gondî, évêque de Paris (Mgr Henri de Gondî). — Page 41, l'expression « établissement secondaire, de plein exercice » appliquée au collège de Nantes est un anachronisme. — A la page 67, il n'est pas dit comment furent logés les 1,200 élèves du collège.

2. Nantes, ms. 2176. Édifices religieux, anciens et modernes de Nantes, ms. 1525. Notes diverses sur les monuments de Nantes (de Bizeul), mss. 1580-1582. P.-H. Fournier, *Histoire lapidaire de Nantes* (1806), 1464, 1519, 1548.

lier a suivi fidèlement le P. Lallemand dans son *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*. N'écrit-il pas : « Le Père Paul Lallemand, dans son *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*, en a épuisé la matière : ce que les documents nous apprennent de la marche du collège nantais n'y apporte aucune nouveauté » (p. 66). Nous nous permettons d'être d'un autre avis. Peut-être l'auteur lui-même l'aurait-il été aussi s'il avait lu le chapitre III du livre III de l'ouvrage de H. Ferté : *Rollin, sa vie, ses œuvres*, s'il avait tiré parti des articles, d'ailleurs assez médiocres, de Patrick Boyle, *The Irish college in Nantes* (tirage à part de 1901), et de la *Dublin Review* (1892) sur le même sujet. Il est aussi regrettable que M. Bachelier n'ait pas consulté, dans les *Annales de Bretagne* (1930, p. 31-42), les *Notes de M. Paul Jeulin, Sur l'enseignement au collège de l'Oratoire de Nantes à la fin du XVIII^e siècle*. Rédigées d'après vingt-cinq affiches et brochures, elles donnent une liste des supérieurs, des professeurs, de nombreux élèves, fournissent des indications sur la nature des prix, des discours académiques et des exercices littéraires. Surtout, l'auteur aurait dû tirer parti des manuscrits suivants de la bibliothèque municipale : 40-45 (cours de théologie du P. Lemercier, 1767) ; 71-72 (cours de philosophie du P. Boyer) ; 75-76 (cahiers de Monnier de La Chenais). L'examen de plusieurs traités de rhétorique française (ms. 618 du P. Ollivier en 1760 ; 619 du Père Papon ; 623-624 du P. Londiveau) aurait sans doute présenté quelque intérêt. Les caractères de l'enseignement des langues anciennes auraient pu être dégagés à l'aide des manuscrits 605-608 (corrigés de thèmes latins faits par le Père Lemarchand), et celui des sciences mathématiques et physiques par les manuscrits 372-373 et 465.

Ces lacunes bibliographiques expliquent celles du texte lui-même. M. Bachelier a écrit une bonne histoire extérieure du collège de l'Oratoire à Nantes : de ses bâtiments, de ses finances, de ses rapports avec l'évêque, l'Université, la municipalité, l'intendant. Au point de vue pédagogique, par contre, l'auteur n'a pas montré si les régents du collège furent fidèles aux principes du P. Lamy : « L'espérance d'une récompense ou la crainte d'une humiliation font plus d'effet que les verges », et si les enseignements du français, de l'histoire, des sciences (voir pourtant p. 259) eurent quelque originalité.

Il est regrettable aussi que M. Bachelier n'ait pu, faute de documents, définir l'influence qu'a exercée le collège. A l'action du jansénisme, il a consacré des pages intéressantes et utiles. Mais le jansénisme n'est pas le seul aspect de la vie religieuse au XVIII^e siècle. N'est-il pas probable qu'à Nantes, comme à Angers, le cartésianisme a été adopté par les maîtres et les disciples¹. Plus tard, il est infiniment vraisemblable que les idées des philosophes se sont insinuées dans l'enseignement. Ici, il eût été souhaitable d'évoquer de façon plus précise le rôle de certains professeurs remarquables comme les P. Tabaraud, Latyl, Servant du Vivier, ou d'élèves qui furent appelés à la notoriété comme Charette de La Colinière, Ceineray, Espivent de La Villeboisnet, de La Pommeraye². Peut-être ainsi eût-on pu déterminer la part réelle de l'action des Oratoriens sur la bourgeoisie nantaise.

C'est à juste titre que l'auteur montre la grande part que les Oratoriens ont prise à la constitution de la bibliothèque publique de la ville. Peut-être l'examen de deux

1. Les régents du collège d'Angers avouent : « Si le cartésianisme est une peste, nous sommes plus de deux cents qui en sommes infectés. »

2. Voir pourtant la notice consacrée à G.-L. Paillon, p. 134, n. 2.

manuscripts parisiens et rouennais, de deux autres manuscrits de Nantes aurait-il permis de dégager les principes qui présidaient à l'acquisition, au classement, à la conservation et à la consultation des ouvrages dans une des grandes bibliothèques publiques du XVIII^e siècle.

Tout en regrettant que l'*Essai sur l'Oratoire à Nantes au XVII^e et au XVIII^e siècle* n'évoque pas de façon assez vivante la personnalité des professeurs et des élèves d'un grand collège dans une grande ville à sa période d'apogée, nous rendons hommage au labeur de M. Bachelier, auteur d'un livre qui sera indispensable, au moins comme point de départ, à tous les historiens de la ville de Nantes, des ordres religieux et de l'enseignement.

É. PRÉCLIN.

Justin GODART. *Le jansénisme à Lyon. Benoît Fourgon (1687-1773)*. Paris, Félix Alcan. In-8°, 245 pages, 1 gravure. Prix : 25 fr.

Les huit chapitres du livre de M. Justin Godart étudient quatre sujets d'ailleurs intimement liés. Le chapitre II donne des généralités sur le jansénisme, le suivant sur le rôle de la Compagnie de Jésus à Lyon. Aux chapitres IV et V défilent les amis lyonnais de Port-Royal. Les quatre chapitres essentiels (I, VI, VII, VIII) évoquent la personnalité de Benoît Fourgon et reproduisent le texte de sa relation (p. 131-235), collationné sur celui de M^{lle} Gazier.

De la simple introduction qu'est l'étude générale sur le jansénisme, nous ne dirons rien. Déjà les développements consacrés aux Jésuites à Lyon sont beaucoup plus intéressants. M. J. Godart, qui n'aime pas les Pères, utilise des sources locales curieuses, évoque l'histoire de leur pharmacie lyonnaise. Peut-être a-t-il tort de croire (p. 53, note 1) « qu'en 1760 les Jésuites avaient en France 578 collèges, 150 séminaires » !

Ainsi que l'indique le sous-titre, l'auteur s'est appliqué à évoquer le jansénisme lyonnais. C'est contre Besian Arroy, théologal de Lyon, que Jansénius a écrit le *Mars gallicus*. Des relations épistolaires se sont établies entre quelques Visitandines de Lyon — dont la Mère de Blonay — avec la Mère Angélique. A Port-Royal, Lyon a donné Dugué de Bagnols, sœur Françoise Magdeleine de Sainte-Julie (Baudrand). Lancelot, le grand Arnauld, plus tard Mgr Soanen furent accueillis à Lyon par les « amis de la vérité ». Et c'est dans la seconde ville de France que Guillaume Quesnel trouva un asile après avoir contribué à l'évasion de son frère. Puis, au XVIII^e siècle, les couvents : Bénédictin du quai Saint-Vincent, des Jacobins, les maisons de Joséphistes, accueillirent les appelants. Mais, tout en reconnaissant l'intérêt des documents mis en œuvre par M. J. Godart, ils ne constituent qu'une étude fort élémentaire du mouvement janséniste lyonnais, comme nous le montrerons dans un article de la *Revue d'histoire de l'Église de France*. Un dépouillement des sources locales, des *Nouvelles ecclésiastiques*, du *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques* permettrait de compléter l'esquisse de M. J. Godart, particulièrement d'évoquer le rôle de Mgr de Montazet, de Dupac de Bellegarde et de la bourgeoisie lyonnaise opposante à la Bulle Unigenitus.

Quant à la relation écrite, à la demande de Duguet, par Benoît Fourgon, elle est extrêmement intéressante à la fois au point de vue psychologique et historique. B. Fourgon est un janséniste aussi sincère que clairvoyant et qui donne sur la prison

de Pierre Encise de remarquables détails. Les portraits qu'il trace de ses géoliers sont aussi naïfs que malicieux.

Si M. Justin Godart n'a pas écrit l'histoire du jansénisme à Lyon, il a du moins contribué à en montrer l'intérêt et la portée. Qu'il en soit remercié.

E. PRÉCLIN.

A. BACHELIER. *Le jansénisme à Nantes*. Angers, Impr. de l'Anjou, 1934. In-8°, 349 pages.

Donnant satisfaction à un désir que j'exprimais dans mon livre : *Les jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du clergé*, M. l'abbé Bachelier a consacré sa thèse à l'histoire du jansénisme à Nantes, surtout au XVIII^e siècle, c'est-à-dire à l'étude d'un important mouvement religieux, à une grande époque, dans une grande ville.

L'ouvrage comprend quatorze chapitres, trois index (bibliographique, des noms de personnes, des noms de lieux). Les *Origines* (avant 1713) font l'objet des deux premiers chapitres, la bulle Unigenitus et ses conséquences immédiates des trois suivants (III, IV, V), les singularités et la répartition du quesnellisme occupent 82 pages (chapitres VI-IX). Aux luttes qui opposèrent les appelants et les évêques sont consacrés les cinq derniers chapitres de l'ouvrage (X-XIV).

Plusieurs parties de l'exposé de M. Bachelier sont particulièrement bien venues. Fort nuancée et judicieuse est la biographie de la Noë Menard (p. 26-42). L'auteur a su rendre cohérente et logique la politique anti-janséniste de Mgr Gilles de Beauvau, de Mgr Lavergne de Tressan, de Mgr de la Muzanchère. Vivant et intéressant est le chapitre VII : *Vers le schisme : Dom Louvard à Nantes (1725-1766)*. J'ai d'autant plus de plaisir à louer l'ordonnance et les conclusions du chapitre VIII : *La carte janséniste du diocèse (1730)* (mais où est le croquis?), que, sur certains points, M. Bachelier n'est pas de mon avis. Le chapitre XI : *Le refus des sacrements (1730-1746)* est un des meilleurs de l'ouvrage, parce que l'auteur, avec un souci des nuances qui l'honore, évoque les sépultures religieuses à cérémonial réduit qui furent alors accordées aux quesnellistes impénitents, comme elles le sont aujourd'hui aux partisans irréductibles de l'*Action française*. Le chapitre XIV : *Les derniers conflits (1758-1789)* expose le déclin du jansénisme qui en vint à se mêler à de mesquines querelles locales.

L'exposé des faits, généralement exact, ne donne lieu qu'à quelques remarques de détail¹. La documentation paraît solide et satisfaisante, encore que la bibliographie donnée aux pages 229-236 n'ait pas un caractère assez critique. Le lecteur

1. A la page 89, M. Bachelier écrit : « [En 1716] Soannen (pourquoi deux n?) venait d'être promu à l'évêché de Senex » : il était titulaire de ce siège depuis 1695. — P. 122. En 1722, Dubois n'est plus l'abbé Dubois, mais Mgr Dubois, cardinal-archevêque de Cambrai. — P. 130. Mgr Hercule de Fleury, qu'il ne faut pas confondre avec l'abbé Claude Fleury (p. 209), n'est plus, en 1715, qu'ancien évêque de Fréjus. — A la page 292, note 7, M. Bachelier écrit au sujet de la *Dissertation sur l'assistance à la messe de paroisse* : « Cette œuvre, contrairement à ce qu'écrit M. Préclin, *op. cit.*, p. 161, n'appartient donc pas à la littérature janséniste. » En fait, j'ai simplement signalé que l'obligation de l'assistance à la messe de paroisse est un thème cher à tout bon janséniste, qui défend les curés contre les réguliers.

regrettera l'absence de documentation iconographique. Les sources jansénistes et anti-jansénistes, les *Nouvelles ecclésiastiques*, le *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques* ne paraissent pas avoir été employées de façon exhaustive. Il en est de même pour les *Nouvelles ecclésiastiques à la main du XVII^e siècle* ; mais elles contiennent peu sur le sujet.

Sur les origines du jansénisme à Nantes, que M. Bachelier attribue au seul Oraison, les chapitres I et II ne satisfont pas complètement la curiosité. Le théologal de Sées : Le Noir, qui mourut dans les prisons de Nantes, n'eut-il pas des amis secrets dans la ville ? Quel fut le rôle de Martin, ami du curé de Saint-Jacques de Pirmil, qui recevait les livres venus de Hollande ? (Bibl. nat., ms. f. fr. 17800).

Pour le XVIII^e siècle, je regrette que l'auteur n'ait pas eu l'occasion de montrer le bien ou le mal fondé de cette définition que j'ai donnée (p. 152, note 90) dans mon livre : « La ville est un laboratoire de doctrines hardies, un port d'importation d'ouvrages étrangers, un centre de distribution de livres », et j'ajouterais aujourd'hui « centre d'exportation d'idées hétérodoxes ».

Au point de vue doctrinal, M. Bachelier attribue à la pensée de Nicolas Travers l'importance qu'elle mérite, mais sans donner du personnage la biographie synthétique que l'on pouvait attendre. D'ailleurs, l'auteur des *Pouvoirs légitimes* n'est sans doute pas le seul doctrinaire qu'aient compté les appelants nantais. Dans cette ville où les quessnellistes étaient nombreux parmi les commerçants et les artisans, il eût été intéressant de rechercher les vues des uns et des autres sur le prêt à intérêt, de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse de M. B. Groethuysen.

Sur l'entrée en France des libelles et des livres hollandais, le dépouillement du *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques* et des archives du ministère des Affaires étrangères (Hollande) aurait probablement permis à M. Bachelier d'ajouter d'utiles détails à ceux qu'il donne dans son livre.

Pour définir le rayonnement même du jansénisme nantais, l'auteur aurait pu utilement s'attacher aux curieuses figures de l'abbé Étienne de La Porte, grand vicaire de Senez, des abbés Marye (*N. E.*, 1772, p. 133) et La Callabre, un des pensionnaires de l'École normale de droit janséniste de Paris (de Saint-Josse).

Il est regrettable qu'aucune indication ne soit fournie sur l'histoire du jansénisme nantais au XIX^e siècle.

Tout en louant M. l'abbé Bachelier pour l'étude utile, solide et compréhensive qu'il vient de donner sur l'histoire du jansénisme au diocèse de Nantes, je regrette qu'elle s'inspire trop de modèles traditionnels, qu'elle soit plus une histoire diplomatique, d'ailleurs intelligemment et finement conçue, que l'exposé d'un mouvement religieux et social fort complexe, intimement mêlé, dans toutes ses manifestations, à la vie du XVIII^e siècle.

E. PRÉCLIN.

George M. WRONG. *Canada and the American Revolution*. New-York, Macmillan Company. In-8°, XII-497 pages.

Sous le titre de *Canada and the American Revolution*, M. George M. Wrong donne une suite à son ouvrage *The Rise and Fall of New France*, dont nous avons ici même fait un compte-rendu. Le présent volume comprend une Préface, un développement en vingt-trois chapitres et une excellente bibliographie, qui a le mérite d'être

complète, critique et précise. Il reconnaît, par exemple (p. 484), que « la publication d'une histoire convenable de l'Église anglicane au Canada serait hautement désirable » et (p. 486) que « nonobstant des titres frivoles le *Gentleman Johnny Burgoyne* de F. J. Huddleston et le *Sir Billy Howe* de R. Partridge sont des travaux sérieux ». La liste des ouvrages consacrés aux loyalistes des divers États est précieuse (p. 487-488).

L'exposé est vivant et les jugements de l'auteur sont équilibrés et indépendants. Au chapitre xiv, le récit de la campagne d'hiver des Américains envahissant le Canada est fort bien venu. La lecture du livre vaut surtout par l'intérêt des détails fournis presque à chaque page.

Faut-il le dire? Cependant, il ne nous semble point que la nécessité de cet ouvrage se fût impérieusement sentir, même quand on considère que son sous-titre : *The disruption of the First British Empire*, le définit mieux que le titre lui-même. Car deux sujets s'entremêlent sans cesse : l'histoire du Canada (chapitres i-iv, xi-xii, xiv, xvi-xvii, xx-xxiii), l'histoire des progrès de la révolte aux États-Unis (v-x, xviii-xix), sans qu'aucun des deux soit vraiment traité de façon complète. Les chapitres purement canadiens gagneraient à être complétés par les travaux de M. Alfred Burt et l'histoire de la dissolution du Premier Empire britannique ne tient guère compte des travaux de Schuyler, de Buxton, de Coupland et de quelques autres. Les détails sont généralement exacts¹.

É. PRÉCLIN.

Richard Cecil GARLICK. **Philip Mazzei, friend of Jefferson. His life and letters.** Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1934. In-8°, 179 pages, 1 gravure. Prix : \$ 2.00.

Dans son livre, M. R. C. Garlick écrit la curieuse biographie d'un aventurier du XVIII^e siècle, Italien de naissance, Américain et Français d'adoption, et ami d'un roi de Pologne. Philippe Mazzei (1730-1816) fut un Toscan de Prato, médecin malgré lui, qui, à la suite de voyages à Smyrne (1752-1755), à Constantinople, à Londres, partit de Livourne pour s'établir en Virginie (1773). Là, sur 738 acres de terres qu'il acheta, puis sur 2,000 que lui donna Jefferson près de Monticello, il voulut acclimater dans la colonie la culture de la vigne. Le lecteur serait heureux de connaître le résultat de ses expériences. En 1779, et en qualité d'agent de la Virginie, il partit pour l'Europe, pour attirer en Amérique des émigrants latins et obtenir des crédits. Sans guère de succès. Au cours d'un nouveau voyage, de cause inconnue, en France, en Hollande, il accepta (1788) le poste de secrétaire diplomatique du

1. A la page 6, la phrase « la baie d'Hudson lui appartenait avec la Prairie — maintenant l'ouest-canadien — qui fut annexée par Charles II en 1671 » n'est pas claire. Il en est de même de celle-ci (p. 13). « Après l'Espagne, la France proclama que toute l'Amérique du Nord lui appartenait et lutta vaillamment pour s'en emparer. » A la page 14, M. G. Wrong insiste trop sur la responsabilité de George III et pas assez sur celle du parti impérialiste. A la page 170, que signifie cette phrase : « Deux ans après que Colomb eut atteint l'Amérique, les Espagnols avaient tiré de tels profits de la canne à sucre que l'on rapporte qu'ils permirent à Philippe II de bâtir près de Madrid le palais de l'Escorial. »? Aux pages 214-217, on ne voit guère pourquoi quatre années s'écoulèrent entre la taxe sur le thé et la *tea party* de Boston.

roi de Pologne Stanislas Auguste. En fait, il resta à Paris jusqu'en décembre 1791 et ne visita la Pologne, puis l'Autriche, qu'en 1792. Il termina sa vie dans une demi-pauvreté à Pise.

Le principal intérêt du livre de M. Garlick est l'analyse — trop courte — de ses recherches historiques et politiques sur les États-Unis, ouvrage ennuyeux et consciencieux, et de la correspondance qu'il échangea en italien avec Thomas Adams, James Madison et avec Jefferson. De nombreuses citations éclairent tout à la fois les étapes de la vie et des missions de Mazzei, les divisions de l'opinion politique américaine et les vues du sage de Monticello. Mais, si Jefferson écrit en toute confiance à Mazzei lorsqu'il le sait de l'autre côté de l'océan, il n'était pas sans craindre ses visites : « Je tremble à l'idée qu'il ne vienne à Annapolis. Il me sera plus désagréable qu'un retour de cette migraine qui me saisit deux fois le jour (16 mars 1784). »

À l'intéressante biographie qu'a donnée M. Garlick manque un chapitre qui définirait le caractère de Mazzei. La précaution serait d'autant plus nécessaire que le personnage paraît versatile, ondoyant et divers, que de nombreuses lettres sont écrites en italien, et ne sont ni traduites, ni assez annotées. Quelques erreurs de détail montrent que M. Garlick n'est pas familier avec les détails de l'histoire ecclésiastique française au XVIII^e siècle : il fait de Bourges un simple évêché et du philosophe Mably un abbé régulier. La bibliographie n'est pas critique.

Utile et vivant, l'ouvrage ne paraît être qu'une introduction à l'étude d'un beau sujet.

É. PRÉCLIN.

I. — Edgar Erskine HUME. *La Fayette and the Society of the Cincinnati*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Paris, Droz, 1934. In-12, 64 pages et 4 illustrations.

II. — Baron Ludovic DE CONTENSON. *La Société des Cincinnati de France et la guerre d'Amérique (1778-1783)*. Ouvrage orné de 193 portraits et 17 planches, publié sous les auspices de la Société des Cincinnati de France. Paris, Auguste Picard, 1934. In-4^o, 311 pages.

Ces deux ouvrages, qui sont admirablement imprimés et illustrés, développent le même sujet : l'histoire des origines de la Société des Cincinnati.

Le livre de M. Erskine Hume, le plus court, prend un intérêt particulier en cette année du centenaire de La Fayette. L'auteur montre que le noble marquis prit une part active à l'établissement de la Société, comme le prouvent plusieurs lettres de conseils qu'il écrivit à Washington, et plusieurs autres, fort curieuses, adressées à Adams, où il prit la défense des Cincinnati accusés par les futurs républicains de menacer les libres institutions démocratiques. Au cours du développement, M. Edgar Erskine Hume donne de curieux détails sur les origines du Colombian Order de Saint-Tammany. Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées au récit de la visite faite en Amérique par La Fayette en 1824.

Le gros livre du baron Ludovic de Contenson, imprimé sur vélin d'Hallines, comprend une introduction, treize chapitres (1-126), un dictionnaire composé des notices biographiques des « Cincinnati » français primitifs. En appendice, trois

lettres de Washington, les statuts des Sociétés américaine et française, la liste des membres français de l'Ordre en 1933.

Dans l'Introduction, M. le baron de Contenson montre que la branche française des Cincinnati comprit trois sortes d'officiers alors ou depuis colonels ou capitaines de vaisseau : les volontaires, les officiers de la marine royale, les officiers de l'armée royale de Rochambeau et du marquis de Saint-Simon. Vingt-quatre « Cincinnati » français siégèrent à l'Assemblée constituante, six à la Législative, vingt-et-un combattirent dans les armées de la Révolution, dix s'illustrèrent dans les lettres, les arts, les sciences (Chastellux, Saint-Simon, L'Enfant, Borda, Bougainville, La Pérouse).

Les treize chapitres qui suivent complètent l'ouvrage encore fort utile de Asa Bird Gardiner, *The Order of the Cincinnati in France* (1905). Dès 1783, Washington envoya les statuts à La Fayette, d'Estaing, Rochambeau, les plus élevés en grade de chacune des trois catégories dont devait se composer la branche française de l'ordre. Quand les ministres français eurent approuvé l'affiliation, et sans tenir compte des critiques faites à la Société et au principe d'hérédité (chapitre iv), les Cincinnati de France admirèrent 370 membres de 1783 à 1792, dont 115 membres honoraires, anciens combattants qui ne satisfaisaient pas aux conditions de grade requises. Après l'abolition théorique des ordres de chevalerie (Constitution de 1791), rendue effective sous la Convention, les fils de « Cincinnati » s'affilièrent aux sections américaines. Miollis et plusieurs officiers français de la Restauration portèrent en public l'insigne dessiné par L'Enfant. Après un vain essai (en 1887) de reconstitution de la Société des Cincinnati de France, il fallut attendre les années de fraternité d'armes franco-américaine de 1917-1919 pour que le projet aboutît. Sous l'impulsion de MM. de Dampierre et de Contenson fut fondée l'Alliance américaine (4 juillet 1919), dont le Comité exécutif américain des Cincinnati homologua la reconstitution (31 décembre 1925). Le 8 juillet 1933, les Cincinnati de France comptaient 157 membres titulaires et 36 membres honoraires.

La dernière partie de l'ouvrage donne, par ordre alphabétique, les noms des « Cincinnati » français primitifs. 193 magnifiques portraits (Rochambeau de Duplessis, La Fayette de Jean Weyler, d'Estaing de P. Freilshien), 17 superbes planches (insignes, autographes de Washington en fac-similé) illustrent le texte. Malheureusement, les notices sont souvent incomplètes. Les dates de naissance et du décès ne sont que trop rarement fournies.

Le lecteur regrette l'absence de notices bibliographiques sur Bougainville, Cafarelli, du Chaffault du Besné, Champagny, Decrès, Eblé, De Fleuriau, Jourdan, Kersaint, La Pérouse, Louis Antoine de Magallon, Missiessy, etc. Beaucoup des dates utiles manquent (quand, en 1793, Biron fut-il guillotiné?). Dans l'ensemble, il aurait été utile de citer les sources dont l'auteur s'est servi pour établir ses articles.

Nonobstant ces réserves, l'ouvrage de M. le baron de Contenson fournit une mine précieuse de renseignements. Son acquisition paraît nécessaire par toutes les grandes bibliothèques.

E. PRÉCLIN.

Ferdinand BRUNOT. *Histoire de la langue française des origines à 1900.*

T. VIII : *Le français hors de France au XVIII^e siècle.* Première partie : *Le français dans les divers pays d'Europe.* Paris, Armand Colin, 1934. In-8°, XLVI-768 pages.

Les volumes de la monumentale *Histoire de la langue française* de M. Ferdinand Brunot continuent à se succéder à une allure aussi rapide qu'un pareil travail peut le permettre, et l'œuvre entreprise, en dépit de son immensité, s'achemine vers sa fin. L'année 1934 a vu paraître la première partie du tome VIII, consacré au français hors de France au XVIII^e siècle. C'est l'étude de la diffusion de notre langue dans les divers pays d'Europe.

Il va sans dire qu'il est, comme les précédents, du plus vif intérêt, pour les historiens aussi bien que pour les philologues, et que le nombre de faits nouveaux et d'idées nouvelles qu'il leur apporte est considérable. Mais ce que je voudrais d'abord mettre en lumière, ce sont les difficultés multiples et diverses que M. Brunot a rencontrées en le composant, et qui ne l'ont nullement découragé. Ces difficultés, il les aperçoit toutes, il les met toutes en lumière ; il ne cherche pas à se faire illusion sur l'insuffisance des moyens dont il dispose pour les vaincre. Il faut saluer ici une œuvre de rare clairvoyance intellectuelle et de rare probité scientifique.

Une première difficulté tient à la nature même du sujet. L'expansion de la langue française en Europe, au XVIII^e siècle, est un phénomène tout différent de l'expansion de la langue grecque en Asie pendant la période alexandrine, ou de la langue latine dans les pays qui ont composé l'Empire romain. Ce n'est pas une « invasion » (le mot est celui qu'emploie M. Brunot), accompagnant ou suivant la conquête ; mais une diffusion spontanée, due à la seule « vertu » de notre langue, et à laquelle les pouvoirs publics ne s'intéressent pas. Cette diffusion se produit de façon très diverse, selon les conditions plus ou moins favorables qu'elle rencontre. En sorte que le sujet n'est pas seulement très vaste ; il est, si je puis dire, incohérent. Et cette incohérence est un fait, dont un historien soucieux d'exactitude doit tenir compte. Toute composition systématique serait donc incompatible avec la vérité historique. Impossible même de procéder à des groupements chronologiques, car il n'y a pas de synchronismes entre les faits de même ordre. M. Brunot, très sagement, s'est résigné à examiner les progrès de la langue française au dehors dans le cadre des différents pays d'Europe ; encore a-t-il bien soin de dire que ce cadre est trop large parfois, lorsqu'il s'agit, par exemple, de l'Italie, de la Suisse ou de l'Allemagne. Quant à l'ordre dans lequel les différents pays devaient être rangés, il ne pouvait être qu'arbitraire. M. Brunot s'y est résigné aussi. Il a commencé par les pays où notre langue ne s'est propagée qu'assez peu, ou tardivement, pour terminer par ceux où sa propagation a pris le plus d'importance. Ainsi l'intérêt de l'exposé va croissant. Mais il est inutile d'ajouter que cet ordre n'est, et ne pouvait être, qu'assez artificiel.

Seconde difficulté. M. Brunot a conçu sa grande *Histoire de la langue française* autant en historien qu'en philologue. Or, la science historique est la plus complexe des sciences. C'est même cette extrême complexité qui empêche parfois d'y appli-

quer strictement les méthodes des autres sciences, et qui fait que certains refusent d'admettre l'histoire parmi les sciences. M. Brunot a le sentiment très vif de cette complexité. Il sent bien qu'à vouloir simplifier la réalité on la fausse. Aussi se garde-t-il de définir ce qu'il entend par diffusion de la langue française. Définir, c'est limiter, c'est restreindre. M. Brunot entend tenir compte de toutes les formes que peut prendre la diffusion de la langue, de toutes les circonstances qui peuvent la favoriser ou la contrarier. Il fait donc place, dans son exposé, à bien des faits qu'un esprit moins compréhensif et moins réaliste en aurait exclus. Et nous avons ainsi, à propos du français en Espagne, des indications précises sur l'accueil fait par la société espagnole à la dynastie des Bourbons ; à propos du français en Angleterre, des détails sur les voyageurs anglais en France, ou des réflexions très justes et très fines (p. 239 et suiv.) sur la mauvaise opinion qu'avaient des Français les Anglais du XVIII^e siècle : en somme, toute une étude des rapports intellectuels entre les deux peuples, qui n'appartient peut-être pas strictement au sujet, mais qui permet de mieux comprendre les rapports entre les deux langues. Ce ne sont là que des exemples, qu'il serait facile de multiplier. Ils montrent que M. Brunot n'a pas craint d'élargir encore un sujet déjà très vaste. Ce ne seront certes pas les historiens qui le lui reprocheront !

Il y était d'ailleurs conduit par une autre difficulté encore, dont il a eu le sentiment très vif. Il la signale dans son Introduction. S'il y a des signes auxquels on peut reconnaître la propagation d'une langue dans un nouveau domaine territorial, aucun de ces signes n'est sûr. « Ce n'est qu'en les réunissant, qu'en les contrôlant l'un par l'autre qu'on a quelque chance d'atteindre la vérité. » Il importe donc d'en réunir le plus grand nombre possible. Et qui oserait dresser une liste limitative des signes valables, alors que l'interprétation de beaucoup d'entre eux pose de petits problèmes psychologiques très délicats ? Sans doute, un pareil sujet, ainsi compris, ne pouvait être épuisé par un seul homme. M. Brunot le sait bien. Aussi a-t-il fait collaborer à son livre un assez grand nombre d'érudits — M. Max Fuchs, M^{lle} Gayl, et bien d'autres dont il résume ou cite les travaux. Aussi écrit-il qu'il a conscience « d'être resté au seuil du sujet en bien des cas » et fait appel, pour « enfoncer plus avant », aux travailleurs de tous les pays. A sa richesse propre, une œuvre comme la sienne ajoute le mérite d'ouvrir des voies nouvelles et de solliciter les travaux futurs.

Il va de soi qu'il est à peu près impossible d'analyser un pareil livre. Je ne le tenterai pas. Je me contenterai de dire le plaisir que j'ai pris à lire le chapitre sur la Suisse, en particulier le long développement où M. Brunot analyse les raisons de la réaction qui s'y produisit à la fin du XVIII^e siècle contre l'influence française et celles du retour de la Suisse alémanique aux traditions allemandes ; le chapitre sur l'Angleterre, que j'ai déjà signalé plus haut ; enfin, le long chapitre, si médité et si riche, sur l'Allemagne. On trouvera dans celui-ci, par exemple, de bien curieux détails sur l'assimilation linguistique progressive des huguenots réfugiés (p. 532 et suiv.), ainsi qu'une analyse pénétrante (p. 648 et suiv.) des reproches que fait Herder à la langue française, moule trop rigide où la pensée ne peut se développer à l'aise. Il faut renoncer à citer, et se contenter de remercier M. Brunot de tous les services que, grâce à lui, les études philologiques rendent à l'histoire.

G. PAGES.

Charles-H. POUTHAS. *Une famille de bourgeoisie française de Louis XIV à Napoléon*. Paris, Félix Alcan (Bibliothèque de la *Revue historique*), 1934. VIII-211 pages. Prix : 25 fr.

C'est une entreprise neuve que l'histoire d'une famille, du moins lorsqu'elle mérite ce nom, et sort des limites d'une simple généalogie. C'est aussi une entreprise louable, non pas seulement lorsqu'il s'agit de la famille d'un homme célèbre, mais parce qu'elle permet toujours d'élargir l'horizon restreint d'une biographie, de soutenir l'intérêt parfois languissant qu'offre ce genre, et d'analyser un milieu social, comme aussi de broser avec exactitude le tableau d'une période et d'une province. Cette ampleur de la recherche et de l'idée, jointe à la précision du détail, fait le mérite de l'ouvrage consacré par M. Pouthas aux parents de Guizot.

Leur lignée, d'après le premier chapitre, est originaire de la vallée du Gard, en aval d'Alès. Elle est mentionnée par des actes notariés remontant au début du XVI^e siècle. Terriens non sans avoir, protestants de bonne heure, alliés à une famille de robins, drapiers anoblis, les Gignoux. De la branche cadette, composée plus tard de négociants et fabricants de bas et de châles de soie, et qui comptera un pasteur et un avocat, sortira le grand Guizot, petit-fils et fils de ces derniers. Les vicissitudes de la « secte », les souffrances et les espérances du « Désert » sont retracées dans un second chapitre dont les lecteurs de la *Revue historique* ont eu la primeur, et dont l'intérêt ne leur a pas échappé¹. Le reste du livre est consacré à l'histoire de la Révolution à Nîmes ; mais ces pages dépassent, en valeur littéraire et scientifique, l'ordinaire des ouvrages d'histoire locale. M. Pouthas sait, en effet, qu'en pareille matière, les ressources des archives provinciales, indispensables, doivent être complétées par celles qu'offrent les dépôts parisiens. Il leur a joint celles qu'il tire du fonds précieux de Val-Richer, déjà utilisé par lui pour l'élaboration de sa thèse². Et cela lui a permis de rectifier souvent le récit d'historiens locaux, au reste honorables, comme Rouvière. Un index des notes bibliographiques, qui suit l'index des noms propres, facilite d'ailleurs considérablement la consultation de son livre, qui devient ainsi un remarquable instrument de travail. Mais il y a plus. M. Pouthas n'oublie pas que « si l'histoire ne peut être une résurrection, elle est, avant tout, intelligence ». Il trace de Nîmes, comme tout à l'heure du paysage languedocien, une description pittoresque et vivante qui n'est pas seulement un cadre, mais une véritable toile de fond, où s'accuse le relief des faits et la passion des acteurs du drame révolutionnaire. Dans la ville sévère et concentrée, toute différente du Midi qui l'entoure, le grouillement des populations à l'étroit explique la violence des haines sociales, qui seront doublées par les haines religieuses, legs des anciennes persécutions. A une minorité bourgeoise, propriétaire et marchande (15,000 sur 54,000), dont la richesse est en plein essor, s'opposera, dès le début, une plèbe catholique et misérable, longtemps tenue en dépendance.

André Guizot, fils d'un pasteur du « Désert », et sa femme Elisabeth-Sophie Bonicel s'installent au début de la Révolution, sous d'heureux auspices, semble-t-il, puisque leurs revenus, assez coquets, complétés par les parents de la jeune M^{me} Gui-

1. *Rev. histor.*, t. CLXIX, année 1932 : *Guizot et la tradition du Désert*.

2. *Guizot pendant la Restauration, préparation de l'homme d'État (1814-1830)*. Paris, Plon, 1923, 1 vol. in-8°, III-497 p.

zot et les gains du jeune avocat, ne cessent de croître. Les événements révolutionnaires allaient leur apporter le deuil et la ruine matérielle. L'année 1789 est marquée, à Nîmes comme ailleurs, d'une grande espérance. La bourgeoisie protestante, qui a pris une grande part à la rédaction des cahiers, a cru voir poindre, pour elle, l'aube de la prospérité matérielle, de la puissance politique et de la liberté religieuse. Mais l'accord dure peu entre Nîmois. La rupture naît des défiances et de l'exclusivisme protestants qu'expliquent les périls anciens. La résurrection d'une querelle municipale permet à l'ancien greffier Froment de grouper les « cébets » contre les maîtres de l'heure, avec l'appui du clergé catholique. Et les luttes électorales dégénèrent rapidement en luttes plus sanglantes. C'est la « Bagarre » de mai 1790. Les bourgeois protestants l'emportent d'abord, grâce à la force armée, dominant dans les clubs et les nouvelles administrations, président aux tâches réorganisatrices. Mais une fièvre de suspicions et de rancœurs remplace l'allégresse et l'union de 1789.

Les vainqueurs ne tardent pas à s'inquiéter de la tournure des événements parisiens, et leurs intérêts matériels les opposent de plus en plus aux petites gens, lors de la poussée de la vie chère qui accompagne les émissions d'assignats et la crise économique. La société populaire entre en lutte ouverte contre les autorités. Du côté des modérés est Guizot. Et son beau-père est parmi les Jacobins. Ceux-ci l'emportent aux élections à la Convention, harcèlent les administrations locales. Et la lutte s'exaspère encore après la mort du roi et lors du fédéralisme. Que M. Pouthas m'accorde le plaisir de rappeler son jugement, qui vient confirmer d'heureuse façon une idée qui m'est chère : le fédéralisme, dit-il, « révolte de propriétaires et de gens riches ». Autre remarque importante : le rôle particulier de Nîmes révoltée, qui, victorieuse, pouvait, par sa position géographique, unir contre la Convention le Midi languedocien au Midi provençal. Elle fut vaincue, et le comité insurrectionnel, créé par le coup d'État municipal du 12 juin 1793, n'eut qu'une existence éphémère. Il capitula rapidement, et même certains de ses membres sans grandeur, en juillet 1793, après la victoire de Carteaux à Pont-Saint-Esprit. Alors viennent les représailles populaires, la « tempête d'extrême-gauche », l'épuration à laquelle procèdent les Montagnards, formés, à Nîmes comme ailleurs, par la petite bourgeoisie : gens de loi, notaires, petits propriétaires, boutiquiers, maître d'ateliers. Parmi eux est Bonicel, dont le gendre, André Guizot, condamné, erre quelques jours dans la garrigue, « reprenant la vie traquée de son père le pasteur quarante ans auparavant », avant de mourir sur l'échafaud, à vingt-sept ans, le 8 avril 1794. C'est le représentant Borie, robespierriste plus déchristianisateur qu'on ne l'attendrait, peut-être (la remarque est mienne) parce qu'il a senti le danger des luttes religieuses dans ce pays nîmois, qui préside à la Terreur dans le département.

La réaction thermidorienne ne fut pas très marquée : une trentaine d'arrestations. Mais si le calme revient assez vite, la question des subsistances reste extrêmement grave, et M. Pouthas nous apporte quantité de chiffres intéressants, qui ne sont pas un des renseignements les moins précieux contenus dans son ouvrage. Ses dernières pages montrent le foyer Guizot ruiné par la mort du père, regroupé autour de Bonicel, qui, suspect aux catholiques en tant que protestant, aux bourgeois en tant que Jacobin, mène une vie solitaire pendant que grandit un orphelin : le futur homme d'État. Ainsi, non seulement, dans le livre de M. Pouthas, l'histoire locale vient éclairer et refléter l'histoire générale, mais encore le drame d'une

famille vient traverser le drame révolutionnaire. Bel exemple de livre où la recherche intelligente du vrai n'exclut pas le pathétique issu des simples faits.

Henri CALVET.

GEISENDORF-DES GOUTTES. **Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Géôles et pontons d'Espagne. T. I : L'expédition et la captivité d'Andalousie.** Genève et Paris, 1932. Gr. in-8°, xxxi-560 pages, illustrations et cartes.

Colonel A. GRASSET. **La guerre d'Espagne (1807-1813). T. III.** Paris, Berger-Levrault, 1932. Gr. in-8°, vii-286 pages, cartes et croquis.

Deux ouvrages de caractère assez différent ont paru simultanément sur les premières opérations de la guerre d'Espagne. L'un est l'œuvre d'un Suisse, M. Geisendorf-Des Gouttes, qui, de 1916 à 1918, fut président de la Commission romande des Internés et qui à ce titre rendit aux prisonniers de guerre des services qui lui valent leur profonde reconnaissance. Ces fonctions lui donnèrent l'idée d'étudier le sort des soldats impériaux, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Suisses, qui furent pris à Bailen en 1808. Dans l'autre ouvrage, le colonel Grasset continue sa *Guerre d'Espagne*, publiée sous la direction du Service historique de l'État-major, et que les deux premiers volumes avaient menée jusqu'au soulèvement espagnol de mai 1808 ; son tome III étudie le mois de juillet 1808, Medina del Rio Seco, le premier siège de Saragosse et tout particulièrement la campagne de Bailen.

Les deux auteurs ont tenu à visiter personnellement les lieux où se déroulèrent les événements qu'ils racontent. Le colonel Grasset a pu donner ainsi à son récit une précision parfaite et l'accompagner de cartes et croquis excellents : quinze pour la seule affaire de Bailen. A son voyage en Espagne, M. Geisendorf a dû de pouvoir éclairer son récit, un peu solennel parfois, de descriptions fort évocatrices, et de faire orner son livre de nombreux dessins et reconstitutions qui, s'ils ne sont pas sans inquiéter un peu les esprits férus d'exactitude, sont du moins d'un bel effet. A-t-il pu cependant, au cours de ses pérégrinations andalouses, pénétrer bien à fond l'âme espagnole, on en peut douter, et ses considérations sur la psychologie du soulèvement, les corridas et les *toreadores* (*sic*) pourraient être supprimées sans inconvénient.

Du moins, M. Geisendorf a-t-il bien vu, à l'*Archivo Histórico Nacional*, ce qui constituait l'essentiel de son sujet, les prisonniers de Bailen, et c'est surtout par là (ainsi que par l'utilisation d'intéressantes sources suisses) que son travail est nouveau. Sa documentation imprimée, sans être absolument complète¹, est soignée et interprétée avec esprit critique ; c'est sans doute à l'éditeur qu'il faut s'en

1. Ajouter, par exemple, Ebeling, *Die Kapitulation von Bailen*, 1878 ; Montgardé, *Rapport sur l'affaire de Bailen*, 1911 ; Valladar, *Bailen, después de la batalla*, 1908 ; Husson, *Journal de la campagne... en Espagne*, 1908. Il était inutile, en revanche, de faire mention de l'*Histoire de France* d'Henri Martin. Noter que l'œuvre maîtresse d'Oman, *A History of the Peninsular War*, ne s'arrête pas au cinquième volume : le septième et dernier a paru en 1931.

prendre de l'incommode disposition des références. Le colonel Grasset ne donne pas de bibliographie ; ses notes ne citent pas, il s'en faut, tous les ouvrages relatifs au sujet et les dépôts espagnols (Madrid et surtout Ségovie) ont gardé pour lui bien des secrets. Du moins a-t-il utilisé à fond les sources manuscrites françaises.

Le problème de la responsabilité de Dupont dans le désastre semble à peu près éclairci maintenant. Quoi qu'en aient dit ses défenseurs, Dupont laissa ses troupes saccager Jaen et surtout Cordoue ; ce pillage, s'il ne profita pas personnellement à Dupont, alourdit le convoi de l'armée et surtout souleva dans tout le pays une hostilité qui gêna considérablement les opérations et rendit la captivité terrible¹. Devant l'armée espagnole, Dupont et Vedel furent incontestablement au-dessous de leur tâche : inertie, indécision, absence d'initiative, manque de jugement. « On dirait vraiment », écrit le colonel Grasset, dont les appréciations sont toujours modérées, « que le soleil d'Andalousie a liquéfié la matière cérébrale de tous ces hommes, qui font la guerre avec éclat depuis vingt ans. Tout cela est déconcertant. » Mais ce soleil d'Andalousie constitue précisément la première de ces excuses dont Napoléon ne voulut jamais tenir compte. Il est difficile de réaliser pleinement tout ce que les chefs et les troupes, de jeunes soldats en général, avaient souffert par la chaleur, la soif, la faim et la fatigue, et l'épuisement total où ils se trouvaient. Il faut dire, d'autre part, que Dupont eut affaire non seulement à la guérilla des paysans, mais encore et surtout à des troupes régulières qui, quoi qu'on en ait dit, étaient bonnes. Napoléon ne l'admit jamais, car il méprisait l'Espagne et il lui convenait d'ailleurs, pour écraser Dupont, d'affirmer qu'il s'était laissé battre par des bandes indisciplinées. Tout au contraire, l'artillerie espagnole en particulier se montra redoutable ; elle avait été l'arme favorite de Godoy, qui l'avait pourvue d'un matériel de premier ordre servi par un personnel d'élite, et Castaños lui dut pour une bonne part son succès².

La lamentable odyssee des prisonniers en Andalousie est excellemment contée par M. Geisendorf-Des Gouttes (Cabrera fera l'objet d'un second volume). L'intérêt de son récit vient, ici encore, de ce qu'il utilise les archives encore inédites de Genève, de Berne et de Madrid. Ces dernières, en particulier, lui ont permis d'apporter le point de vue espagnol dans une affaire dont les historiens de la Péninsule ont toujours évité de parler. Quelques magistrats municipaux, à Cadix en particulier, firent certains efforts pour adoucir la misère absolument épouvantable des prisonniers. Mais les résultats furent insignifiants et, dans les prisons ou sur les pontons, ce fut une vie vraiment infernale que celle de ces hommes, qui pourtant espérèrent jusqu'à la fin dans une délivrance par les armées françaises et qui, à l'exception de quelques Belges, Italiens et Polonais, repoussèrent toujours les offres que leurs gardiens leur faisaient, surtout aux Suisses, d'obtenir la liberté en passant dans leurs rangs.

André FUGIER.

1. A ce propos, voir sur l'organisation du soulèvement par les Juntas provinciales (Séville, etc.), I. García Rámila, *España ante la invasión francesa*. Madrid, 1929, in-8°, 123 p. Cet ouvrage consiste essentiellement en une publication de documents (proclamations, règlements, etc.) intéressants par leur style, et aussi par l'expérience politique qu'on y relève plus d'une fois.

2. Sur ce sujet, cf. l'ouvrage, d'ailleurs assez médiocre, de J. VIGON, *Un personaje español del S. XIX : el Cuerpo de Artillería*. Madrid, 1930, in-8°, 237 p.

LUC MONNIER. *L'annexion de la Savoie à la France et la politique suisse en 1860*. Genève, A. Jullien, 1932. In-8°, 413 pages.

L'histoire de l'annexion de la Savoie et de ses répercussions diplomatiques a été déjà l'objet d'une abondante littérature, en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, sans qu'elle ait été encore entièrement élucidée. Aux articles, déjà anciens, de M. Edmond Rossier, à l'étude générale de l'abbé Trésal, M. Luc Monnier apporte d'importants compléments, mais à peu près uniquement, ainsi que le titre de son livre l'indique, du point de vue de la politique suisse.

Il paraît certain que ses recherches ont épuisé le contenu des Archives fédérales et des autres dépôts d'archives ou des bibliothèques helvétiques. Aussi les meilleurs chapitres de son ouvrage sont-ils ceux qui étudient les craintes éveillées à Berne et à Genève, dès que l'on commence à y entendre parler d'une cession possible de la Savoie à l'Empire français ; l'appel du Conseil fédéral aux puissances et surtout au Royaume-Uni ; la mission d'Auguste de La Rive à Londres et ses efforts pour y obtenir la réunion d'une conférence des puissances signataires des traités de 1815. Sur les négociations poursuivies par le Conseil fédéral au dehors, particulièrement en Angleterre, il est probable que M. Luc Monnier a dit tout ce qui peut être dit.

Mais sur d'autres aspects de la question toute la lumière n'est pas encore faite. Nous voudrions savoir, par exemple, quelles influences se sont exercées sur la presse officieuse française — et sur Napoléon III — pour obliger Thouvenel, par les articles de *La Patrie* des 25 et 27 janvier, à découvrir prématurément les visées de la politique impériale ; quelles sont les raisons qui ont fait évoluer Thouvenel, d'une conception presque semblable à celle de son ambassadeur à Londres, Persigny, à une conception toute contraire ; s'il est bien vrai, enfin, comme le gouvernement français l'a mainte fois affirmé par la suite, que seule l'opposition du Foreign Office à toute annexion, même réduite, a contraint Napoléon III à revenir sur les promesses de rétrocession du Chablais et du Faucigny qu'il avait faites au gouvernement fédéral ?

M. Luc Monnier ne dissimule pas les lacunes inévitables de sa documentation étrangère. Il n'a pas pu lire les correspondances conservées à Paris, aux archives du ministère des Affaires étrangères. Il n'a pas lu non plus les correspondances allemandes. La question des craintes éveillées dans l'Europe centrale, surtout en Prusse, par la politique d'annexion, a été, jusqu'ici, très insuffisamment étudiée. Il n'est guère douteux que l'année 1860 a été, dans l'évolution de la politique impériale, et plus encore de l'opinion européenne à l'égard de Napoléon III, une année décisive ; mais nous n'en serons tout à fait certains qu'après des études de détail qui ne sont pas faites. Il reste même des incertitudes sur la conduite de Persigny, dont le rôle dans les pourparlers franco-anglais de mars à mai 1860 a été, sans nul doute, considérable. La lecture de ses lettres particulières à Thouvenel, conservées dans les papiers restitués de Cerçay, en dissipe quelques-unes, mais non toutes¹. Et nous avons ici une nouvelle preuve, après tant d'autres, que les historiens ne

1. J'ai donné quelques indications à cet égard dans une courte étude, qui a été publiée en anglais dans un volume édité par la Cambridge University Press : *Studies in anglo-french history* (1935).

parviennent presque jamais, quand ils s'efforcent d'élucider une question de politique européenne, à la considérer sous tous ses aspects et à en épuiser l'étude.

G. PAGÈS.

Ferdinand BAC. Intimités de la III^e République de Monsieur Thiers au président Carnot. Souvenirs de jeunesse. Paris, Hachette, 1935, 518 pages.

Agréablement narrées, certaines anecdotes que publie Ferdinand Bac sur « les intimités de la III^e République » ne sont pas sans intérêt pour l'histoire. Sans parler des Bonaparte, auxquels il était particulièrement lié — il a consacré un volume à la princesse Mathilde, un autre au prince Napoléon, etc... — Ferdinand Bac décrit le Paris de Mac-Mahon et de Grévy. Il relate ses conversations avec Renan, Taine, Victor Hugo et quelques mots à l'emporte-pièce du général de Gallifet. Il peint Villiers de l'Isle-Adam, « bohème sublime ». Voici un croquis de Blowitz, correspondant du *Times*, une des grandes puissances du journalisme : « Avec son crâne nu, ses favoris et son lorgnon à monture d'or, il représentait le financier sur la couverture de *La vie parisienne*. Il portait des cravates flottantes, des gilets blancs toujours froissés, avec une énorme chaîne de montre à médaillon qui lui tombait sur le ventre et dont il disait « qu'elle contenait une mèche de cheveux de Sa Majesté la reine Victoria ». Il était généralement affalé comme un paquet, effondré et nonchalant dans sa graisse redoutable » (p. 381).

Bac a eu un entretien émouvant avec Jules Ferry, qu'il avait rencontré à l'Exposition de 1889 dans le pavillon tunisien où la belle Fatma annonçait des danses du ventre et de poignard. Désignant le public enivré, Jules Ferry déclara : « Voilà tout ce qu'ils comprennent des colonies : la danse du ventre... Il n'y a rien à faire ; ils ne comprennent pas. Quand on va conquérir au meilleur compte une riche colonie, ils crient « à l'assassinat » et disent que « ce marécage ne vaut pas une goutte de « sang français ». Mais quand par hasard on voudrait échanger le moindre lambeau de « ce marécage » pour un avantage plus grand... les voilà qui se remettent à crier : « Vous nous arrachez la chair de notre chair, cette terre sacrée qui fait partie de « notre patrimoine national... » *Il vaut mieux avoir les Prussiens en Asie qu'à Nancy...* A un moment donné, ces grandes colonies pouvaient devenir une matière à échange avec un pays qui étouffe déjà dans ses frontières et à qui aucune nation ne permet de conquérir à son tour un empire colonial où il eût déversé le trop-plein de sa population. Mais on n'a rien voulu savoir. »

Maurice BAUMONT.

W. Stull HOLT. Treaties defeated by the Senate. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933. In-8°, vii-323 pages. Prix : 3 dol.

Comme l'ouvrage de Dangerfield, *In defence of the Senate*, celui de M. W. Stull Holt étudie les traités rejetés par le Sénat américain. Ici, le plan adopté est chronologique. L'auteur distingue dix périodes qui correspondent aux chapitres du livre : les origines, 1783-1789 ; les premiers conflits, 1789-1815 ; une période de repos,

1815-1841 ; une importante victime de la politique : le traité Webster-Ashburton, 1841-1845 ; quelques traités secondaires, 1845-1865 ; les défaites de Johnson, 1865-1869 ; une période de domination du Sénat, 1869-1898 ; une exception, le traité de paix de 1898 ; les âpres conflits avec des présidents autoritaires, 1899-1919 ; le traité de Versailles.

La bibliographie (p. 309-320) paraît complète et excellente. L'ouvrage, compréhensif et essentiel, ne se prête pas à un résumé. Aussi ne peut-il être question que d'en exposer les points les plus nouveaux.

Des 473 traités qui furent négociés depuis 1789 entre les États-Unis et les Puissances étrangères, seulement 35 (8 %) le furent en collaboration entre le président et le Sénat. Des 438 autres qui furent préparés par le seul pouvoir exécutif, l'auteur ne donne pas — sauf erreur — le nombre des refus de ratification ou de proclamation (234 sur 820 d'après Dangerfield, *In defence of the Senate*, p. 257).

Le principal intérêt de l'ouvrage se trouve dans l'étude précise, fine et pénétrante, des causes de rejet des traités par les sénateurs.

Sans doute, la raison la plus habituelle, la plus fréquente de ces échecs (traités Webster-Ashburton, traités conclus sous Johnson, traité de Versailles), est-elle, plus que la difficulté de trouver une majorité des deux tiers, l'opposition qui sépare un président et un Congrès de nuance politique différente, mais aussi et surtout, à la veille d'élections, le désir pour le pouvoir législatif de tenir en échec l'exécutif. C'est l'étroitesse d'esprit de certains sénateurs comme Borah, Cabot Lodge, qui empêcha la ratification des traités généraux d'arbitrage ou de ceux conclus avec Saint-Domingue (p. 157-217).

L'exposé met en relief d'autres causes. Ainsi les rapports entre Hawaï et les États-Unis furent difficilement ajustés en 1855, en 1867 et depuis, parce que l'État sucrier de la Louisiane craignait les effets de la concurrence de l'île. Ce fut pour la même raison que maints traités sur la propriété, l'extradition, furent rejetés. Parfois, certains préjugés nationaux ont contribué au même résultat. A plusieurs reprises, en 1824 (p. 48), en 1886-1888, les Irlandais mirent en péril mortel des accords conclus avec l'Angleterre. Le dédain, l'incompréhension, l'indifférence, des caprices sans fondement firent abandonner des traités négociés avec de petits États (les Comores, 1880, p. 141), avec le Mexique (1850, p. 87).

Telle est l'étude documentée, consciencieuse, intéressante, de M. Stull Holt ; elle complète admirablement, par son caractère chronologique, le travail plus systématique de Dangerfield. Dans l'ensemble, elle met dans tout son relief l'habileté, la vigueur de présidents comme Tyler, le premier Roosevelt, W. Wilson ; d'hommes d'État comme Clay et Bryan. Aussi le présent ouvrage ajoute-t-il à la connaissance que nous avons en Europe de l'histoire américaine. Par leur précision, la finesse de l'analyse, les pages consacrées au traité de Versailles et surtout au traité de 1898, comptent parmi les plus remarquables.

Si nous en croyons M. Stull Holt, l'opinion américaine (existe-t-elle, d'ailleurs?) ne paraît avoir exercé aucune action : n'expliquerait-elle pas pourtant l'acceptation quasi-miraculeuse du traité de 1898 ? Son exposé donne, enfin, l'impression que bien souvent les intérêts profonds des États-Unis ont été compromis par la politique étroite, à courte vue, du Sénat.

E. PRÉCLIN.

Granville HICKS. *The Great Tradition. An interpretation of American Literature since the Civil War.* New-York, Macmillan Company, 1933. In-8°, x-317 pages. Prix : \$ 2.50.

Les simples titres des huit chapitres du livre de M. Granville Hicks : un héritage, un banjo sur mon genou, le champ de bataille, les fugitifs, la lutte et la fuite, les années d'espoir, les deux voies, l'appel de la trompette, donnent au lecteur l'impression qu'il ne se trouve pas en présence d'une histoire érudite ou scientifique de l'évolution littéraire américaine. Cette impression est renforcée chemin faisant, au cours des développements fort vivants, mais très partisans. *The Great Tradition* n'est point une œuvre érudite, encore moins un exposé complet de l'activité littéraire aux États-Unis depuis 1865. On y cherchera vainement de nombreux auteurs comme Charles Heber Clark, Charles Bertrand Lewis, Robert Jones Burdette, Mac Clune Thomson, Leonard Bacon, Richard Salter Sorrs — et l'évolution de plusieurs genres comme la littérature de guerre, les récits humoristiques, les genres oratoire (Henry Ward Beecher, Phillips Brooks), philosophique ou journalistique.

De ces lacunes, M. Granville Hicks avertit loyalement le lecteur. Son livre n'est qu'une interprétation de la littérature d'inspiration sociale qu'il voit toute dominée par l'idée de la lutte des classes. Il n'est qu'un essai, d'ailleurs remarquable, de littérature marxiste, et qui pourrait s'intituler : *Les progrès de l'idée de la lutte des classes dans la littérature américaine des trois derniers quarts de siècle*. C'est un point de vue bien étroit et qui laisse de côté les grands problèmes humains : psychologiques et moraux. L'auteur ne paraît pas même se demander si des œuvres de fiction ou didactiques, appartenant à la littérature populaire, n'ont pas contribué à répandre dans les masses l'idée de la lutte des classes.

Mais, dans le cadre étroit et rigide qu'il s'est choisi, M. Granville Hicks se meut à l'aise. Si sa bibliographie, fort complète (p. 307-312), n'est pas aussi critique qu'on le souhaiterait, elle montre tout l'intérêt des travaux essentiels de Manly et Rickert, *Contemporary Literature* ; de Pattée, *A History of American Literature since 1870*, excellent index d'œuvres régionalistes ; des essais de Fulmer Wood sur Jack London ; de Carey Mac Williams sur Ambrose Bierce.

L'exposé de l'auteur, alerte et agressif, vaut à la fois par les remarques de détail et les vues d'ensemble. Au lendemain de la guerre de Sécession, la littérature américaine étudie ces grands thèmes que sont les souvenirs de la lutte fratricide, les particularités régionalistes, les expériences de la vie de la frontière, l'épopée de l'expansion industrielle.

Il fallut les grands scandales du Grantisme, les premières grandes grèves pour que Edward Bellamy (*Looking Backward*, 1888), William Dean Howells (*The Rise of Silas Lapham*, 1885), Lafcadio Hearn (1896), Ambrose Bierce (*In the midst of Life*) pussent, avec quelque succès, dénoncer les terrifiants abus du capitalisme américain. Tandis que Saltus et Cabell furent des sortes de charlatans sociaux, Crane, Henry Blake Fuller, Hamlin Garland martelèrent les idoles tabous adorées par les individualistes. Puis le flambeau de la protestation passa entre les mains vigoureuses des muckrackers et de leurs successeurs : Sherwood Anderson avec ses illuminations soudaines, puis Dreiser. Mais ces écrivains ne se bornent pas à critiquer, à haïr, à excommunier. « Howells s'est lui-même formé à penser un nouvel ordre social. Ils ont essayé, lui et Bellamy, de créer, dans l'imagination et dans la

réalité, un monde meilleur. Garland et Norris ont dénoncé l'oppression ; Herrick et (Wendell) Phillips ont travaillé à la grande cause des réformes, Sinclair et London se considéraient comme socialistes. » Mais c'est seulement à l'époque toute contemporaine que la littérature socialiste américaine a trouvé son chef : Dos Passos, auteur de *Manhattan Transfer*, *the 42nd Parallel*, 1909 — et surtout de nombreux champions : les cinquante-deux auteurs qui, en 1932, ont adhéré au parti communiste. Parmi les représentants de l'école révolutionnaire, M. Granville Hicks cite Basshe (*The Centuries*), I. J. Golden (*Precedent*), Elmer Rice (*We, the People*), qui exposent les injustices dont souffrent les pauvres. « Mais c'est le roman qui révèle le plus complètement les potentialités du mouvement révolutionnaire. » — *Le Jews without money* de Michael Gold est un tableau authentique et émouvant de la vie dans l'East Side de New-York. — Erskine Caldwell, dans *Tobacco Road and God's Little Acre*, montre l'existence des pauvres blancs qui se sont cramponnés au sol. Les esquisses de Moe Bragin n'évoquent pas seulement les forces économiques qui ont ruiné le fermier, l'auteur suggère finement comment le fermier lui-même prend conscience des causes réelles de son infortune (p. 299). — D'autres romans font comprendre l'esprit militant de ces travailleurs qui ont commencé à comprendre leur position et leur force. *Le Lumber* de Louis Colman décrit les batailles livrées par l'I. W. W., le *conveyor* de James Steele retrace la genèse de l'esprit de classe chez un ouvrier d'industrie automobile à Détroit et *Gathering storm*, les mêmes progrès dans le milieu des travailleurs blancs et nègres du Sud.

Tout en exaltant le caractère généreux, profondément vrai de la littérature socialiste américaine, M. Granville Hicks reconnaît loyalement que le succès d'une révolution prolétarienne pourrait provisoirement mettre en péril la vie même de toutes les formes d'art.

Le grand intérêt du livre qui vient d'être analysé est moins la démonstration, incomplète et parfois tendancieuse, de l'existence d'une grande tradition marxiste dans la littérature américaine que la précision avec laquelle est exposé l'état d'esprit des jeunes ouvriers et des jeunes auteurs contemporains du New Deal.

É. PRÉCLIN.

Hans KOHN. *Die Europäisierung des Orients*. Berlin, Schocken Verlag, 1934. 358 pages.

L'ouvrage que M. Hans Kohn a consacré à « l'européanisation de l'Orient » dénote une connaissance approfondie de l'histoire et de la géographie des pays qui faisaient partie de l'Empire ottoman : l'Asie Mineure, l'Irak, la Palestine, l'Arabie, l'Égypte, ainsi que de la Perse et de l'Afghanistan. Il montre le prodigieux mouvement de rénovation qui s'accomplit dans cette partie du monde, les efforts de modernisation économique qui y sont entrepris. Tous ces pays ne cessent de progresser ; une élite clairvoyante et active comprend l'importance de la civilisation européenne. M. Kohn ouvre des aperçus fort suggestifs sur l'évolution et les destinées de ces territoires. Bornons-nous à deux exemples : le coton, les moyens de transport, deux facteurs qui contribuent puissamment à européaniser l'Orient.

Devant le rôle essentiel du coton, qui alimente plus des trois quarts des industries textiles, l'Angleterre a redouté une disette de matières premières ; elle a craint de

manquer de coton américain ; elle a développé la culture du coton dans l'Inde, qui donne une qualité ordinaire, et en Égypte, qui donne une qualité supérieure. L'Égypte, cessant d'être un grenier à blé, est devenue une terre à coton ; la culture cotonnière avait déjà commencé sous Mehemet Ali. En 1902 se crée la « British Cotton Growing Association ». En 1914, un quart de la production mondiale proviendra de l'Empire britannique. L'Angleterre a étendu au Soudan, de même qu'à l'Ouganda, la culture du coton. A mesure que l'Égypte échappe à l'Angleterre, le Soudan échappe à l'Égypte : la construction d'un chemin de fer de Khartoum à la mer Rouge contribue à le rendre indépendant de l'Égypte.

La transformation des moyens de communication exerce une action encore plus remarquable sur l'européanisation de l'Orient. En raison de l'intérêt qu'ont présenté pour l'histoire mondiale les projets de chemins de fer du Bagdad et du Hedjaz, il convient d'insister un peu sur ce qui a été fait de ce côté.

Longtemps fermé à l'idée de l'importance des transports, Abdul Hamid, quoiqu'il ne fût pas un homme de progrès, a aperçu peu à peu l'utilité des moyens de communication moderne. Il s'est épris de grands travaux. A mesure qu'il portait de plus en plus ses regards vers l'Asie, il a voulu des chemins de fer pour transporter rapidement ses troupes, qui, ayant gardé les vertus militaires des ancêtres, demeureraient la seule sauvegarde de l'Empire chancelant. L'idée que la construction de voies ferrées était devenue une nécessité pour assurer la mobilisation de l'armée et exploiter les ressources du pays a fini par pénétrer son entendement.

Un premier tronçon de chemin de fer en Asie Mineure a été affirmé à des capitalistes allemands. En 1888, la Deutsche Bank s'empare de l'exploitation de ce qui était déjà construit et obtient la construction du prolongement jusqu'à Angora. En 1889, elle concède tous ses droits à la Société du Chemin de fer d'Anatolie. Abdul Hamid a voulu prolonger les rails anatoliens jusqu'à Bagdad et au golfe Persique.

La poussée allemande visait ces territoires. Le projet du chemin de fer de Bagdad se rattache, en effet, au plan général qu'a dressé l'Allemagne pour l'exploitation de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie. Il ouvrait la mise à exécution d'idées grandioses. Il était célébré à Berlin sur un ton dithyrambique : l'énergie allemande allait rouvrir au commerce et à la science la contrée, morte depuis des siècles, où se trouvait Babylone ; l'industrie allemande donnerait une vie nouvelle aux vallées du Tigre et de l'Euphrate ; la voie la plus directe entre l'Europe et l'Asie serait une œuvre allemande ; le canal de Suez, établi par les Français et accaparé par les Anglais, céderait le pas au chemin de fer allemand.

Ce n'était pas une tâche facile que de mener à bien cette entreprise. La concession de la ligne de Bagdad a donné lieu à d'interminables négociations. Elle était devenue l'une des idées favorites d'Abdul Hamid ; redoutant l'appétit territorial de l'Angleterre, maîtresse de l'Égypte et des Indes, il la soupçonnait de songer à souder ces deux domaines par l'absorption de la zone intermédiaire. Le Bagdad allemand s'enfoncerait comme un coin dans cette zone et ferait obstacle aux desseins anglais. Guillaume II avait personnellement manifesté à Abdul Hamid l'intérêt qu'il aurait à voir les entreprises allemandes se charger de la construction. Mais les Anglais, les Russes, les Français « harcelaient » le sultan. Finalement, un iradé impérial, promulgué en 1902, accorda à la Compagnie des Chemins de fer d'Anatolie la construction d'une ligne longue de 2,500 kilomètres, embranchements compris, qui, partant de Konia, passerait par Bagdad pour atteindre le golfe Persique.

L'Allemagne sollicita le concours financier de l'Angleterre, de la France, de la Russie même. L'Angleterre voyait sans faveur cette construction ; elle voulait être maîtresse des voies d'accès à l'Inde et considérait comme une question vitale la domination du golfe Persique. Elle chercha à empêcher une entreprise qui allait contre ses intérêts et se refusa à lui prêter l'appui de ses capitaux. Elle repoussa les nombreuses avances des Allemands, qui lui offraient de l'intéresser à une « bonne affaire », et, en fixant le terminus qu'atteindrait la ligne sur le golfe Persique, d'éviter ce qui pourrait provoquer sa contradiction ou sa méfiance. Les négociations avec l'Angleterre ne purent aboutir qu'en juin 1914.

La France jugeait la construction inévitable ; elle croyait que, si le projet n'était pas réalisé par la coopération des capitaux français, russes et allemands, il serait exécuté par les Allemands seuls. Elle jugeait préférable d'entrer dans l'affaire, pour s'assurer l'influence revenant au groupe qui aurait part au contrôle.

Mais les Russes étaient violemment opposés à toute participation au syndicat du chemin de fer de Bagdad. Ils tenaient pour nuisible à leurs intérêts l'établissement d'une ligne entre le Bosphore et le golfe Persique. Witte reprochait au gouvernement français de se faire le trop complaisant courtier du gouvernement allemand auprès du gouvernement russe. Tout le monde à Saint-Petersbourg était d'accord pour juger funeste cette entreprise allemande, qui était « ressentie par l'amour-propre russe comme une piqure ». On pensait que la France se laissait jouer, tandis que l'Angleterre montrait plus de perspicacité.

L'Allemagne avait fini par assurer sa liberté d'action. Mais, quand la guerre mondiale éclata, « le Bagdad » n'était construit que jusqu'au Taurus et de Bagdad la ligne n'allait que jusqu'à Samarra. Pendant la guerre, les Allemands et les Turcs prolongèrent jusqu'à Alep la ligne du Taurus. De leur côté, les Anglais unissaient Bagdad à Bassora. Actuellement, le chemin de fer de Bagdad n'est pas achevé : toute la région de Mossoul reste sans chemin de fer.

Le chemin de fer du Hedjaz a eu la même destinée. Ayant écrasé les Arméniens et les Grecs, Abdul Hamid a lancé une voie ferrée partant de Damas vers le Hedjaz : elle servirait aux soldats et aux pèlerins. La ville sainte pourrait être visitée par tous les fidèles, et la domination turque se trouverait renforcée. La construction du « chemin de fer sacré » a commencé en 1901. En 1904, la ligne arrivait à Maan ; en 1908, à Médine. Pas plus que le chemin de fer de Bagdad, le chemin de fer du Hedjaz n'a été achevé. Les deux lignes, qui se rejoignaient à Alep, devaient toutes deux augmenter la puissance turque en Arabie ; celle-ci se serait trouvée encerclée par le chemin de fer de Bagdad au Nord-Est, par le chemin de fer du Hedjaz au Nord-Ouest.

Actuellement, les lignes de Bagdad et du Hedjaz ont perdu toute importance, car les transports automobiles ont déterminé une véritable révolution. Bagdad n'est plus qu'à un jour de la Méditerranée ; naguère il fallait, de l'Europe, trois semaines pour gagner cette cité légendaire : on devait passer par Bombay et Bassora.

Comme l'automobile, l'avion est un extraordinaire instrument d'eupéanisation. Du Turkestan russe, pour gagner Kaboul, les caravanes ont besoin de trois ou quatre semaines ; l'avion ne demande que trois ou quatre heures. Les montagnes infranchissables qui, par la Perse et par l'Afghanistan, séparaient l'Inde et l'Asie russe, ont disparu. De Téhéran à Bouchir, principal port du golfe Persique, il fallait

sept semaines aux caravanes ; l'automobile ne demande qu'une dizaine de jours ; l'avion sept heures.

Maurice BAUMONT.

Géographie universelle, publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS. T. VII : *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes*. Deuxième partie : *Italie*, par J. SION. *Pays balkaniques*, par Y. CHATAIGNEAU et J. SION. Paris, Colin, 1935. In-4°, 362 pages. Prix : 100 fr.

Si cette grande *Géographie*, excellente dans son ensemble, laisse un regret, c'est celui d'avoir dû imposer à ses collaborateurs trop de compressions ou de brièveté. Dans ce nouveau volume, comme dans certains des précédents, on souhaiterait que les auteurs eussent eu à leur disposition cinquante ou cent pages de plus, qui leur eussent permis de faire plus complet, plus lumineux et parfois plus vivant le tableau qu'ils nous présentent. Mais ce n'est pas à eux que peut s'adresser cette critique ou ce regret.

Dans cette seconde partie du tome VII, les régions d'où a rayonné sur l'Europe sa plus brillante civilisation voisinent avec celles que les dernières invasions barbares ont coupées pendant quatre ou cinq siècles du grand courant de la vie européenne. Cette zone voit se poser aujourd'hui quelques-uns des problèmes qui dominent l'histoire récente et présente de notre continent : problèmes économiques de l'Europe centrale et orientale, problèmes politiques des États, des nationalités, des frontières, problèmes intellectuels et spirituels du contact de la culture occidentale et orientale. La géographie et l'histoire peuvent ici également contribuer à éclairer la réflexion politique. On trouvera sous la plume de M. Sion de suggestives indications sur la place de l'Italie dans la Méditerranée (p. 235-236), sur ses frontières (p. 262-263), sur le problème du Midi (p. 374-376), sur le déplacement du centre de gravité de l'hellénisme (p. 517), pour ne citer que les points qui peuvent intéresser le plus l'historien. De M. Châtaigneau, celui-ci apprendra, entre autres, de façon précise comment se présentent les problèmes nationaux et confessionnels en Yougoslavie (p. 413-416), et combien grands sont, malgré les apparences, les progrès économiques de cet État (p. 464-465), et il recevra quelque idée du pays si curieux et encore si peu connu qu'est l'Albanie (p. 478-485). Zagreb, Belgrade, Sofia lui apparaîtront avec leur physionomie et leurs caractères particuliers et dans leurs perspectives d'avenir (p. 424, 432, 501). Si la description de Venise semble un peu sèche et froide, ou celle de Malte vraiment sacrifiée, c'est sans doute le fait des limites imposées à M. Sion. Pour condensé qu'il soit, le chapitre des *Voies transalpines* (p. 260-261) dit l'essentiel ; mais la concision de l'expression ne risque-t-elle pas de provoquer une erreur quand on paraît ranger dans les chemins de fer du Sud de l'Autriche les tunnels de Karavanken et du Wochein ? Ils se trouvaient sur la seconde ligne de Trieste, construite par les chemins de fer de l'État autrichien précisément comme une concurrence et un complément à la fois aux chemins de fer du Sud.

Louis EISENMANN.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — Henri DECUGIS. *Le destin des races blanches*. Préface d'André SIEGFRIED (Paris, Librairie de France, 1935, in-8°, 402 p.). — Au XIX^e siècle, l'Europe tenait dans le monde une place vraiment prépondérante à tous les points de vue : économique, politique, intellectuel, et à un tel degré que les contemporains ne pouvaient imaginer qu'il en pût jamais être autrement. Et, cependant, cet événement inouï s'est produit : l'Europe voit le moment où elle sera distancée non seulement par l'Amérique, mais par l'Asie, qui depuis tant de siècles paraissait si somnolente. M. Henri Decugis, en une étude très approfondie et attrayante, décrit tous les aspects de ce déclin de façon impressionnante. Déjà, avant la guerre mondiale, assure-t-il, apparaissaient les prodromes d'un mouvement que cette guerre a d'ailleurs singulièrement précipité. Les industries dont nos pays croyaient posséder à peu près le monopole se sont créées en grand nombre, non seulement dans des pays « neufs », mais au milieu des vieilles civilisations du Japon, de l'Inde, de la Chine. Nos exportations s'en ressentent gravement, et aussi le grand commerce international, qui vivait d'échanges de plus en plus actifs. Les analyses de l'auteur, qui s'étaient sur de nombreuses données statistiques, sont des plus instructives ; dans les diverses branches de la production, on assiste à un déclin qui déjà menace même les États-Unis, de sorte que c'est la race blanche tout entière dont M. Decugis prédit le crépuscule.

Cependant, tous les arguments qu'il invoque pour sa démonstration ne semblent pas également topiques. Il nous montre que l'un des grands avantages des pays asiatiques, dans le *struggle for life* qui s'engage, c'est la faiblesse des salaires payés aux ouvriers jaunes et, partant, du coût de production qui semble défier toute concurrence. Mais en sera-t-il toujours ainsi ? Les ouvriers japonais ou chinois se contenteront-ils toujours d'une rémunération dérisoire ? Ne sentiront-ils pas le besoin d'un niveau de vie plus élevé ? M. Decugis estime que l'Europe devrait renoncer à des cultures pour lesquelles elle ne peut soutenir la concurrence, même pour le marché intérieur, que par un protectionnisme forcené. C'est facile à dire ; mais, s'il avait la charge de gouverner la France, par exemple, se résoudrait-il à interdire la culture du blé et à réduire brusquement à la misère toutes nos populations rurales ?

En ce qui concerne l'influence politique de l'Europe, il semble qu'il s'en exagère le déclin. Et peut-on dire que l'expansion intellectuelle de la race blanche ou même de l'Europe soit en régression ? Les étudiants japonais et chinois ne viennent-ils pas toujours aussi nombreux dans nos Universités ? Ne traduit-on pas toujours, et de plus en plus, nos livres en Extrême-Orient ? Ne s'y imprègne-t-on pas de plus en plus de notre civilisation ? Les idées émises dans un chapitre relatif à la population — nourri, d'ailleurs, et substantiel — semblent souvent contestables. Qu'après un

siècle d'expansion exubérante, l'excédent des naissances se soit beaucoup ralenti dans les parties les plus civilisées de l'Europe, c'est là un fait qui est très naturel et dont on ne saurait s'inquiéter. Que signifie aussi la « décroissance des élites », surtout dans des pays démocratiques, où celles-ci se renouvellent constamment? M. Decugis marque justement le déclin actuel de la liberté politique. Mais l'avènement des dictatures que l'on sait ne procède-t-il pas d'une situation accidentelle? Ne sont-elles pas la conséquence des troubles causés par une guerre sans précédent? Sur toutes ces questions, si troubles encore, l'auteur ne voit pas assez le pour et le contre; et, sociologue avant tout, il fait trop bon marché, à notre avis, des événements imprévus qui, un jour ou l'autre, pourront modifier le cours de l'évolution.

Henri SÉE.

— Niels NIELSEN. *Géomètres français au XVIII^e siècle*, publié par N. E. NÖR-LUND (Copenhague, Levin et Munksgaard; Paris, Gauthier-Villars, 1935, in-8°, 437 p.; prix : 40 fr.). — L'auteur, professeur à l'Université de Copenhague, avait déjà publié, en 1929, *Les géomètres français sous la Révolution*. En 1931, il acheva le présent ouvrage, mais mourut avant d'avoir pu l'imprimer. Il se présente sous l'aspect d'un dictionnaire, comprenant les notices de 153 géomètres français de la fin du xvii^e siècle et du xviii^e. Sur chacun de ceux-ci, on trouvera des renseignements biographiques précis, la liste des ouvrages, un aperçu des travaux les plus caractéristiques. La lecture de l'ouvrage présente un grand intérêt. Ainsi, on y voit comment la géodésie s'est développée au xviii^e siècle¹; on se rend compte qu'à côté de grands géomètres, comme d'Alembert et Clairaut, il y eut une grande quantité d'esprits curieux, originaux, qui tentèrent d'ouvrir toutes sortes de voies nouvelles, par exemple le groupe de mathématiciens qui gravitaient autour de Malebranche : L'Hôpital, Varignon, Saurin, etc. Surtout, on prend conscience des difficultés qu'il y avait à s'attaquer à des problèmes où les principes mis en œuvre intuitivement n'étaient pas clairement dégagés, par exemple dans le calcul différentiel, la théorie des séries, celle des imaginaires. On voit la peine qu'ont coûtée des idées qui, aux mathématiciens d'aujourd'hui, paraissent aller de soi, par exemple l'idée du cas général, par opposition aux cas particuliers. On peut seulement regretter que cet ouvrage si suggestif ne soit pas suivi d'un exposé d'ensemble indiquant les principaux courants de la science française et les relations de celle-ci avec les sciences étrangères.

Pierre POMMIER.

Antiquité. — Sous le titre : *Nouvelles études de mythologie et d'histoire des religions antiques*, M. Jules TOUTAIN vient de réunir en un volume divers articles publiés par lui depuis 1908. En voici les titres : Histoire des religions de la Grèce et de Rome au début du xx^e siècle. Note sur la méthode à suivre dans l'étude des religions de la Grèce et de Rome. Un nouveau recueil d'études de Sir James Fraser (*Garered sheaves*). Les cavernes sacrées dans l'antiquité grecque et romaine. Les dieux nationaux. L'idée religieuse de la rédemption et l'un de ses principaux rites dans l'antiquité grecque et romaine (celui qui se rapporte au saut de Leucade). Le vœu dans la religion grecque et romaine. Sur quelques textes relatifs à la signification du sacrifice chez les peuples de l'Antiquité. Le mythe de Phaéton. Les cavernes sacrées dans l'Antiquité grecque. L'autre de Psycho et le Diktaion

1. On lira avec intérêt les notices relatives aux Cassini.

antron. Le culte des eaux : sources, fleuves, lacs, dans la Grèce antique (librairie Jouve, in-16, 294 p. ; prix : 15 fr.).

— Sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de paraître un nouveau recueil des *Inscriptions de Délos*, contenant les *Actes des fonctionnaires athéniens préposés à l'administration des sanctuaires après 166 av. J.-C.* (nos 1400-1496). La préface, signée par M. Pierre ROUSSEL, directeur de l'École française d'Athènes, indique d'une façon précise la part qu'ont prise à cette belle publication d'abord feu Félix DURRBACH (mort en avril 1931) et à M. ROUSSEL lui-même, à qui nous empruntons les dernières lignes de la préface : « Est-il besoin de dire combien j'ai douloureusement ressenti la disparition d'un de ceux qui portaient le plus d'intérêt aux inscriptions déliennes, Maurice Holleaux ? Privé à la fois de la collaboration de F. Durrbach et du concours de M. Holleaux et réduit à mes seules forces, j'ai conscience de n'offrir qu'une œuvre nécessairement incomplète. » *Suum cuique*. Le volume est en vente à la librairie ancienne Honoré Champion (1935, gr. in-4°, 227 p.).

Moyen Age. — Le mot latin *Pecia*, dérivé du français pièce, a pris, dans la langue des Universités médiévales et des scribes de profession, un sens tout spécial, déjà signalé par Du Cange, qui produit des textes provenant de Toulouse, de Padoue, de Bologne, où des manuscrits constitués par des pièces, proprement appelées « exemplaria », étaient mis en vente après avoir été contrôlés par l'Université. A Bologne, par exemple, il est ordonné que chaque pièce doit contenir soixante-deux lignes, à raison de trente-deux lettres à la ligne. Ces pièces étaient ensuite mises à la disposition de scribes de profession qui, étant payés, comme nous dirions, aux pièces, marquaient exactement le salaire auquel ils avaient droit et l'indication de l'ouvrage copié, M. J. Destrez s'est, depuis une douzaine d'années, imposé la tâche de relever ces indications, fort utiles pour l'histoire littéraire du Moyen Age : écriture sainte, philosophie, droit, histoire, etc. ; c'est ainsi qu'il a pu examiner plus de 7,000 manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles, et il estime que, par suite de ces découvertes, l'histoire du livre est à refaire de fond en comble pour cette période. D'ailleurs, il a fait reproduire par la photographie les manuscrits où il a puisé ses renseignements, et la librairie Jacques Vautrain (Paris, VII^e) annonce que le volume doit paraître en mai 1935 (au prix de 275 fr.).

— Giorgio FALCO. *La polemica sul medio evo*, I. Vol. CXLIII de la « Biblioteca della Società storica Subalpina » (Turin, Società industriale grafica Fedetto, 1933, in-8°, VIII-414 p. ; prix : 25 lire). — Le titre, d'abord un peu surprenant, et surtout la préface de ce livre, annoncent une étude sur le sombre débat auquel a donné lieu, dans un passé déjà lointain, l'histoire de la période médiévale : exalté par les uns comme une période éminemment créatrice et de foi intense, condamné par les autres comme une période d'aveuglement et de barbarie destructrice, le Moyen Age a été, de surcroît, considéré par plusieurs comme dénué de caractères distinctifs suffisamment nets pour mériter un traitement à part entre l'antiquité et les temps modernes. M. Falco se propose d'évoquer cette double querelle dans un ouvrage dont voici le tome I^{er}.

Dans ce volume, il aborde seulement le premier aspect du problème, depuis le temps des historiens florentins du XV^e et du XVI^e siècle jusqu'à ceux du début du XIX^e, c'est-à-dire de Bruni, Biondo et Machiavel jusqu'à Frédéric Schlegel, Guizot,

Hallam et Leo. Les chapitres consacrés à Voltaire, Condorcet, Robertson, Gibbon sont parmi les plus nourris, les plus suggestifs. Le point de vue de M. Falco est peut-être, malgré tout, un peu étroit : ce n'est pas seulement l'idée qu'on s'est faite du Moyen Âge qui a changé ; c'est l'ensemble des conceptions historiques qui a subi une évolution profonde au cours des siècles envisagés. Mais attendons la fin de l'ouvrage pour porter un jugement. Le premier volume nous donne l'assurance qu'il s'agit, en tout état de cause, d'un livre préparé avec beaucoup de sérieux et très digne de retenir l'attention.

Louis HALPHEN.

Angleterre. — *Calendar of Treasury books. 1 September 1698 to 1 July 1699, preserved in the P. Record Office*, vol. XIV (Londres, H. M.'s Stationery Office, 1934, viii-602 p. ; prix : 1 £ 10 s.). — Cet inventaire des finances royales a été établi à l'aide de documents provenant de douze fonds différents. Le présent volume contient deux parties : l'une pour les *Treasury minutes*, l'autre pour les *Treasury warrants*, qui sont les ordonnances de paiements à la charge du Trésor royal. Ces paiements portent d'ailleurs sur plusieurs exercices, puisqu'on trouve par exemple, p. 63, « une liste des personnes qui ont contribué à faciliter la fuite de Charles II après la bataille de Worcester (septembre 1651) » ; mais la plus grande partie des dépenses concerne les guerres de l'Angleterre soit en Europe : Irlande ou Piémont, soit en Amérique, depuis l'avènement de Guillaume III. Les guerres d'Europe furent provisoirement terminées par le traité de Ryswick (20 juillet 1697) et l'Angleterre ouvrit alors des pourparlers sans fin pour la succession d'Espagne (avril 1698). C'est exactement à ce moment que se rapportent les documents financiers du tome XIV. Voir, par exemple, à l'Index les nombreux renvois concernant les ambassadeurs d'Angleterre en France et réciproquement. Tant d'affaires compliquées et d'un dénouement incertain entraînaient des dépenses aussi lourdes que diverses, et c'est là ce qui fait le puissant intérêt de ces ordonnances de paiement. D'ailleurs, la politique intérieure n'était pas moins variée et coûteuse ; par exemple, en ce qui concerne la maison du roi, la garde-robe, les hérauts d'armes, l'office des postes et les pensions, la banque d'Angleterre, les médailles et les monnaies, etc. La seconde partie de l'Index, consacrée aux noms de choses, est d'un maniement aussi instructif que minutieusement établi. Impossible d'entrer dans le détail ; on pardonnera cependant à un historien de noter les mentions très fréquentes de Thomas Rymer, qui touche de nombreux paiements pour copie des documents d'archives concernant les « Ancient leagues and Acts of State between England and other nations » (p. 154). Pour la fête de l'Annonciation, Rymer reçoit un trimestre de son traitement (« on his fee or salary ») en qualité d'« historiographe royal » (p. 313). A côté de lui, il faut faire encore une place notable aux fonctionnaires de condition inférieure qui figurent sur les listes du Trésor pour recevoir des appointements bien gagnés.

Ch. B.

— *British diplomatic representatives 1789-1852*. Publié pour la R. historical Society par MM. S. T. BINDOFF, E. F. MALCOLM SMITH et C. K. WEBSTER (Londres, aux bureaux de la Société, 1934, xv-116 pages). — Ce volume fait suite au tome I, qui donne la liste complète des agents diplomatiques de l'Angleterre de 1680 à 1789 et qui a paru en 1932. Le plan est resté le même. Les éditeurs ont puisé aux mêmes sources, c'est-à-dire aux archives du « Foreign office » et, dans certains cas, au « Colonial office ». On estime à 5,000 le nombre des volumes qui ont été dépouillés pour réaliser les intentions de la Société. — La période traitée dans le présent tome

va du 1^{er} janvier 1789 au 31 décembre 1852. Le plan est très simple. Après les notices, naturellement très sommaires, concernant les agents anglais aux congrès de Sistovo (1790-1791), d'Amiens (1801-1802), de Châtillon-sur-Seine (1814), de Paris (1814), de Vienne (1814-1815), de Paris (1815), de Francfort (1816-1817), d'Aix-la-Chapelle (1818) et de Vérone (1822), le tout en quatre pages, on suit l'ordre alphabétique des villes où ont été envoyés les agents diplomatiques. La série commence par *Alger* et s'arrête à *Wurtemberg*. Dans chacun de ces cadres, les agents sont classés d'après l'ordre strictement chronologique, avec indication de l'acte de nomination, du titre officiel, des dates extrêmes, des déplacements, etc. Un seul exemple, pris au hasard : page 52 est noté le R. H. Wellesley, first baron Cowley. Il est nommé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en France, 1835. Il arrive à Paris le 27 mars, présente ses lettres de crédit le 30 mars, ses lettres de rappel le 7 mai puis quitte Paris dans le plus bref délai. Page 53, il est nommé de nouveau en 1841, arrive à Paris le 10 novembre, présente ses lettres le 15 novembre ; il est absent du 7 au 9 septembre 1845, les 7-28 juin 1846 ; il est rappelé le 18 août et quitte Paris sans délai. Troisième ambassade du même, p. 54-55. Ainsi de suite, et rien de plus. Un index des noms de personnes où l'on retrouve toutes ces mentions officielles réunies, cette fois, dans leur ordre chronologique. — Il ne saurait être question de s'attarder à entrer dans le détail ; on s'inclinera en toute confiance devant le vœu exprimé, p. ix, par le directeur de l'entreprise, M. Webster, « que l'œuvre reçoive un bon accueil des savants et des étudiants pour qui le livre a été composé ».

Ch. B.

— W. PERRY. *The Oxford Movement in Scotland*, with a foreword by the Most Reverend the Primies of the Episcopal Church in Scotland (Cambridge University Press, 1933, in-12, xiv-125 p. ; prix : 3 s. 6 d.). — Le livre du chanoine Perry n'est point un ouvrage d'érudition, mais un exposé élémentaire et clair — en onze chapitres — de l'influence en Écosse du mouvement d'Oxford. Après deux chapitres qui résument son évolution en Angleterre avant et après la sécession de Newman, l'auteur consacre quatre chapitres à l'activité de ses animateurs écossais : la marquise de Lothian, C. F. Boyle, qui s'ingénierent à faire construire des églises et cathédrales anglicanes suivant les principes tractariens, surtout de Lord Forbes, évêque de Brechin, le Pusey écossais, à la fois homme d'œuvres et auteur de livres de liturgie, d'hagiographie. Les quatre chapitres suivants (vii-x), exposent les résultats du mouvement d'Oxford au nord de la Tweed : la revision du Prayer Book, les œuvres poétiques de William Bright, de musique religieuse de T. H. Collinson, surtout la lente pénétration des principes « catholiques » dans l'Église épiscopale d'Écosse. Le chapitre xi révèle qu'ils imprègnent à leur tour l'Église presbytérienne, puisque le docteur Lee et la *Church Service Society* ont enrichi le rituel de Knox et que le docteur Cooper tourne sa curiosité vers l'Église d'Écosse avant le schisme.

Le livre du chanoine Perry éveille beaucoup de curiosités et pose de nombreux problèmes. Il ne satisfait pas toutes les premières et ne résout pas tous les seconds.

Du moins jette-t-il des clartés sur un sujet tout à fait neuf, en même temps qu'il évoque le souvenir de belles âmes : Lord Forbes of Brechin, C. F. Boyle¹.

E. PRÉCLIN.

1. Le chanoine Perry exagère l'activité sociale des premiers tractariens anglais (p. 5). Au

— Harold BEGBIE. *Vies transformées : les origines du mouvement d'Oxford*, traduit de l'anglais par V. JUNOD, avec préface du pasteur E. FAVRE (Lausanne, éditions La Concorde, 1933, in-12, 181 p.). — Il ne s'agit, dans ce livre, ni du mouvement d'Oxford des frères Wesley, ni des amis et des disciples de Newman et de Pusey, mais de l'histoire du courant de pensée dont le guide fut le pasteur luthérien américain F. N. D. Buchman. Converti lui-même, entre 1915 et 1919, à un christianisme nouveau qui met au premier plan la soumission à la volonté de Dieu, la pureté, l'absolue sincérité et l'amitié, il a converti à son tour des étudiants d'Oxford au cours de curieuses réunions, les « house parties ». C'est leur physionomie qu'en neuf chapitres évoque le journaliste Harold Begbie. Chacun de ces chapitres expose un cas original de conversion. E. PRÉCLIN.

Belgique. — Comte CARTON DE WIART. *Marguerite d'Autriche. Une princesse belge de la Renaissance* (Paris, B. Grasset, s. d. [1935], in-8°, 267 p., 5 fig.; prix : 25 fr.). — M. Carton de Wiart procure une agréable lecture même à ceux à qui il ne peut rien apprendre de nouveau sur la fondatrice de Brou et l'énergique régente des Pays-Bas. Son livre, étayé sur les documents, ne fait au lecteur mondain que le minimum de sacrifices. Assurément, il donne plus de place aux aventures conjugales et à la psychologie du personnage, à ses goûts artistiques et littéraires, qu'à ses éminentes qualités de femme d'État et de femme d'affaires. Granvelle et Max Bruchet nous en apprennent, là-dessus, davantage. Mais on lui sera reconnaissant d'avoir reconstitué cette cour de Malines où se continue celle de Bourgogne et qui rivalise avec celle des Valois.

« Princesse belge »? Disons plutôt : princesse bourguignonne. A côté de Maximilien, de Philippe et de Charles, c'est elle qui représente le mieux la grande tradition ducale. « Ne criez pas : Noël, mais : Vive Bourgogne ! », dit-elle en rentrant à Arras. Bien que M. Carton de Wiart en veuille à Michelet de l'avoir posée en adversaire de la France, c'est elle qui sent le plus profondément l'antinomie entre les deux formules politiques. Il est même curieux, à une époque où l'on a raison de dire qu'il ne faut pas trop parler de frontières naturelles, de trouver sous la plume d'une femme (p. 160), régente d'un pays mal remparé, cette phrase significative : « Entre le Roy catholique et France », écrit-elle à son grand enfant de père, « il y a de grande montagnes, et entre France et Angleterre est la mer ; mais entre ces pays [-ci] et la France n'y a pas de séparation, et vous sçavez la grande et invétérée inimitié que les Français portent à ceste maison ». Qu'ensuite, et pour délivrer ses chers Pays-Bas du fléau de la guerre, elle ait négocié avec la Savoyarde — sa belle-sœur — la paix des Dames, de même que Charles renonçait à être enseveli en la Chartreuse de Dijon, cela prouve seulement qu'elle était une politique réaliste. Une grande politique. Henri HAUSER.

— Le fascicule 3 de l'*Annuaire de la Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège* (Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1935) contient, outre les rapports annuels et comptes pour 1932 et 1933, un intéressant rapport de P. HARSIN indiquant les intéressantes trouvailles faites par lui au cours d'un voyage de recherches de documents relatifs à l'histoire liégeoise dans les archives allemandes et autrichiennes. On y trouvera aussi : E. BUCHIN. Les Poortersboecken anversoïis au ser-

chapitre x, la rénovation ecclésiastique écossaise ne paraît présenter aucun caractère original. Cette impression est-elle exacte?

vice de l'histoire liégeoise (avec la liste des 768 Liégeois qui reçurent la qualité de bourgeois d'Anvers de 1533 à 1600). — P. DEBOUCHAY. La première bibliothèque de la cité de Liège. — L. LAHAYE. Merchoul (étude des origines de ce nom appliqué à une partie d'un ruisseau qui rejoint la Meuse à Liège). — E. RENARD. Strailhe Straile ou Streel? (propose cette dernière orthographe du nom de Gossuin de Strailhe, mort en 1468, comme la meilleure).

Canada. — G. GOYAU. *Une épopée mystique. Les origines mystiques du Canada*, nouvelle édition (Paris, s. d., in-12, 301 p.). — Avec l'ouvrage primitif, la présente édition ne présente dans le texte que d'insignifiantes différences. Mais, pour établir ses notes, M. Goyau a tiré parti des travaux modernes de MM. Bruchesi, Firmin Roz, Huguet, Dom Jamet, P. Courteault, La Roncière, Biggar, Uzureau, Mélançon. Il a ainsi donné une valeur nouvelle à son remarquable ouvrage.

E. PRÉCLIN.

— Arthur G. DOUGHTY. *Rapport sur les archives publiques pour l'année 1934* (Ottawa, J. O. Patenaude, 1935, in-8°, 31 p., 4 planches hors texte ; prix : 10 sous). — A la différence des rapports précédents, le *Rapport pour l'année 1934* publie peu de documents : neuf lettres, et reproduit simplement le texte officiel de la lettre écrite par l'archiviste du Dominion au secrétaire d'État. Du moins annonce-t-il la publication d'un important appendice de 600 pages de documents constitutionnels, l'achèvement de l'index de la *Gazette de Québec* pour l'année 1818 et les premiers mois de 1819. Le rapport raconte la visite des Français du comité Jacques-Cartier aux archives d'Ottawa (3 septembre 1934). Au cours de l'année dernière, le service s'est enrichi de nombreuses cartes, dont un exemplaire de l'*Atlantic Neptune*. En hors texte, deux documents de l'*Atlas de Dieppe* : la page liminaire et la belle carte en couleurs de Vallard ; un fac-similé de la signature de J. Cartier, une photographie de la maquette de la Grande Hermine.

E. PRÉCLIN.

— Charles DE LA RONCIÈRE. *Jacques Cartier* (Paris, Plon, 1931, in-12, 245 p., 1 carte et 5 illustrations ; prix : 15 fr.). — Ce second volume de la collection « Les grandes figures coloniales », publié à l'occasion de l'Exposition coloniale, est destiné au grand public. Il n'en repose pas moins sur une importante bibliographie (p. 237-239) de récits de voyages, d'ouvrages d'érudition écrits en français, en anglais, en espagnol, en italien. Le récit est vivant, intéressant, émaillé de citations caractéristiques. Le livre comprend quatorze chapitres : quatre d'introduction, cinq consacrés aux trois voyages de Cartier (v-ix) ; les cinq derniers essaient d'indiquer leur portée cartographique (x, xiv), économique (xii), littéraire (xi). M. de La Roncière, qui a laissé de côté la discussion des points controversés¹, a parfaitement réussi à évoquer le milieu français et indien où vécut Jacques Cartier².

E. PRÉCLIN.

1. Par exemple, l'itinéraire exact de Cartier, la localisation de son débarquement à Gaspé, la position de Hochelaga, le succès des dénominations géographiques faites par le pilote malouin.

2. Voir, pages 25-26, la description du bâton de Levi et de la tente astronomique (latitudes, longitudes) et, pages 198-205, le parallélisme entre les voyages au Canada et les voyages de Pantagruel.

— A. LICHTENBERGER. *Montcalm et la tragédie canadienne* (Paris, Plon, 1934, in-12, viii-244 p., 1 portrait, 1 hors texte ; prix : 12 fr.). — Le petit livre de M. A. Lichtenberger est un solide ouvrage de vulgarisation — donc dépourvu d'appareil critique et bibliographique — fort bien écrit. L'auteur a tiré parti des travaux essentiels récents et donne de Bougainville et Levis une idée juste et nuancée. Évoquant les divergences qui, sous les noms de Vaudreuil et Montcalm, opposaient les Canadiens-nés et les Français de France, il paraît rendre aux antagonistes la justice qui leur est due, tout en exaltant les qualités héroïques du héros de Carillon. Mais M. Lichtenberger croit, à tort, que l'Acadie fut cédée à l'Angleterre en 1715 (p. 33), que « les eaux du Saint-Laurent se déversent dans le lac Champlain » (p. 151). Au chapitre x, il n'a pas mentionné le mémoire de Bougainville et, à la page 203, il paraît exagérer la gravité de la trahison de Denis de Vitré.

E. PRÉCLIN.

— Pierre-Georges ROY. *Les juges de la province de Québec* (Québec, Rédempti-Paradis, 1933, gr. in-8°, xxvii-588 p.). — Le livre de M. P.-G. Roy n'est pas une histoire de la justice et des tribunaux de la province de Québec, mais un dictionnaire biographique des juges depuis la cession.

La première partie (p. i-xxvii), simple introduction, étudie brièvement l'organisation judiciaire de la province de Québec au cours des sept périodes qu'elle a traversé depuis 1760 (1760-1764, 1764-1774, 1774-1793, 1793-1843, 1843-1849, 1849-1867, 1867 jusqu'à nos jours). Ces périodes, l'auteur les caractérise avec netteté et simplicité. Aujourd'hui, la province est divisée en vingt-cinq districts judiciaires et compte une cour des jeunes délinquants à Montréal, une commission des services publics, la cour coloniale de vice-amirauté de Québec. Dans les causes dont l'enjeu excède 2,000 dollars, il y a appel à la Cour suprême, composée de sept membres (lois de 1875 et 1927) ou à la Cour de l'Échiquier (quand la Couronne est partie).

La partie essentielle du livre est un dictionnaire alphabétique. La carrière de chaque juge est résumée en une page de texte (pages impaires) accompagnée d'un portrait (pages paires). Sur les plus éminents des juges : Pierre Bédard, les Caron, les Dorion, les Lafontaine, Mabane et Panet, le lecteur souhaiterait plus de détails.

Une lecture attentive de ces biographies est fort instructive : elle permet d'étudier les lents progrès du rapprochement entre les deux races.

E. PRÉCLIN.

États-Unis. — Herbert-Eugène BOLTON. *Font's complete diary : a chronicle of the founding of San-Francisco* (Berkeley, University of California Press, 1933, in-8°, xvi-552 p., 35 illustrations). — Dans une bonne préface, l'historien Bolton éclaircît les origines de la fondation de San-Francisco. A la nouvelle des expéditions russes au sud des îles Aléoutiennes, Charles III ordonna l'occupation de la Californie, par mer et par terre. Les postes isolés fondés par Portola et Serra (dont San-Francisco) furent reliés de Sonora à San-Gabriel (aujourd'hui Los-Angeles) par J.-B. de Anza. C'est à sa suite qu'appartenait Font. De son voyage, il a donné deux versions. C'est la plus longue, articulée en vingt-huit chapitres, qui est ici publiée. Le Journal de Font — M. Bolton le démontre — est une source précieuse. L'auteur savait observer ; il savait admirablement évaluer les distances. Il donne de précieux renseigne-

ments, parfois très réalistes, sur les mœurs des Indiens Yumas et prouve le désaccord permanent qui séparait les fonctionnaires civils et militaires espagnols.

E. PRÉCLIN.

— Gertrude STEIN. *Américains d'Amérique*, traduit de l'anglais par la baronne J. SEILLÈRE et B. FAÿ. Préface de B. FAÿ (Paris, Stock, 1933, in-12, 261 p.). — Dans son intéressante préface, M. B. Fay caractérise le talent de M^{me} Gertrude Stein, qui, de tous les écrivains anglais d'aujourd'hui, est sans doute la plus libre, libre des obsessions de jadis, libre des chimères d'aujourd'hui, libre des gaucheries de demain. Les mots dont elle se sert « n'ont jamais accepté le joug des jargons et des rengaines ». « C'est une famille complète, une famille qui est toute l'Amérique, en sa fuite, en ses migrations, en ses installations... une famille sans interruption et sans lacune que M^{me} Stein a racontée dans ses *Américains d'Amérique* » (p. 17).

L'ouvrage lui-même est l'histoire de quatre familles originales au cours de quatre générations. Sous une forme particulière, qui vaut par l'accumulation des détails et les répétitions, mais qui est parfois monotone, l'auteur donne une idée concrète de la vie assez grise d'Américains moyens. M^{me} Stein s'attache moins, dans son récit, à définir le rôle social des personnages étudiés que leurs particularités psychologiques.

E. PRÉCLIN.

— Carl Ludwig LOKKÉ. *The Trumbull episode. A prelude to the X, Y, Z affair* (tirage à part du *New England Quarterly*, mars 1934). — Ce court article insiste sur la défaveur avec laquelle les États-Unis, alors rapprochés de l'Angleterre, étaient considérés en France au lendemain du traité de Campo-Formio et du coup d'État de fructidor. Aussi le peintre Trumbull, ancien secrétaire de Jay, dont Talleyrand faisait un bouc émissaire, n'obtint-il un passeport pour Paris que par la bienveillance de Noël, ministre de France aux Pays-Bas. Une fois dans notre capitale, Trumbull ne put en sortir (malgré Talleyrand) que grâce à la bienveillance de Louis David et à l'effet que produisit sur un fonctionnaire de la police sa gravure sur la bataille de Bunker Hill.

E. PRÉCLIN.

— Joseph G. BLANDI. *Maryland Business Corporations, 1783-1852* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1934, in-8°, 116 p.). — En une introduction et six chapitres (importance des corporations, capitaux, responsabilité, direction, taxation), l'auteur étudie l'évolution des « Business corporations » du Maryland entre les lois du 26 décembre 1783 — qui les rendit possibles — et de 1852 (qui fixa les règles générales d'incorporation). Dans son travail de caractère analytique et précis, qui repose sur une documentation de caractère presque exclusivement juridique, M. Blandi fournit de précieux renseignements statistiques sur les progrès des compagnies d'assurances, textiles et minières dans l'État. Souvent, il compare l'activité des corporations du Maryland et du Massachusetts. Mais il ne paraît pas avoir dominé son sujet. Son livre, trop abstrait, n'explique ni le rôle des grands hommes d'affaires, ni les liens qui unissent l'évolution des compagnies à la politique économique du Maryland, dont, au surplus, le lecteur souhaiterait connaître l'originalité et la portée.

E. PRÉCLIN.

— La librairie Humphrey Milford a mis en vente le tome XV du *Dictionary of american biography*. Il va des mots Platt à Roberdeau.

— Herbert AGAR. *The American Presidents : from Washington to Harding. A study in Democracy* (Londres, Eyre et Spottiswoode, 1933, in-8°, xix-335 p., 3 portraits, 3 cartes ; prix : 10 s. 6 d.). — Le livre de M. Agar comprend une préface, une introduction, neuf chapitres distribués en trois parties : l'oligarchie, la démocratie, la ploutocratie, une bibliographie (p. 317-324) qui, pour n'être ni exhaustive ni critique, n'en signale pas moins les lacunes de la documentation sur Taylor, Fillmore, Tyler et Arthur Harrison. Il se termine par un bon index. Cet ouvrage d'interprétation, bien documenté, offre au lecteur plus que ne le promet le titre. C'est qu'au delà des biographies des présidents, il rend intelligible l'évolution qui a conduit l'Amérique vers la ploutocratie sous le masque de la démocratie. L'ouvrage de M. Agar se laisse difficilement résumer. Les bonnes remarques de détail n'y manquent point. Il caractérise excellemment l'intelligence et le sens familial des Adams. Jefferson est dépeint ici comme un Ossian de l'égalité à qui les contradictions ne font point peur. Avec la présidence de John Quincy Adams est ruinée l'idée, chère à Voltaire, d'une société qui serait gouvernée par une élite intellectuelle.

M. Agar montre les dangers des désignations des candidats à la présidence par les caucus, qui poussent au premier rang les médiocrités. De Jackson et de Van Buren, il donne une image aussi peu flattée que clairvoyante. Du premier Harrison, il fait l'Annibal démocratique d'une guerre contre les Indiens. Son interprétation de Taylor, Tyler, Pierce Buchanan et de Lincoln ne présente rien de remarquable. En faveur de Johnson, il reprend, ou presque, le plaidoyer de Stryker. Les biographies qui composent le chapitre VIII, « Hayes to Mac Kinley », sont judicieuses, mais sans relief. L'éloge vibrant qu'il trace de Taft semble s'être largement inspiré de la biographie enthousiaste de Herbert Smith Duffy.

A cet ouvrage remarquable manque une conclusion qui dessinerait l'évolution des fonctions présidentielles depuis 1787 et dégagerait le rôle joué dans l'État par les chefs du pouvoir exécutif fédéral.

E. PRÉCLIN.

— Herbert A. WILKINSON. *The American doctrine of State succession* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1934, in-8°, 137 p.). — L'auteur du présent ouvrage, docteur de l'Université Johns Hopkins, se propose ici d'étudier comment « le gouvernement des États-Unis envisage juridiquement la situation des pays organisés qui lui ont été annexés depuis le XVIII^e siècle. » Le travail comprend sept chapitres. Au premier, M. Wilkinson définit l'expression « State succession ». Les chapitres suivants déroulent les conséquences du transfert de souveraineté sur le droit public (II), la nationalité (IV), les dettes publiques (V), les traités (VI), la propriété privée (III). L'exposé se laisse difficilement résumer. En conclusion (chapitre VII), l'auteur moine que le gouvernement américain s'est appuyé sur deux principes entre lesquels il a cherché un compromis. Soucieux de ne point léser les intérêts privés légitimes garantis par la législation des États qu'il remplaçait, il n'en a pas moins tenu, en ce qui concerne les dettes (de l'Espagne en 1898), les traités de commerce, à affirmer ses intérêts et son idéal national. Ainsi, les difficultés ont été réglées grâce à des solutions d'espèce basées sur le principe d'équité.

Le livre de M. Wilkinson fournit une contribution utile à la solution d'un problème juridique intéressant. Mais son livre, trop abstrait, ne satisfait pas toutes les curiosités du lecteur. C'est ainsi que, mentionnant, à la page 47, les conséquences de la cession de territoires espagnols ou français, l'auteur ne mentionne

pas la Floride, qui appartient à l'Espagne jusqu'en 1819. A la page 49, la reproduction de l'article II du traité de 1867 pour la cession de l'Alaska prouve qu'on y comptait un certain nombre de communautés paroissiales orthodoxes. Il serait intéressant d'avoir leur nombre et leur richesse territoriale. A la page 65, M. Wilkinson ne cherche pas à savoir combien d'Espagnols de naissance, résidents cubains, optèrent pour la mère-patrie après le traité de 1898. Il serait facile de montrer que M. Wilkinson n'a pas développé de façon suffisante les exemples qu'il a choisis et qu'à force de se borner aux raisons juridiques, il lui arrive de ne pas assez mettre en évidence les intérêts profonds du gouvernement américain. La bibliographie donnée aux pages 12 et 13, exclusivement juridique, est insuffisante et sans critique. L'index est à peu près suffisant.

E. PRÉCLIN.

Pays-Bas. — C. GERRETSON et P. GEYL. *Briefwisseling en aantekeningen van Willem Bentinck, heer van Rhoon*, Deel I. Werken uitgegeven door het historisch Genootschap [gevestigd te Utrecht], 3^e série, n° 62 (Utrecht, Kemink et fils, 1934, in-8°, x-499 p.). — Willem Bentinck van Rhoon gardait avec le plus grand soin sa correspondance et ses notes ; malheureusement, la plus grande partie de ses papiers se trouve aujourd'hui dispersée en divers endroits. Ceux qui avaient été acquis en 1828 par le roi Guillaume I^{er} furent incorporés aux *Archives de la maison d'Orange Nassau* et un choix en fut publié par Bussemaker dans la 4^e série de la collection qui porte ce titre. Une autre portion a été vendue au British Museum ; l'ouvrage que nous annonçons est une édition de cette partie des papiers de Bentinck et d'une autre partie qui se trouve conservée à Wolfenbüttel dans les archives du Brunswick. L'édition publiée par MM. Gerretson et Geyl formera deux volumes. Le tome I va du 14 septembre 1736 au 30 avril 1748 (date des préliminaires de la paix d'Aix-la-Chapelle). En 1736, Bentinck était simplement membre de la chevalerie de Hollande, ce qui le faisait assister seulement aux États de cette province, mais, en janvier 1737, il fut député aux États-Généraux. Orangiste par tradition de famille, il conquist la sympathie et la confiance du prince Guillaume IV. C'est sans doute ce qui lui valut, en décembre 1747, sa nomination à un des postes de commissaire de la République au Congrès d'Aix-la-Chapelle.

La plupart des pièces imprimées dans ce volume sont en français ou en anglais. Bentinck écrivait notre langue fort correctement. Le volume est donc d'une utilisation facile pour ceux qui ne connaissent pas la langue hollandaise. Il contient des documents fort intéressants sur l'histoire diplomatique de 1737 à 1748 et, en particulier, sur la guerre de la succession d'Autriche.

Émile LALUY.

U. R. S. S. — Eugène DEVAUD. *La pédagogie scolaire en Russie soviétique. La doctrine* (Paris, Desclée de Brouwer, 1932, in-12, 224 p. ; prix : 10 fr.). — Professeur à l'Université de Fribourg, l'abbé Devaud montre beaucoup d'objectivité dans le tableau qu'il brosse de la pédagogie soviétique ; il est même loin de se refuser à toute admiration devant l'immense effort vers la culture, ainsi que devant cette spiritualité, cet ascétisme même, qui animent là-bas les matérialistes et les sans-Dieu. A grand renfort de textes bien choisis, il précise la double allure négative et constructive de l'idéal communiste, qui cherche dans le travail — pris au sens de production — la conciliation entre la nature et la société, prétendant promouvoir par là un nouveau type humain. L'irréligion de la bourgeoisie française du XVIII^e siècle est, dit-il, à la base du système ; il faudrait ajouter que cet utilitarisme

social au nom duquel on prohibe le savoir désintéressé comme l'art pour l'art, vient, pour une large part, d'Auguste Comte, ainsi que la religion de l'humanité. Les principes communistes exigent qu'aucune science ne soit « pure », puisqu'elle doit toujours satisfaire des besoins économiques, et qu'aucune ne soit certaine, puisque toutes varient avec les changements de la structure économique, dont elles ne sont que des superstructures (p. 152). Comment ne pas retrouver dans un tel postulat une variante de l'« épiphénoménisme » si flagrant, au temps de Marx, dans bien des métaphysiques qui s'ignoraient? Paul MASSON-OURSSEL.

Histoire religieuse. — Chanoine EXPERT. *La Vierge noire de Paris* (Paris, Desclée de Brouwer, s. d., in-12, xiv-131 p.). — Histoire d'une statue qui a été l'objet, depuis le début du XVI^e siècle au moins, d'une dévotion très populaire à Paris ; elle était alors conservée dans l'église de Saint-Étienne-des-Gués, siège d'une confrérie très nombreuses, fondée en 1535, dont Louis XIII, Anne d'Autriche, le grand Condé en ont été membres et dont la suppression par le Parlement, en 1737, est un épisode des querelles jansénistes d'alors. Le souvenir de saint François de Sales se rattache aussi à la Vierge noire. M. Expert en raconte les aventures pendant la Révolution et la Commune. Elle est aujourd'hui conservée à Neuilly. E. JORDAN.

— Abbé Edmond NAUDIN. *Saint Véran de Cavaillon* (Avignon, Aubanel, 1934, in-12, xii-65 p.). — Ce livre déconcerte un peu. L'auteur a assez de bon sens et d'esprit critique pour très bien distinguer, dans sa préface, entre deux catégories de renseignements. D'une part, les mentions faites de saint Véran par des auteurs contemporains, comme saint Grégoire de Tours, ou dans les actes des conciles du VI^e siècle. Elles nous donnent des indications qu'il n'y a aucune raison de ne pas accepter, mais qui sont rares et fragmentaires. D'autre part, les vies beaucoup plus récentes, et dont M. Naudin reconnaît que les bourdes et les invraisemblances y abondent. La conclusion devrait être, semble-t-il, qu'il n'y a, faute de documents, qu'à renoncer à écrire une biographie de saint Véran. M. Naudin ne peut pas s'y résigner. Et alors il l'écrit d'après la méthode qu'il résume ainsi dans son introduction : « Le lecteur trouvera dans cette histoire la plupart des faits racontés par les historiens précédents ; un certain nombre, pourtant, avec les réserves que nécessite le seul souci de la vérité. » Comme si tout ce qui n'est pas évidemment absurde ou démontré faux devait être tenu pour vrai. E. J.

— Étienne GILSON. *Saint Thomas Aquines* (Londres, Humphrey Milford, 1935, in-8°, 19 p. ; prix : 1 s. 6 pence). — Dans cette conférence faite à la British Academy, M. Gilson montre, avec sa clarté et sa vigueur ordinaires, ce qui fit la grandeur et la nouveauté de saint Thomas : le fait d'avoir montré, contre le fatalisme du monde musulman, contre le déterminisme du monde grec, l'existence et l'autonomie d'un ordre naturel, la valeur de la raison et de la personne humaine. E. J.

— *Dominican Spirituality*, translated from the French by Anselm TOWNSEND, O. P. (Milwaukee, Bruce Publishing Company, 1934, in-12, x-134 p. ; prix : \$ 1,25). — Puisqu'elle a été envoyée à la *Revue historique*, nous signalons cette traduction d'un bon livre, dû aux PP. Petitot, Martin, Garrigou-Lagrange, Bernardot, Catala, encore que les lecteurs français n'aient naturellement aucune raison de la préférer à l'original. E. J.

— M^{lle} M. DAVY. *Les Dominicaines*. Collection « Les grands ordres religieux »

(Paris, Grasset, 1934, in-12, 268 p. ; prix : 15 fr.). — Livre bien fait — M^{lle} Davy connaît bien son sujet et le traite avec une chaude sympathie — qui relève de l'histoire, l'auteur remontant à l'origine des groupes religieux dont il parle, mais qui, cependant, a surtout pour objet de décrire l'état actuel des nombreuses familles religieuses féminines issues de l'ordre dominicain. M^{lle} Davy les classe dans un ordre en quelque sorte canonique : second ordre, tiers ordres réguliers, tiers ordre séculier. N'aurait-il pas mieux valu prendre l'ordre historique, qui est curieux ? Saint Dominique a fondé le second ordre, cloîtré et purement contemplatif ; dans des conditions qui ne sont pas encore parfaitement élucidées, s'est constitué un tiers ordre dont les membres vivaient dans le monde, pouvaient être mariés, peut-être même, au début, l'étaient très ordinairement et ne faisaient pas les vœux monastiques. De ce tiers ordre séculier est sorti le tiers ordre régulier, dont les membres sont de véritables religieuses, astreintes aux trois vœux classiques, vivant en commun et ne différant du second ordre que par leurs formes d'activité, qui excluent la clôture et sont très variées : il y a les branches enseignantes, hospitalières ; il en est une qui se consacre au relèvement des prostituées. E. J.

— Christopher HOLLIS. *Sir Thomas More* (Londres, Sheed and Ward, 1934, in-12, n-311 p. ; prix : 7 s. 6). — Le quatrième centenaire du supplice de Thomas More et l'annonce de sa prochaine canonisation ont suscité toute une littérature de circonstance. Le présent volume en est un spécimen. C'est de la vulgarisation très compétente. L'auteur connaît bien son sujet. Peut-être trouvera-t-on qu'il se met un peu trop en avant et qu'au lieu de laisser parler les faits il y accroche trop de dissertations. Un de ses mérites est de donner une idée des œuvres de More. L'interprétation qu'il propose de l'*Utopie* nous paraît cherchée un peu loin. Il a raison, certes, de n'y pas voir un programme politique et social. Mais il pense que le but de l'auteur a été de montrer quel était le niveau social auquel pouvait et devait arriver un peuple guidé par la seule raison naturelle et non touché par le christianisme. L'*Utopie* n'est-elle pas avant tout un jeu d'esprit ? Peu de choses sur More homme politique. Le récit de la captivité et du supplice est très émouvant dans sa simplicité. M. Hollis montre très bien ce qu'a d'original l'attitude de ce martyr, qui est le contraire d'un Polyeucte, qui désire sauver sa tête et fait avec un calme et une sérénité parfaite tout ce qu'il faut pour cela, excepté de mentir à sa conscience. E. J.

— Louis BAUDIMENT. *Un mémoire anonyme sur François Pallu, principal fondateur des Missions étrangères* (Paris, Spes, 1934, in-8°, xxx-103 p., 2 hors-texte ; prix : 15 fr.). — Dans une introduction d'une vingtaine de pages l'éditeur décrit le manuscrit 123 des Missions étrangères, intitulé *Mémoire pour servir à la Vie de Monseigneur l'Evesque d'Héliopolis* et écrit de mars à septembre 1662. En une démonstration critique bien conduite, M. Baudiment prouve que l'auteur en est la Mère Marie de Saint-Bernard, carmélite du couvent de la rue Chapon, à Paris, « religieuse, fervente, agissante et mortifiée », qui fut honorée de révélations mystiques. Le texte est intéressant au point de vue linguistique. La Mère Marie de Saint-Bernard, indifférente au redoublement des consonnes, donnait peu d'attention aux diphtongues, conjugait les verbes de façon singulière.

Le *Mémoire* lui-même ne présente qu'un intérêt moyen. Mais les annotations que donne M. Baudiment sont si détaillées qu'elles permettent de se faire une

idée satisfaisante de la carrière et de la personnalité de Mgr F. Pallu. L'index bibliographique est fort riche, surtout parce que l'éditeur a eu accès aux Archives des Missions étrangères, du Carmel de Tours et de Clamart, de la Propagande.

E. PRÉCLIN.

— Joséphine FRENCKEN. *Agnès Arnauld* (Nimègue-Utrecht, N. V. Dekker un Van de Vegt et J. W. Van Leeuwen, 1932, in-8°, 1-234 p.). — Cette thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Nimègue a été soutenue par une religieuse du Sacré-Cœur. Elle comprend deux parties. La première, formée de quatre chapitres, est intitulée : *La mère Agnès et le mouvement religieux de son siècle* et étudie successivement la formation bénédictine et bernardine, puis salésienne, oratorienne et saint-cyranienne d'Agnès Arnauld. La seconde partie : *La mère Agnès à la tête de Port-Royal*, évoque les amis (chap. II), les jours d'épreuve (chap. III), l'influence intérieure (chap. I) et doctrinale de la mère Agnès (chap. IV).

L'exposé de l'auteur est bien écrit, clairement présenté et constitue, à l'usage des historiens qui ne sont pas spécialistes, une courte et judicieuse mise au point, surtout au point de vue de la psychologie mystique et de la vie intérieure. Mais, sauf sur des points de détail, il n'ajoute guère aux travaux de Sainte-Beuve, de feu A. Gazier et H. Bremond, de M^{lle} C. Gazier. En appendice, sœur J. Frencken donne quatre lettres inédites de dom Eustache de Saint-Paul-Asseline à la mère Agnès (2 novembre 1620-29 mars 1622), le Chapelet du Très Saint Sacrement, suivi de *Points d'oraison pour tous les jours du mois sur les attributs de Dieu* (Marseille, ms. 340), composés par une carmélite de Marseille.

La documentation de l'ouvrage est consciencieuse. Mais la bibliographie donnée aux pages 216-228, généralement bien classée, n'a pas de caractère critique. L'auteur n'a pas cité le livre que Claude Cochin a consacré à Mgr Henry Arnauld. Les erreurs et les imprécisions sont peu nombreuses¹. Le lecteur regrette l'absence d'un index.

E. PRÉCLIN.

— Georges GOYAU. *L'Église en marche*. Études d'histoire missionnaire, 4^e série (Paris, éditions Spes, 1934, in-12, 345 p. ; prix : 12 fr.). — Ce nouveau volume, fruit de l'infatigable activité de M. Goyau, présente le même intérêt que les précédents. Recueil d'articles, tous consacrés à l'histoire des missions, il offre, d'ailleurs, la plus grande variété. L'auteur promène le lecteur d'un pays et d'une époque à l'autre ; tour à tour, il étudie les origines d'une institution comme la congrégation de la Propagande, ou l'histoire d'un ordre religieux comme les Filles de Saint-Paul de Chartres, ou se fait biographe d'un individu, tel le dominicain Mazzuchelli, qui a partagé son activité, aux États-Unis, entre les Peaux-Rouges et les Blancs, ou le bienheureux Gagelin, martyrisé en Cochinchine. Un des chapitres les plus curieux, le premier, retrace les débuts de l'apostolat au Congo, à la fin du xv^e et au xvi^e siècle. Ce zèle d'un apostolat nègre y est desservi, il faut bien le dire, par les défauts des Européens.

E. J.

1. A la page 10, il conviendrait de dire que « Madame de France, qui a été depuis reine d'Espagne », fut Isabelle de Bourbon, fille de Henri IV, femme de Philippe IV. — A la page 32, l'auteur ne donne pas la date du décret de Pie IX sur saint François de Sales. — A la page 42, elle n'indique pas la localisation exacte du monastère de la rue Coquillière. — A la page 99, note 4, sœur Frencken ne tient pas compte de l'article du P. Dudon sur la communion fréquente.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Annales de Bourgogne. 1935, mars. — Abbé M. CHAUME. L'habitat humain en Bourgogne, des origines à la conquête romaine. Essai de synthèse (mémoire de quarante-quatre pages, avec une abondante bibliographie). — François DUMONT. Une session des États de Bourgogne. La tenue de 1718. Ch. VI : Les cahiers de remontrances et le Voyage d'honneur (pour la présentation des cahiers au roi). — René LOUIS. Trois noms de lieux gallo-romains cités par Clarius de Sens (le moine Clarius écrit, dans son *Chronicon sancti Petri Vivi Senonensis*, que l'archevêque Anastase, 967-976, fut consacré « in Apuniaco villa », qu'il fit construire une église en l'honneur de sainte Marie « in villa que vocatur Aguriacus », et qu'il fit transférer le corps de saint Victor d'Agaune « in pago Wastinensi, in Bruoera villa ». Ces noms sont devenus Appoigny sur la limite des deux diocèses de Sens et d'Auxerre ; Égry, village de l'ancien archidiaconé de Gâtinais ; Briarres-sur-Essonne, paroisse de l'ancien diocèse de Sens). = **Comptes-rendus.** *Pierre Ordioni.* La survivance des idées gallicanes et jansénistes en Auxerrois, de 1760 à nos jours. — *Paul Esnard.* Tartufe ; sa vie, son milieu et la comédie de Molière (il s'appelait Nicolas Charpy, d'une famille originaire de Cluny, qui émigra à Mâcon au XVII^e siècle. Est-ce bien sûr?).

Annales de l'Université de Paris. 1935, mai-juin. — TAKEUCHI YOSHIO. Le Thong ysung (examen critique d'un des quatre livres confucéens. Conférence inaugurale faite à l'Institut d'études japonaises à la Sorbonne, le 23 février 1935). — Institut de géographie (rapport du directeur, M. Em. DE MARTONNE, pour l'année scolaire 1933-1934, et liste des travaux exécutés par les élèves). — Enseignement supérieur de la cartographie (l'objet de cet enseignement, récemment créé à l'Institut de géographie, est « de former de véritables cartographes capables de construire des cartes originales et de guider le travail des dessinateurs n'ayant pour eux que l'adresse manuelle »). — Institut d'art et d'archéologie (liste des thèses de doctorat). — Institut français Ernest-Denis à Prague. Rapport, par Louis EISENMANN, sur l'activité de cet Institut en 1933-1934. = **Comptes-rendus.** *Victor Molodovsky.* Le domicile des étrangers en France au point de vue du droit fiscal. — *Omer Tulippe.* L'habitat rural en Seine-et-Oise ; essai de géographie et peuplement. — M^{lle} Margaret Mann. Érasme et les débuts de la Réforme française, 1517-1636. — *André Beaujard.* Les notes de chevet de Sêi Shônagon, dame d'honneur du palais de Kyôto (on remarque surtout les notes concernant les animaux, les plantes, les termes géographiques).

Archives historiques de la Saintonge et de PAunis. Tome XLIX, 1935. — Ce volume contient trois articles, dont un offre un vif intérêt, puisqu'il contient et ter-

mine la correspondance de Michel Bégon, dont il a été plusieurs fois question dans la *Revue historique*, t. CLXVI et CLXXIII. On sait que ces lettres, annotées par feu Louis Delavaud et M. Charles Dangibeaud, intéressent à la fois l'histoire générale et la vie d'un éminent fonctionnaire, doublé d'un érudit et d'un homme de goût, collectionneur de bons livres, de monnaies et médailles, d'estampes, d'atlas et de cartes marines. La dernière partie de sa correspondance occupe les nos 289-350 et se rapporte aux années 1703-1705. On y trouve des indications rapides sur l'attaque manquée des Anglais à la Guadeloupe en 1703, sur le siège de Gibraltar (29 novembre 1704), etc. Sur un point particulier, l'érudition de M. Dangibeaud est en défaut ; il s'agit du « général Quadrington » (p. 12), qui commandait les Anglais au siège de la Guadeloupe en 1703. On lit en note qu'il s'agit de Christophe Codrington, que l'on dit « créole de Saint-Christophe, élevé à Paris » et mort le 7 avril 1710. Or, le *Dictionary of national biography* nous apprend que Codrington, s'il naquit à la Barbade, fut envoyé en Angleterre pour y faire ses études ; nous le voyons « gentleman commoner » à Christ Church Oxford. Après son échec à la Guadeloupe, il quitta le service et alla terminer ses jours dans ses biens à la Barbade ; son corps, ramené en Angleterre, fut enseveli à All Souls chapel.

On aurait pu, à l'aide du *D. N. B.* (p. 61), préciser la biographie de l'amiral Georges Rooke, « mort en 1708 » ; mais on n'a pas remarqué que la date « en 1708 » est d'ancien style, et qu'il faut la rectifier en la marquant le 7 mars 1709. Page 22, Bégon note que « tous nos dictionnaires sont plains de l'éthymologie du fil d'Archal que Menage et plusieurs autres disent venir d'auricalcum » ; en note, on rectifie en empruntant à la *Grande Encyclopédie* une étymologie toute différente : « fil de laitton dont le nom vulgaire proviendrait de sa fabrication Richard Archal (sic) ». Le *Dictionnaire étymologique* d'Octave Bloch donne raison à Bégon.

La correspondance de Bégon s'arrête, on l'a dit plus haut, au 8 décembre 1705. Alors commença pour lui une période de violentes souffrances et de traitements barbares par le traitement de la pierre ; il y succomba le 14 mars 1710. Un appendice (p. 116-125) contient des lettres écrites par son fils, l'abbé Bégon, qui nous renseigne sur ces dernières années de souffrances endurées avec un grand courage. Enfin, une note empruntée à M^{lle} Yvonne Bézard (*Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV*), nous renseigne sur les portraits connus de cet excellent homme.

A la suite des lettres de Bégon est publié un *Registre des baptêmes protestants de Saint-Jean-d'Angély*, 1592-1599, par Charles DANGIBEAUD.

Le volume se termine par quatre « Mélanges » : 1^o Hommage rendu par Pierre de Latour à Pons de Mortagne, vicomte d'Aunay, « sur ce qu'il tient à Javarzay, Chef-Boutonne, Lucay et Baigneloup », 1339. 2^o Jugement de la cour du sceau à La Rochelle, 4 septembre 1349. 3^o Testament collectif de Pierre de Latour, Pernelle de Frondebeuf, sa femme, Jean de Latour et Françoise de Guerres, sa femme, 1443. 4^o Tarif pour les bians : article concernant les « assiettes et précomptes ; bians d'homme de bras, sans despens », 1549.

Bibliothèque de l'École des chartes. 1934, juillet-décembre. — Léon LEVILLAIN. Les diplômes originaux et le diplôme faux de Lothaire I^{er} pour l'abbaye de Saint-Denis (en appendice, quatre pièces justificatives, de 833 à 848). — Jules VIARD. Philippe VI de Valois. Début du règne : février-juillet 1328 (la succession au trône et le sacre du roi à Reims). — A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. Anne de Bourgogne et

le testament de Bedford, 1429 (en appendice, texte du testament que le duc fit à trois de ses exécuteurs testamentaires). — Robert BRUN. Notes sur le commerce des objets d'art en France, et principalement en Avignon, à la fin du XIV^e siècle (elles proviennent des archives d'une maison italienne de commerce, conservées aujourd'hui au Ceppo dei Poveri de Prato. Pièces justificatives des années 1373-1396). = **Comptes-rendus.** Albert Grenier. Archéologie gallo-romaine. — Georges Drioux. Cultes indigènes des Lingons. — Ch. Petit-Dutaillis. La monarchie féodale en France et en Angleterre, X^e-XIII^e siècles (longue analyse de ce bel ouvrage par F. Lot, qui constate un certain nombre de menues erreurs ou d'affirmations hasardées). — Alfred Jeanroy. La poésie lyrique des Troubadours (œuvre « qui s'impose à l'admiration de tous »). — Jaume Massó Torrents. Repertori de l'antiga literatura catalana : la poesia, t. I. — Paul Deschamps. Les châteaux des Croisés en Terre-Sainte : le Crac des chevaliers (texte et album également remarquables). — Georges Thomas. Cartulaire des comtes de la Marche et d'Angoulême. — Jehan Plesner. L'émigration de la campagne à la ville de Florence au XIV^e siècle (traduit du danois par F. Gleizal ; l'auteur tire des archives de Passignano la preuve que l'émigration des villageois contribua pour une grande partie au développement de la grande ville voisine ; la noblesse féodale y joua un rôle beaucoup moins important). — Le R. P. Ewald Müller, O. F. M. Das Konzil von Vienne, 1311-1312 (c'est un monument d'érudition). — René Lacour. Le gouvernement de l'apanage de Jean, duc de Berry, 1360-1416. — Thomas Basin. Histoire de Charles VII. T. I : 1407-1444 (bonne traduction et édition par Charles Samaran). — J.-Robert de Chavanne. Les guerres en Bourgogne, de 1470 à 1475 (bonne étude sur les interventions armées des Français au duché sous Charles le Téméraire). — E. M. Meijers et J. J. Salverda de Grave. Des lois et coutumes de Saint-Amand (d'après un manuscrit de ces coutumes, copie du XVI^e siècle, où sont reproduits des textes du XII^e au XV^e siècle). — Serafino Pistolesse. Les archives européennes, du XI^e siècle à nos jours. — International bibliography of historical sciences, t. VII (précieux répertoire). — Bibliographie lorraine. T. X : 1928-1930. — Guide international des archives. I : Europe. — V. H. Galbraith. An introduction to the use of the public records (précieux aide-mémoire pour les historiens). — Jeanne Bignami-Odier. Guide au département des manuscrits de la bibliothèque du Vatican. — Manuel de l'archiviste. Instructions pour l'organisation et le classement des archives de l'Indochine. = Livres nouveaux. = Chronique et mélanges (signalons les notes de Ch. Samaran sur un Essai de reconstitution du Trésor des chartes de Bordeaux, par Marcel Gouron ; de P.-M. Bondonio sur la bibliothèque et la paroisse de Sainte-Marguerite à Paris ; d'André Artonne sur les bases de l'histoire économique et la conservation des archives des maisons de commerce en Angleterre ; de H. L. sur l'école des bibliothécaires à la bibliothèque Vaticane ; de G. Bourgin sur l'organisation des archives italiennes au moment de la formation du royaume d'Italie).

La Grande Revue. 1935, avril. — Nestor. Le conflit des générations pour la vie. — Émile GUILLAUMIN. Paysans par eux-mêmes (*sic*) : Louis Bourlier (auteur du *Roman d'un brave homme*. Textes choisis). — J. PETITCOL. Derniers jours à Sarrebruck ; janvier 1935 (l'auteur signe : sous-directrice du Collège français mixte de Sarrebruck). — Pierre MAYEUR. Victor Hugo cinquante ans après. — Stanimir GLADNEFF. La Révolution bulgare (celle du 19 mai 1934 qui, en Bulgarie, à la place d'un gouvernement de parti, installa au pouvoir un gouvernement national).

— Émile MALESPINE. L'hystérie, problème social. — Gonzague TRUC. A travers la quinzaine : action et pensées allemandes (d'après une « petite conversation » avec un Allemand, architecte, venu à Paris pour se mettre à l'école de M. Le Corbusier). — Georges GUY-GRAND. Remarques chez les ruraux (les campagnes « bougent » à leur tour). = Mai. Ruben BLANK. Le problème allemand (« le succès des efforts de la démocratie allemande dépend en grande partie de l'attitude des nations démocratiques et pacifiques envers l'Allemagne »). — NESTOR. Le conflit des sexes pour la vie. — HENRY-MARX. Artistes et savants dans l'action sociale. — Grégoire ALEXINSKY. Le roi des rois et l'Europe. A propos du conflit italo-abyssin. — Pierre d'HUGUES. La fin des préfets (depuis qu'ils sont assimilés aux autres agents de l'État, les préfets ont cessé d'être les représentants de l'État ; ils ont perdu « le sentiment du devoir, l'amour des responsabilités et la récompense pour les services rendus »). — Maxime TOUBEAU. Contre les spéculateurs. — Georges GUY-GRAND. Chez les ruraux (il faut donner à l'homme des champs le sens de sa dignité d'homme ; on ne sauvera le paysan « qu'en le faisant entrer dans le courant de la vie universelle »).

Mercury de France. N° 884. — W. DRABOVITCH. États barbaresques et dictatures (origine et caractère de la dictature sous les formes les plus différentes ou apparentes, bolcheviste, fasciste et naziste, étroitement apparentées avec la tyrannie des pirates barbaresques. « Les États de ce type » sont l'expression la plus nette du droit du plus fort). — D^r René MARTIAL. Politique de l'immigration (montre l'ingratitude envers les ouvriers étrangers dont le travail a contribué à la prospérité du pays. C'est « une faute sociale et une faute politique ». Il faut d'ailleurs choisir la race et la nation auxquelles appartiennent ces ouvriers étrangers). — Émile LALOY. L'Allemagne et le Seize mai (Bismarck était favorable au parti républicain et à la politique de Gambetta, apôtre fervent de la paix, tandis que Guillaume I^{er} penchait plutôt vers la monarchie, de concert avec Mac-Mahon). — Mathias MORHARDT. A la recherche de Shakespeare. L'identification du Malvolio (le Malvolio du *Soir des rois* doit être identifié avec William Ffarington, qui, jusqu'à la mort de Lord Strange, frère aîné de William Stanley, sixième comte Derby, fut l'administrateur de la famille. Un érudit américain, Alwin Thaler, en a trouvé la preuve dans les « livres de raison » des Derby. L'auteur apporte ainsi « une confirmation saisissante à la thèse d'Abel Lefranc... ; « le *Soir des rois* est incontestablement l'œuvre d'un patricien ». = **Comptes-rendus.** Florence L. Wickelgren. La Mothe Le Vayer, sa vie et son œuvre. — Adrien Huguet. Une amie de La Rochefoucauld : Suzanne d'Aumale, maréchale de Schomberg. — H. Émile-Paul. Table générale du Bulletin du Bibliophile (1907-1933). — Bernard Lazare. L'antisémitisme, son histoire et ses causes. — W. Simon. La question juive vue par vingt-six éminentes personnalités. — Littérature et questions coloniales. — François Benoit. L'architecture. L'Occident médiéval, du romain au roman. — Pol Abraham. Viollet-le-Duc et le nationalisme médiéval. — Gustave Charlier. Machiavel. — Comte Louis de Voynovitch. Histoire de Dalmatie. = N° 885. Dr. Ch. FRESSINGER. Les âmes régionales. — Paul BERRET. Un talent méconnu : Eugène Hugo. = **Comptes-rendus.** M^{lle} Marie-Louise Amiet. La condamnation de Jeanne d'Arc (traduction des documents publiés par J. Quicherat). — Lorenzo de Bradi. Les misères de Napoléon (intéressant, mais sans critique). — Pierre de Luz. Isabelle II, reine d'Espagne. — Comte de Romanones. La reine Marie-Christine (document

historique de valeur). — *André Benoist*. Les mystères de la police (jugement assez sévère par Ernest Raynaud). — *Jacques Weulersse*. L'Afrique noire, précédée d'une vue d'ensemble sur le continent africain. — *Maurice Robert*. L'Afrique centrale (traite surtout du Congo belge). — *M. A. Hérubel*. Les origines des ports de la Gironde et de la Garonne maritime. — *Déchelette et Albert Grenier*. Manuel d'archéologie, t. VI, 2^e partie (très important). — *Albert Champdor*. Palmyre. = N° 886. *Georges Guy*. Critique de l'éducation française (telle qu'elle est aujourd'hui, cette éducation est « absurde » ; elle devrait avoir pour objet de développer le corps, l'intelligence et la sensibilité ; or, « nous ne considérons que l'intelligence ». Il faut donc transformer les programmes d'entrée de nos grandes écoles). — *André Fontainas*. La vivante visite de l'art italien à Paris. — *Paul Léautaud*. La mort de Coppée. Journal littéraire, 1908. Fragment). — *P. V. Stock*. Le memorandum d'un éditeur : Georges Clemenceau anecdotique. — *André Dinar*. L'inquiétude de Huysmans (sa raillerie impitoyable contre l'Eglise catholique bien qu'il en fût un des fidèles). = *Comptes-rendus*. *Pierre Mèlèse*. Le théâtre et le public à Paris, 1659-1715, et Répertoire analytique des documents contemporains d'information et de critique concernant le théâtre à Paris, 1659-1715 (deux thèses de doctorat d'une extrême richesse documentaire). — *André Siegfried*. La crise de l'Europe. — *P. Saintyves*. Corpus du folklore des eaux en France et dans les colonies françaises, t. I. — *Id.* Corpus du folklore préhistorique en France et dans ses colonies. — *Benedetto Croce*. La critica e la storia delle arti figurative (questions de méthode). — *Drieu de La Rochelle*. Socialisme, fascisme. — Dante et le fascisme. = N° 887. *Francis Ambrière*. Hugophobes et hugolâtres. Notes pour servir à l'histoire d'un cinquantenaire. — *Henri Valentino*. Souvenirs de la prospérité américaine. — *René Dollot*. Stendhal et la Scala. — *R. Debrou*. Le maréchal Pilsudski. = *Comptes-rendus*. *J. A. Poty*. Esquisse d'une philosophie sociale envisagée du point de vue de la science moderne. — *Gaston Martin*. Négriers et Bois d'ébène. — *Ferdinand Bac*. Munich. Choses vues, de Louis II à Hitler. — *Luigi Serra*. Histoire complète de l'art dans la province des Marches, t. II (évoque la période la plus artistique de l'art italien dans les Marches, xv^e-xvi^e siècles). — *Paul Deschamps*. Le Crac des chevaliers (étude d'ensemble sur l'architecture militaire des Francs en Syrie). — *R. Pfister*. Textiles de Palmyre. — *J. Damourette et E. Pichon*. Essai de grammaire de la langue française, 4 vol. (« œuvre géante, géante et agile, agile et profonde, profonde et supérieurement gauloise ! »). — *Edouard Driault*. La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle. — *Duc de Lévis-Mirepoix*. Vieilles races et temps nouveaux.

Polybiblion. 1934, avril. — *Émile Savoy*. L'agriculture à travers les âges. T. I : Quelques problèmes d'économie sociologique. Prolégomènes. — *Christopher Dawson*. Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne (insiste sur le rôle de l'Eglise). — *Miscellanea di storia Italiana*, terza serie, t. XXII (contient le texte, publié intégralement ici pour la première fois, des mémoires du jésuite Giulio Cesare Cordara, 1704-1785, qui fut historiographe de la Compagnie, et qui constituent une source de premier ordre pour l'histoire des trente années qui précédèrent sa suppression). — *J. Lefèvre*. La Secrétairerie d'État et de la Guerre sous le régime espagnol, 1594-1711. — *Émile Magne*. Le château de Marly. — *Marcel Marion*. Le brigandage pendant la Révolution. — *Pierre de Luz*. Isabelle II, reine d'Espagne (estime qu'elle a trahi la monarchie en se dérochant devant les difficultés).

— *Lucien Porte*. En pays basque il y a cent ans : aux écoutes du carlisme (précieux). — *Bolívar*. Choix de lettres, discours et proclamations (bonne traduction par *Ch.-V. Aubrun*). — *René Martin*. Le vrai visage de l'Alsace. La vie et l'œuvre de Charles Dollfus (Mulhouse, 1827 ; Paris, 1913) (protestant, philosophe, libéral, Dollfus est un témoin de l'Alsace protestante du XIX^e siècle). — Lettres de la princesse Radziwill au général de Robilant. T. IV : 1908-1915 (témoignage important sur l'Allemagne d'avant-guerre). — *Joachim von Kurenberg*. Holstein, l'Éminence grise de l'Allemagne (important ouvrage qui suscite des contradictions). — *A. Grenier*. Archéologie gallo-romaine. T. IV : L'archéologie du sol, routes, navigations, occupation du sol (important). — *Abbé Jacques Leclercq*. Guerre et service militaire devant la morale catholique (intéressant commentaire par E. Jordan). — *Mai*. *Dom Denys Buenner*. L'ancienne liturgie romaine. Le rite lyonnais. — *Walter Havard Frère*. The roman lectionary. — The monastic breviary of Hyde Abbey. — English calendars before A. D. 1100. — *Amintore Fanfani*. Catholicismo e protestantesimo nella formazione storica del capitalismo. — *J.-R. Bloch*. L'anoblissement en France au temps de François I^{er}. — *Mgr J.-M. Vidal*. Dans l'entourage de Caulet. III : Antoine Charlas. — *Comtesse H. de Boissieu*. Une recluse au XVII^e siècle. — *Claude Saint-André*. La duchesse de Bourgogne. — *Léon Brétandau*. Un martyr de la Révolution : le bienheureux Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, 1758-1796. — *Louis Sudan*. L'école primaire fribourgeoise sous la Restauration. — *G. Lacour-Gayet*. Talleyrand, t. IV. — *Jean Thiry*. Cambacérès. — *Paul Guérriot*. Napoléon III. — *Adèle Hommaire de Hell*. Mémoires d'une aventurière, 1833-1852. — *J.-L. Glanville*. Italy's relations with England, 1896-1905. — Colonel *A. Grasset*. La bataille des deux Morins. — *Louis de Lacger*. Mgr Mignot. — *Joseph Buche*. L'école mystique de Lyon, 1776-1847. — *Juin*. *Étienne Gilson*. La théologie mystique de saint Bernard. — *Joseph Turmel*. Histoire des dogmes, t. IV. — *F. Ollier*. Le mirage spartiate. — *Pierre Bernus*. Histoire de l'Île-de-France. — *Étienne Delcambre*. Le Consulat du Puy-en-Velay, des origines à 1610. — *Comte Carton de Wiart*. Marguerite d'Autriche, une princesse belge de la Renaissance. — *Henri Carré*. Gabrielle d'Estrées, presque reine, 1570-1599. — *Henry Bordeaux*. Marianna, la religieuse portugaise. — Lettres familières de l'impératrice Eugénie. — *Pierre Renouvin*. Les engagements de l'alliance franco-russe. Leur évolution de 1891 à 1914.

Revue archéologique. 1935, janvier-mars. — *P.-M. Favret*. L'allée couverte sous tumulus de Reclus (située sur le territoire de Bannay, canton de Montmort, Marne). — *J. Starczuk*. Antiquités de Pologne (une Aphrodite Anadyomène, un Jupiter tonnant, un Hermès de Pan). — *Jean Bérard*. Recherches sur les itinéraires de saint Paul en Asie Mineure (avec trois cartes). — *Charles Fabre*. Les industries céramiques de Lezoux (avec huit cartes et figures). — *Claude-F.-A. Schaeffer*. Les débuts de l'agriculture (on a trouvé des faucilles à armature en silex en Palestine, à Ras Shamra, qui remontent probablement au IV^e millénaire). — *R. Lantier*. Notices nécrologiques sur Sophus Müller, 1847-1934, et Louis Siret, 1860-1934. — *Charles Picard*. Pygmées, danseurs en Égypte ; ivoires de la XI^e dynastie. — *Id.* Sur les origines du fer et le travail de l'acier. — *Id.* Sikelia ou l'équivoque des oracles. — *Id.* Archéologie suédoise en Grèce. — *R. Lantier*. Les fouilles de La Combeafof (en Haute-Saône ; cimetière du second âge du fer). — *Ch. Picard*. Palais et plaisirs de Capri (d'après les fouilles de Maiuri). — *Id.* Rem-

brandt et l'Antique. = **Comptes-rendus**. *M. Louis*. Le néolithique (insuffisant). — *V. Gordon Childe*. New light on the most ancient East (nouvelle édition améliorée et augmentée). — *R. J. Forbes*. Notes on the history of ancient roads and their construction (pose sous une forme originale et actuelle le problème des routes antiques). — *J. G. Milne*. The first stages in the development of greek coinage. — *Gholam-Reza Kian*. Introduction à l'histoire de la monnaie et histoire monétaire de la Perse, des origines à la fin de la période parthe (utile, mais illustration insuffisante ; combat avec raison la théorie de Jacques de Morgan sur les monnaies des premiers rois Arsacides). — *P. Cloché*. La politique étrangère d'Athènes, de 404 à 338 av. J.-C. (excellent instrument de travail). — *Silvio Ferri*. Arte romana sul Danubio (insuffisant). — *Id.* Studi novi e sviluppi della critica intorno alla questione dell' arte romana (n'apporte rien de nouveau). — *Giovanni Brusin*. Gli scavi di Aquileia (renouvelle en partie l'histoire urbaine d'Aquilée). — *Gabriel Hejzlar*. La maison d'habitation et de commerce à Ostie. — *E.-H. Duprat*. Essai sur la topographie de Marseille antique et médiévale (beaucoup de nouveau, mais non pas toujours certain). — *E. Espérandieu*. Répertoire archéologique du département du Gard. — *Jurgis Baltrusaitis*. Art sumérien, art roman (rapprochements hasardeux).

Revue d'Alsace. 1935. janvier-février. — *M. MOEDER*. Les nobles de Gliers et leurs relations avec Mulhouse aux XIII^e et XIV^e siècles (famille noble du Sundgau de double culture, romane et germanique, ayant des fiefs dans les parties romanes et germaniques de la contrée ; notices sur quelques-uns de ses membres). — *G. THIELING*. Les villes de Bouxwiller, Ingwiller et Neuwiller pendant la guerre de Trente ans (continué au numéro suivant). — *A. SANDER*. Les sources de l'histoire agraire dans quelques communes du canton de Schirmeck (d'après des terriers, des plans et des états de section, il n'y a guère que trois ou quatre communes pour lesquelles on possède des sources suffisantes pour écrire l'histoire agraire avant le cadastre). — *G. ZELLER*. Le Rhin vu par un historien et un géographe (remarquable article sur l'important ouvrage de *A. Demangeon* et *L. Febvre*). — *C. MULLER*. Jetons inédits d'Ensisheim (avec photographie). — Souvenirs de Pierre-Alexandre Moll, député d'Altkirch, 1767-1841, publiés par *P. INGOLD* (extrait relatif à la prestation du serment dans le district d'Altkirch en 1790 ; continué au numéro suivant). — *Louis HERBELIN*. Éphémérides belfortaines de la guerre, 1914-1918 (janvier 1918). — *A.-France LANORD*. Ville de Paille (origine de ce nom de Neuf-Brisach). — *X. THOMANN*. La fête de la Raison à Altkirch (publie le procès-verbal dressé par la municipalité). = Mars-avril. *Madeleine RUFENACHT*. Les moyens monétaires et les modes de paiement en Alsace du X^e au XIII^e siècle (les documents d'origine ecclésiastique, qui sont à peu près les seuls qu'on possède, montrent un progrès des paiements en nature pour le cens, l'argent fourni par les mines alsaciennes étant insuffisant en Basse-Alsace, plus encore qu'en Haute-Alsace). — *J. JOACHIM*. Les études à l'École royale d'artillerie de Strasbourg vers 1779 (tableau détaillé des exercices, des études et des professeurs en 1779). — *Ch. WETTERWALD*. Le roi Charles X à Guebwiller (1828). — *Louis HERBELIN*. Éphémérides belfortaines de la guerre de 1914-1918 (1^{er} février au 25 mars 1918). — *Ch. CRAVE*. Souvenirs de la guerre de 1870 à Giromagny (lettre du 26 décembre retraçant la vie à Giromagny depuis le début de novembre). = **Comptes-rendus**. *Charles Wittmer*. L'obituaire des Dominicains de Colmar. — *Eugène Bouillon*. Sous les dra-

peaux de l'envahisseur. Mémoires de guerre d'un Alsacien ancien combattant. — Archives alsaciennes d'histoire de l'art, 1934. — *Christopher Storey*. Saint Alexis, étude de la langue du manuscrit de Hildesheim.

Revue des Deux Mondes. 1935, 15 avril. — Raoul DAUTRY. Le rail, la route, l'eau (histoire des transports intérieurs ; lourdeur des impôts qui mettent en danger l'avenir des chemins de fer). Suite et fin le 1^{er} mai : La crise des transports et ses remèdes. — Y.-H. DE LAURIÈRE. Une Américaine à la cour de Napoléon III (Lillie Greenought, chanteuse célèbre en son temps ; elle naquit à Boston, et à Paris elle épousa Charles Moulton, fils d'un riche banquier américain qui habitait Paris depuis quarante ans. Il avait été reçu aux Tuileries par Louis-Philippe ; sa femme y fut reçue à son tour par Napoléon III. Nombreuses anecdotes sur les soirées données par l'Empereur et l'impératrice Eugénie, 1863-1866). Suite le 1^{er} mai : Invitations à Compiègne, 1866. — Professeur E. SERGENT. Étudiants et médecins étrangers en France. — Pierre DE NOLHAC. Trente ans de Versailles. IV : Grandes et petites visites (la journée du tsar, octobre 1896 ; les derniers visiteurs royaux, parmi lesquels le roi d'Espagne, Alphonse XIII, fin 1919 ; visiteurs d'Allemagne, notamment Mommsen). — Marie-Louise PAILLERON. Les célébrités aux eaux. I : Vichy (que Napoléon III mit à la mode). — ***. Les visées allemandes sur Memel (le procès de Memel-Klaipeda, qui devient le point névralgique de la politique européenne). — Victor GIRAUD. Les origines du XVIII^e siècle (longue analyse de la *Crise de la conscience européenne, 1630-1715*, par Paul Hazard). — ***. L'Algérie et ses problèmes. — Maurice PALÉOLOGUE. Comment le service de trois ans fut rétabli en 1913 (l'auteur, qui était alors directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères, publie les notes qu'il avait prises alors sur le vif) ; suite et fin le 15 mai. — Y.-H. DE LAURIÈRE. Une Américaine à la cour de Napoléon III. Suite : A Compiègne. — Pierre DE NOLHAC. Trente ans de Versailles. V : De Trianon à la galerie des Glaces (années de guerre et le traité de Versailles. L'auteur termine par un touchant adieu au château où il a tant travaillé pour lui rendre tout son lustre). — Albert BUISSON. Les aspects généraux du chômage. — Marie-Louise PAILLERON. Les célébrités aux eaux. II : Aix-en-Savoie (la réussite de cet établissement date du Directoire et de l'Empire (c'est Hortense de Beauharnais et Pauline Borghèse qui le mettent à la mode, puis c'est la duchesse d'Orléans et ses enfants, enfin Lamartine. L'annexion de la Savoie à la France ouvre une ère de prospérité qui ne fit que s'accroître. On sait les séjours prolongés que fit à Aix la reine Victoria). — Colonel Pierre WEISS. Vers le commandement unique dans la défense aérienne du territoire. — René PINON. La conférence de Stresa et le jugement prononcé à Genève contre le Reich s'affranchissant des obligations que lui imposait la partie V du traité de Versailles). — 15 mai. Albert BÉGUIN. Le néo-paganisme allemand. — Paul BERRET. Victor Hugo et la vie future (il songe à la mort depuis celle de Juliette Drouet, sa bien-aimée : « Toi morte, je mourrai ! » Sa visite à l'abbé Jean Bosco en 1885, sans cependant abandonner son anticléricalisme. Comment il envisageait l'individualité de l'âme et sa responsabilité devant Dieu, tout en étant libre et par conséquent responsable). — Odette PASCAUD. Étudiantes de Paris (à l'Association Fénelon, au Foyer international, à la Cité universitaire). — Y.-H. DE LAURIÈRE. Une Américaine à la cour de Napoléon III ; suite (l'exposition de 1867 ; le deuxième séjour à Compiègne en 1868 ; le bal du plébiscite en mai 1870, dont M^{me} Moulton décrit les splendeurs). — Claude BOURDET. Edgard Milhaud ou l'injection (*sic*) de

richesse (et le « plan international »). — Louis GILLET. Le « Salon » de 1935. — Maurice D'OCAGNE. M. Georges Claude et l'énergie thermique des mers. — Léon DE LAPÉROUSE. Les Cincinnati de France. — René PINON. Le traité franco-soviétique. = 1^{er} juin. ***. Histoire d'une crise politique. Le glissement de l'État. VII : La nouvelle espérance (celle du ministère Flandin). — Général WRYGAND. Le roi Albert 1^{er} et l'infanterie belge. — Y.-H. DE LAURIÈRE. Une Américaine à la cour de Napoléon III. IV : La guerre et la Commune (comment l'Impératrice a quitté les Tuileries ; détails fournis en 1874 par le prince de Metternich). — René DE NARBONNE. La traversée aérienne de l'Atlantique-Nord. — Louis ARNOULD. Le professeur de faculté (son rôle, ses rapports avec les étudiants, la question des cours publics). — Louis PAUL-DUBOIS. Le théâtre irlandais (depuis 1918 : O'Casey et Yeats). — Yves-Gérard LE DANTEC. Victor Hugo, poète lyrique. — Berthe VUILLEMIN. Aux fêtes du jubilé du roi George V. — Louis GILLET. L'exposition d'art italien.

Revue de Saintonge et d'Aunis. T. XLV, 5^e et 6^e livraisons. — A. CHESNIER DU CHESNE. Une famille saintongeaise : les Héard (notes généalogiques, depuis le XVI^e siècle). — M. CLOUET. L'Aunis préhistorique et protohistorique ; indications générales et bibliographie. — Ch. DANGIBEAUD. Louis de Bassompierre, évêque de Saintes ; suite et fin (1653-1676 ; il meurt après vingt-cinq jours de lit et treize saignées).

Revue des Études napoléoniennes. 1935, février. — Henri TRIBOUT. Le général Kister, baron d'Empire (né à Sarreguemines en 1755, lieutenant au début de la Révolution, appartient à l'armée du Rhin de 1793 à 1798 ; nommé général en Italie en 1799, atteint de la goutte et impropre au service actif, il est nommé gouverneur de Fulde en 1807, puis de la province de Salzbourg en 1809, il meurt en 1832). — Comte VISCONTI. Les dettes de l'impératrice Joséphine (criblée de dettes, l'impératrice emprunta 200,000 fr. en 1807, par l'intermédiaire de Marescalchi). — Lettres d'un grognard parisien, annotées par G. MAUGUIN (il s'agit d'Antoine Faure, né en 1785, adjudant au 9^e régiment d'infanterie, blessé à la Moskowa ; lettre écrite à ses parents le 30 septembre 1812). — Édouard CHAPUISAT. L'Empire et les généraux suisses. = Mars. M. PAYARD. Bonaparte et le fournisseur Collot (fournisseur des viandes à l'armée d'Italie en 1796, il prêta 500,000 fr. en or au nouveau gouvernement au lendemain du 19 brumaire ; il reçut, le 1^{er} vendémiaire an X, la fourniture des vivres de la marine, à laquelle fut intéressé Joseph Bonaparte). — Edm. LERY. Napoléon et le domaine de Versailles (tableau des dépenses faites par l'empereur pour reconstituer le domaine). — Georges MAUGUIN. Une lettre inédite du général Berthier sur la répression des Barbets (24 août 1796). — L. HOUDARD. Le Service de santé à l'armée d'Égypte ; suite. — J. DURIEUX. Le général Delmas et Napoléon (lettre du 10 décembre 1808, par laquelle le général sollicite humblement le titre de baron). — Octave AUBRY. Un document capital : la consultation de Corvisart, 11 avril 1814 (qui interdit à l'impératrice d'aller à l'île d'Elbe). — Lettres d'un Colmarien, avocat à la cour de Paris (de 1831 à 1840 ; elles montrent combien le souvenir de Napoléon était vivant parmi le peuple). — Bibliographie, 1934. = Avril. G. MAUGUIN. La carrière militaire du général J.-J. Reubell (elle fut médiocre ; malgré son nom et ses puissants protecteurs, il fut destitué par le roi de Westphalie, Jérôme, pour son incapacité dans la poursuite du

duc de Brunswick-Oels en 1809). — P. MAMET. Sur la route Napoléon. — L. HOU-DARD. Le service de santé à l'armée d'Égypte (en Syrie ; suite).

Revue des Études anciennes. 1935, janvier-mars. — Isidore LÉVY. Héraklès fut-il roi d'Argos? (rétablit le texte de Clément d'Alexandrie, citant Apollodore le Chronographe, et prouve qu'Héraklès n'a jamais été roi d'Argos). — Ch. PICARD. L'Hermès de Léocratès et les jardins de l'Académie (fac-similé d'un Hermès de Markopoulo portant deux vers de Simonide en l'honneur du stratège Léocratès, qui fut stratège à Platées avec Aristide, pendant la seconde guerre médique). — Léon HERMANN. Virgile à Athènes d'après Horace (pendant l'automne de 38 av. J.-C., en mission auprès d'Antoine. Il séjourna en Grèce de la fin de 38 jusqu'à l'année 30, environ. Il n'est retourné en Italie que pour parfaire ses *Géorgiques*. C'est en Grèce qu'il a composé sa dixième et dernière bucolique). — Henri HENNE. Chronique papyrologique. Le tome III des papyrus de Tebtynis et son intérêt historique (commentaire : 1° sur le problème de la pluralité des épistratèges dans l'Égypte ptolémaïque ; 2° sur la date de la bataille de Sellasie, qui se place durant l'été de 222 ; 3° sur l'invasion de l'Égypte par Antiochus IV en 168). — André BERTHELOT. La Germanie d'après Ptolémée ; configuration générale et orographie (avec une carte de la Germanie d'après Ptolémée et une planche marquant l'emplacement assigné sur la carte actuelle aux noms donnés par lui). — Albert GAZNIER. Chronique gallo-romaine (sur les Ligures ; l'encercllement de Marseille ; la Loire, frontière ; les noms de lieux en -court et en -ville ; Stilicon et ses expéditions entre 395 et 405). — Albert DAUZAT. Chronique de toponymie (travaux publiés en 1934). — Léo FAYOLLE. Poitou et Saintonge, Charente. = **Comptes-rendus.** Paul CLOCHÉ. La politique étrangère d'Athènes, de 404 à 288 av. J.-C. — G. WILPERT. I carcofagi antichi, I et II (quatre volumes, dont deux de planches, qui présentent une véritable iconographie des sarcophages chrétiens). — R. DEMANGEL. Fenestrum imagines et La frise ionique (important pour l'histoire de l'architecture grecque). — Daniel SCHLUMBERGER. Les formes anciennes du chapiteau corinthien en Syrie, en Palestine et en Arabie. — Auguste HOLLARD. Le Dieu d'Israël. — Giuseppina Lombardo. Cimone ; ricostruzione della biografia e discussioni storio-grafiche). — Mario MACINOVICH. Carmen Arvale (l'auteur estime que le célèbre texte de la confrérie des Arvales est d'origine sabine, plus ou moins latinisée. Cuny propose quelques interprétations nouvelles). — Robert SEYMOUR CONWAY. Ancient Italy and modern Italy (montre dans le paganisme romain l'origine du sentiment religieux moderne). — Mario ATILIO LEVI. Ottaviano capoparte ; storia politica di Roma durante le ultime lotte di supremazia (histoire de la lutte entre les partis politiques et de leur chef, Octave ou C. J. Caesar Octavianus). — Gaston DELAYEN. Cléopâtre (appartient au domaine de l'histoire romancée). — Adolf SCHULTEN. Masada ; die Burg des Herodes, und die römischen Lager (précieux document d'histoire militaire qui vient se joindre à la savante étude sur Numance). — Giovanni BRASIN. Gli scavi di Aquileia (important). — John CLARKE. The roman fort at Cadder near Glasgow (suite d'études sur ces fortifications élevées par les Romains du Forth à la Clyde). — Comte Du MESNIL DU BUISSON. La technique des fouilles archéologiques (intéresse surtout les travaux exécutés par lui-même en Syrie et en Palestine). — Campbell BONNER. A papyrus codex of the Shepherd of Hermas. — André GUNZ. Die deklamatorische Rhetorik in der Germania des Tacitus (insuffisant). — Dr F. Brunet. Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles, t. I (important

pour l'histoire de la médecine byzantine au VI^e siècle). — *W. Kalbe*. Thukydides im Lichte der Urkunden. — *G. Méautis*. Les mystères d'Éleusis. — *C. E. Stevens*. Sidonius Apollinaris and his age (l'auteur ne paraît pas avoir vu que les lettres de Sidoine sont avant tout des exercices littéraires, ce qui diminue la valeur de son témoignage). — *Charles Vellay*. La question du site de Troie. — *Axel W. Persson*. Le fer et son extraction dans la plus haute antiquité. — *J. G. Milne*. The first stages in the development of greek coinage. — *Ronald Syme*. Galatia and Pamphylia under Augustus. — *Léon Halkin*. Tiberius Plautius Aelinus, légat de Mésie sous Néron. — *Martin P. Nilsson*. Sonnenkalender und Sonnenreligionen.

Revue d'histoire moderne. 1935, janvier-février. — *J. G. VAN DILLEN*. Isaac Le Maire et le commerce des actions de la Compagnie des Indes orientales (Compagnie formée en 1602. Isaac Le Maire en fut d'abord un des principaux actionnaires, mais s'en retira en 1605. L'auteur expose comment étaient vendues les parts de la Compagnie aux souscripteurs). — *R. AVEZOU*. L'initiation de la Savoie au régime parlementaire, 1848-1860 (en appendice, une indispensable notice bibliographique). — *G. PACÈS*. A propos de deux livres récents sur les relations franco-allemandes depuis dix siècles : Tausend Jahre deutsch-französischer Beziehungen, par *Johannis Haller*, et La France et l'Allemagne depuis dix siècles, par *Gaston Zeller*. — *A. PAUL*. A propos de Taine (d'après les ouvrages d'André Chevrillon et de Maxime Leroy). = **Comptes-rendus**. Bibliographie alsacienne, t. IV, 1928-1930. — *Martin Göhring*. Die Feudalität in Frankreich vor und in der Grossen Revolution (rendra de grands services aux travailleurs de langue allemande). — *Arthur Meier Schlesinger*. The rise of the city, 1878-1898 (gros ouvrage où est exposée l'apparition de la vie urbaine et des grandes cités aux États-Unis). — *Philip Rudolf*. Frankreich im Urteil der Hamburger Zeitschriften, 1789-1810 (conscientieux et qu'on aura intérêt à consulter). — *Marcel Marion*. Le brigandage pendant la Révolution. — *Louis Jacob*. Joseph le Bon, 1756-1795 : la Terreur à la frontière. — *Glindon Van Deusen*. Siéyès : his life and his nationalism (insuffisant). — Napoléon à bord du *Bellérophon*. Souvenirs du capitaine Maitland et de l'aspirant de marine George Home ; trad. par *Henry Borjane*. — *J. B. Manger*. De Triple entente, 1902-1909 (étude consciencieuse et impartiale sur les relations internationales). — *Adolf von Trotha*. Grossadmiral von Tirpitz. Flottenbau und Reichsgedank (apporte du nouveau). — *C. R. L. Fletcher*. La Grande Guerre vue par un Anglais, 1914-1918 (c'est moins une histoire qu'une suite d'intéressantes considérations). — *Jules Garsou*. Les débuts d'un grand règne. T. II : 1866-1868 (il s'agit du règne de Léopold II, roi des Belges). — *Paul Van Tieghem*. Répertoire chronologique des littératures modernes (1^{er} fasc. allant de 1455, où commencent les premiers livres imprimés jusqu'à l'année 1565). — *A. de Wegerer*. Bibliographie zur Vorgeschichte des Wetkrieses.

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. Bulletin de la Commission royale d'histoire, 1935, 1^{er} Bulletin. — *Prosper SCHEPPENS*, S. J. Le manuscrit de la chronique de l'abbaye de Tronchiennes-lez-Gand (il a été exécuté vers 1640. L'auteur est sans doute Norbert Lammens, prieur à l'abbaye norbertine de Tronchiennes, mort le 4 juin 1641). — *Robert DEMOULIN*. Documents relatifs à la Révolution belge de

1830 (c'est la correspondance des ministres du royaume des Pays-Bas à Paris, Berlin, Vienne, et de l'informateur secret du ministre hollandais des Affaires étrangères, d'Herbigny. En tout, quarante-cinq lettres, dont deux de Metternich, octobre 1830). = Bulletin de la classe des beaux-arts, 1935, fasc. 1-2. Jean DELVILLE. L'inspiration idéaliste dans l'art. — Maurice DELACRE. Sur l'étude du dessin de Brueghel l'Ancien. — René VAN BASTELAER. A propos de dessins de Brueghel (les Vices et les Vertus, où l'auteur conteste plusieurs des opinions de M. Delville. « S'il est un art dont la pénétration intime soit réservée aux Belges, c'est bien celui de Pierre Brueghel l'Ancien »).

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. XII, n° 36, 1935, février. — G. H. BOLSOVER. The meaning and history of the term « internuncio » (relève de nombreuses inexactitudes dans la définition de l'internonce par Sir Ernest Satow, dans son *Guide to diplomatic practice*. La cour de Vienne envoya, sous ce titre, des ambassadeurs auprès du sultan, après aussi bien qu'avant 1678 ; cet emploi dura jusqu'en 1867 ; en cette même année, l'Autriche suivit la Russie en remplaçant son ministre à Constantinople par un agent diplomatique, avec le rang et le titre d'ambassadeur). — H. MONTGOMERY HYDE. The Lieven archives (ces archives, que l'on croyait détruites depuis la Révolution russe, ont été retrouvées dans les papiers du prince Christophe Lieven, ambassadeur de Russie en Angleterre dans les premières années du XIX^e siècle. Sa femme, la princesse Dorothee, mourut après lui en 1887 ; leur fils, Alexandre, mort en 1886, stipula, dans son testament, que les papiers seraient tenus secrets pendant cinquante ans. Cependant, d'importants fragments en furent publiés par Ernest Daudet, par M. Jean Hanoteau, puis et surtout par M. Temperley. Ils sont aujourd'hui en sécurité à Bruxelles. On en trouvera un inventaire sommaire à la suite). — Graham POLLARD. Listes des livres imprimés en Angleterre depuis le XVI^e siècle. — David B. QUINN. Henry Fitzroy, duc de Richmond, et ses rapports avec l'Irlande, 1529-1530 (documents tirés du fonds des *State papers, Domestic*). — T. W. MOODY. Articles révisés d'un document sur la confiscation et la redistribution des terres dans l'Ulster, 1610 (d'après les manuscrits du fonds Lansdowne). = **Comptes-rendus.** L. F. STOCK. United States ministers to the Papal States, instructions and dispatches, 1848-1868, 1933. — Winifred GREGORY. List of the serial publications of foreign governments, 1815-1931 (pour la Commission américaine des Sociétés savantes ; très important pour l'histoire contemporaine). = Sommaires des thèses : A. F. O'D. ALEXANDER. La guerre avec la France en 1877. — W. H. MILDON. Le puritanisme dans le Hampshire et l'île de Wight depuis le règne d'Élisabeth jusqu'à la Restauration. — B. S. BELIGA. Influence du gouvernement sur les revenus fonciers et l'administration judiciaire à Fort William du Bengale, 1807-1822. — W. E. PHILPOTT. Origine et développement du système de protectorat, tel qu'il fut appliqué dans les colonies anglaises, 1800-1848. = Le Dictionnaire de biographie nationale (additions et corrections). — Accroissements et émigration des manuscrits. — Index au t. XII du Dictionnaire de biographie nationale.

The English historical Review. 1915, avril. — C. R. CHENEY. Legislation of the medieval English Church (montre comment il faudrait refaire les *Concilia* de

David Wilkin et quelle méthode il faut employer pour donner une nouvelle édition des canons). — Miss Eleanor C. LORCE. The constable of Bordeaux in the reign of Edward III (tire un grand profit des indications fournies par les Comptes de l'Échiquier et la suite des *Gascon rolls*. A la fin est donnée la liste des connétables de Bordeaux pour le règne d'Édouard III). — Miss Violet A. ROWE. The influence of the earls of Pembroke on parliamentary elections, 1625-1641. — R. A. HUMPHREYS. Lord Shelburne and British colonial policy, 1766-1768 (utilise beaucoup de documents inédits). — Prof. H. N. FIELDHOUSE. St. John and Savoy in the war of the spanish succession (publie, après les avoir commentés, d'importants extraits de la correspondance de Saint-John concernant la succession d'Espagne, 1711. Saint-John devait, l'année suivante, être créé « viscount » de Bolingbroke, en récompense de ses services lors des négociations pour le traité d'Utrecht). — A. BOUTEMY. Two obituaries of Christ Church, Canterbury (étude comparée sur deux de ces obituaires, dont l'un peut être daté de 1225-1240 et l'autre vers l'an 1100). — Prof. A. E. PRINCE. The importance of the campaign of 1327 (la campagne de mars 1332, où Thomas, comte de Lancastre, fut vaincu à Boroughbridge, montre les changements survenus dans la tactique militaire). — Prof. Harold HULME. Opinion in the House of Commons on the proposal for a petition of right, 6 mai 1628 (d'après plusieurs journaux inédits sur les débats parlementaires). = **Comptes-rendus.** Henri Hubert. The rise of the Celts et The greatness and decline of the Celts (Macalister relève un assez grand nombre de fautes commises par feu Hubert dans ces deux ouvrages). — R. I. Best et Eoin MacNeill. The annals of Inisfallen. — Ferran Soldevilla. Historia de Catalunya, t. I (remarquable résumé d'histoire de Catalogne). — R. W. Seton-Watson. A history of the Roumanians, from roman times to the completion of unity (bon et utile résumé de l'histoire des provinces danubiennes qui ont contribué à former la Roumanie actuelle). — Kurt Hillkowitz. Zur Kosmographie des Aethicus (étude consciencieuse, mais insuffisante, sur une cosmographie qui a joui au Moyen Age d'une autorité imméritée). — Pietro Savio. Statuti comunali di Villanova d'Asti (importante étude sur une ville neuve située entre Turin et Asti, célèbre par ses vignobles). — Miss Irene J. Churchill. Canterbury administration (excellent). — Hermann Wiessner. Sachinhalt und wirtschaftliche Bedeutung der Weistümer im deutschen Kulturgebiet (remarquable). — Martin Grabmann. Die Aristoteleskommentare des Simon von Faversham et Studien über den Einfluss der aristotelischen Philosophie auf die mittelalterlichen Theorien über das Verhältniss von Kirche und Staat (bonne étude sur un philosophe d'Oxford : Simon Anglicus, qui fut vicaire de Harrow, 1270-1272, et chancelier d'Oxford, 1304). — A. G. Little et F. Pelster. Oxford theology and theologians, 1282-1302 (beaucoup de faits nouveaux). — Geoffrey Barraclough. Public notaries and the Papal Curia. — Miss K. L. Wood-Legh. Studies in Church life in England under Edward III (remarquable). — E. E. Rich. The Staple court books of Bristol (important pour l'histoire municipale ; l'index est insuffisant). — Prof. J. E. Neale. Queen Elizabeth (présente la reine sous un jour nouveau et plus près de la réalité). — E. M. Hampon. The treatment of poverty in Cambridgeshire, 1597-1834. — Miss Dorothy O. Shilton et R. Holworthy. High court of admiralty examinations, 1637-1638. — R. H. Hon. Winston S. Churchill. Marlborough ; his life and times, t. II (utilise des lettres inédites qui font mieux connaître le vrai Marlborough). — D. Mornet. Les origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787. — Miss Beatrice Fry Hyslop. French nationalism

in 1789 according to the general cahiers. — *Anna Söderhjelm*. Marie-Antoinette et Barnave. Correspondance secrète, juillet 1791-janvier 1792. — *Kent Roberts Greenfield*. Economics and liberalism in the Risorgimento in Lombardy, 1814-1848. — *Gustav Mayer*. Friedrich Engels. — *M^{me} Celli-Fraentzel*. The history of malaria in the Roman campagna (contient de nombreux documents). — *John Clarke*. The roman fort of Cadder (près du mur d'Antonin). — *A. H. Davis*. William Thorne's chronicle of St. Augustine abbey, Canterbury (traduction, avec une intéressante introduction). — *Otto Gerstenberg*. Die politische Entwicklung des römischen Adels im 10 u. 11 Jahrhundert. — *Fonti di storia Senese* (très belle édition du « Caleffo vecchio » de Sienne). — *H. Kauffmann*. Die italienische Politik Kaiser Friedrichs I, 1183-1189 (important). — *Joseph McNulty*. The chartulary of the Cistercian abbey of St. Mary of Sallay in Craven, t. I. — Chanoine *C. W. Fæster*. Registrum antiquissimum of the cathedral church of Lincoln, t. II (très beau recueil, qui sera complet en six volumes). — *Rationes decimarum Italiae* nei sec. XIII e XIV. Aemilia (concerne les treize diocèses compris entre le Pô et les Apennins, notamment ceux de Bologne, Parme et Ravenne). — *F. Baethgen*. Beiträge zur Geschichte Cælestins V. — Prof. *C. Balič*, O. F. M. Les commentaires de Jean Duns Scot sur les quatre livres des Sentences et Ioannis Duns Scoti theologiae Marianae elementa. — *E. V. Veale*. The great book of Bristol, 2^e partie. — *E. M. G. Routh*. Sir Thomas More and his friends, 1477-1535 (c'est un éloge plutôt qu'une biographie). — *Heinrich Kretschmayr*. Geschichte von Venedig (t. III et dernier de cette utile publication). — *G. G. Henderson*. Discoverers of the Fiji islands. — *W. P. M. Kennedy* et *Gustave Lanctot*. The reports of the laws of Quebec, 1767-1770. — *C. G. Pitcairn Jones*. Piracy in the Levant, 1827-1828 (publie les papiers de l'amiral Edward Codrington qui présentent, sous un sinistre aspect, la guerre de l'indépendance hellénique). — *Hanna Kobylinski*. Die französische Revolution in Deutschland, 1840-1848. — *Götz Krusemarck*. Württemberg und der Krimkrieg (où sont utilisées les archives de Stuttgart). — *J. B. Trend*. The origins of Modern Spain (remarquable). — *H. E. Salter*. The churchwardens' accounts of St. Michaels' church, Oxford (beaucoup de faits nouveaux).

The Times. Literary Supplement. N° 1732. — *John Summerson*. John Nash, architect to king George IV (l'auteur a fort bien interprété la manie des Anglais pour construire des paysages; seize planches et vingt-huit illustrations). — *A. Merwyn Davies*. Warren Hastings, maker of British India. — *Karl Radek*. Portraits and pamphlets (fait bien connaître les journalistes et pamphlétaires russes, surtout à Moscou, qu'il connaît bien). — *Charles Petrie*. The letters, speeches and proclamations of king Charles I (bon choix et bien présenté; intéressant surtout pour les jours de l'adversité). — *Lewis Corey*. The decline of american capitalism. — *E. Stanley Jones*. Christ and Communism (le christianisme doit produire quelque chose de mieux que le communisme, ou lui céder la place). — *Sir Francis Young-husband*. Modern mystics. — The memoirs of Count Apponyi (très intéressants souvenirs que le comte Apponyi, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, commença de rédiger en 1931; ils contiennent beaucoup de renseignements sur deux générations). — *Earl J. Hamilton*. American treasure and the price revolution in Spain, 1501-1650 (très instructif). — *E. A. Milne*. Relativity, gravitation and world structure. — *Robert Somervell*. Chapters of autobiography (intéressants souvenirs sur le collège de Liverpool, à Harrow, que Somervell dirigea jusqu'en

1911 ; ses souvenirs ont été publiés par ses fils). — *Laurence Binyon*. The spirit of man in Asian art. — *Roger Martin*. Chronologie de la vie et de l'œuvre de Thomas Gray. — *Le même*. Essai sur Thomas Gray (l'auteur a utilisé avec fruit les livres de compte des collèges de Pieterhouse et de Pembroke). — *William Chase Greene*. The achievement of Rome (manuel d'histoire de la civilisation, riche en indications utiles). — *James Field Willard*. Parliamentary taxes on personal propriety, 1200 to 1336 (excellent travail fondé sur des documents d'archives). — *S. Langdon*. Babylonian menologies and the semitic calendars. — *William Geddies* et *J. Liddell Geddies*. Chamber's biographical dictionary (nouvelle édition très améliorée). — *W. H. C. Knapp*. World dislocation and world recovery. Agriculture as the touchstone of the economic world events. — *William McMillan*. John Hepburn and the Hebrinites (bonne étude sur l'Église d'Écosse après la Révolution du XVIII^e siècle). — *Monumenta palaeographica vetera* (1^{re} série sur les manuscrits en minuscule grecque avant 1200). — *Arthur Berriedale Keith*. Catalogue of the sanskrit and prakrit mss. in the library of the India Office. T. II : Brahmanical and Jaina mss. = N° 1733. *Joseph Needham*. A history of embryology. — *Hampden Gordon*. The War office (excellent exposé de l'organisation actuelle du ministère de la Guerre, par un de ses hauts fonctionnaires). — *Emil Ludwig*. Hindenburg and the saga of the German revolution (portrait vivant, dramatique, d'un héros devenu légendaire, par un journaliste cosmopolite qui n'aime guère la vieille ni la nouvelle Allemagne et qui n'a pas réussi à écrire un livre d'histoire). — *R. Bassett*. The essential of parliamentary democracy. — *Anthony de Cosson*. Mareotis (description très érudite de la région de la Basse-Égypte, où se trouve le lac appelé aujourd'hui Mariout). — *John Strachey*. The nature of capital crisis. — *J. G. Crowther*. British scientists of the nineteenth century. — *Jocelyn Perkins*. The cathedrals of Normandy (s'adresse surtout aux touristes). — *Hugh Dalton*. Practical socialism for Britain (l'auteur, sous-secrétaire d'État pour les Affaires étrangères dans le ministère du gouvernement travailliste, trace la marche à suivre pour assurer le triomphe de son parti). — *Evelyn Gibbs*. The teaching of art in schools. — *E. L. Sukenik*. Ancient synagogues in Palestine and Greece. — The Lincoln library of essential information. — *Edward Lynam*. The map of British isles, 1546 (c'est la meilleure carte d'Angleterre qui ait été gravée). = N° 1734. *S. C. E. Legg*. Novum Testamentum graece, secundum textum Westcotto-Hortianum Evangelium secundum Marcum (excellente édition). — *H. Idris Bell* et *T. C. Skeat*. Fragments of an unknown Gospel, and other early christian papyri (il est probable que ces fragments n'ont aucun rapport direct avec les évangiles que nous connaissons ; on constate seulement certains passages qu'on lit dans Marc). — *Henry Collins Brown*. The story of old New-York. — *Arthur Pound*. The golden earth : the story of Manhattan's landed wealth. — *Franz Schnabel*. Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert, vol. I-III (remarquable ; l'ouvrage s'arrête à l'année 1848). — *Stephen Gwynn*. Ireland in ten days (plein d'utiles indications pour les gens pressés : touristes et joueurs de golfe). — *Miss Cicely Hamilton*. Modern Austria (bonne étude sur le problème autrichien). — *F. E. Baily*. Lady Beaconsfield and her times (agréable biographie, où est utilisée notamment la correspondance de Marie-Anne avec Wyndham Lewis). — *I. Steinberg*. Spiridonova, revolutionary terrorist (trad. par Gwenda David et Eric Mosbacher. Détails très instructifs sur l'état d'esprit des révolutionnaires ; Marie Spiridonova est connue pour avoir assas-

siné un agent du tsar en 1906). — *Antoine Hadengue*. Bouvines, victoire créatrice. — *Steen Eiler Rasmussen*. London (instructif tableau du Londres actuel ; écrit en danois, il ne tardera pas à être traduit en anglais). — *Miss M. D. Anderson*. The medieval carver (intéressant mais superficiel ; ne traite guère que la sculpture en Angleterre). — *Miss Annie I. Cameron*. The apostolic camera and scottish benefices, 1418-1488 (ouvrage d'une vaste érudition, qui fait honneur à l'Université de St.-Andrews). — *G. C. Richards*. Cicero. — *Arthur Preston Whitaker*. The Mississippi question, 1795-1803 ; a study in trade, politics and diplomacy. — *Sir John Alder Burdon*. Archives of British Honduras. Vol. II : 1801-1840. — *Julius Kaplan*. The redaction of the Babylonian Talmud (important). — *C. Warren Thornthwaite*. Internal migration in the United States. = N° 1735. Article de tête : Twenty-five years (à propos du jubilé du roi George V célébré en mai 1935). — *Douglas Jerrold*. England (intéressant, surtout pour l'époque contemporaine). — *E. F. Benson*. Queen Victoria. — *Miss Lucy Cohen*. Lady de Rothschild and her daughters (d'après leur correspondance). — *Sir Austen Chamberlain and others*. Recueil d'articles suscités par le jubilé). — *C. H. Dodd*. The Bible and the Greeks. — *Karl Pearson* et *G. M. Morant*. The portraiture of Oliver Cromwell (minutieuse histoire de la tête de Cromwell et de ses portraits). — *Shaw Desmond*. African log (intéressantes observations sur les rapports entre les races africaines, recueillies pendant un long séjour en Afrique en 1930-1931. Rivalités entre les Noirs et les Blancs, les Hollandais et les Anglais, les Zoulous et les Irlandais. Inutiles tentatives pour inculquer le christianisme aux Zoulous). — *Stephan Lorant*. I was Hitler's prisoner ; trad. par *James Cleugh* (Lorant, Hongrois chassé de son pays par la Révolution blanche, dirigea en Allemagne un journal non politique : *Münchener illustrierte Presse* ; arrêté à Munich en 1933, il fut détenu dans plusieurs prisons pendant six mois, sans jugement. Sa femme, Russe, qui avait échappé à la Révolution rouge et qui était allée le rejoindre, fut arrêtée par les nazis et détenue aussi pendant six mois, sans jugement. Tout cela est fort édifiant). — *J. A. R. Pimlott*. Toynbee hall ; fifty years of social progress (le Toynbee hall est un collège fondé auprès de l'Université de Londres par Arnold Toynbee, professeur d'opinions socialistes, auteur d'un livre sur l'*Industrial revolution*, mort en 1883. Sa biographie intéresse vivement l'évolution du socialisme de la chaire en Angleterre). — *William Roughead*. Knave's cooking glass (l'auteur, à qui l'on doit une belle édition des procès criminels en Écosse, s'intéresse avec prédilection à la vie des assassins). — *J. C. Cox*. The parish churches of England (nouvelle édition, par C. B. Ford, du livre de Cox sur les églises de paroisse en Angleterre). — *D. Talbot Rice*. Russian art. — *H. M. Headicar*. A manual of library organization. — *Alan H. Gardiner*. Hieratic papyri in the British Museum. 3^e série : Chester Beatty gift (deux volumes de textes et de planches). — *Ben James*. Afghan journey. — *Benjamin Meritt* et *Allen Brown West*. The athenian assessment of 425 B. C. — *Douglas Goldring*. Royal London (recueil de quatre-vingt-dix-neuf photographies reproduisant les parades officielles dont Londres fut le théâtre). — *Howard C. Warren*. Dictionary of psychology. = N° 1736. *Edward Thompson*. Sir Walter Raleigh. — *Hermann Levy*. Industrial Germany. A study of its monopoly organizations and their control by the State (bien informé et bien présenté). — *Basil Fuller*. Canada to-day and to-morrow (vivement écrit et avec de belles illustrations). — *Gaston Nerval*. Autopsy of the Monroe doctrine (l'auteur estime qu'en maintenant la doctrine de Monroe les États-Unis risquent de substituer la force au droit). — *Major Gert von Hindenburg*. Hin-

denburg, 1847-1934. — *Stephen Graham*. A life of Alexander II, tsar of Russia (bonne étude sur le développement intérieur et extérieur de la Russie pendant ce règne). — *James A. Montgomery*. Arabia and Bible (important, surtout au point de vue philologique). — *Vladimir V. Tchernavin*. I speak for the silent (arrêté et mis en prison pour avoir refusé d'appliquer les mesures prises pour l'application du plan quinquennal concernant la pêche maritime, Tchernavin décrit l'horreur du supplice qu'il dut endurer jusqu'à son évasion en 1931, qui avait déjà été contée par sa femme, victime, elle aussi, de la tyrannie soviétique). — *Louis C. West*. Roman Gaul; the objects of trade. — *Seton Gordon*. Highways and byways in the West Highlands. = N° 1737. *G. T. Garrat*. Lord Brougham (remarquable biographie, qui est en même temps un bon tableau de l'époque où vécut Brougham). — *R. A. S. Macalister*. Ancient Ireland (important à la fois pour l'archéologie et pour l'histoire). — *Geoffrey Barraclough*. Papal provisions (renouvelle le sujet à l'aide des registres pontificaux). — *G. E. Manwaring et Bonamy Dobrée*. The floating republic (histoire de la révolte des équipages de la flotte en 1796, surtout à l'aide des *Spencer papers* publiés par la Navy records Society). — L'opera del genio italiano all' Estero : Gli artisti in Prussia. — *R. H. Cunningham*. Stonehenge and its date. = N° 1738. Article de tête : The venerable Bede. Ascension eve 735-1935 (pour célébrer le 1200^e anniversaire de la mort de Bède, « le premier et un des plus grands théologiens et historiens d'Angleterre »). = *Comptes-rendus*. *William Douglas*. Governor Arthur's convict system, Van Diemen's land, 1824-1836. — *W. P. M. Kennedy et H. J. Schlosberg*. The law and custom of the South African constitution. — *Beatrix Metford*. Where China meets Burma (l'auteur vécut pendant plusieurs années avec son mari au service de l'Angleterre en Birmanie; elle connaît donc bien le pays). — *Beatrice Curtis Brown*. The letters and diplomatic instructions of Queen Anne. — *F. A. Spencer*. A biography of Paul the Tarsian (excellente biographie de l'apôtre des Gentils : Paul ou Saul de Tarse). — *Charles Henderson*. Essays in Cornish history (l'auteur avait, avant sa mort, laissé un grand nombre de papiers imprimés ou inédits sur l'histoire de la Cornouaille; on en publie maintenant les plus importants). — *Nellis M. Crouse*. The search for the North-west passage. — *G. Smith*. The coronation of Elizabeth Wydeville (d'après un document nouveau, mais peu intéressant). — *Ralph W. Church*. Hume's theory of the understanding. — *Harold Bayley*. The lost language of London (amusant, mais rarement convaincant). — *Amice M. Calverley*. The temple of king Sethos I at Abydos. = N° 1739. *R. W. Chambers*. Thomas More. — *William Roper*. The lyfe of Sir Thomas Moore, knight; publ. par *Elsie Vaughan Hitchcock*. — *Irwin Hood Hoover*. Forty-two years in the White House (notes curieuses sur la vie privée de l'ancien président Hoover, recueillies par un ouvrier électricien, qui finit par devenir huissier en chef de la Maison blanche). — *Robert Sencourt*. The genius of the Vatican (intéressant surtout pour l'époque contemporaine). — *Johannes Stoye*. Das Britische Weltreich; sein Gefüge und seine Probleme (intelligent, mais très hostile à la politique actuelle de la Grande-Bretagne). — *Graham H. Greenwell*. An infant in arms : war letters of a company officer, 1914-1918 (curieuses impressions que l'auteur a rapportées de la guerre). — *Sir George Arthur*. Queen Mary (joli portrait de la reine actuelle). — *Ralph Fox*. Communism and a changing civilization. — *Lady Wester Wemyss*. The life and letters of Lord Wester Wemyss, admiral of the fleet. — *J. N. M. Jeffries*. Front everywhere (intéressants souvenirs d'un correspondant militaire). — *Jonathan Swift*. The drapiers'

letters to the people of Ireland ; publ. par *Herbert Davis* (bonne édition critique). — *Howard H. Scullard*. A history of the roman world from 753 to 146 B. C. (remarquable). — *P. H. Reaney*. The place names of Essex. = N° 1740. Article de tête : Thomas Hearne (notice sur les travaux imprimés et manuscrits de ce remarquable érudit, une des gloires de l'Université d'Oxford). = **Comptes-rendus**. *Charles d'Ydewalle*. Albert, king of the Belgians ; trad. par *Phyllis Mégros*. — *Stephen Kinghall*. Our own times, 1913-1934 ; a political and economic survey, t. II. — The death of Dollfuss ; an official history of the Nazi revolt of July 1934 in Austria ; trad. par *Johann Messinger*. — *M. Beer*. Fifty years of international socialism (intéressantes observations personnelles sur les Juifs et la part qu'ils ont prise dans le socialisme). — *Edward Jenks*. The State and the Nation. — *R. H. Lightfoot*. History and interpretation in the Gospels (important, surtout en ce qui concerne l'évangile selon saint Marc). — *Edwin Chappell*. The Tangier papers of Samuel Pepys (utile pour l'histoire de la marine anglaise en 1683, mais mal présenté). — *Prince A. Lobanof-Rostovsky*. The grinding mill (l'auteur, qui s'engagea volontairement dans l'armée russe en 1913, montre comment elle s'est laissé peu à peu désorganiser par le moulin révolutionnaire). — *Miss Ethel Carleton Williams*. Companion into Oxfordshire (intéressante note de voyage à travers le comté d'Oxford). — *W. J. Lawrence*. Those nut-cracking Elizabethans ; studies of the early theatre and drama (recueil d'articles à l'emporte-pièce sur la question Shakespeare). — *M. H. Wesen*. A dictionary of american slang. — *Paul Deschamps*. Le Crac des chevaliers. — *David Radford Serpell*. The condition of protestantism in France, 1650-1654. — *Comte François de Salverte*. Les ébénistes du XVIII^e siècle : 3^e édition. — *Raymond Recouly*. George V et son peuple. — *Ernst Alfred Nawrath*. The glories of Hindustan (admirable collection de deux cents photogravures représentant les plus beaux monuments de l'Hindoustan).

ITALIE

Archivio storico italiano. Vol. XXII, fasc. 2, 1935. — *Pietro FEDELE* et *Pietro TORELLI*. Onoranze a Luigi Schiaparelli (deux discours sur la vie et l'œuvre de cet illustre historien ; liste de ses nombreuses publications, 1894-1934). — *L. C. BOLLEA*. Il « majoris ecclesiae Taurinensis S. Salvatoris necrologium » (prouve que ce nécrologe a été fabriqué par un simple curé de la petite paroisse de Sambucco, F. G. Meyranesio, 1728-1793). — *Amintore FANFANI*. Sull' industria alberghiera italiana nel medioevo (étude sur l'industrie hôtelière et l'« ars albergatorum » à Florence au Moyen Age. Histoire d'une auberge à Arezzo au XIV^e siècle, d'après les livres de la « fraternità dei Laici »). — *Guido MAZZONI*. Un documento Mazziniano per la federazione dell' Italia (texte d'un manifeste publié par Mazzini et daté de 1820 ; mais cette date est certainement fausse). = **Comptes-rendus**. *Vincenzo FEDERICI*. La scrittura delle cancellerie italiane del sec. XII al XVII. — *Codex quartus Sancti Jacobi de expedito et conversione Yspanie et Gallecie*, editus a beato Turpino archiepiscopo (fac-similé de la chronique du Pseudo-Turpin, d'après le ms. 128 des archives Vaticanes). — *Jean-Rémy Palanque*. Saint Ambroise et l'Empire romain. — *Oxford Essays in medieval history presented to H. E. Salter*. — *Louis Halphen*. L'essor de l'Europe, XI^e-XIII^e siècles (remarquable résumé de l'histoire de l'Europe ; la place faite à l'Italie est insuffisante). — *Henry Hauser*. La

prépondérance espagnole, 1559-1660. — *Georges Weill*. L'éveil des nationalités et le mouvement libéral, 1815-1848. — *Claudius von Schwerin*. Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte (remarquable ; l'auteur a conduit son livre jusqu'à 1933, où sont indiqués les plus récents changements apportés à la constitution allemande). — *Emanuele Gherzi*. La schiavitù e l'evoluzione della politica coloniale. — *Gustav Schnürer* et *Joseph M. Ritz*. Sankt Kümmeris und Volto santo (étude approfondie sur Notre-Dame des Douleurs, confondue, par exemple, avec sainte Paola Barbata, sainte Liberata, etc.). — *Annemarie Henggeler*. Die Salbungen und Krönungen des Königs und Kaisers Ludwigs II, 844-850-872 (avec une ample bibliographie). — *Gasparo Ciacci*. Gli Aldobrendeschi nella storia e nella Divina Commedia (étude approfondie, admirablement imprimée et illustrée). — *Umberto Dorini*. Statuti dell' arte di Por Santa Maria, del tempo della Repubblica (ces statuts sont de l'année 1335 ; ils concernent les petites industries et les commerçants en détail qui vendaient des draps indigènes ou étrangers, des toiles de lin et de coton, etc. Nombreuses additions en 1441 et en 1429. La transcription n'est pas toujours correcte et les erreurs ne sont pas rares). — *Amintore Fanfani*. Cattolicesimo e protestantesimo nella formazione storica del capitalismo. — *Fausto Meli*. Spinoza e due antecedenti italiani dello Spinozismo (bonne étude par un jeune homme de belle espérance, qui vient de mourir à l'âge de vingt-deux ans). — *Ludwig Zimmermann*. Der ökonomische Staat Landgraf Wilhelms IV, t. II (contient de nombreux documents sur l'organisation politique du pays, une liste complète des villages, des étangs, des taxes et douanes, etc.). — *P. Lazard*. Vauban, 1633-1707. — *Giovanni Semprini*. Melchior Gioia e la sua dottrina politica (insuffisant). — *G. Santonastoso*. Proudhon. — *Adolf Dresler*. Geschichte der italienischen Presse. 3^e partie : 1900-1936. — *Alessandro Levi*. La politica di Daniele Manin, II. — *Eugenio Kastner*. Il contributo ungherese nella guerra del 1859 (étude fortement documentée). — *Imgard Ludwig*. Treitschke und Frankreich. — *Alec R. Vidler*. The modernist movement in the Roman Church ; its origin and outcome. — *Roger Lambelin*. « Protocols » des Sages de Sion, traduits directement du russe et précédés d'une introduction. — *Idebrando Flores*. La guerra in alta montagna (la guerre sur le front italien en 1915-1918). — *Enrico Caviglia*. La dodicesima battaglia i Caporetto. — *Francis W. Hirst*. The consequences of the war to Great Britain. = Nécrologie : Alfred Doren (mort le 28 juillet 1934, à soixante-cinq ans ; résumé de ses œuvres par Armando Saponi ; avec une longue bibliographie). — Notes rapides sur L. Schiaparelli, né le 2 août 1871, mort le 26 janvier 1934 ; Luigi Fumi, 19 septembre 1849-23 février 1934 ; Luca Beltrami, 13 novembre 1854-8 août 1933 ; Domenico Tordi, 22 décembre 1857-23 décembre 1933 ; Francesco Ruffini, 10 avril 1863-30 mars 1934 ; Corrado Ricci, 18 avril 1858-5 juin 1934.

Memorie storiche Forogiulesi. Vol. XXVII-XXIX, 1931-1933. — *Valentina DELLA TORRE*. Il salotto della contessa Lavinia Dragoni Florio (d'après son « carteggio », 1781-1812). — *Olga DOBIAŠ ROŽDESTVENSKAIA*. Itinéraire de Paul, fils de Warnefride, en 787-788, et les premiers pas (sic) de la minuscule de Cividale en Frioul (pense que Paul Diacre s'est arrêté à Cividale avant de se rendre au mont Cassin. Article écrit en langue française, mais qui eût été avantageusement relu et corrigé par un Français). — *Pio PASCHINI*. Il patriarca Antonio Caetani (patriarche d'Aquilée, 1395-1402. Étude très développée, p. 73-205, et solidement

documentée). — Dante BIANCHI. Senso storico di Paolo Diacono. — Nelson McCLEARY. Note storiche ed archeologiche sul testo della *Translatio S. Marci* (il s'agit du récit de la translation du corps de saint Marc l'Évangéliste d'Alexandrie à Venise. L'auteur de cet article en donne un texte critique). — Fabia SAVINI. Antonio Savorgnan, 1457-1512. — A. MOSETTI. Le origini della città di Gradisca (fin du XV^e siècle). — Pio PASCHINI. Parlamenti degli ultimi anni dello Stato patriarcale, 1410, 1412, 1417. — P. S. LEICHT. « Caput Venetiae » (raisons pour lesquelles Paul Diacon qualifie ainsi Cividale). = Vol. XXX, 1934, fasc. 1. Dante BIANCHI. Storia, leggenda e meraviglioso in Paolo Diacono. — Pio PASCHINI. Un diplomatico friulano della Controriforma : Bartolomeo di Porcia (copieuse série de documents sur le compte de ce diplomate). — F. FORLATI. Restauri ad edifici monumentali del Friuli, 1926-1933. — P. S. LEICHT. Il privilegio di borghesia di Udine (document de 1248). — Pio PASCHINI. Arcadia in Friuli e Friuli in Arcadia. L. H.

Nuova Rivista storica. 1935, fasc. 1. — Renato CATENA. Genesi del dramma romanzesco nel teatro tragico greco ; à suivre. — Giorgio BERZERO. Le idee politiche di Giuseppe Parini (sa politique fut toute simple : il la voulait claire et honnête, surtout utile à son pays qu'il aimait mieux que tout). — Aldo FERRARI. L'anima e l'arte di G. Carducci (pour célébrer le centenaire de sa naissance ; il fut le poète du Risorgimento italiano et même de l'humanisme européen). = **Comptes-rendus.** W. Kroll. Die Kultur der ciceronischen Zeit (documentation considérable). — M. Busset. Gergovie, capitale des Gaulois, et l'oppidum du plateau des Côtes. — *Pericle Perali.* Le origini artigiane, industriali e mercantili di Roma (c'est une œuvre de fantaisie, non de science). — *Enrico Cerulli.* Etiopia occidentale (l'auteur, agent du ministère des Affaires étrangères, a été chargé de faire un rapport sur l'Éthiopie ; deux volumes abondamment illustrés). — *J. J. Modi.* Anquetil-Duperron (sa vie par Raymond Schwab et Usages des Perses ; deux essais avec une préface par Sylvain Lévi). — *F. Enriques et G. de Santillana.* Storia del pensiero scientifico. I : Il mondo antico (œuvre originale et bien présentée, mais sans bibliographie et sans notes). — *J. Monteilhet.* Les institutions militaires de la France, 1814-1932. — *P. M. Galluppi.* Una pergamena Montaganese (étude importante sur l'origine de Montagano, la première commune libre de l'Italie méridionale). — *Friedrich Stieve.* Geschichte des deutschen Volkes (bon résumé de l'histoire du peuple allemand pour la partie comprise entre 1250 et 1870 ; pour l'époque contemporaine, c'est plutôt un manifeste en faveur du socialisme national). — *C. Carucci.* Codice diplomatico Salernitano del sec. XIII : la guerra del Vespro siciliano nella frontiera del principato (très important recueil de textes). — *Ferran Soldevila.* Història de Catalunya (documentation abondante et sûre). — *André Robert.* L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. L'apostolat du baron de Hormayr et le salon de Caroline Pichler (intéressant, mais beaucoup trop long). — *Franz Ferdinand Höttinger.* Radetzky. — *Carl J. Burckhardt.* Briefe des Staatskanzlers Metternich Winneburg, 1852-1859 (utilise de nombreuses lettres du prince de Metternich communiquées par la comtesse Platz). — *S. Cilibrizzi.* Storia parlamentare, politica et diplomatica d'Italia, da Novara a Vittorio Veneto. T. IV : 1909-1914 (grande richesse d'information). — *Werner Schlegel.* Sinn und Gestaltung der grossen deutschen Revolution (ouvrage terminé en 1932, avant le triomphe de Hitler, et par conséquent non encore contaminé par l'esprit de parti).

— *E. Cione*. La logica dello storicismo. — *A. Fanfani*. Un mercante del trecento (utilise les livres de compte de deux marchands florentins : Bartolo d'Uguccio, 1348-1360, et Giubileo Carsidoni, 1368-1396).

Rivista storica italiana. 1934, fasc. 4. — Rosario Russo. La politica agraria dell' ufficio di San Giorgio nella Corsica, 1490-1553 (le programme pour parer à la détresse de l'agriculture et la défense de l'île. La forteresse et l'exploitation agricole de Portovecchio ; la société fondée pour la concession des terres et l'importance des contrats) ; à suivre. — A. PASCAL. Da Lucca a Ginevra (étude sur l'émigration religieuse à Lucques au XVI^e siècle et la condition des paysans). — G. CORRADI. Cesare nel corso dei secoli (« Dante et César sont les grands dieux indigènes de la patrie ; ce sont nos pères spirituels, leur nom seul veut dire Rome et l'Italie »). — **Comptes-rendus**. Arrigo Solmi. Discorsi sulla storia d'Italia (soulève beaucoup d'importants problèmes et fait réfléchir). — Alfredo Basisio. Origini del comune di Milano (intéressant et parfois contestable ; mais toujours bien informé). — Henri Busson. La pensée religieuse française, de Charron à Pascal. — F. Charles-Roux. France et Afrique du Nord avant 1830 ; les précurseurs de la conquête. — Cinquantenaire de la Faculté des lettres d'Alger, 1881-1931. — Maurice Paléologue. Un grand tournant de la politique mondiale, 1904-1906. — Edmond Norès. L'œuvre de la France en Algérie (étude approfondie sur l'organisation judiciaire depuis le renversement de la domination turque et l'établissement du régime français). — Ross J. S. Hoffman. Great Britain and the german trade rivalry, 1873-1914. — Emanuele Ciaceri. Tiberio, successore di Augusto (apologie de Tibère et critique véhémement de Tacite). — Alec R. Vidler. The modernist movement in the roman Church (l'auteur fait des vœux ardents pour le triomphe du modernisme). — Achile De Rubertis. Ferdinando I dei Medici, e la contesa fra Paolo V e la Repubblica veneta (apporte peu de nouveau). — Anna Franchi. Maria Teresa d'Austria (sans valeur). — Sergio Lupi. Il romanticismo tedesco (contribution à une nouvelle conception de l'art). — Mélanges Bidez. — Gertrude Richards. Florentine merchants in the age of the Medici (érudition considérable). — Paul Sirven. Vittorio Alfieri, vol. I (lacunes considérables dans l'information ; il est vrai que l'auteur, dans ce t. I, s'arrête à l'année 1767). — V. Vitali. Diplomatici e consoli della Repubblica di Genova (travail simple et modeste, mais qui rendra de grands services). — Constantin-François Volney. La loi naturelle, ou catéchisme du citoyen français ; édition complète et critique par Gaston Martin.

PAYS-BAS

Tijdschrift voor geschiedenis. 1935, livr. 1. — M. G. DE BOER. Een halve eeuw (un demi-siècle, au sujet du centenaire de la *Tijdschrift*). — J. G. VAN DILLEN. Vreemdelingen te Amsterdam in de eerste helft der zeventiende eeuw. I : De portugeesche Joden (très importants articles sur les Juifs portugais d'Amsterdam dans la première partie du XVII^e siècle). — H. KAMPINGA. Gijsbert Karel van Hogendorp over Amerika (G. K. van Hogendorp et l'Amérique). — J. A. VAN PRAAG. Les sources d'*Un drame sous Philippe II*, de Georges de Portoriche, 1875. — **Comptes-rendus**. J. Reitsema. Geschiedenis van de Hervorming en de Hervormde Kerk de Nederlanden, Utrecht, 1933 (la Réforme et l'Eglise réformée aux Pays-Bas). — Mario Baruchello. Livorno e il suo porto. Origini, caratteristiche e

vicende dei traffici livornesi, Livourne, 1932. — *H. J. Keuning*. De Groninger Veenkolonien, een sociaal-geografische studie (les tourbières en Groningue). — *Fernand Vercauteren*. Étude sur les *Civitates* de la Belgique Seconde. Contribution à l'histoire urbaine du nord de la France, de la fin du III^e à la fin du XI^e siècle (important compte-rendu de Th. Enklaar). — *G. Schilperoort*. Le commerçant dans la littérature française du Moyen Age (caractère, vie, position sociale). — *M. van Rhijn*. Studien over Wesel Gansfort en zijn tijd (études sur Wessel Gansfort, théologien hollandais, mort en 1489). — *Léon van der Essen*. Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, 1545-1592, t. I. — De kroniek van Godevaert van Haecht over de troebelen van 1565 tot 1574 te Antwerpen ; publ. par *Rob. van Roosebroeck*. — Kronieken van Spaansche soldaten mit het begin van den tachtigjarigen oorlog ; publ. par *J. Brouwer*. — *Werner Reese*. Das Ringen um Frieden und Sicherheit in den Entscheidungsjahren des Spanischen Erbfolgekrieges, 1708 bis 1709, München, 1933 (important compte-rendu). — *Johann Schreiner*. Nederland og Norge, 1625-1650, Oslo, 1933 (les relations commerciales entre les Pays-Bas et la Norvège, 1625-1650). — *J. B. Manger*. De Triple Entente. De internationale verhoudingen van 1902-1909. — *F. J. Duparc*. Willem II, Belgique en Luxemburg. — *K. E. van der Mandele*. Het liberalisme en Nederland.

POLOGNE

Przegląd Powszechny (Revue universelle). Kraków, 1932, janvier. — *J. FELDMAN*. Bismarck et l'Église catholique. = Juin. *J. OKNIŃSKI*. Étienne Douchan, empereur des Serbes et des Grecs ; suite en juillet-août. = Juillet-août. *W. TOMKIEWICZ*. La République de Pologne, le grand-duché de Moscou et le problème de la mer Noire (aux XV^e-XVII^e siècles). — *M. GUMOWSKI*. Les fouilles récentes de Gniezno (les objets d'art médiéval). — *M. NIWINSKI*. Archives ecclésiastiques en Pologne. = Septembre. *L. KURDYBACHA*. L'abbé Albertrandy pédagogue. Essai sur l'histoire des idées pédagogiques au XVIII^e siècle. — *L. LAKONY*. Le rôle du clergé catholique dans le développement des sciences en Pologne ; suite en octobre. — *M. LUBIEŃSKA*. État actuel des recherches sur l'architecture polonaise à l'époque du rococo. = Novembre. *F. ŚMIDODA*. Les affaires ecclésiastiques à la diète de Varsovie de 1578. = 1933, janvier. *W. TOMKIEWICZ*. La colonisation polonaise dans les provinces ruthènes. — *J. PAJEWSKI*. La Turquie et l'élection (polonaise) d'Henri de Valois ; suite en février. = Mai. *W. CZAPLIŃSKI*. Le Congrès de Nicolsbourg (l'entrevue de l'empereur Ferdinand III avec le roi de Pologne, Ladislas IV). = Juin. *M. SKIBNIEWSKI*. Le système théocratique de Stanislas Orzechowski (écrivain polonais du XVI^e siècle). = Juillet-août. *K. GÓRSKI*. Le régime corporatif en Pologne médiévale. — *K. BUCZKOWSKI*. Sur la technique du sgraffito en Pologne. = Septembre. *J. POPLATEK*. La participation de la Pologne à la victoire de Vienne, 1683. — *S. M. R.* La victoire de Vienne dans l'art. — *T. GRABOWSKI*. A propos du livre du *Père Bednarski*, S. J. La chute et la renaissance des écoles jésuites en Pologne. = Octobre. *J. TERLAGA*. Les années scolaires du Père Jakub Wujek, S. I. (traducteur de la Bible en polonais), comme introduction à son activité du prédicateur ; suite en novembre. — *K. PIWARSKI*. La France et la Pologne après 1683 ; suite en novembre. — *L. DERVILLE*. Quelques souvenirs sur le P. Jean Beyzym, apôtre des lépreux. — *St. BEDNARSKI*. VII^e Congrès international des sciences historiques. = Novembre. *W. TOMKIEWICZ*. L'Église schismatique

orientale dans l'ancienne République de Pologne. — J. DĄBROWSKI. La reine Hedvige. = Décembre. F. KONECZNY. Les études historiques parues dans la « Revue universelle » pendant les cinquante ans de son existence. — K. GÓRSKI. Le matérialisme historique d'après Bucharin. — ST. LEMPICKI. Les évêques polonais de l'époque de la Renaissance comme protecteurs des lettres et des arts. — ST. BEDNARSKI. Une lettre chinoise du roi Jean III (une lettre de 1688 adressée au jésuite Verbiest, missionnaire en Chine). = 1934, janvier. J. UMIŃSKI. La division de l'histoire ecclésiastique en périodes. — J. SZABŁOWSKI. Étude sur l'iconographie de la mort dans la peinture polonaise du XVII^e siècle. = Février. W. TOMKIEWICZ. L'Église schismatique orientale dans l'ancienne République de Pologne; suite. = Mars. E. DĄBROWSKI. Sur les papyrus manichéens. = Avril. ST. BRZEZIŃSKI. L'évêque Piotr Tomicki, sous-chancelier d'État, et son temps (XVI^e siècle). = Mai. J. PAJEWSKI. Les savants allemands et la Pologne (à propos du livre récent « Deutschland u. Polen »). — J. URBAN. Sur « Mieczysławska » (une fausse martyre polonaise du XIX^e siècle). = Juin. J. POPLATEK. Les débuts et le développement du culte du bhr. André Bobola dans la première moitié du XVII^e siècle. = Juillet-août. L. FRAŚ. La défense de Zbaraż d'après le roman de Sienkiewicz, « Ogniem i Mieczem », et la réalité historique. — M. CAMPBELL. Le mariage du prince Talleyrand. = Septembre. J. BIRKENMAJER. Saint Adalbert a-t-il écrit la « Bogurodzica »? (le plus ancien hymne religieux polonais); suite en octobre. = Octobre. W. TOMKIEWICZ. La valeur historique de « Ogniem i Mieczem »; suite en novembre et décembre. = Décembre. O. HALECKI. Une « revision » de l'histoire de Pologne est-elle nécessaire? — T. SINKO. Le rôle historique du stoïcisme. — A. ROMER. Les origines de la frontière orientale actuelle de la Pologne (négociations diplomatiques à la fin de la guerre polono-bolchévique en 1920-1921).

Przegląd historyczno-wojskowy (Revue d'histoire militaire). Varsovie, t. V, 1932, fasc. 1. — K. TYSZKOWSKI. Alexandre Lisowski et ses raids de Moscou. — W. LIPIŃSKI. Le début des opérations russes dans la guerre de Smoleńsk (XVII^e siècle). — B. PAWŁOWSKI. La prise de la tête de pont d'Ostrówek, le 3 mai 1809. = **Mélanges**. K. TYSZKOWSKI. Sources pour servir à la biographie d'Alexandre Lisowski. — A. HNILKO. Inventaire du dépôt d'artillerie de Kamieniec en 1789. — S. PŁOSKI. Fragment de l'autobiographie de Charles Paszkiewicz. = Fasc. 2. W. LIPIŃSKI. Les opérations polono-moscovites de Smoleńsk, octobre 1632-novembre 1633. — J. WOLIŃSKI. La bataille de Lwów, 1675. = **Mélanges**. J. WOLIŃSKI. Sobiesczana de 1675 r. — S. POMARAŃSKI. La dernière campagne du général Kruk-Heydenreich, 1863. = T. VI, 1933, fasc. 1. J. WOLIŃSKI. Jean III Sobieski. — O. ŁASKOWSKI. La campagne de Vienne. — J. WOLIŃSKI. La bataille de Parkany des 1^{er} et 9 octobre 1683. — S. WOLIŃSKI. La charge du « Hetman », d'après la législation de Pologne (XV^e-XVIII^e siècle). = **Mélanges**. J. WOLIŃSKI. Sources pour servir à l'histoire de la campagne de 1674. — Id. Chronique de l'occupation d'Esztergom en 1683. — A. HNILKO. Mise en état de l'artillerie pour la campagne de Vienne en 1683. — K. PIWARSKI. « Votum » du hetman H. Lubomirski à la diète de Lublin en 1703. = Fasc. 2. W. LIPIŃSKI. Organisation du déblocus et opérations de Smoleńsk en septembre 1633. — J. Z. PACHOŃSKI. La bataille de Castel-Franco, le 24 novembre 1805. = **Mélanges**. K. TYSZKOWSKI. Revue des ouvrages consacrés à Gustave Adolphe à l'occasion de la bataille de Lützen. — O. ŁASKOWSKI. Chronique de la campagne de Hongrie en 1683. — M. MELOCH.

L'entrée du prince Joseph Poniatowski dans l'armée en 1794. = T. VII, 1934, fasc. 1. W. LIPIŃSKI. Julien Stachiewicz. — S. HERBST. Kleck, 1506 (victoire polonaise sur les Tartares). — W. LIPIŃSKI. Le combat des coteaux Zawronkovo et l'encerclement de Szein, les 16-30 octobre 1633. = 2. *Mélanges*. J. JODKOWSKI. Grodno au Moyen Age. — W. LIPIŃSKI. Relation de Christophe Radziwill sur la guerre moscovite de 1632-1634. — W. TOMKIEWICZ. Relation du chancelier Zadzik sur la campagne de Smoleńsk en 1633. — A. HNILKO. Plan de la bataille de Kirchholm par Joseph Naronowicz-Narosński en 1659. — F. FRIEDMAN. Une relation inconnue sur la bataille de Vienne en 1683. — J. SERUGA. Sur les sources archivales concernant Sobieski qui sont conservées à la bibliothèque Tarnowski à Sucha.

Roczniki Historyczne (Annales historiques). Poznań, année VIII, 1932, fasc. 1. — L. KOCZY. Quelques remarques sur l'histoire la plus ancienne (x^e siècle) de la Poméranie; suite au fasc. 2. — B. HOFFMANN. L'exécution de la bulle « De salute animarum » au grand-duché de Poznań; suite au fasc. 2. — A. WOJTKOWSKI. Dix années de travail de la Société historique de Poznań. = *Mélanges*. J. STASZEWSKI. Un fragment des mémoires du général Dabrowski (relatif à la guerre de 1806). — A. WOJTKOWSKI. Contributions à la biographie d'Adalbert Cybulski. — Id. Une plainte d'un bibliophile de 1872. = Fasc. 2. — *Mélanges*. J. WIDAJEWICZ. En marge du mot « navzaz ». — K. KACZMARCZYK. Stanisław Laski à Jasna Góra en 1531. — Wl. MACIŃSKI. Contribution à la biographie de Jan Kiliński. = Année IX, 1933, fasc. 1. J. GLADYSZÓWNA. Louis Wittelsbach, marquis de Brandebourg, et la Pologne. — K. MIAKOWSKI. Histoire de la famille Laski, II. — J. STASZEWSKI. La formation de la division de Poznań en 1806. — K. TYMIENIECKI. Contributions pour l'histoire du xv^e siècle. — J. RUTKOWSKI. Un règlement inconnu de 1733 pour les villages Zegrze et Rataje. = Année X, 1934, fasc. 1. M. MASTYŃSKA. L'évêque Auché de Buin, II. — S. BODNIAK. La construction du premier bateau de guerre polonais, 1570-1577. — A. M. SKALKOWSKI. La comtesse Skórzewska et la cour de Frédéric II. = *Mélanges*. R. WEISS. Un manoir noble en Grande Pologne au xvii^e siècle. — A. M. SKALKOWSKI. La correspondance de Marianne, comtesse Skórzewska, née Ciecierska. — B. CHRZANOWSKI. Contribution au portrait d'Auguste Ciekowski. = Fasc. 2. M. GUMOWSKI. Boleslas le Grand en Bohême. — K. MALECZYŃSKI. Étude sur la chronique d'Anonyma, nommé Gall. Le manuscrit de Heilsberg. — K. TYMIENIECKI. L'affluence des Allemands et le rôle du droit allemand en Pologne médiévale. = *Mélanges*. Z. WOJCIECHOWSKI. Quelques mots sur Wolin. — J. NOWACKI. L'évêque de Poznań, André Bniński, en lutte contre les hussites de Zbaszyń. Contributions nouvelles à l'histoire des procès hussites de 1439. — M. KOZA. Essai sur les bibliothèques de la noblesse en Grande Pologne au xvii^e siècle. — A. M. SKALKOWSKI. J. W. Kassysuz et T. Dziąłyński.

CORRESPONDANCE

La *Revue historique* a reçu la lettre suivante :

Dans le numéro de janvier-février 1935 de la *Revue historique*, M. Marc Bloch considère mon *Essai sur la vie rurale et les colongers d'Alsace (XI^e-XIII^e siècles)* comme un livre inutile.

Il me semble qu'avant de porter une condamnation aussi tranchante il faudrait avoir lu le livre entièrement et avoir examiné les problèmes spéciaux qu'il envisage. M. Bloch ne me semble pas avoir fait ni l'un ni l'autre. Il avoue n'avoir pas eu la patience de toute cette lecture et, d'un autre côté, il n'indique aucune des questions que j'ai traitées.

J'ai voulu étudier le problème important des colongers d'Alsace en le replaçant dans son milieu : l'histoire agraire d'Alsace et la situation des classes rurales de ce pays. Pour pouvoir tracer un tableau d'ensemble, j'ai utilisé les anciens inventaires de Wissembourg, de Marmoutier et même de Prüm, plus qu'on ne l'avait fait avant moi. Naturellement, j'ai examiné avec soin la masse importante des rotules colongers qui ont été imprimés.

Cela m'a conduit à considérer les colongers comme un groupe privilégié de la population rurale, groupe qui a joué un grand rôle dans la transformation du régime agraire lorsqu'il est passé du système corvéable (administration basée sur les corvées) au système censuel (administration basée sur le cens).

A ce propos, j'ai cru pouvoir établir une thèse nouvelle : celle de l'établissement des colongers sur la réserve seigneuriale (*terra salica*), thèse qui méritait, je crois, d'être discutée.

On peut donc difficilement me reprocher de n'avoir pas touché la question en elle-même.

Quant à la littérature du sujet, elle remplit les 46 premières pages de mon livre. Non seulement j'ai indiqué, comme on ne l'avait jamais fait avant moi, l'ensemble des travaux suscités pour le problème colonger depuis le XVIII^e siècle ; mais, sur le régime seigneurial et la seigneurie foncière des X^e et XI^e siècles, j'ai fourni des indications suffisantes pour la question qui m'occupait. Or, M. Marc Bloch me reproche, d'un côté, « d'aborder le problème colonger par le détour de la littérature érudite », et, de l'autre, de ne pas connaître « l'ensemble de la littérature de l'histoire rurale ». J'avoue que je ne comprends pas. M'aurait-il fallu attacher plus d'importance aux livres qui ne s'occupaient pas des colonges qu'à ceux qui les étudiaient ?

Quant au reproche de mal connaître la langue, je le crois mérité. Peut-être ai-je abusé, sur ce point, de l'ordinaire bienveillance des lecteurs français à l'égard des étrangers. Je m'en excuse auprès d'eux et auprès de M. Bloch.

Stefan INGLOT.

Notre éminent collègue M. Bloch, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Inglot, nous prie d'insérer la réponse suivante :

Je n'ai nullement l'intention d'entrer en discussion avec M. Inglot. Ses lecteurs nous départageront. Je me bornerai à quelques précisions, que voici :

1^o Je puis assurer M. Inglot que je l'ai lu d'un bout à l'autre et ligne par ligne. Si dur que puisse être parfois cet élémentaire devoir d'honnêteté, j'espère ne jamais y manquer.

2^o Sur les censiers de Prüm et de Marmoutier, M. Inglot aura profité à consulter les thèses de M. Ch.-Edmond Perrin. Ces deux ouvrages ont paru après le sien ; nul ne lui reprochera donc de ne point les avoir connus. Mais il y verra, s'il veut bien les lire, ce que pouvait donner l'étude critique des documents mêmes dont il a cru faire état. Quant aux « rotules » plus récents, il eût été indispensable de les confronter avec d'autres pièces, de même date et d'autre nature. Que dirait-on d'un juge qui, ayant à sa disposition plusieurs témoins, n'en interrogerait qu'un seul ?

3^o M. Inglot ne semble pas s'être encore rendu compte qu'appliqué à un pays de langue germanique, un mot comme « colongers » ne saurait être qu'un terme savant et tardif. C'est dans le dessein de reconstituer l'histoire de cette curieuse construction juridique qu'il eût dû entreprendre l'étude de l'abondante et médiocre littérature locale dont la « colonge », depuis le XVIII^e siècle, a fait l'objet. Personne ne lui contestera le mérite d'avoir lu et longuement analysé ces travaux. Malheureusement, au lieu de les traiter, à leur façon, comme des documents, il leur a emprunté ses propres positions de problèmes. Par là, sa recherche, dès l'origine, s'est trouvée faussée. On peut légitimement supposer qu'il eût évité cette erreur, s'il avait mieux saisi les rapports de l'institution particulière qu'il examinait avec l'évolution de la seigneurie tout entière, tant en Alsace que dans les pays voisins. J'en ai conclu que ses connaissances générales laissaient à désirer. Ses indications bibliographiques m'ont confirmé dans ce sentiment.

4^o Un des premiers devoirs d'un auteur de comptes-rendus est de tenir sans cesse à jour cette espèce de carte des terres explorées et des explorations à faire sur laquelle se guideront les débutants. Il m'a paru que l'histoire de la seigneurie alsacienne demeurait, aujourd'hui encore, une page presque blanche. J'aurais de beaucoup préféré qu'il en fût autrement.

Marc Bloch.

CHRONIQUE

MAURICE CROISSET (1846-1935)

Avec Maurice Croiset vient de disparaître (les études grecques sont cruellement frappées en France depuis quelques années) un des hellénistes les plus estimés de notre pays. Né en 1846, entré premier à l'École normale en 1865, agrégé des lettres en 1868, il avait débuté dans l'enseignement secondaire aux lycées de Moulins, puis de Montpellier. A partir de Pâques 1876, il est nommé à la Faculté de Montpellier, où il reste jusqu'en 1891. A cette date, il est appelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale ; en 1893, il passe au Collège de France (dont il deviendra l'administrateur, en 1911, jusqu'à sa retraite, en 1929) ; et il est élu, en 1903, à l'Académie des Inscriptions. Son activité, d'ailleurs, ne se limitait pas à son enseignement : pendant assez longtemps, il fut membre, puis président du jury de l'Agrégation des lettres ; il joua un rôle des plus actifs au Conseil supérieur de l'Instruction publique ou à l'Association pour l'encouragement des études grecques ; il fut aussi l'un des fondateurs de la Société G. Budé, qu'il présida jusqu'à sa mort. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

D'autres, qui ont eu le privilège de pénétrer dans son intimité, ont vanté comme il convenait la largeur de son esprit, l'élévation de son caractère, l'aménité de ses relations. On se bornera ici, pour honorer sa mémoire, à retracer l'essentiel de son labeur scientifique. Celui-ci s'étend, d'une façon à peu près ininterrompue, sur toute sa carrière, depuis 1874, date de ses thèses de doctorat, jusqu'à ses derniers mois où il travaillait encore à une étude sur la *République* de Platon.

Mettons à part d'abord ce qu'on pourrait appeler la pièce maîtresse de son œuvre, l'*Histoire de la littérature grecque*, en cinq volumes, publiée, en collaboration avec son frère Alfred, de 1887 à 1899. Les deux auteurs ont conçu leur livre en commun ; mais, l'unité de l'ensemble étant ainsi assurée, ils s'en sont attribué à chacun une part déterminée et l'ont exécutée de façon indépendante. Maurice s'était chargé du vol. I (Homère, la poésie cyclique, Hésiode), du vol. III (tragédie, comédie, genres secondaires) et de la seconde moitié du vol. V (la période romaine) : trois sujets de nature fort différente, mais où se retrouve toujours, avec l'agrément d'une langue claire et élégante, le même équilibre harmonieux entre la solidité d'une érudition, qui sait se limiter, et la finesse d'un esprit qui sent et veut faire sentir aux autres le charme du génie grec. Devant le mystère de la redoutable question homérique, il résume les principaux systèmes qu'elle a suscités ; il nous propose, pour son compte, sa solution ; mais il n'oublie pas pour cela d'étudier la composition, les personnages, la langue de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. De même, à propos du théâtre, il nous expose les origines de la tragédie et de la comédie, la disposition matérielle du théâtre, l'organisation des concours ; mais il nous offre aussi tout l'essentiel de ce que nous désirons connaître sur l'art d'Eschyle, de Sophocle, d'Euri-

pide ou d'Aristophane. Et si le vol. V, par l'abondance des matières qu'il y fallait condenser, prend un peu des airs d'encyclopédie, encore y retrouve-t-on, quand le sujet s'y prête, à propos, par exemple, d'un Plutarque ou d'un Lucien, de véritables études littéraires. Bref, cette *Littérature*, par ses qualités propres, peut rivaliser avec les meilleures de celles qui ont paru à l'étranger. D'ailleurs, son succès même atteste sa valeur : elle a été rééditée en entier, et le premier volume en était déjà à sa quatrième édition en 1928.

Bien entendu, un tel travail de synthèse suppose, par à côté, quantité d'études plus ou moins particulières. Il ne saurait s'agir ici d'analyser, même sommairement, une œuvre qui a rempli près de soixante années. On se bornera, pour en donner au moins une idée, à grouper, suivant l'ordre des temps auxquels ils se rapportent, les principaux livres, articles ou cours de M. Croiset, en y ajoutant aussi un certain nombre de comptes-rendus assez développés, où, tout en signalant un livre récent, il expose ses vues personnelles sur l'auteur ou la période en question¹.

HOMÈRE. — *De publicae eloquentiae principii apud Graecos in homericis carminibus*, thèse compl., 1874 ; — *Études sur l'Iliade*, AEG, 1884, 53-78 ; — *L'Odyssée*, ch. I, II, VI, XI, XXII, XXIII, 1894 ; *L'Iliade, textes choisis*, 1898 : les deux vol., avec des analyses et des notes, dans la collection des *Classiques grecs* d'A. Colin ; — *Homère*, dans la collection des *Pages choisies des grands écrivains*, Ibid., 1896 ; — *L'ordre des aventures d'Ulysse dans l'Odyssée*, CRAI, 1905, 351-363 ; — *La question homérique au début du XX^e siècle*, RMM, 1^{er} octobre 1907 ; — *Observations sur la légende primitive d'Ulysse*, MAI, 1910, t. XXXVIII, 2^e part. ; — *Les dieux d'Homère*, RB, 1913, I, 5-10 et 33-36.

HÉSIODE. — A propos des diverses publications de P. Mazon sur *Les Travaux et les Jours*, JS, 1915, 193-205.

POÉSIE LYRIQUE. — *La morale et la cité dans les poésies de Solon*, CRAI, 1903, 581-596 ; — *Sur les origines du récit relatif à Méléagre dans l'ode V de Bacchylide*, Mél. Weil, 73-80.

TRAGÉDIE. — *De la tétralogie dans l'histoire de la tragédie grecque*, RÉG, 1888, 369-380 ; — *L'origine de la tragédie grecque* (à propos du livre de W. Ridgeway), JS, 1911, 193-202 ; — *Études sur les tragiques grecs* (à propos du livre de Zielinski), JS, 1926, 252-259.

Conjectures sur la date probable de la Trilogie d'Eschyle, AEG, 1882, 88-95 ; — *Le second acteur chez Eschyle*, MAI, 1893, 193-215 ; — *Eschyle imitateur d'Homère dans les Myrmidons, les Néréides et les Phrygiens*, RÉG, 1894, 151-180 ; — *La tragédie grecque en 460 ; la légende de l'Orestie avant Eschyle ; l'Orestie (Agamemnon, les Choéphores, les Euménides)*, RCC, 1898-1899, I, 347, 537 ; II, 203, 297, 459, 586, 687, 736 ; — *Le rôle d'Apollon dans les Euménides d'Eschyle*, RÉG, 1919, 100-113 ; — *Eschyle, étude sur l'invention dramatique dans son théâtre*, les Belles-Lettres, 1928.

Le théâtre de Sophocle : Antigone, Ajax, Électre, Œdipe roi, Philoctète, RCC,

1. Les abréviations employées ci-dessous répondent aux revues suivantes : AEG, *Annuaire pour l'encouragement des études grecques* ; — CRAI, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions* ; — JS, *Journal des Savants* ; — MAI, *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions* ; — RB, *Revue bleue* ; — RCC, *Revue des cours et conférences* ; — RÉG, *Revue des Études grecques* ; — RIE, *Revue internationale de l'enseignement* ; — RMM, *Revue des Deux Mondes* ; — RPh, *Revue de philologie* ; — RSH, *Revue de synthèse historique*.

1898-1899, II, 785, 817 ; 1899-1900, I, 61, 106, 151, 248, 353 ; II, 644, 713, 807 ; 1900-1901, I, 203, 251, 295 ; — à propos d'Allègre, *La fatalité chez Sophocle*, JS, 1906, 289-302 et 352-359 ; — *Œdipe roi*, dans la collection Mellotée des *Chefs-d'œuvre de la littérature expliqués*, 1931.

Le théâtre d'Euripide : *Alceste, Médée, Hippolyte, Hécube*, RCC, 1899-1900, 545, 635 ; II, 59, 155, 357, 537, 838 ; 1900-1901, I, 21, 106 ; — *Euripide et ses plus récents critiques*, à propos de Masqueray, *Euripide et ses idées*, et de Dalmeyda, éd. des *Bacchantes*, JS, 1909, 197-205 et 245-255 ; — *Ce que nous savons d'Euripide*, RB, 1910, I, 65-68 et 102-108 ; — *Conjectures sur la chronologie de quelques pièces d'Euripide de dates incertaines, le 1^{er} Hippolyte, Phœnix, les Crétoises*, RPh, 1910, 213-223 ; — *Observations sur le rôle d'Admète dans l'Alceste d'Euripide*, RÉG, 1912, 1-11 ; — *La philosophie religieuse d'Euripide*, RB, 1912, I, 97-102 ; — *Les Crétoises d'Euripide*, RÉG, 1915, 217-233.

COMÉDIE. — *Le Dionysalexandros de Cratinos*, RÉG, 1904, 297-310.

La composition des comédies d'Aristophane, à propos de la thèse de P. Mazon, JS, 1905, 5-21 ; — *Aristophane et les partis à Athènes*, Fontemoing, 1906.

Nouveaux fragments de Ménandre, à propos du manuscrit publié par G. Lefèvre, JS, 1907, 513-535 et 633-657 ; — *L'arbitrage de Ménandre*, éd. critique, avec notes et traduction, Leroux, 1908 (= RÉG, 1908, 233-325) ; — *Le dernier des Attiques, Ménandre*, RMM, 15 avril 1909.

POÈTES DIVERS. — *Observations sur les Perses de Timothée de Milet*, RÉG, 1903, 323-338 ; — *Kerkidas de Mégalo polis*, JS, 1911, 481-493.

PHILOSOPHIE. — A propos de l'*Histoire du texte de Platon d'Alline*, JS, 1917, 145-156 ; — *Platon, Œuvres*, vol. I (*Hippias mineur, Alcibiade, Apologie de Socrate, Enthyphron, Criton*), texte, trad. et notices, Coll. des Universités de France, 1920 ; — *Le philosophe Posidonius*, à propos du livre de K. Reinhardt, JS, 1922, p. 145-152.

DÉMOSTHÈNE. — *Des idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène*, thèse, Thorin, 1874 ; — *Sur la date de la 3^e Olynthienne*, Mél. Perrot, 65-72 ; — *Harrangues*, texte, trad. et notices, 2 vol., Coll. des Universités de France, 1924, 1925.

LUCIEN. — *Un épisode de la vie de Lucien, le Nigrinus*, Mém. de l'Acad. des Sciences et Lettres de Montpellier, t. II ; — *Un ascète païen au siècle des Antonins, Pérégrinus-Protée*, Ibid. ; — *Observations sur deux dialogues de Lucien, les Portraits et la Défense des portraits*, AEG, 1879, 107-121 ; — *Quand fut constituée la collection des écrits de Lucien?* Ann. de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1881, 78-83 ; — *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*, Hachette, 1882.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE. — A propos des *Recherches sur le discours aux Grecs de Tatien*, par A. Puech, JS, 1903, 649-656.

Tous ces travaux se rapportent à la littérature de la Grèce. Mais M. Croiset s'intéressait aussi à sa religion ; nous en trouvons la preuve, par exemple, dans un cours professé par lui au Collège de France sur *Le mouvement religieux en Grèce du VIII^e au IX^e siècle*, cours dont nous avons la leçon d'ouverture (*L'état religieux de la Grèce vers le VIII^e siècle*, RB, 1914, I, 65-69 et 97-100) et les développements essentiels (*Hésiode ; le culte d'Apollon ; l'influence et la morale de Delphes ; les grandes fêtes panhelléniques ; les mystères et le culte d'Éleusis ; la religion de Dionysos, mysticisme, orphisme*, RCC, 1913-1914, I, 354, 781 ; II, 65, 152, 328, 431, 537, 774 ; 1921-1922, I, 20, 239, 496, 677). Il ne dédaignait pas non plus de signaler à mesure

de leur apparition les textes nouveaux découverts en Égypte (sommaires du recueil des *Papyrus d'Oxyrhynchos*, vol. III à XV, JS, 1911 à 1922) ou de résumer, dans un aperçu général, l'état de nos connaissances à une date déterminée (*Les études de littérature grecque en 1901*, RSH, 1901, II, 56-80 ; 1902, IV, 80-106). Dans cet ordre d'idées, il convient de mentionner à part le livre où, peut-être pour répondre aux attaques dirigées contre les études grecques, il avait tenu à condenser dans un tableau d'ensemble, comme il pouvait le faire après lui avoir consacré toute sa vie, le développement de l'hellénisme depuis les origines jusqu'au III^e ou IV^e siècle de notre ère, et à en marquer son influence durable à travers les âges (*La civilisation hellénique*, Payot, 1922, volume traduit en anglais par P. Thomas, 1925, puis repris avec des remaniements, sous un titre un peu différent, *La civilisation de la Grèce antique*, dans la *Bibliothèque historique Payot*, 1932).

A l'occasion, il arrivait aussi à M. Croiset de toucher à des questions de sociologie ou de pédagogie (*Leçons données au Collège libre des sciences sociales*, Félix Alcan : 1900, *Questions de morale* ; 1903, *L'éducation de la démocratie* ; 1905, *Enseignement et démocratie* ; *L'enseignement du grec dans les lycées et collèges*, RIE, 1903, 19-28). Tel article pouvait lui être inspiré par les circonstances ou par des sympathies particulières : *L'ancienne Université de Montpellier*, RIE, 1890, 580-594 ; *Le Collège de France, son rôle présent et son avenir*, RMM, 15 juin 1911 ; *Le Collège de France* (dans une série d'études sur nos grandes écoles), RMM, 1^{er} mai 1926. Nous avons encore de lui quantité de discours prononcés aux funérailles de ses confrères de l'Institut, Ph. Berger, G. Paris, A. Barth, G. Maspero (cf. RMM, 15 août 1916, *Un grand égyptologue français, G. Maspero*), abbé Thédénat, marquis de Vogüé, P. Leroy-Beaulieu, É. Chavannes, G. Lafenestre, J. Flach, G. Humbert, É. Babelon, L. Havet, ou à l'occasion de cérémonies officielles (*Monument élevé à Berthelot*, 1917 ; *Centenaire de Renan*, 1923).

Tels sont les principaux écrits de M. Croiset. Évidemment, nous ne les mettons pas tous sur le même plan. Les derniers ont été rappelés surtout parce qu'ils nous font voir en leur auteur un esprit capable de sortir de sa spécialité, de s'intéresser à d'autres disciplines et d'en parler en fort bons termes. Mais, pour en revenir à ce qui fut son domaine propre, à la littérature grecque, le tableau sommaire que nous avons présenté de son œuvre suffit sans doute à en montrer l'importance. Terminons seulement par deux remarques. Cette production considérable s'est étendue, avec une régularité digne d'être notée, sur une soixantaine d'années ; on ne saurait guère rêver une plus belle carrière de savant. D'autre part, dès le début, M. Croiset avait déjà la conception très nette de la méthode qui allait être la sienne. On a conservé à Montpellier la leçon prononcée par lui au moment de la création de sa chaire, à la rentrée de Pâques 1876 (elle a été reproduite d'ailleurs, en grande partie, dans la *Revue pol. et litt.*, 17 juin 1876, 583-589). C'est une véritable profession de foi. Le temps n'est plus, disait-il, où, dans l'étude des lettres, on pouvait apporter une tendance purement esthétique ou chercher uniquement des leçons de morale. Désormais, les méthodes scientifiques s'imposent dans tous les domaines ; un certain degré d'érudition est devenu indispensable ; à propos des grandes œuvres, il est nécessaire de considérer aussi les périodes obscures où elles se préparent, comme les idées, les sentiments auxquels elles répondent quand elles éclosent, et les transformations qu'elles engendrent après elles. La part de la science, même dans ce domaine, sera donc grande ; elle ne doit pas toutefois être tout. « Quelle découverte

de l'érudition nous fera sentir ce qu'était l'atticisme de Sophocle ou de Lysias?... S'il est nécessaire que la recherche méthodique marche en avant, il faut que le goût l'accompagne toujours et l'éclaire bien souvent... Bref, il y a lieu d'associer l'esprit de recherche scientifique et le sentiment littéraire. » Ces principes si nettement posés, M. Croiset n'a jamais cessé de s'y conformer, et nous pouvons dire qu'ils caractérisent bien l'érudition française, dont il a été un des meilleurs maîtres.

G. COLIN.

ANTOINE THOMAS

C'est celle d'un grand philologue que la perte d'Antoine Thomas, mort à Paris le 17 mai dernier, mais c'est aussi celle d'un historien très distingué. Son œuvre d'érudition historique à elle seule lui assure une place originale dans la science de notre temps. Antoine Thomas était né dans un village de la Creuse, Saint-Yrieix-la-Montagne, le 29 novembre 1857. Après de brillantes études secondaires terminées au lycée Charlemagne, il entra en 1875 à l'École des chartes d'où il sortit en 1879, le premier d'une promotion qui comprenait notamment l'éminent juriste Paul Fournier et l'historien du Grand Schisme, Noël Valois. Sa thèse, publiée la même année, était consacrée aux États provinciaux de la France centrale sous Charles VII. C'est une des premières monographies d'États provinciaux qui aient paru et elle a guidé bien des œuvres semblables. Dans ce travail de début, on reconnaît déjà les qualités qui devaient marquer profondément la manière d'Antoine Thomas. Elles laissaient présager que le jeune savant s'attacherait plus à l'établissement des faits qu'à leur agencement en systèmes. Sa méthode conduisait à l'érudition mieux qu'à l'histoire, et telle était déjà la puissance d'observation formelle dont il faisait preuve qu'on n'est pas étonné que ce soit aux mots mêmes, voire aux éléments de ceux-ci, que Thomas ait consacré la plus grande part de son activité. Nommé membre de l'École française de Rome, il fit sa bonne part dans la publication des registres des papes du Moyen Âge en collaborant avec Digard et Faucon à l'édition des registres de Boniface VIII. De Rome, il rapporta sa thèse de doctorat sur un Italien du XIV^e siècle, amateur de l'ancienne littérature provençale, Francesco da Barberino (1883). Il était ainsi aiguillé vers l'histoire littéraire et la linguistique, voies dans lesquelles l'encourageait le patronage de ses maîtres, Gaston Paris et Paul Meyer. Il avait été nommé dès 1881 professeur de langues et littératures romanes à l'Université de Toulouse. Il exerça cette fonction jusqu'à sa nomination à la Faculté des lettres de Paris, en 1889. Il a notamment marqué son passage à Toulouse par la fondation de la Revue de l'Université de cette ville : les *Annales du Midi*. L'École pratique des Hautes-Études lui confia, en outre, une direction d'études en 1895. Malgré le goût et les obligations professionnelles qui l'entraînaient définitivement dans le domaine de la philologie, un lien puissant le maintint toute sa vie attaché à l'histoire, l'amour ardent et touchant qu'il nourrissait pour son pays d'origine. Un de ses premiers travaux fut, en 1882, l'inventaire des archives de la ville de Limoges. Il fut conduit par cet inventaire à publier un beau recueil de documents bas-latins, provençaux et français concernant le Limousin, paru de 1883 à 1885 par ses soins et ceux de ses confrères A. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, et Émile Molinier, alors attaché au musée du Louvre. Thomas avait pris naturellement dans son lot les textes en latin barbare et en langue vul-

gaire, et il ne fallait pas moins que sa jeune maîtrise pour comprendre ces documents difficiles. Occupé par de multiples entreprises et sollicité de tous côtés par une curiosité toujours séduite, il trouva quand même le temps de travailler toute sa vie à l'histoire de la Marche. Il consacrait ses loisirs d'été à réunir les éléments d'un dictionnaire topographique de la Creuse qu'il laisse sur le chantier. Il trouvait avec délices le temps de poursuivre aux Archives nationales de longs dépouillements de textes. Pour avoir parcouru toutes les archives du Parlement qui siégea à Poitiers de 1418 à 1436, il publia, en 1910, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, un volume de textes sur le comté de la Marche, précédé d'une longue introduction sur l'histoire et la géographie historique du pays pendant la première moitié du x^v^e siècle. Il se proposait de dépouiller avec le même soin les registres de la chancellerie de France, œuvre peut-être plus féconde ; mais il ne concevait pas les travaux hâtés (il ne les pardonnait pas non plus) et il ne put aboutir. Dans une phrase qui révèle bien sa tournure d'esprit, il déclarait en tête de son recueil de textes ingrats auxquels il n'avait pas voulu mêler d'autres documents d'origine différente, « que la lumière distribuée à dose massive sur une courte période nous éclaire mieux sur le fond des choses que des rayons dispersés sur un vaste horizon ». Élu en 1904 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il prit une large part à la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* qui traite maintenant de la première moitié du xiv^e siècle. On lui doit plusieurs notices pleines d'érudition et de saveur. Son dernier opuscule (1930) porte sur *Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France*. En 1910, il avait donné une note pénétrante sur le signe royal et le secret de Jeanne d'Arc dans la *Revue historique*. C'est pour cette *Revue* un devoir et un honneur de rendre un hommage à la mémoire d'un érudit qui laisse non seulement de belles œuvres historiques, mais qui a illustré la méthode historique par d'éminents travaux linguistiques.

G. BRUNEL.

— On doit à M. Paul COLLINET une nécrologie très documentée d'*Édouard Cug, 1850-1934*. Elle a été insérée dans la *Revue historique de droit français et étranger* (Recueil Sirey, 1935). La bibliographie a été rédigée par le fils du défunt, M. Marcel-Édouard Cug, rédacteur principal au ministère de la Justice ; elle ne remplit pas moins de huit pages.

— Une *Notice bio-bibliographique de Henri Prentout, 1867-1933*, a été rédigée par M. Jean YVER dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* (t. VII, 1934, 52 p.). Une bibliographie qui compte plus de trente numéros intéresse l'histoire à la fois de la Normandie et des rapports entre la France et l'Angleterre. La *Revue historique* publie ci-dessus un de ses derniers articles sur les personnages inconnus de la tapisserie de Bayeux.

— Le lieutenant-colonel Alfred DREYFUS est mort le 13 juillet 1935 ; il était né à Mulhouse le 9 octobre 1859. Ce n'est pas ici le lieu de retracer sa vie et son martyre ; il suffit d'ailleurs de renvoyer à son livre : *Cinq années de ma vie, 1894-1899*. Nous nous contenterons de reproduire la note suivante publiée par le *Temps* du 14 juillet : « La *Deutsche allgemeine Zeitung* rappelle qu'en 1930 des documents laissés par Schwarzkoppen et parus après la mort de cet officier ont prouvé définitivement l'innocence de Dreyfus. Malheureusement, l'on avait été obligé de garder le silence pendant le procès de Dreyfus pour des raisons d'ordre militaire. » Quant à nous, il

nous est impossible d'oublier que Dreyfus, une fois rendu à la vie civile, fut pendant quelque temps notre collaborateur : il a donné, en effet, à la *Revue historique* un assez grand nombre de comptes-rendus critiques insérés dans les tomes CVI-CXVIII.

— M. André ANDREADÈS est mort le 29 mai 1935 à l'âge de cinquante-huit ans. On lui doit plusieurs ouvrages écrits en grec, sa langue maternelle, sur *L'histoire de l'économie politique en Grèce* ; *Les finances de l'État homérique* ; *Le recrutement des fonctionnaires et des Universités de l'Empire byzantin* ; en français, il a publié *L'administration financière du roi Lysimaque* (1930). A la fondation Carnegie, il a fait paraître en français une étude sur *Les effets économiques et sociaux de la guerre en Grèce*.

France. — L'Académie française a décerné le grand prix Broquette-Gonin à M. DEHÉRAIN, pour l'ensemble de ses travaux sur l'Égypte et le Proche-Orient, le Cap et l'Abyssinie, étudiés au point de vue de l'influence française. Le premier prix Gobert a été attribué à M. René Grousset : *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem* ; le second à M. Charles-H. Pouthas : *Une famille de bourgeoisie française, de Louis XIV à Napoléon*. — Pour les autres prix, nous devons nous contenter de donner par ordre alphabétique le nom des auteurs récompensés et le titre des ouvrages consacrés exclusivement à l'histoire : François AYNARD : *La bourgeoisie française*. — H.-X. ARQUILLIÈRE : *Saint Grégoire VII*. — G. BESLIER : *Le Sénégal*. — Jean BLANQUIS : *Les origines de la Société des Missions évangéliques de Paris*. — Colonel Henri CARRÉ : *La duchesse de Bourgogne*. — Louis CAZAMIAN : *La Grande-Bretagne*. — Marcel DELÉON : *Voyage à l'île d'Elbe ; Napoléon à Laffrey*. — L. DUMONT-WILDEN : *Albert I^{er}, roi des Belges*. — Henry D'ESTRES : *Bourmont*. — A. FAUCONNET : *Études sur l'Allemagne*. — FAUCHIER-MAGNAN : *Les Dubarry*. — Chanoine P. FIEL : *Le chapitre de Latran et la France*. — Colonel GRASSET : *La bataille des deux Morins*. — Jean HÉRITIER : *Marie Stuart et le meurtre de Darnley*. — Louis JALABERT : *Syrie et Liban*. — J. LEBRETON et Jacques ZEILLER : *L'Église primitive*. — René LOTE : *Histoire de la culture allemande*. — Pierre DE LUZ : *Isabelle II*. — A. RIVOALLAN : *L'Irlande*. — Georges ROCAL : *1848 en Dordogne*. — Ch. ROLIN : *La défense du Couronné de la Seille*. — A. THOMAZI : *La conquête de l'Indo-Chine*. — J. VILBOIS : *Le Cameroun*.

— Le Musée napoléonien, qui est installé dans l'hôtel de la place Saint-Georges qui fut jadis celui de Thiers, a été inauguré le 4 juin dernier. Le comte Alexandre de Laborde, membre de l'Académie des Inscriptions, a, dans une allocution qui a précédé la visite, rappelé comment il fut légué à l'Institut par Frédéric Masson. Il avait formé deux collections : d'une part, une bibliothèque de mémoires relatifs au XVIII^e siècle et au XIX^e et une réunion d'objets concernant l'épopée impériale. Par son testament du 6 septembre 1922, il légua ces deux collections au Musée. La collection napoléonienne constitue un commentaire vivant de l'œuvre historique de Frédéric Masson. « Elle est *historique* parce qu'elle illustre les faits du règne de Napoléon I^{er} ; elle présente aussi, en quelque sorte, un côté *légendaire*, parce qu'elle nous fait assister, par la vue de menus objets familiers, à la légende qui s'est attachée à la mémoire de l'Empereur, sorte de culte qui s'est affirmé sous le règne de Louis-Philippe dans les arts et dans la littérature et qui eut comme couronnement le glorieux retour des cendres de ce grand homme. » — On sait que

la Bibliothèque Thiers est dirigée aujourd'hui par M. Albert-Émile Sorel, bibliothécaire.

— Sous le titre *Archives et Bibliothèques* vient de se fonder une revue de documentation générale qui a pour directeurs MM. Léonce CELIER, archiviste aux Archives nationales, Léo CROZET, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, et Henri LEMAITRE, directeur de la documentation à l'Institut de recherches économiques. Ce doit être, et c'est en réalité, un organe de liaison entre les Bibliothèques, les Archives et les Offices de documentation qui commencent à prendre, dans l'organisation du travail intellectuel, un rôle de première importance. Les directeurs de la Revue espèrent « non seulement réunir les établissements de Paris et ceux de la province, mais apporter, des centres étrangers, les échos qui, jusqu'à ce jour, ne nous parvenaient que d'une manière fragmentaire et inconstante ».

Grande-Bretagne. — La librairie Foyle, de Londres, annonce la très prochaine mise en vente d'un nouveau *Who's Who* ; mais, cette fois, *international*. Il contiendra environ 25,000 biographies de personnages éminents, hommes et femmes, du monde entier actuellement vivants. Il est mis en vente au prix de 60 £.

— La librairie Stanislas (Londres, 18, Christchurch road) annonce un *Registrum librorum hereticorum, vel (sub hac specie) dubiorum. Opus bibliographicum et praeceptum bibliothecarii destinatum* (2 vol. in-4°, édition limitée à 200 exemplaires et réservée aux seuls souscripteurs).

— On trouvera dans le *Bulletin of the John Rylands library* (juillet 1935) des notices nécrologiques sur *Bède le Vénérable*, mort le jour de l'Ascension 735 au monastère de Saint-Paul à Jarrow ; *Alcuin* (en Anglais Ealckwine), né à York et mort en 804 ; *John Fisher*, évêque de Rochester, et *Sir Thomas More*, lord chancelier d'Angleterre, mis à mort pour avoir refusé de reconnaître la validité des actes relatifs à la succession et à la « suprématie » de Henry VIII ; canonisés le 19 mai de la présente année, jour anniversaire du supplice d'Anne Boleyn.

— Nous empruntons à la revue *The Periodical* (juin 1935) les deux notices nécrologiques suivantes : 1° M. François Crawford BURKITT, professeur à Cambridge, mort le 11 mai à l'âge de soixante-dix ans ; auteur de *The debt of Christianity to Judaism*, de *The legacy of Israel*, de *The religion of the Manichaens*, de *Christian beginnings* ; il avait entrepris de continuer la grande édition de la *Vulgate New Testament* de H. J. White. — 2° Falconer MADAN, mort le 22 mai à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il avait administré la bibliothèque Bodléienne de 1912 à 1919. On lui doit *A bibliography of printed works relating to the University and City of Oxford*, dont trois volumes seulement ont été publiés. On lui doit, en outre, une *Brief history of the Oxford University Press* (1908) ; tous ouvrages qui ont rendu de signalés services aux érudits.

Italie. — Le Prof. Niccolò RODOLICO a pris, depuis le début de la présente année, la direction de l'*Archivio storico italiano*.

Le gérant : R. LISBONNE.

-
-
x
t
-
s,
-
s
a
e

e
-
u

m
-
t

es
o-
rt
er
a-
la

o-
e,
to
in
or
e-
9.
of
ne
le

e,

-